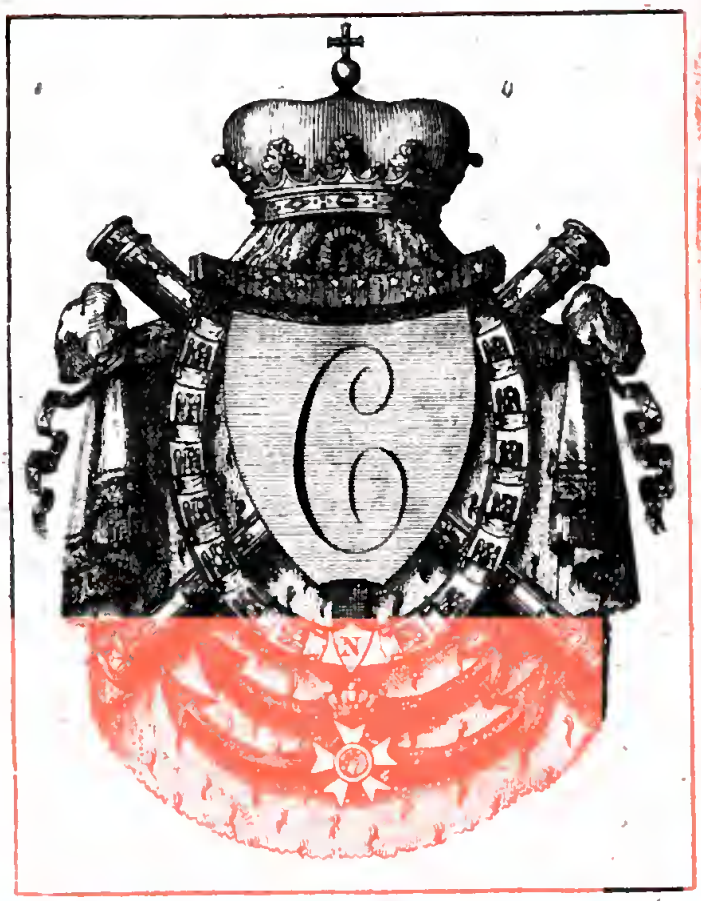


3520

ÉLÉMENS
D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

PREMIERE PARTIE.

TOME SECOND.

NOTICE

Des Ouvrages qui composent les Œuvres complètes de MILLOT, *18 vol. in-12, et qui se vendent séparément.*

	℔	ʃ
Élémens d'Histoire Ancienne, 4 vol. in-12. . . .	10	
——— d'Histoire Moderne, 5 vol. in-12.	12	10
——— d'Histoire d'Angleterre, augmentés des règnes de GEORGES II et de GEORGES III, par CH. MILLON; 3 vol. in-12.	7	10
——— de l'Histoire de France, augmentés d'un Supplément sur le règne de LOUIS XV, continués jusqu'à la mort de LOUIS XVI, par CH. MILLON; 3 vol. in-12.	7	10
Histoire littéraire des TROUBADOURS; 3 vol. in-12.	7	10

Les mêmes Ouvrages, beau papier, 15 vol. in-8.° .	60	
Idem sur carré fin d'Angoulême	90	

L'in-8.° ne se vend pas séparément.

569700

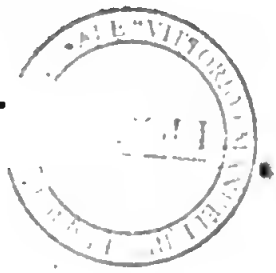
ÉLÉMENS

D'HISTOIRE ANCIENNE,

PAR M. L'ABBÉ MILLOT,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE EDITION.



Tome II.

A PARIS,

Chez la veuve DURAND, rue de l'Hirondelle, n.° 30, hôtel Salamandre.

1800.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SUITE DE L'HISTOIRE GRECQUE.

CHAPITRE V.

Agéſilas en Aſie. — Il eſt rappelé. — Traité honteux avec les Perſes. — République de Thèbes, juſqu'à la bataille de Leuctres.

RIEN n'eſt plus propre à inſpirer de grands deſſeins, que la gloire des grandes actions. La retraite des Dix mille ayant échauffé le courage Guerre contre les Perſes.

des Grecs, (des Spartiates en particulier,) ils prirent de nouveau les armes pour la liberté des colonies asiatiques, & ils se livrèrent plus que jamais au desir d'humilier les Perses. Sparte étoit d'autant plus animée contre eux, qu'ils se montroient favorables aux Athéniens. Agésilas fut le principal héros de cette guerre. Frère du roi Agis, il avoit été élevé comme un simple citoyen, dans toute la rigidité des mœurs lacédémoniennes, parce qu'il n'avoit aucun droit à la couronne. Après la mort d'Agis, il la disputa à Léotychide, regardé comme fils naturel d'Alcibiade, quoiqu'Agis l'eût reconnu pour légitime en mourant. Il obtint la préférence ; il la méritoit par des qualités héroïques, jointes au talent de gagner les cœurs. Tel étoit pour lui l'amour de la nation, & tel fut son crédit à Sparte, que les éphores l'avoient condamné à une amende, uniquement parce qu'*il s'approprioit les citoyens, qui appartiennent à la république.* Ses prédécesseurs avoient eu des disputes continuelles avec les éphores & le sénat : il n'en eut point pendant tout son règne. Il les respecta toujours ; & loin d'affoiblir son autorité, il l'augmenta en obéissant aux lois. Étant boiteux, un mérite extraordinaire pouvoit seul le rendre si cher & si respectable, dans un état où l'on ne pardonnoit pas le moindre défaut corporel.

Agésilas, roi de Sparte.

Chargé de la guerre contre les Perſes, il demanda trente capitaines pour compoſer ſon conſeil. On mit à leur tête Lyſandre, qui avoit contribué à le faire roi. Agéſilas promit en partant, ou de conclure une paix glorieuſe, ou de pouſſer les ennemis de façon qu'ils ne puſſent inquiéter la Grèce. En peu de temps, il remplit l'Aſie de la terreur de ſes armes. Les ſatrapes tremblèrent devant lui; la diſcipline & la vertu de Sparte ſe firent admirer dans ſa perſonne; le faſte & l'orgueil des Perſes ſemblèrent lui rendre hommage, dans une conférence qu'il eut avec Pharnabaze, ſatrape de Phrygie. Inſenſible aux offres, comme aux menaces, il voyoit déja les provinces prêtes à lui obéir; & il ſe propoſoit de porter ſes armes juſques dans le cœur du royaume, quand il fut rappelé ſubitement pour défendre ſa patrie.

Avant J. C 396.

Agéſilas fait trembler les Perſes.

Les intrigues & ſur-tout l'or des Perſes avoient formé contre Sparte une ligue dangereuſe. Thèbes, Argos & Corinthe ſe ſoulevèrent, ne voulant plus lui être ſoumiſes. Athènes ſuivit leur exemple, à la ſollicitation des Thébains, à qui elle étoit en partie redevable de ſa liberté. Lyſandre commandoit ſur l'Helleſpont. Il accourut pour étouffer la ligue dans ſa naiſſance; il attendit en vain du ſecours, & fut tué dans un combat inégal.

Ligue des Grecs contre Sparte.

Mort de Lyſandre.

Son ambition.

Ce fameux Spartiate s'étoit brouillé avec Agéſilas, par ſes hauteurs & ſes prétentions. Il joignoit à de grands talens tous les vices d'un ambitieux. Injuſte, fourbe, perfide, il ſe jouoit des hommes & des ſermens. On découvrit, quelque temps après ſa mort, un projet qu'il avoit conçu de s'emparer de la couronne. Il vouloit abolir le droit de ſucceſſion; il avoit corrompu des prêtres, afin de faire parler en ſa faveur les oracles; le dieu devoit prononcer, qu'*il étoit plus utile aux Spartiates de n'élire pour rois que les plus vertueux de leurs citoyens:* Lyſandre auroit dirigé en ſa faveur l'application de cet oracle; ou peut-être il auroit fait valoir le droit du plus fort, comme dans une occaſion où les Spartiates & les Argiens ſe diſputant ſur leurs limites, il dit en montrant ſon épée: *Voilà le moyen d'avoir raiſon.*

Il étoit pauvre, quoiqu'il eût introduit les richeſſes dans ſa patrie.

Lyſandre fut toujours pauvre, après avoir introduit à Sparte les richeſſes: preuve ſingulière de l'influence qu'avoient encore les mœurs, même ſur des ames corrompues. Quand on ſut l'état de ſes affaires, deux citoyens conſidérables, qui devoient épouſer ſes filles, refusèrent de remplir leurs engagemens. Cette baſſeſſe les rendit infâmes, & les fit condamner à une amende.

Agéſilas rap-

Dans l'embarras où ſe trouvoit la république,

les éphores rappellent Agéſilas. Il obéit ſans héſiter, malgré les attraits de la victoire. *Je ſais*, dit-il, *qu'un commandant ne mérite ce nom, que lorſqu'il ſe laiſſe conduire par les lois & obéit aux magiſtrats.* Avant ſon arrivée, Conon, un des généraux athéniens défaits par Lyſandre à Ægos-Potamos, augmenta les inquiétudes de Sparte. Avec une flotte des Perſes qu'il commandoit, il attaqua la flotte ennemie près de Cnide, lui enleva cinquante galères, diſſipa le reſte, & fit révolter preſque tous les alliés de Lacédémone. Agéſilas apprend cette nouvelle en Béotie, où il ſe diſpoſoit à une bataille. Il diſſimule, il feint qu'on a remporté la victoire; il anime les troupes par un ſacrifice d'actions de graces. La bataille ſe donne dans les plaines de Coronée; il la gagne, quoique couvert de bleſſures, & malgré la vigoureuſe réſiſtance des Thébains. De retour à Sparte, il ne ſe diſtingue que par ſa modeſtie, ſa frugalité, ſa tempérance & ſon économie, comme s'il n'avoit pas même l'idée des mœurs aſiatiques.

pelé d'Aſie, obéit aux lois.

Conon, vainqueur à Cnide.

Agéſilas vainqueur à Coronée.

Cependant Conon, après avoir ravagé les côtes de Laconie, vient relever les murs d'Athènes avec l'argent des Perſes. Les Spartiates voient avec dépit leur rivale prête à recouvrer ſon ancien pouvoir. Une lâche envie leur fait trahir l'honneur & la juſtice. Ils envoient Antalcide au

Conon relève les murs d'Athènes.

Lâche jalouſie de Sparte.

ſatrape de Lydie, Téribaze, non-ſeulement pour calomnier Conon, mais pour offrir des conditions de paix, les plus capables de déshonorer la Grèce. Antalcide, ennemi d'Agéſilas, ne voyoit que ce moyen d'affoiblir ſon autorité, & d'arrêter le cours de ſa gloire. Le ſatrape fit arrêter, comme un traître & un voleur, l'illuſtre Athénien qu'accuſoit honteuſement le Spartiate : on croit qu'il mourut en priſon. La paix fut cependant ſignée après cet acte d'injuſtice.

Avant J. C. 387. Les Spartiates font un traité honteux avec les Perſes.

Ici, les Perſes donnent la loi en vainqueurs. Le traité porte, » que toutes les villes grecques » de l'Aſie demeureront ſoumiſes au grand-roi, » que toutes les autres ſeront libres, & ſe gou- » verneront elles-mêmes ; que le roi retiendra les » îles de Chypre & de Clazomène ; qu'il laiſſera » celles de Scyros, de Lemnos & d'Imbros aux » Athéniens, à qui elles appartenoient depuis » long-temps ; enfin qu'il fera la guerre à ceux qui » refuſeront ces articles. « Les Thébains ſeuls s'y opposèrent d'abord avec courage ; mais l'exemple des autres les entraîna.

Effets de la diviſion parmi les Grecs.

Ainſi, les paſſions & la mauvaiſe politique des Grecs anéantirent tout d'un coup les fruits de tant de victoires & de vertus. Réunis pour l'intérêt commun, ils avoient triomphé de la puiſſance la plus formidable, ils lui avoient impoſé la loi ;

ils avoient ſenti tous les avantages d'une confédération, dont ils tiroient en même temps leur gloire & leur sûreté. Diviſés enſuite par de folles jalouſies, & par l'ambition du commandement, ils s'étoient livrés à tous les excès de la haine, de la fureur ; plus cruels les uns envers les autres, que ceux qu'ils traitoient avec mépris de barbares. Enfin, après la ruine des principes, des lois & des mœurs, occaſionnée par leurs diſcordes, ils ſe trouvent avilis, juſqu'à ramper devant ces barbares, ſans avoir même été vaincus ; juſqu'à leur ſacrifier ſolennellement la liberté des colonies qu'ils avoient tirées de l'eſclavage. Tel fut l'effet de la rivalité de Sparte & d'Athènes. Quelle différence entre l'émulation qui excite aux grandes choſes, & l'ambition qui conduit au malheur par l'injuſtice !

Avant J. C. 382.

Les Spartiates s'emparent de la citadelle de Thèbes, en pleine paix.

Sparte ayant recouvré ſon empire ſur la Grèce, n'en uſa pas mieux qu'autrefois. Elle l'exerça tyranniquement, ſans prévoir, après tant d'expériences, que cette tyrannie cauſeroit ſa perte. Phébidas, un de ſes généraux, conduiſoit des troupes en Thrace, pour ſubjuguer Olynthe, dont on craignoit la puiſſance depuis qu'elle avoit ſecoué le joug d'Athènes. Campé près de Thèbes, où deux factions ſe déchiroient, il entra dans les vues d'un des principaux factieux, & s'empara

par ſurpriſe de la citadelle, qu'on nommoit Cadmée. Cette violence, en pleine paix, étoit un attentat énorme contre la foi publique.

Jugement injuſte prononcé à Sparte ſur cette affaire.

Lorſqu'on s'en plaignit à Sparte, Agéſilas, malheureuſement trop porté à la guerre, ſoupçonné même de connivence avec Phébidas, ſe contenta de dire qu'il falloit examiner ſi la choſe étoit utile; qu'on pouvoit, qu'on devoit même faire de ſon propre mouvement, tout ce qui convenoit aux intérêts de la patrie. L'événement prouvera bien que le véritable intérêt, (nous l'avons déja obſervé), eſt inſéparable de la juſtice. Agéſilas ſe démentoit lui-même, lui qui avoit dit au ſujet du roi de Perſe : *Ce roi, que vous appelez grand, peut-il l'être plus que moi, à moins qu'il ne ſoit plus juſte?* Le jugement des Spartiates, ſur l'affaire de Thèbes, eſt une contradiction inconcevable. Ils prononcent que Phébidas ſera privé du commandement, & payera une amende de cent mille drachmes; mais que l'on retiendra la citadelle, & que l'on y mettra une forte garniſon.

Thébains fugitifs à Athènes.

Après de pareilles démarches, il falloit être invincible, ou s'attendre à de cruelles révolutions. Plus de quatre cents Thébains s'étoient réfugiés à Athènes, la vengeance dans le cœur. Un décret de banniſſement les irrita davantage.

Pélopidas étoit du nombre des bannis. Sa naiſſance, ſes richeſſes, mais ſur-tout ſon activité, ſon courage, ſa vertu, le mettoient au premier rang des citoyens. Il eut pour ami Epaminondas, auſſi noble & auſſi courageux; mais pauvre, philoſophe, livré à l'étude, & que les oppreſſeurs de Thèbes avoient laiſſé dans la ville, comme un particulier dont ils ne devoient rien craindre. Nous allons voir ces deux héros venger leur patrie, & triompher de l'orgueilleuſe Lacédémone. Pélopidas & Epaminondas.

Pélopidas, encore très-jeune, entreprend la délivrance de Thèbes. Il inſpire ſon ardeur à tous les bannis; il ſe ménage des intelligences dans la ville; il y entre ſecrètement avec onze compagnons; & quoique le ſecret de la conſpiration tranſpire, il exécute ſon deſſein avec autant de bonheur que d'intrépidité. Un des conjurés avoit raſſemblé chez lui pour un grand feſtin les principaux magiſtrats, entr'autres le Polémarque Archias. Celui-ci, au milieu de la débauche, reçut une lettre d'Athènes, par laquelle il eût été inſtruit du complot. Il refuſa de l'ouvrir, en diſant: *A demain les affaires ſérieuſes.* Ces magiſtrats ſont égorgés, tandis qu'ils oublient les affaires. On force enſuite les priſons; on invite les Thébains à être libres. Épaminondas, qui juſ- Pélopidas délivre ſa patrie. Epaminondas ſe joint à lui.

qu'alors avoit contenu ſon zèle, de peur de verſer le ſang des citoyens, ſe joint aux libérateurs de la patrie. Tous les bannis arrivent le lendemain, & ſont ſuivis d'une armée athénienne de cinq mille cinq cents hommes; les villes de Béotie ſe hâtent d'envoyer auſſi du ſecours. Enfin, la citadelle eſt aſſiégée; les Spartiates ſont forcés par le reſte de la garniſon d'en ouvrir les portes; ils demandent, & on leur permet de ſe retirer où ils voudront. L'armée de Sparte approchoit avec ſa lenteur ordinaire. Elle auroit ſauvé la place, ſans ce défaut de diligence.

On chaſſe les Spartiates.

Les Athéniens de leur côté, avec leur légéreté ordinaire, ſe repentent d'avoir ſecouru généreuſement les Thébains, & les abandonnent lâchement. Mais Pélopidas trouve le ſecret de les ramener malgré eux. Il fait propoſer au ſpartiate Sphodrias, général imprudent, une entrepriſe ſur le Pirée, dont le ſuccès rendroit Sparte maîtreſſe d'Athènes. Comme l'ambition juſtifioit tout, Sphodrias ſaiſit ardemment le projet; mais il prend de mauvaiſes meſures, & manque ſon entrepriſe. Athènes ſe plaint vivement; les Spartiates lui refuſent ſatisfaction: auſſi-tôt elle renouvelle l'alliance avec Thèbes; elle équipe une flotte qui, ſous les ordres de Timothée, fils de Conon, inſulte la La-

Les Athéniens abandonnent les Thébains, & renouvellent bientôt leur alliance avec eux.

conie, & enlève l'île de Corcyre à Lacédémone.

On envoie Agéſilas en Béotie. Appeſanti par la vieilleſſe, il n'y fait qu'une guerre d'eſcarmouches, moins propre à ſoumettre les Thébains qu'à les aguerrir. Antalcide, le voyant de retour & fort bleſſé, lui dit d'un ton railleur : *Vous voilà bien payé d'avoir enſeigné aux Thébains le métier de la guerre, qu'ils ne vouloient ni ne pouvoient apprendre avant vous.* En effet, Pélopidas prouva qu'il avoit profité de ſes leçons; puiſque, au combat de Tégyre, il ſe fit jour à travers l'armée ennemie, trois fois plus forte que la ſienne. Il étoit inoui auparavant que les Spartiates euſſent été battus à forces égales. Leur inſolente fierté dut ſentir alors, qu'un peuple libre peut devenir redoutable aux tyrans les plus belliqueux.

Agéſilas fait mal la guerre en Béotie.

Les Spartiates ſont battus à Tégyre, quoique beaucoup plus nombreux que les Thébains.

Cette guerre, allumée par l'ambition, faiſoit gémir & murmurer toute la Grèce. On vouloit une paix générale. On envoya des négociateurs à Sparte. Épaminondas, député de Thèbes, y ſoutint fortement l'intérêt public & les droits de la liberté. Agéſilas lui demandant d'un air impérieux, *s'il falloit donc laiſſer la Béotie indépendante ?* il répondit par une queſtion ſemblable, *s'il falloit donc laiſſer la Laconie*

Les Thébains abandonnés par les Grecs.

Fermeté d'Épaminondas.

indépendante ? Le Spartiate, trop aigri contre les Thébains, effaça leur nom du traité qu'on alloit faire. Les autres Grecs le ſignèrent par crainte : ils abandonnèrent le peuple qui méritoit alors le plus d'eſtime.

CHAPITRE VI.

Thèbes puiſſante du temps de Pélopidas & d'Épaminondas. — Sa chute. — État de la Grèce avant Philippe de Macédoine.

THÈBES, ſelon toute apparence, étoit perdue ſans reſſources. Sparte venoit fondre ſur elle avec la Grèce entière. Mais deux hommes, tels qu'Épaminondas & Pélopidas, ſuffiſent à la patrie, quand le patriotiſme eſt dans les cœurs. Le premier fut nommé général avec pluſieurs collégues. Le ſecond, alors ſans charge, commandoit le bataillon *ſacré*, troupe formidable compoſée de trois cents jeunes héros, qui s'engageoient par ſerment à ſe défendre juſqu'au dernier ſoupir. Quand Pélopidas ſortit de chez lui, ſa femme tout en larmes le conjura de ſe conſerver : *Voilà ce qu'il faut recommander aux jeunes gens*, répondit-il ; *mais il ne faut recommander aux chefs que de conſerver les autres.*

Épaminondas, général.

Bataillon *ſacré*.

Epaminondas ſe mettoit en marche, lorſqu'on vint lui annoncer de mauvais augures. Il répondit par ce vers d'Homère : *Défendre ſa patrie eſt le meilleur préſage.* Supérieur aux foibleſſes de

Sa prudence au ſujet des augures.

la ſuperſtition, il ſavoit combien elle a de force ſur le vulgaire; pour en prévenir les effets, il fit ſuppoſer des augures favorables, que les ſoldats reçurent avec une vive confiance.

Avant J. C. 370. Bataille de Leuctres.

La bataille de Leuctres décida cette grande querelle. Les Spartiates & leurs alliés avoient vingt-cinq mille ſix cents hommes, contre ſix mille quatre cents, qui faiſoient toute l'armée thébaine. Cette inégalité n'empêcha point Épaminondas d'attaquer l'ennemi. Ce qu'on appelleroit témérité dans certaines circonſtances, eſt ſageſſe dans d'autres. Les alliés de Sparte étoient mécontens; les Thébains étoient aguerris, & reſpiroient l'enthouſiaſme de la liberté; il falloit d'ailleurs prévenir l'arrivée de nouvelles troupes, que les ennemis attendoient. Le général fit de ſi belles diſpoſitions, & fut ſi bien ſecondé, qu'il remporta une victoire complette. Jamais les Spartiates n'avoient perdu tant de monde. Leur roi, Cléombrote, fut tué avec quatorze cents citoyens.

Magnanimité des Spartiates après leur défaite.

On vit alors à Sparte un reſte frappant des anciennes mœurs. La nouvelle du déſaſtre y arriva lorſqu'on célébroit les jeux gymniques. Les éphores ne permirent pas de les interrompre, & envoyèrent ſeulement la liſte des morts dans les maiſons. Il ſeroit difficile d'imaginer les

différentes impreſſions que cette liſte produiſit. Les uns ſe félicitoient de la mort glorieuſe de leurs enfans ; les autres ne pouvoient ſe conſoler de ce que les leurs avoient ſurvécu à la défaite. Les femmes ſur-tout ſe diſtinguèrent par ces ſentimens, où il entroit peut-être autant de férocité que de courage. Comme pluſieurs des combattans avoient pris la fuite, & que les lois portoient des peines infamantes contre les fuyards ; il étoit à craindre qu'une ſévérité rigide ne devînt funeſte, dans un temps où la république ne pouvoit avoir aſſez de guerriers. On donna donc pouvoir à Agéſilas de changer les lois comme il le jugeroit à propos. Ce prince trouva un tempérament plein de ſageſſe. Il dit à l'aſſemblée, qu'*il falloit laiſſer dormir les lois pour un jour, & leur rendre enſuite toute leur force.* L'eſprit de la légiſlation doit ſe prêter aux conjonctures ; mais un état riſque beaucoup de perdre ſes lois, quand il ſe trouve dans le cas de les violer en faveur de ceux qu'elles condamnent. Peut-être auroit-on beſoin alors d'un nouveau légiſlateur.

Ils ſuſpendent la loi contre les fuyards.

C'étoit une ſorte de proverbe, que *jamais femme de Sparte n'avoit vu la fumée d'un camp ennemi.* Agéſilas le répétoit lui-même ſouvent. Il eut le chagrin d'être témoin du contraire. On venoit de nommer gouverneurs de la Béotie

Épaminondas pénètre en Laconie.

Épaminondas & Pélopidas. Sous leurs ordres, les Thébains, dont le parti groſſiſſoit tous les jours, par la défection des alliés de Sparte, pénétrèrent en Laconie, y portèrent le ravage & la déſolation. La prudence d'Agéſilas ſauva la ville. Il s'y tint renfermé ; il évita de combattre, parce qu'une défaite auroit eu des ſuites ſans remède. Sparte, manquant de fortifications, ne pouvoit réſiſter long-temps. Mais Épaminondas craignit d'exciter l'envie & la haine, s'il détruiſoit une république dont le nom imprimoit toujours le reſpect. Content d'avoir abattu ſa tyrannie, il ſe retira couvert de gloire, après avoir délivré les Meſſéniens du joug des Spartiates.

Il ménage Sparte.

Peu s'en fallut qu'Épaminondas & Pélopidas n'éprouvaſſent, comme tant d'autres, l'ingratitude républicaine. Pour cette expédition du Péloponnèſe, ils avoient gardé le commandement, quatre mois au-delà du terme preſcrit. Ce fut, à leur retour, un ſujet d'accuſation capitale. Le bien public eſt la ſuprême loi. Il parloit trop haut en leur faveur, pour n'être pas entendu. Épaminondas ſe défendit lui-même, en diſant qu'il acceptoit volontiers la mort, ſi l'on vouloit lui laiſſer toute la gloire de ſes dernières actions, & déclarer qu'il les avoit faites ſans l'aveu de la république. On l'admira, au lieu de le condamner.

Il eſt accuſé à ſon retour avec Pélopidas.

Il ſe juſtifie en grand homme.

damner. Ce héros étoit ſi fort au-deſſus des petiteſſes de la vanité, qu'il remplit avec le plus grand ſoin un emploi ſubalterne, que ſes ennemis lui firent donner comme par inſulte. *Les charges*, dit-il, *honorent le citoyen; mais le citoyen honore auſſi les charges.*

Ligue des Grecs contre Thèbes.

Cependant, les Spartiates humiliés implorent le ſecours des Athéniens. Soit compaſſion pour leurs malheurs, ſoit plutôt jalouſie contre Thèbes, Athènes promet de n'avoir qu'un intérêt commun avec eux. Pluſieurs autres peuples entrent dans cette confédération. Les alliés cherchent la protection du roi de Perſe; car tout ſentiment de gloire cédoit aux vues d'une miſérable politique. Thèbes députe Pélopidas pour déconcerter leurs meſures. Sa gloire, ſes talens, lui procurent l'eſtime d'Artaxerxès Mnémon, & il lui perſuade ſans peine de favoriſer un état, qui, n'ayant jamais été en guerre avec les Perſes, pouvoit tenir la balance entre Sparte & Athènes, leurs ennemies.

Les Perſes leur refuſent du ſecours.

Pélopidas, juge d'un différend au ſujet du trône de Macédoine.

L'illuſtre général s'acquitta enſuite d'une commiſſion plus digne d'un Grec. On l'envoya contre Alexandre, tyran de Phères en Theſſalie, dont tous les peuples du pays craignoient l'ambition & la cruauté: ce tyran ne l'attendit point, & prit la fuite. La Macédoine étoit alors déchirée

par les diſſenſions des fils du dernier roi, Amyntas II. Ils ſe diſputoient la couronne. Ils appelèrent Pélopidas pour juger le différend. Le calme ſe rétablit à ſon arrivée. Ayant réglé toutes choſes, il emmena comme otages trente enfans de la première nobleſſe, entre autres Philippe frère du roi Perdiccas, ce fameux Philippe que l'on verra bientôt ſur le trône.

Il brave le tyran de Phères, étant priſonnier.

Quelque temps après cette affaire, plus glorieuſe pour lui & pour ſa patrie que des victoires ſanglantes, il tomba; par un excès de confiance, entre les mains d'Alexandre de Phères; mais, quoique priſonnier, il le menaça de punir ſes crimes. Le tyran lui fit demander, pourquoi il

Sa mort.

cherchoit la mort? *C'eſt*, répondit-il, *afin que tu périſſes plutôt, en méritant davantage la haine des dieux & des hommes.* Délivré par Épaminondas, il ſe livra ſans précaution au déſir de la vengeance; il s'expoſa imprudemment dans un combat, pour tuer le tyran de ſa propre main; il expira de ſes bleſſures, tandis que ſes troupes remportoient la victoire. Le cruel Alexandre fut aſſaſſiné dans la ſuite: ſa propre femme, qu'il aimoit & tyranniſoit, fut l'ame du complot. Des hommes enterrés tout vivans; d'autres, revêtus de peaux de bêtes, chaſſés & mis en pièces par des chiens; c'étoient les amuſemens de ce

monſtre, s'il faut en croire les hiſtoriens, ſouvent exagérateurs.

Avant J. C. 363. Nouvelle expédition d'Épaminondas en Laconie.

Toute la Grèce voyoit d'un œil jaloux les Thébains, auparavant mépriſés, devenus en ſi peu de temps les arbitres de la nation. Leur ſupériorité dépendoit d'une ſeule tête, & bientôt ils la perdirent. Une guerre civile s'étant allumée en Arcadie, entre Mantinée & Tégée, Thèbes ſe déclara pour les Tégéens, Sparte & Athènes pour leurs adverſaires. Épaminondas, chargé du commandement, fit une ſeconde tentative contre Sparte. Il pénétra juſques dans la place publique; mais Agéſilas, qui avoit été heureuſement averti de ſon deſſein, ſauva la ville par ſa valeur & ſa prudence. Dans cette occaſion, un jeune homme, le corps nu & frotté d'huile comme pour la lutte, ſans autres armes qu'une pique & une épée, ſe jeta ſur les ennemis, en tua pluſieurs, & ne reçut aucune bleſſure. Les éphores lui décernèrent une couronne pour prix de ſa valeur, & le condamnèrent à une amende pour punir ſa témérité.

Bataille de Mantinée.

Le Thébain retourne promptement ſur ſes pas, de peur d'être bientôt entre deux armées ennemies. Les alliés le ſuivent de près. On donne la fameuſe bataille de Mantinée. Épaminondas y déploie toute la ſcience militaire, & combat en

héros. La victoire balançoit; il veut la décider par un effort extraordinaire : à la tête d'une troupe de braves, il fond sur l'ennemi, le fait plier, le poursuit avec trop d'ardeur. Mais des Spartiates se rallient, & reviennent l'attaquer lorsqu'il est exposé à tous les traits. L'un d'eux lui enfonce son javelot dans la poitrine ; blessure qui devoit finir & couronner une vie si glorieuse.

Mort d'Épaminondas.

Transporté au camp, les chirurgiens annoncent qu'il mourra, si l'on tire le fer de sa plaie. Son unique soin pour-lors est de s'informer du succès de la bataille, & de ce que sont devenues ses armes. Il voit son bouclier; il entend dire que les Thébains sont vainqueurs; il console ses officiers désespérés : » Ne regardez pas ce jour, leur » dit-il, comme la fin de ma vie; c'est plutôt le » commencement de mon bonheur & le comble » de ma gloire. Je laisse Thèbes triomphante, » Sparte humiliée, & la Grèce délivrée de la » servitude. « Comme on gémissoit sur-tout de le voir mourir sans enfans, il ajoute que Leuctres & Mantinée lui en tiennent lieu, & ne laisseront pas périr son nom. Il arrache lui-même le javelot; il expire sur le champ.

Beaux traits de ce héros.

Épaminondas fut un des plus grands hommes de l'antiquité. La philosophie, dont il faisoit ses délices dans la retraite, ne l'empêcha point de

ſe livrer aux affaires publiques, dès que ſa patrie l'y appeloit. Son ame, formée par l'étude de la ſageſſe, en parut plus propre à toutes les fonctions de général & de citoyen. Les honneurs ne le tentèrent jamais : il ne travailloit que pour la gloire de Thèbes. Pénétré des ſentimens de la piété filiale, il dit après la bataille de Leuctres : *Ma joie eſt celle qu'éprouveront mon père & ma mère en apprenant notre victoire.* Modeſte dans la ſcience, il méritoit l'éloge qu'on fit de lui, que *perſonne ne ſavoit plus & ne parloit moins.* Pauvre avec tant de moyens de s'enrichir, on peut juger par ce trait de l'uſage qu'il auroit fait des richeſſes. Il envoya un de ſes amis demander de ſa part un talent à un autre citoyen ; celui-ci étant venu pour en ſavoir la raiſon : *C'eſt*, répondit-il, *que cet honnête homme eſt dans le beſoin, & que vous êtes riche.* En un mot, Cicéron le met à la tête des grands perſonnages de la Grèce. * Quel éloge !

Thèbes retombe dans l'obſcurité.

Avant Epaminondas, Thèbes ne jouoit aucun rôle : il la tira en quelque ſorte du néant, avec le ſecours de Pélopidas, & en fit la merveille du ſiècle. Après lui, elle retomba dans l'obſcurité.

* *Epaminondas, princeps, meo judicio, Græciæ.* Tuſc. L. 4.

Cette puiſſance s'évanouit tout-à-coup, comme elle s'étoit élevée tout-à-coup. Les Thébains conſervèrent leur réputation de peuple ſtupide. On l'attribue à la groſſièreté de l'air. Cependant outre Épaminondas & Pélopidas, la Béotie a eu ſon Pindare & ſon Plutarque; mais de l'aveu même de ces auteurs, l'idée que tout le monde avoit des Béotiens n'étoit pas ſans fondement. C'eſt du moins une preuve qu'un ſol ingrat peut donner naiſſance au génie. La culture manque ſouvent plutôt que le fonds.

Avant J. C. 362. Paix générale en Grèce, excepté du côté des Spartiates.

La bataille de Mantinée inſpira aux Grecs le deſir de la concorde, qu'ils n'auroient jamais rompue s'ils avoient été ſages. Ils ſe réunirent pour que chaque ville conſervât ſa liberté, conformément au traité d'Artaxerxès Mnémon. Comme les Meſſéniens étoient compris dans cette paix générale, Lacédémone refuſa d'y accéder. Elle envoya du ſecours aux Égyptiens révoltés contre le roi de Perſe. Elle s'engageoit imprudemment dans une guerre étrangère, au lieu de réparer ſes derniers malheurs. Agéſilas, plus qu'octogénaire, partit à la tête des troupes. Tachos, roi d'Égypte, ne l'ayant pas fait généraliſſime, comme il s'y attendoit, il s'attacha par dépit à Nectanébus, couſin & ennemi de Tachos. Après avoir mis ce prince ſur le trône, il mourut

Agéſilas en Égypte.

Sa mort.

en Afrique, où les vents le jetèrent quand il retournoit en Grèce.

Agéſilas étoit lié avec Xénophon. Il l'avoit engagé à faire élever ſes enfans à Sparte, *pour y apprendre*, diſoit-il, *la plus belle des ſciences, celle d'obeir & de commander.* Auſſi l'hiſtorien paroît-il trop prévenu en ſa faveur. Les éloges outrés qu'il lui donne, ne couvrent point les défauts de cet illuſtre Spartiate, quelquefois injuſte, colère & hautain, toujours paſſionné pour la guerre. Plutarque rapporte qu'en Aſie, il faiſoit dreſſer ſa tente dans les bois ſacrés, afin d'avoir les dieux pour témoins de ſes actions les plus ſecrètes. Le motif eſt admirable; mais qu'avoit il beſoin pour cela des bois ſacrés? Ce héros ſi fier étoit enfant avec ſes enfans; il folâtroit avec eux. Quelqu'un l'ayant pris ſur le fait, il le pria de n'en rien dire, qu'il ne fût père lui-même.

Xénophon outre ſon éloge.

Particularités ſur ce héros.

Juſqu'aux entrepriſes ambitieuſes de Philippe, les affaires de la Grèce méritent peu d'attention. C'eſt, pour ainſi dire, une machine dont les reſſorts uſés & mal unis doivent ſe rompre au premier choc. Par-tout l'eſprit de parti, l'intérêt particulier, forment des cabales & anéantiſſent les grandes idées. Chaque ville voudroit dominer ſur les autres, ſans pouvoir maintenir l'ordre

État de la Grèce, juſqu'au règne de Philippe de Macédoine.

parmi ſes citoyens. Sparte languit ; Thèbes n'eſt plus rien ; Athènes s'affoiblit tous les jours. Chio, Cos, Rhodes, Byzance, ſe révoltent contre elle.

Chabrias, Iphicrate & Timothée, généraux d'Athènes.

Trois habiles capitaines qui lui reſtent, Chabrias, Iphicrate & Timothée fils de Conon, diſparoiſſent en peu de temps. Le premier eſt tué devant l'île de Chio ; les deux autres ſont accuſés par la faction de Charès, leur collégue, homme vain & indifférent pour le bien public. Timothée quitte ſa patrie, ne pouvant payer une amende qu'il ne méritoit point. Iphicrate ſe fait abſoudre, en armant une troupe de jeunes gens, dont les poignards intimident ſes juges. *Je ſerois bien fou*, diſoit il enſuite, *de faire la guerre pour les Athéniens, & de ne la pas faire pour moi-même.* Ce mot eſt d'un rebelle qui inſulte aux lois. Il s'étoit montré plus grand, lorſqu'un accuſateur lui reprochant la baſſeſſe de ſa naiſſance, il répondit : *La nobleſſe de ma famille commence en moi ; celle de la tienne finit en toi.* Enfin, Athènes échoue dans ſes entrepriſes, parce qu'elle n'a plus d'autres guides que les orateurs ; & les peuples qui s'étoient ſoulevés contre ſon empire, ſont maintenus par la paix en poſſeſſion de leur liberté.

Mauſole & Artémiſe.

Rhodes & Cos n'en jouirent pas long-temps. Mauſole, roi de Carie, les ſoumit à ſa domination.

Artémiſe, ſa femme, eſt célèbre par les honneurs qu'elle rendit à la cendre de ce prince. La critique pourroit s'exercer ſur le récit qu'en font quelques écrivains; car tandis que les uns la peignent dans un deuil affreux, les autres la repréſentent à la tête d'une armée & remportant des victoires. On perdroit un temps infini à inſiſter ſur ces détails, où il y a peut-être autant de fiction que de vérité.

Objets peu dignes de nous arrêter.

Pour ne pas perdre de vue les affaires générales, auxquelles ſe rapporte principalement notre étude, j'ai ſupprimé beaucoup d'autres particularités inutiles. Evagore & Nicoclès, rois de Salamine, en Chypre, célébrés par Iſocrate, furent ſans doute des princes eſtimables; mais ils ſeroient preſque inconnus ſans la réthorique d'Iſocrate. La cour de Perſe fut long-temps un théâtre d'intrigues, de révolutions & de crimes; mais nous ne verrons que trop de ſpectacles pareils dans des cours plus intéreſſantes. Paſſons légérement ſur l'antiquité, quand elle nous arrêteroit inutilement dans une ſi longue carrière. Les ſeuls noms propres entaſſés dans les hiſtoires anciennes, écrites par des modernes, ſont un fardeau accablant pour la mémoire.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Depuis le règne de Philippe, juſqu'à la domination des Romains en Grèce.

CHAPITRE PREMIER.

Règne de Philippe de Macédoine, juſqu'à l'établiſſement de ſa puiſſance dans la Grèce.

La Macédoine, mépriſée avant Philippe.

DANS l'état de décadence où étoit la Gréce, il ne falloit pour la ſubjuguer qu'un prince auſſi habile que guerrier. Ce prince parut. Nous allons voir s'élever inſenſiblement au comble de la grandeur une monarchie, preſque inconnue juſqu'alors, foible, mépriſée, & mépriſable tant qu'elle n'eut pas pour maître un grand homme. Quoique les rois de Macédoine prétendiſſent deſcendre d'Hercule, les Grecs ne les regardoient point comme de leur nation, & les traitoient de barbares. Depuis plus de quatre cents ans que ce royaume ſubſiſtoit, il avoit preſque toujours eu beſoin de la protection ou de

Sparte ou d'Athènes, ſans partager la gloire de ces républiques. Mais lorſque les circonſtances ſont favorables, un ſeul génie fait des révolutions: Thèbes venoit de l'éprouver.

Après la mort d'Amyntas II, (375 ans avant J. C.) la Macédoine fut en proie aux troubles & à la diſcorde. Perdiccas, un de ſes fils, à qui le trône appartenoit, ayant péri dans une guerre contre les Illyriens; deux concurrens, Pauſanias & Argée, vouloient règner à la place du jeune Amyntas, enfant de ce prince. Philippe, frère de Perdiccas, avoit été, comme nous l'avons vu, conduit en otage à Thèbes, lorſque Pélopidas eut pacifié le royaume. Il s'enfuit, retourna dans ſa patrie, gouverna quelque temps en qualité de tuteur de ſon neveu, & fut élu roi par les Macédoniens, qui avoient beſoin d'un homme, au lieu d'un enfant, pour rétablir leurs affaires.

Avant J. C. 360. Philippe élu roi à la place de ſon neveu.

Agé de vingt-quatre ans, élève d'Épaminondas, Philippe ne parut pas plutôt ſur le trône, qu'il ſe montra digne de le remplir. Un de ſes premiers ſoins fut de diſcipliner ſon peuple, & de le former à la guerre. Il inventa la phalange. C'étoit un corps de ſix à ſept mille hommes, ſur ſeize de profondeur, armés de longues piques, de façon que celle des cinq premiers rangs for-

Il diſcipline les Macédoniens.

Sa phalange.

moient un front inacceſſible & impénétrable. Celles des derniers rangs ſe tenoient levées, un peu inclinées en devant, & ſervoient, ſinon à combattre l'ennemi, du moins à garantir de ſes traits. Philippe traitoit les ſoldats avec bonté, les appeloit ſes camarades, & leur donnoit l'exemple en tout : ils devinrent autant de héros ſous ſes ordres. Pauſanias & Argée furent bientôt contraints d'abandonner leurs prétentions à la couronne.

Sa politique profonde & artificieuſe.

Le courage & la ſcience militaire n'étoient pas les ſeules qualités par leſquelles Philippe ſe frayoit le chemin de la grandeur. Il y joignoit une politique profonde, plus capable encore de ſervir ſon ambition. Athènes ſe laiſſa ſurprendre par ſes promeſſes, conclut avec lui un traité, & le vit bientôt s'emparer d'Amphipolis, colonie athénienne, dont il ſe fit une barrière contre la Grèce. Déja il vouloit s'agrandir & dominer. La ruſe, la corruption, l'art de ſemer la diſcorde, de faire ou de rompre des alliances pour ſon intérêt, de négocier avec avantage & de n'employer les armes qu'à propos; enfin, tout ce que le génie peut inventer de moyens, légitimes ou non, pour arriver à ſon but, faiſoit la principale force de ce prince.

Il achete

Philippe trouva des mines d'or en Macédoine,

qui rapportèrent plus de mille talens de revenu. Il en fit le grand inſtrument de ſa politique : il acheta par-tout des partiſans & des traîtres. *Aucune forteresſe*, diſoit-il, *n'eſt imprenable, pourvu qu'un mulet chargé d'argent y puiſſe monter.* S'il eſt vrai que l'oracle de Delphes lui répondit dans une occaſion, comme le rapporte Suidas : *Combats avec l'argent, & tu dompteras tout ;* aſſurément cet oracle n'étoit pas inſpiré par la juſtice.

par-tout des traîtres & des partiſans.

» La plupart des entrepriſes échouent, (c'eſt » une remarque de M. l'abbé de Mably,) parce » qu'on commence à les exécuter, dans le moment » même qu'on en conçoit le projet. N'ayant pas » prévu d'avance les obſtacles, rien ne ſe trouve » préparé pour les vaincre. Hors d'état de réſiſter » aux premiers accidens qui ſurviennent, on » s'en trouve ſouvent accablé ; on obéit aux » événemens, au lieu d'en être le maître ; & la » politique, auſſi incertaine que la fortune, n'a » plus de règle. » Cette réflexion ſe vérifie chaque jour. Philippe, en méditant ſes projets, en combinant les moyens avec les obſtacles, en liant toutes les parties de ſon ſyſtême, ſut maîtriſer la fortune : les hommes d'état ne pourroient ſe propoſer de meilleur modèle, ſi ſa politique n'avoit eu pour ame l'ambition.

Il n'entreprend qu'après avoir penſé à tout.

Il délivra la Theſſalie des tyrans qui l'oppri- Il s'attache les

Theſſaliens ; il perd un œil à Méthone.

moient, & s'attacha ainſi un peuple dont il eſpèroit de grands ſervices. La cavalerie theſſalienne, jointe à ſa phalange, lui donna en effet une grande ſupériorité. Pour mettre ſon royaume à couvert, il s'empara de quelques villes de Thrace. Il perdit un œil au ſiège de Méthone. Les circonſtances de ce fait ſont fort ſingulières. Un certain Aſter lui avoit offert ſes ſervices, en ſe diſant ſi adroit à tirer de l'arc, qu'il ne manquoit pas l'oiſeau qui voloit le mieux. Philippe lui avoit répondu d'un ton railleur : *Je t'employerai quand je ferai la guerre aux étourneaux.* Piqué de ſon mépris, Aſter ſe jeta dans Méthone, & lui décocha une flèche ſur laquelle on aſſure qu'étoit cette inſcription ; *à l'œil droit de Philippe.* L'œil droit fut percé. Le prince renvoya la flèche avec cette autre inſcription : *Philippe fera pendre Aſter, s'il prend la ville ;* & l'archer fut pendu.

Il aſſiège Olynthe.

Olynthe, colonie d'Athènes, étoit pour lui une conquête fort importante. Il l'aſſiège après avoir trompé les Olynthiens. Ceux-ci implorent le ſecours d'Athènes. Philippe y avoit des penſionnaires vendus à ſes intérêts. Mais il avoit contre lui un homme capable d'entraîner la multitude. Le fameux Démoſthène, qui dominoit dans la tribune aux harangues, ſe récria ſur les dangers dont il menaçoit la Grèce, le peignant,

Démoſthène s'élève contre lui.

tantôt comme un ambitieux redoutable, comme un deſpote inſolent, comme un politique ruſé & courageux, qui ne mettoit point de bornes à ſes entrepriſes ; tantôt comme un téméraire qui creuſoit lui-même ſon tombeau, & qui violant toutes les lois, s'attiroit l'exécration du genre humain. Tantôt il inſpira des alarmes & des ſoupçons, tantôt de la haine & du mépris, pour engager la république à prendre les armes. Les ſentimens de patriotiſme parurent ſe ranimer, & la guerre fut réſolue.

Avant J. C. 347. Les Athéniens n'envoient pas des ſecours ſuffiſans.

On envoie des ſecours à Olynthe, mais inſuffiſans ; on y en ajoute d'autres, qui ne ſuffiſent pas encore : au lieu de ces troupes mercenaires, dont les Olynthiens ſe plaignoient, on fait partir des Athéniens, qui ne réuſſiſſent pas mieux. Olynthe eſt livrée par deux traîtres. Philippe profita de la trahiſon, & en mépriſa les auteurs. Ces traîtres, outragés par les Macédoniens eux-mêmes, demandèrent juſtice, & ne reçurent de lui que cette réponſe piquante : *Que vous importent les propos d'hommes groſſiers, qui nomment chaque choſe par ſon nom ?*

Combien Démoſthène avoit d'influence.

Si Démoſthène étoit né dans un meilleur ſiècle, où ſa patrie eût conſervé toute l'ardeur qu'elle avoit montrée pour la gloire & pour les grandes entrepriſes, il eût vraiſemblablement oppoſé une

barrière insurmontable aux progrès de l'ambitieux Macédonien. Orateur véhément, nerveux, intrépide, il lançoit des foudres sur ses adversaires; il embrâsoit ses auditeurs du feu dont il étoit animé; il pulvérisoit, pour ainsi dire, les raisons qu'on lui objectoit: les noms de gloire, de liberté, de bien public, avoient dans sa bouche une force presque irrésistible. Sa haine contre Philippe fut sans bornes; il prévit ses desseins, il ne pensa qu'à les traverser.

Les Athéniens étoient devenus incapables de grandes choses.

Malheureusement Athènes avoit dégénéré, au point d'être à peine reconnoissable. La molleſſe & l'indolence enchaînoient l'amour de la liberté; une foule d'ames vénales se livroient à la corruption; les magistratures & les emplois étoient la récompense de l'intrigue ou de la bassesse; des soldats mercenaires combattoient à la place des citoyens; le peuple, jouet de la flatterie des harangueurs, étoit content, pourvu qu'on lui prodiguât des louanges & des plaisirs; enfin, la fureur des spectacles épuisoit le trésor public.

Le théâtre absorboit les fonds de la guerre.

Périclès, en faisant distribuer pour ces jeux mille talens, qu'on mettoit en réserve chaque année, avoit du moins excepté les temps de guerre. Mais Eubule, opposé à Démosthène, fit défendre, sous peine de mort, d'interrompre la distribution; & les fonds de la guerre devinrent, par

par une loi ſingulière, l'aliment de la frivolité. Deux fois Démoſthène attaqua indirectement cet abus, en demandant qu'on nommât des commiſſaires pour examiner & abolir les lois pernicieuſes à l'état. Vaines tentatives! les Athéniens vouloient s'amuſer; & le théâtre les intéreſſoit plus que la patrie *.

Politique imprudente de Démoſthène.

Quand un peuple eſt ainſi corrompu, on ne peut attendre de lui des efforts magnanimes & conſtans, tels qu'il en falloit pour vaincre Philippe. L'orateur devoit ſe diriger ſur les conjonctures. Plus ardent que ſage, il agit comme ſi Athènes avoit été la même qu'au temps des Ariſtides & des Thémiſtocles. Nous verrons les triſtes effets de ſon zèle. Il parut déja mauvais politique dans l'affaire d'Olynthe: car on avoit beſoin de coups déciſifs; & il propoſa ſeulement d'envoyer un corps de deux mille hommes, pour faire de ſimples courſes. C'étoit le moyen d'irriter un ennemi puiſſant, & de ne pas l'empêcher de faire ce qu'il vouloit. Déja Philippe avoit tenté de

* Selon Plutarque (*de glor. Athen.*), les repréſentations de quelques tragédies coûtoient plus d'argent, qu'il n'en avoit fallu pour la défenſe de la Grèce contre les Perſes. Il ſe récrie contre l'imprudence de ſacrifier le bien de l'état au théâtre.

s'emparer des Thermopyles, la porte de la Grèce. Il trouva enfin l'occaſion d'y établir ſa puiſſance.

Guerre *ſacrée* contre les Phocéens.

Une guerre, qu'on appela *ſacrée*, parce qu'elle avoit une fauſſe couleur de religion, & qu'elle étoit mêlée de fanatiſme, déchiroit la Grèce depuis environ dix ans. Les Phocéens, voiſins du temple de Delphes, ayant labouré quelques terres conſacrées au dieu qu'on y adoroit, les autres peuples du voiſinage, ſoit pour venger Apollon, ſoit par quelque motif ſecret d'animoſité, prirent d'abord les armes contre eux. Le conſeil des Amphictyons les condamna enſuite comme ſacrilèges. Ils ſoutinrent que leur entrepriſe étoit légitime; ils s'autoriſoient même d'un oracle. Preſque toute la Grèce prit parti; Sparte & Athènes en leur faveur, Thèbes & pluſieurs autres peuples, en faveur du temple. On ſe battoit en furieux. Les Phocéens que les Thébains faiſoient priſonniers, étoient mis à mort comme des impies exécrables. Les priſonniers thébains étoient maſſacrés par droit de vengeance. Philippe voyoit de loin cet acharnement, & s'applaudiſſoit d'une diviſion ſi favorable à ſa politique. Plus les Grecs s'affoibliſſoient eux-mêmes, plus il étoit ſûr de les dompter. En paroiſſant neutre, il penſoit à tirer avantage de leurs querelles.

Avant J. C. 355.

Le conſeil des Amphictyons les condamne comme ſacrilèges.

Fureur des deux partis.

Les Thébains, trop foibles contre leurs ennemis, lui demandent enfin du ſecours; & il ſe déclare. Les Athéniens, fatigués de la guerre de Thrace, lui envoient une ambaſſade pour négocier la paix: il corrompt les ambaſſadeurs; prend des villes, pendant qu'ils s'amuſent en chemin; ſigne le traité, quand il ne lui reſte plus de conquêtes à faire; & refuſe d'y comprendre les Phocéens, dont le ſacrilège lui fournit un motif ſpécieux d'invaſion. Il arrive bientôt aux Thermopyles, il ſe rend maître du paſſage, il entre dans la Phocide; les Phocéens, juſqu'alors indomptables, mettent bas les armes; il finit ſans combat la guerre ſacrée, & acquiert une brillante réputation de prince religieux, réputation qu'il ambitionnoit pour arriver à ſon but.

Philippe ſe déclare, & trompe les Athéniens.

Avant J. C. 346.

Il finit la guerre ſacrée.

Ayant aſſemblé le conſeil des Amphictyons, il lui dicte une ſentence qui ordonne de ruiner toutes les villes de la Phocide, & de proſcrire tous les ſacrilèges. Les Phocéens ſont exclus du conſeil amphictyonique, & il demande leur place. Outre l'avantage d'y être admis, il obtient encore l'intendance des jeux pythiques, enlevée aux Corinthiens parce qu'ils avoient ſoutenu les profanateurs. Jamais prince ne ſut mieux tourner à ſon profit la ſuperſtition des peuples.

Il eſt admis au nombre des Amphictyons.

Il y avoit eu autrefois une première guerre

Ancienne guerre *ſacrée*.

ſacree, que les Spartiates entreprirent pour ôter aux Phocéens la garde du temple de Delphes, & pour la donner aux Delphiens. Périclès rétablit les premiers dans leur privilége ; & cette guerre fit peu de mal, parce que le fanatiſme ne s'en mêla point. Je l'indique ſeulement ici par occaſion.

CHAPITRE II.

Fin du règne de Philippe de Macédoine.

PHILIPPE n'étoit plus étranger parmi les Grecs. La qualité d'Amphictyon le faiſoit membre de leur corps; ils avoient commencé à le reſpecter, à lui obéir; l'opinion applaniſſoit les voies à ſes entrepriſes : c'étoit beaucoup : l'intrigue & la force pouvoient en peu de temps achever l'ouvrage. Ce prince habile diſſimula encore, de peur d'inſpirer de la défiance, & d'effaroucher les eſprits au moment qu'il importoit de les ménager. Il retourna en Macédoine, non pour y attendre en repos les occaſions, mais pour s'y préparer par des conquêtes. Il porta ſes armes en Illyrie, en Thrace, dans la Cherſonnèſe. Plus entreprenant à meſure qu'il ſe fortifioit davantage, il s'empara d'une partie de l'île d'Eubée (Négrepont) qu'il appeloit *les entraves de la Grèce*, parce qu'elle touche preſque au continent de ce côté-là. Démoſthène tonna contre lui; les *Philippiques* réveillèrent les Athéniens. Philippe ne laiſſa pas d'aſſiéger Périnthe & Byzance, dans

Philippe forme de nouvelles entrepriſes.

Les *Philippiques* de Démoſthène réveillent les Athèniens.

la vue d'affamer Athènes, qui tiroit de Thrace la plus grande partie de ſes vivres.

Philippe reproche aux Athéniens d'avoir imploré le ſecours des Perſes.

En même temps le roi de Macédoine, par une lettre fort éloquente, s'efforça de perſuader qu'il reſpectoit religieuſement les traités, & qu'on les violoit à ſon égard. Il accuſoit ſur-tout les Athéniens de ſolliciter contre lui la cour de Perſe. » Vos pères, leur dit-il, reprochoient » aux fils de Piſiſtrate, comme un crime irré- » miſſible, d'avoir appelé les Perſes contre les » Grecs; & vous ne rougiſſez pas de faire vous- » mêmes ce que vous condamnâtes toujours dans » vos tyrans. » Il eſt vrai que Démoſthène les avoit excités à cette démarche.

Démoſthène fait prendre les armes.

L'orateur ne ceſſa point d'invectiver, juſqu'à ce qu'il eût armé Athènes. Il annonça la victoire; il promit la ruine totale de Philippe. Le général Charès, homme décrié, avare, voluptueux, qu'on avoit envoyé au ſecours de Byzance & de Périnthe, n'ayant eu aucun ſuccès; les alliés n'ayant pas ſeulement voulu le recevoir, tant il étoit indigne du commandement; on nomma l'illuſtre Phocion pour le remplacer. Les Athéniens parurent d'autres hommes ſous ce chef, auſſi vertueux que grand homme de guerre. Philippe eut la prudence de ſe retirer. Les Périnthiens, les Byzantins, les peuples de la Cherſonnèſe,

Phocion eſt nommé général.

ſignalèrent leur reconnoiſſance, en décernant des couronnes d'or aux Athéniens.

Phocion, diſciple de Platon, vrai philoſophe par ſes mœurs, ainſi que par ſes principes, mérite une des premières places parmi les héros de la Grèce. Il réuniſſoit toutes les vertus à tous les talens. Son éloquence laconique, où les mots étoient, pour ainſi dire, autant de raiſons, terraſſoit ſouvent Démoſthène, dont il n'approuvoit pas la politique périlleuſe; & cet orateur l'appeloit *la coignée de ſes diſcours*. Ennemi de la guerre, parce qu'il en prévoyoit les ſuites, il fut chargé quarante-cinq fois du commandement des troupes : rien ne prouve mieux la confiance que l'on avoit en ſon zèle & ſa capacité. Cependant ſa probité rigide ſembloit être la cenſure des mœurs d'Athènes. Loin de flatter jamais le peuple, il heurtoit preſque toujours ſes ſentimens. Un jour qu'il avoit harangué, ſe voyant applaudi de tout le monde; *n'ai-je point lâché quelque ſottiſe*, dit-il à un de ſes amis? tant il étoit convaincu de l'imprudence des Athéniens. Portrait de ce grand homme.

Ne reſpirant que le bien réel de ſa patrie, Phocion conſeilloit toujours la paix, quoique l'on eût continuellement beſoin de lui pour la guerre. Démoſthène, lâche dans les combats & Sa politique préférable à celle de Démoſthène.

hardi dans la tribune, ſouffla toujours le feu de la guerre, & perſuada que le ſalut & l'honneur de la patrie en dépendoient. On peut juger par leur caractère, lequel méritoit plus de confiance. On en jugera mieux par les faits. Tourreil, que Rollin a copié, devoit-il prendre les harangues de Démoſthène pour baſe de ſa belle préface hiſtorique? C'eſt à-peu-près comme ſi l'on rapportoit une cauſe d'après le plaidoyer d'un ſeul avocat.

Nouvelle guerre de religion en Phocide.

Un ſacrilège réel ou ſuppoſé, commis par les Locriens d'Amphiſe, qu'on accuſa d'avoir labouré des terres ſacrées près du temple de Delphes, ralluma la guerre ſous prétexte de religion. Philippe vouloit être élu général des Grecs, contre les profanateurs & leurs partiſans. Ses penſionnaires agirent avec ſuccès; le conſeil des Amphictyons lui donna cette qualité; on ne pouvoit mieux ſervir ſa politique. Bientôt Philippe eſt en Grèce; il prend Élatée, la plus importante place de la Phocide: il ſemble menacer Thébes par cette conquête. Du moins c'eſt ce qu'annonce Démoſthène, qui enflamme ſur le champ les Athéniens, & les engage à propoſer une alliance aux Thébains, leurs ennemis & les alliés de Philippe. Choiſi pour ambaſſadeur, Démoſthène vole à Thèbes. Malgré l'éloquence de Python, ambaſſadeur du roi, il inſpire aux Thébains ſon

Démoſthène fait conclure une alliance avec les Thébains contre Philippe.

enthouſiaſme : les deux peuples ſe liguent contre le Macédonien. C'eſt alors que Phocion fit cette réponſe à un fougueux citoyen, qui lui demanda, s'il oſoit bien encore parler de paix : *Oui, je l'oſe, & je ſais pourtant que tu m'obéirois pendant la guerre, & que je t'obéirois pendant la paix.* Démoſthène s'applaudiſſoit de ce que, par l'alliance de Thébes, la guerre ſe feroit hors de l'Attique. *Il faudroit penſer*, répondit ſagement Phocion, *aux moyens de vaincre, plutôt qu'au lieu où l'on combattra : c'eſt ce qui éloigneroit de nous la guerre ; car ſi nous ſommes vaincus, tous les malheurs ſont à nos portes.*

Phocion l'en blâme avec raiſon.

La prudence n'étoit plus de ſaiſon. Une chaleur incroyable permettoit à peine de réfléchir ſur le danger. En vain, on répandit quelques oracles de mauvais augure. Démoſthène les tourna en ridicule ; il oſa dire que la Pythie *philippiſoit*. Les Athéniens hâtent leur marche, & les Thébains ſe joignent à eux. Philippe, après avoir inutilement offert la paix, pénètre en Béotie, accompagné de ſon fils Alexandre. On combat près de Chéronée, avec des forces preſque égales. Le bataillon *ſacré* de Thèbes eſt enfoncé par le jeune Alexandre, qui, n'ayant au plus que dix-ſept ans, s'étoit déja montré pluſieurs fois digne de ſon père. Un des généraux athéniens

Avant J. C. 338. Bataille de Chéronée, gagnée par Philippe.

Bataillon *ſacré*.

enfonce de ſon côté quelques troupes, & les pourſuit comme ſi la bataille étoit gagnée. *Les Athéniens ne ſavent pas vaincre*, dit Philippe à la vue de cette imprudence. Il fait avancer ſa phalange contre ce corps en déſordre, le défait, remporte une victoire déciſive. Démoſthène jeta ſes armes pour ſe ſauver. Phocion avoit été pour cette fois exclu du commandement; ainſi Athènes eut à ſe reprocher une double faute, de n'avoir pas profité de ſes conſeils, & de s'être privée de ſes ſervices. Il inſpira du moins le courage dans l'infortune.

Ce prince uſe de la victoire avec modération

On raconte que Philippe, échauffé de vin & enivré de ſa victoire, mit en chant, par manière d'inſulte, les premières paroles du décret que Démoſthène avoit fait paſſer contre lui. On ajoute que l'orateur Démade, un de ſes priſonniers, lui dit avec une généreuſe liberté : *La fortune t'ayant donné le rôle d'Agamemnon, comment n'as-tu pas honte de jouer celui de Therſite ?* & que le vainqueur en ſut bon gré à Démade. Ce trait de modération lui fait encore moins d'honneur, que la manière dont il traita les vaincus. Il renvoya les priſonniers athéniens ſans rançon; il renouvela l'ancien traité avec la république. Belle réponſe aux injures qu'on avoit vomies contre lui de la tribune aux harangues ! Il ac-

corda la paix aux Béotiens, mais en laiſſant garniſon dans Thèbes. Les uns & les autres connurent que, s'il étoit un politique dangereux, il n'étoit pas un barbare. Ces républicains auroient-ils été capables de tant d'humanité & de prudence?

Procès de Démoſthène & d'Eſchine.

L'inconſtante Athènes ſe livra comme auparavant à l'orateur, qui l'avoit entraînée dans le précipice. Elle chargea Démoſthène du ſoin de rétablir les murs, & de veiller aux approviſionnemens de la ville. Une couronne d'or fut la récompenſe de ſes travaux. C'eſt ce qui donna lieu au fameux procès qu'il eut à ſoutenir contre Eſchine. Leurs plaidoyers ſont connus de tous les amateurs de l'éloquence. On y admire la manière dont Démoſthène juſtifie la dernière guerre. *Non, Athéniens*, s'écrie-t-il, *non, vous n'avez point failli en vous expoſant pour la liberté & le ſalut de la Grèce. J'en jure par nos ancêtres, par ces braves guerriers qui combattirent à Marathon, à Platée, à Salamine, à Artémiſium, par tant d'autres héros dont les cendres repoſent dans les monumens publics.* Il ne manquoit à cet argument que de rendre les Athéniens dignes de leurs ancêtres. Mais Phocion avoit raiſon de leur dire: *Je vous conſeillerai la guerre, quand vous pourrez la ſoutenir; quand je verrai les jeunes gens pleins*

Juſtification de Démoſthène ſur la dernière guerre.

de courage & d'obéiſſance, les riches contribuer volontiers aux beſoins de l'état, & les orateurs ne pas piller le public.

Philippe entreprend la guerre contre les Perſes.

Arbitre de la Grèce, comme il l'avoit toujours deſiré, Philippe, ſoit pour conſerver cet empire, ſoit pour étendre ſes conquêtes, ſoit pour s'immortaliſer par l'entrepriſe la plus glorieuſe & la plus propre à diſſiper la haine & les préventions, réſolut de tourner ſes armes contre le roi de Perſe, dont il eſpéroit ébranler, peut-être même renverſer le trône. Il ſe fit nommer général des Grecs pour cette expédition. Il conſulta l'oracle, qui répondit à l'ordinaire en termes ambigus, applicables à tous les événemens: *Le taureau eſt déja couronné, ſa fin approche, & il va bientôt être immolé.* Il crut, ou plutôt il perſuada que le dieu lui annonçoit la victoire. Il hâta le mariage de ſa fille Cléopâtre, avec le roi d'Épire, pour n'être plus occupé que de ſes projets de conquêtes. Mais le terme de ſes jours étoit fixé. Au milieu des fêtes du mariage, il fut aſſaſſiné publiquement par Pauſanias, jeune ſeigneur, qu'Attale, oncle de Cléopâtre, avoit brutalement déshonoré, & à qui le roi avoit refuſé juſtice. Philippe mourut, victime de cette vengeance, après un règne de vingt-quatre ans, dans la quarante-huitième année de ſon âge.

On conſulte l'oracle.

Avant J. C. 336.

Il meurt aſſaſſiné.

Démoſthène, averti ſecrètement de ſa mort, courut au conſeil & feignit d'avoir eu un ſonge myſtérieux qui annonçoit quelque bonheur extraordinaire. Dès que la nouvelle de l'événement fut répandue, une joie indécente éclata dans toute la ville. L'orateur en donna l'exemple, quoique ſa fille fût morte depuis peu de jours. Il fit remercier les dieux par des ſacrifices ; il fit décerner une couronne à Pauſanias, le meurtrier de Philippe. Un excès ſi honteux démaſque le caractère de Démoſthène. Ces grandes maximes, qu'il étaloit dans la tribune, étoient moins l'expreſſion de ſes ſentimens, que le reſſort par lequel il faiſoit triompher ſes paſſions.

Joie indécente de Démoſthène & des Athéniens.

L'hiſtoire reproche à Philippe des vices indignes de l'honnête homme, l'intempérance, la débauche, la perfidie. Il diſoit qu'*on amuſe les enfans avec des jouets, & les hommes avec des ſermens ;* mot qu'on attribue auſſi à Lyſandre. Sa première règle étoit toujours l'intérêt, & perſonne ne porta plus loin toutes les ruſes d'une politique artificieuſe. Mais ſans des qualités éminentes, il n'auroit point réuſſi. En le condamnant d'un côté, on doit l'admirer de l'autre. La profondeur de ſon génie, les reſſources de ſa prudence, l'intrépidité de ſon courage, l'humanité & même la juſtice, dont il donna ſouvent des

Vices de Philippe mêlés de grandes qualités.

preuves, font reconnoître en lui l'élève d'Épaminondas.

Ses ſoins pour l'éducation d'Alexandre.

Il avoit trop bien éprouvé les avantages d'une excellente éducation pour ne pas les procurer à un fils, né avec les diſpoſitions les plus heureuſes. C'étoit peu d'en faire un guerrier ; il voulut en faire un homme éclairé. Le premier philoſophe du ſiècle, Ariſtote, devoit être l'inſtituteur d'Alexandre. Dès que ce prince fut au monde, Philippe s'eſtima heureux s'il pouvoit lui procurer un tel maître. La lettre qu'il écrivit à ce philoſophe eſt une leçon pour tous les rois: *J'ai un fils ; je remercie les dieux moins de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître du temps d'Ariſtote. Je me flatte que vous le rendrez digne de me ſuccéder & de gouverner la Macédoine.* Alexandre étoit né d'Olympias, répudiée depuis en faveur de Cléopâtre. Les autres enfans de Philippe lui donnant de l'inquiétude ſur ſes droits à la ſucceſſion, il reçut un jour cet avis de ſon père : *Ayez patience, mon fils, & conduiſez-vous ſi bien à la vue de vos frères, que la couronne paroiſſe être pour vous l'effet de votre mérite plutôt que de mon choix.*

Sa lettre à Ariſtote.

Avis à ſon fils.

Querelle ſinguliére qu'il avoit eue avec lui.

Le père & le fils avoient eu cependant une violente querelle, dont nous parlerons comme d'un exemple des excès où la débauche de table

peut entraîner. Olympias venoit d'être répudiée. On célébroit le mariage de Philippe avec Cléopâtre. Pendant le feſtin de noces, Attale, oncle de la nouvelle reine, échauffé par le vin, dit qu'il falloit demander aux dieux un légitime héritier de la couronne. *Me prends-tu donc pour un bâtard?* s'écrie Alexandre; & il jette ſa coupe à la tête de l'imprudent Attale. Celui-ci, pour toute réponſe, lui jette de même ſa coupe. Le roi ſe lève tranſporté de colère, met l'épée à la main, oublie qu'il eſt boiteux, court ſur ſon fils, & tombe. Alexandre oubliant de ſon côté le reſpect dû à ſon père: *Vraiment*, dit-il d'un ton railleur, *nous avons un chef bien capable de paſſer en Aſie! il ne peut faire un pas ſans riſque de ſe rompre le cou.* Auſſi-tôt il emmène ſa mère & ſe retire hors du royaume. Quelque temps après, le roi lui envoya un homme de confiance pour l'engager à revenir. Pouvoit-il y avoir une leçon plus forte que cette expérience, contre les dangers de la débauche? Et l'on verra néanmoins Alexandre s'y livrer en furieux!

Son amour pour la vérité.

Parmi un grand nombre de traits ſinguliers que l'on rapporte de Philippe, ceux-ci ſont vraiment mémorables. Un homme à ſes gages lui répétoit tous les jours, avant qu'il donnât audience: *Souviens-toi que tu es mortel.* Con-

noiſſant le prix de la vérité, lors même qu'elle bleſſe l'amour-propre, il diſoit que les orateurs d'Athènes lui avoient rendu un grand ſervice, en le corrigeant de ſes défauts à force de les lui reprocher. Un priſonnier, ſur le point d'être vendu, l'ayant averti de ſe tenir dans une poſture plus décente : *Qu'on mette cet homme en liberté*, dit-il, *j'ignorois qu'il fût de mes amis.*

Sa modération. On le preſſoit de chaſſer un honnête homme qui lui faiſoit des reproches. *Voyons auparavant*, répondit il, *ſi nous ne lui en avons pas donné ſujet.* Ce hardi cenſeur étoit pauvre : il le ſecourut ; les reproches ſe changèrent en louanges, & Philippe dit alors avec beaucoup de ſageſſe, qu'*il dépend des princes de ſe faire aimer ou haïr.* J'ajouterois volontiers que ſe faire aimer, eſt pour eux la choſe la plus facile.

Sa juſtice. Une femme qu'il avoit condamnée au ſortir d'un grand feſtin, s'écria qu'elle en appeloit *à Philippe à jeun.* Il examina de nouveau l'affaire, & répara ſon injuſtice. Une autre femme du peuple, renvoyée de jour en jour, ſous prétexte qu'il n'avoit pas le temps de lui donner audience, lui dit enfin, *ceſſe donc d'être roi.* Il la ſatisfit ſur le champ, & fut déſormais plus exact au premier devoir de la royauté. On le ſollicitoit de s'intéreſſer auprès des juges, en faveur d'un coupable

coupable que leur ſentence devoit décrier. » *J'aime mieux qu'il ſoit décrié que moi*, « dit-il, en refuſant cette grace contraire à la juſtice.

Tel étoit ce prince dont Démoſthène parloit en termes ſi mépriſans. » Où eſt-il, diſoit-il, » l'indignation que vous faites éclater au ſujet de » Philippe, qui loin d'être grec, de tenir aux » Grecs par aucun endroit, loin même d'avoir » une origine illuſtre parmi les barbares, eſt un » miſérable macédonien, ſorti d'un lieu d'où il » ne vint jamais un bon eſclave *? « On reconnoît » ici la vanité athénienne. Philippe ſe montroit bien ſupérieur, lorſque plaiſantant ſur l'uſage abſurde d'élire chaque année dix généraux, il diſoit : *Je n'ai pu en toute ma vie trouver qu'un ſeul général*, (Parménion); *mais les Athéniens en trouvent à point nommé dix tous les ans.*

Mépris injuſte que Démoſthène témoignoit pour lui.

---

* IVe. Philippique, *traduct. de d'Olivet.*

CHAPITRE III.

Règne d'Alexandre, juſqu'à la bataille d'Arbelles.

Jeuneſſe d'Alexandre, préſage de grandes choſes.

POUR remplacer Philippe, il falloit un Alexandre. La jeuneſſe de ce dernier annonçoit de grandes choſes. Les leçons de ſon père, jointes à celles d'Ariſtote *, avoient formé ſon génie à la politique, à la guerre, à la philoſophie & aux lettres. Son goût pour l'Iliade d'Homère étoit le goût d'un héros. Sa paſſion pour la gloire étoit éclairée ſur le genre de gloire qui lui convenoit; & ſes amis lui demandant, s'il ne diſputeroit pas comme ſon père, le prix des jeux olympiques, il répondit: *Je le ferois ſans doute, ſi je devois avoir des rois pour antagoniſtes.*

Sa paſſion pour la gloire.

Son entretien avec des ambaſſadeurs de Perſe.

Rien ne dévoila mieux ſon caractère & ſon ame, que la manière dont il entretint un jour des ambaſſadeurs du roi de Perſe. Au lieu de

* Il diſoit être *redevable à l'un de vivre, & à l'autre de bien vivre.* Ce n'étoit pas reconnoître tout ce qu'il devoit à ſon père. Mais il étoit jaloux de la gloire de Philippe, & ſe ſouvenoit de ſon divorce avec Olympias.

les queſtionner ſur les merveilles de la pompe aſiatique, objet de la curioſité de tant d'hommes faits, il s'informa du chemin de la haute Aſie, de la diſtance des lieux, des forces de la nation, de la nature du gouvernement, de la conduite du monarque. On raconte que les ambaſſadeurs tout étonnés ſe diſoient entre eux : *Ce jeune prince eſt grand ; le nôtre eſt riche.* Les eſprits pénétrans pouvoient à ces traits préſager ſes entrepriſes & ſa grandeur.

Son ambition.

Il ne diſſimuloit pas l'ambition dont il étoit dévoré. A la nouvelle de quelque action d'éclat ou de quelque exploit de Philippe : *Mon père prendra tout*, diſoit-il à ſes amis, *& ne nous laiſſera rien à faire.* De pareils hommes ſont ou la gloire ou le fléau du genre humain, ſelon qu'ils emploient bien ou mal leurs talens & leur pouvoir.

Avant J. C. 336.

On le mépriſe, & il ſe rend redoutable.

Lorſqu'Alexandre monta ſur le trône, âgé de vingt ans, tous les peuples ſoumis par ſon père crurent être libres. Les barbares prirent auſſitôt les armes. Démoſthène, plus expert dans l'art de convaincre, que dans celui de connoître les hommes, anima les Grecs à ſe réunir contre *un enfant, un imbécille*, (c'eſt ainſi qu'il l'appeloit), dont la foibleſſe mettoit en danger ſon propre royaume. Les Macédoniens, effrayés de ces

mouvemens, conseilloient au jeune prince d'employer les voies d'insinuation & de douceur. Il jugea devoir plutôt atterrer ses ennemis par des coups d'éclat. Les Triballes, les Illyriens, les Thraces, les Gètes, & d'autres barbares, furent punis de leur audacieuse imprudence. Le vainqueur fondit sur la Grèce, après cet essai de fermeté & de courage.

Il détruit Thèbes.

Thèbes avoit massacré une partie de la garnison macédonienne. Il se présente devant ses murs; il offre le pardon, pourvu qu'on lui livre les coupables; il défait les Thébains malheureusement obstinés, prend la ville, l'abandonne au pillage & la détruit. Il conserva la liberté aux prêtres, & aux descendans du fameux poëte Pindare; mais environ trente mille citoyens furent vendus. Terrible punition de la révolte!

Courage d'une femme de Thèbes.

Timoclée, dame de Thèbes, ayant été violée par un capitaine, voulant venger son honneur, conduisit ce brutal à un puits, où elle avoit, disoit-elle, jeté son argent & ses joyaux. Il s'approche du puits; la courageuse femme l'y précipite, & l'accable de pierres. Alexandre, loin de la punir, lui accorda la liberté.

Il pardonne à Athènes.

Athènes, tremblante à la nouvelle des malheurs de Thèbes, envoya demander la paix. Démosthène étoit de l'ambassade. La peur le saisit en

chemin : il ſe ſépara de ſes collègues. Quel contraſte de ſes ſentimens avec ſes diſcours ! Alexandre, qui vouloit d'abord qu'on remît entre ſes mains dix orateurs, des plus ardens contre lui, ſe contenta du banniſſement de Caridème : il ſignala ſa clémence envers Athènes, comme il avoit ſignalé ſur Thèbes ſa vengeance.

Il ſe fait déclarer généraliſſime contre les Perſes.

Maître de la Grèce en une ſeule campagne, il aſſemble à Corinthe les députés de toutes les villes, leur propoſe le grand deſſein de ſubjuguer l'empire des Perſes, & ſe fait nommer généraliſſime de cette expédition. Philippe étoit à peine parvenu juſques-là dans tout ſon règne. Les principaux citoyens, & même les philoſophes, vinrent alors le féliciter. Diogène le cynique ne paroiſſant point, il fut curieux d'aller voir un homme ſi ſingulier, qui affectoit le mépris de tout ce que les autres recherchent. Il fut témoin de ſon altière indépendance au ſein de la pauvreté, & ne put s'empécher de dire : *Si je n'étois Alexandre, je voudrois être Diogène.*

Il viſite Diogène.

Préparatifs de l'expédition de Perſe.

De retour en Macédoine, il hâta les préparatifs & le départ. Il refuſa de ſe marier, pour ne pas perdre le temps à des noces. Il prodigua les largeſſes aux officiers, dont l'attachement lui étoit ſi néceſſaire. Un d'eux lui demanda ce qu'il ſe réſervoit donc : *L'eſpérance*, répondit-il.

Antipater fut chargé de garder la Macédoine avec environ treize mille hommes. L'armée du roi étoit de trente-cinq mille ſeulement, mais excellentes troupes, ſous les ordres de vieux capitaines. Il partit, ſans autres fonds pour la guerre, que ſoixante & dix talens, avec des vivres pour un mois.

Témérité de cette entrepriſe.

Selon toutes les règles de la prudence, c'étoit une folle témérité que d'entreprendre ainſi la conquête de l'Aſie. Un revers pouvoit cauſer la perte de la Macédoine. Mais Alexandre comptoit ſur ſa fortune, & ſur la faibleſſe du monarque dont il vouloit envahir le trône, ſous prétexte de venger la Grèce tant de fois inſultée par les Perſes.

État de l'empire de Perſe.

Depuis long-temps l'empire de Cyrus menaçoit ruine. Aux inconvéniens inſéparables d'une exceſſive étendue, ſe joignoient tous les vices du gouvernement, l'eſclavage des peuples & la dépravation des princes. Les ſatrapes, trop éloignés de la cour, étoient preſque autant de rois indépendans. Une multitude de peuples, qui n'avoient de commun que la ſervitude, formoient un corps ſans harmonie, toujours prêt à ſe diſſoudre. Le grand-roi n'étoit qu'un deſpote amolli, dans une cour pleine de crimes, où les intrigues des femmes & des eunuques préparoient ſans

ceſſe des révolutions, & devenoient les grandes affaires d'état.

Après la mort d'Artaxerxès Mnémon, Ochus, un de ſes fils, lui ſuccéda pour déployer toutes les fureurs de la tyrannie. Souillé du ſang de ſes frères, meurtrier d'une ſœur qu'il fit enterrer vivante, il n'épargna rien, il fut un tigre ſur le trône. La Phénicie & l'Egypte ſe révoltèrent. Sidon fut brûlée par ſes propres citoyens; l'Egypte vaincue eſſuya d'horribles barbaries: elle vit ſes dieux inſultés & ſes archives enlevées des temples. Bagoas, eunuque égyptien, devenu le confident & le miniſtre d'Ochus, vengea quelque temps après ſa patrie, par le meurtre de ce tyran. Il lui donna pour ſucceſſeur Arsès, un des fils du roi, & l'aſſaſſina bientôt. Ochus, tyran aſſaſſiné.

A la place d'Arsès, il mit Darius-Codoman, prince de la maiſon royale, qu'il auroit de même aſſaſſiné, ſi Darius n'avoit prévenu ſon deſſein en le puniſſant à propos. Ce prince, avec de bonnes qualités, manquoit de politique & du vrai courage, qui ſe ſoutient dans les revers. Ses fautes contribuèrent au ſuccès du roi de Macédoine; mais il eſt de fatales circonſtances, où les fautes paroiſſent inévitables même pour des hommes ſupérieurs. Darius-Codoman.

Bientôt Alexandre paſſe l'Helleſpont. Arrivé Avant J. C. 334.

Alexandre en Asie.

en Phrygie, il honore le tombeau d'Achille; il témoigne envier le double bonheur de ce héros, d'avoir eu pendant sa vie un ami fidèle, & après sa mort un chantre admirable, un Homère. Plein de l'enthousiasme qu'inspire la gloire des grands hommes, il passe le Granique en présence de l'armée ennemie & la met en fuite. Cette action hasardeuse, outre qu'elle convenoit à l'impétuosité de son courage, lui parut nécessaire pour inspirer la terreur aux Perses. Il savoit que l'opinion décide souvent du succès, & que tout dépend quelquefois du premier pas. Mais peu s'en fallut que son audace ne lui coutât la vie. Déja son casque avoit été fendu d'un coup de sabre. On se préparoit à lui fendre la tête d'un autre coup. Clitus le sauva en coupant le bras qui l'alloit tuer; & Clitus devoit un jour mourir de sa main.

Sages conseils de Memnon, qui ne sont point suivis par les Perses.

Si l'on s'étoit réglé sur l'avis de Memnon de Rhodes, le meilleur général de Darius, on auroit évité le combat; en ruinant le pays, on auroit affamé les Grecs, dont l'armée manquoit de provisions. Le satrape de Phrygie s'y opposa, pour épargner les terres de sa province. Sans lui, Alexandre échouoit infailliblement. A quoi tient le sort des empires! un conseil peut les perdre ou les sauver. Memnon conseilla ensuite

à ſon maître de porter la guerre en Macédoine, pour obliger le vainqueur d'aller défendre ſes propres états : projet d'autant plus judicieux, que Sparte, & d'autres peuples de la Grèce, deſiroient la ruine du Macédonien. Darius l'approuva, & chargea de l'exécution Memnon lui-même. Mais ce général ayant péri au ſiège de Mitylène, ſa mort fit abandonner le ſeul moyen qui reſtât d'éloigner l'orage.

Alexandre prend Tarſe.

Déja l'Aſie-mineure étoit ſoumiſe, quoique Memnon eût défendu en perſonne Milet & Halicarnaſſe. Alexandre avoit renvoyé la plus grande partie de la flotte, ſoit que la dépenſe en fût trop conſidérable, ſoit pour mettre ſes ſoldats dans la néceſſité de vaincre ou de périr. Ses rapides ſuccès juſtifièrent cette hardieſſe. Revenant de la Cappadoce vers Tarſe, il franchit les défilés étroits de la Cilicie, que l'ennemi abandonna ſans oſer l'attendre, quoiqu'on pût l'y accabler à coups de pierres. Il s'empara de toutes les richeſſes de Tarſe. Les Perſes avoient mis le feu à cette ville; mais on vint à bout de l'éteindre.

Sa maladie & ſa force d'ame.

C'eſt-là qu'après s'être baigné, couvert de ſueur, dans le Cydnus, il eut une maladie mortelle, dont le médecin Philippe le guérit. Parménion, un de ſes principaux capitaines, trompé

par des rapports infidèles, lui avoit écrit que ce médecin étoit corrompu, & devoit l'empoiſonner. L'avis, quoique faux, pouvoit l'agiter cruellement. Il montra la lettre à Philippe, & avala en même temps une potion qu'il lui préſentoit. *La ſeule grace que je vous demande*, lui dit le médecin, *eſt de calmer votre eſprit : votre guériſon me juſtifiera.* Alexandre étoit perdu, s'il avoit eu l'ame moins ferme. La crainte ou la défiance l'auroit tué : ſon courage d'eſprit le ſauva.

Avant J. C. 332. Imprudence de Darius.

Darius s'avançoit imprudemment pour combattre. Au lieu d'attendre les Grecs, comme on le lui conſeilloit, dans les vaſtes plaines d'Aſſyrie, où il auroit pu déployer contre eux toutes ſes troupes, il entra en Cilicie par le pas d'Amanus, & s'engagea dans un défilé, où la plus grande partie de ſon armée ne pouvoit agir. Les deſpotes ſouffrent impatiemment tout conſeil qui mortifie leur orgueil. Charidème, athénien réfugié en Perſe, avoit été mis à mort pour en avoir donné un, qu'on auroit dû ſuivre. La bataille d'Iſſus confondit bientôt la préſomption du grand-roi. Il apprit, à ſes dépens, qu'une armée innombrable, mal diſciplinée & plus mal conduite, n'eſt rien contre d'excellens ſoldats commandés par un héros. Trente mille Grecs, qu'il avoit à ſa ſolde, pouvoient ſeuls diſputer

Bataille d'Iſſus.

la victoire. Alexandre les enfonça, après avoir dissipé le reste. Darius montra du moins de la valeur; il ne prit la fuite qu'après avoir vu les chevaux de son char percés de coups. On fait monter sa perte à cent dix mille hommes. Quinte-Curce réduit celle des Macédoniens à quatre cents cinquante.

Observations sur les historiens d'Alexandre.

Nous devons observer ici combien cet auteur élégant est peu digne de foi. Ses descriptions & ses harangues étudiées suffiroient pour inspirer quelque défiance; elles tiennent plus du roman que de l'histoire. Outre ce défaut essentiel, on trouve dans son livre des erreurs palpables. En décrivant, par exemple, la marche pompeuse de Darius, qu'on prendroit pour une fête, il fait paroître un char consacré à Jupiter, & il orne le char du roi de statues qui représentent les dieux; comme si les Perses avoient connu Jupiter; comme s'ils n'avoient pas eu en horreur l'idolâtrie. Il est étrange que Rollin ait copié Quinte-Curce, dans un siècle éclairé par la critique, & dans un ouvrage destiné à de solides instructions.

Quinte-Curce peu croyable.

Arrien judicieux.

Parmi les contradictions fréquentes des historiens d'Alexandre, le bon-sens d'Arrien devroit toujours prévaloir, quand on ne sauroit pas d'ailleurs qu'il a écrit d'après Ptolémée & Aristo-

bule, capitaines d'Alexandre même. Il rapporte la viſite que fit le vainqueur aux princeſſes, ſes priſonnières; la mépriſe de Syſigambis, en ſe jetant aux pieds d'Hépheſtion, qu'elle prit pour le roi de Macédoine, dont il étoit le favori; les belles paroles de ce roi: *Non, ma mere, vous ne vous êtes point trompée; car il eſt auſſi Alexandre.* Mais, loin d'aſſurer le fait, comme les autres hiſtoriens, il ſe contente de dire que, ſi le récit eſt vrai, Alexandre mérite des éloges par cette conduite envers les princeſſes & à l'égard de ſon ami; que même, ſi les hiſtoriens l'ont cru capable d'agir & de parler de la ſorte, c'eſt encore une raiſon pour le louer.

Aventure d'Abdolonyme, probablement fabuleuſe.

Arrien ne parle point d'Abdolonyme, qu'on tira de ſon jardin pour le faire roi de Sidon. Un fait ſi remarquable lui auroit-il pu échapper? Son ſilence eſt une preuve négative, d'autant plus forte, que les auteurs qui en parlent ſe contrediſent entre eux. Les paroles que Quinte-Curce met dans la bouche d'Abdolonyme, n'en ſont pas moins inſtructives. Alexandre lui demandant avec quelle patience il a ſupporté la misère: *Plaiſe aux dieux*, répond-il, *que je puiſſe ſoutenir la royauté avec la même force! Ces mains ont fourni à tous mes deſirs: ſans rien avoir, rien ne m'a manqué.*

Je reviens à la ſuite de l'hiſtoire, dont il falloit s'écarter quelques momens pour éviter les écueils où nous expoſent d'infidèles hiſtoriens. Alexandre, après la bataille d'Iſſus, paſſe en Syrie. Parménion s'empare de Damas, où les tréſors de Darius étoient renfermés. On raconte qu'il s'y trouva de quoi charger de butin ſept mille bêtes de ſomme; qu'il y avoit trois cents vingt-neuf concubines du roi de Perſe, & quatre cents quatre-vingt-douze officiers deſtinés à ſon luxe & à ſes plaiſirs: équipage de guerre, qui ſeul pouvoit annoncer une défaite. Darius écrivit au vainqueur avec fierté, pour lui redemander ſa mère, ſa femme & ſes enfans, & pour l'exhorter à finir une guerre injuſte. La réponſe, fort différente dans Arrien & dans Quinte-Curce, reſpire l'orgueil de la victoire: Alexandre y parle en ſouverain de l'Aſie, & veut être reconnu pour tel.

Tréſors de Darius, pris à Damas.

Il auroit dû peut-être pourſuivre l'ennemi, ſans lui donner le temps de reſpirer. Au lieu de prendre ce parti, il marche vers Tyr; il demande à y entrer pour faire un ſacrifice à Hercule. Les Tyriens ſoupçonneux lui ferment leurs portes; la colère lui inſpire le deſſein de les forcer. D'autres raiſons l'invitoient à cette grande entrepriſe. Il vouloit ſe rendre maître de la mer, ſoit pour

Alexandre marche vers Tyr, au lieu de pourſuivre Darius.

conquérir l'Égypte, soit pour contenir les Grecs, dont il avoit sujet de se défier; car on avoit trouvé à Damas des ambassadeurs de Sparte, d'Athènes & de Thèbes, chargés d'une négociation avec les Perses. Ce conquérant leur donnoit alors plus d'inquiétude que le grand-roi.

Siège & prise de Tyr.

La nouvelle Tyr, bâtie dans une île vis-à-vis de l'ancienne, paroissoit imprenable sans flotte. Alexandre, qu'aucun obstacle ne rebutoit, entreprend de joindre l'île au continent par une chaussée. Des travaux infinis avancent l'ouvrage; mais les Tyriens & les flots le détruisent. On recommence avec ardeur. Les Sidoniens & d'autres peuples, qu'Alexandre avoit traités favorablement, lui procurent enfin des vaisseaux. Il presse le siège. Toutes sortes de machines de guerre sont employées de part & d'autre. Assiégeans & assiégés signalent également leur habileté & leur courage. Après sept mois de résistance, la ville fut prise d'assaut. Environ huit mille Tyriens furent égorgés; les prisonniers au nombre de trente mille furent vendus, & le conquérant fit son sacrifice à Hercule sur les ruines de Tyr.

Récit de Josèphe sur le voyage d'Alexandre à Jérusalem.

Selon Josèphe, l'historien des Juifs, il marcha ensuite à Jérusalem, résolu de la traiter de même; parce qu'elle lui avoit refusé des vivres, sous prétexte du serment qu'on avoit prêté au roi de

Perſe. Le grand-prêtre Jaddus s'avança vers lui en habits pontificaux. Alexandre, frappé à ſa vue, ſe proſterna pour adorer le nom de dieu, qu'il portoit écrit ſur une lame d'or; il aſſura que ce même pontife lui étoit autrefois apparu en ſonge, & lui avoit promis la conquête de l'Aſie. Un fait ſi merveilleux devroit être confirmé par quelque autre témoignage. L'écriture n'en parle point, non plus que les hiſtoriens profanes, qui cependant ont débité bien d'autres prodiges.

La ville de Gaza, vaillamment défendue par Bétis, ayant ſuccombé ſous les efforts d'Alexandre, il y donna un ſpectacle de barbarie, qui ſuppoſe des mœurs étrangement dénaturées par la fortune. Dix mille hommes paſſés au fil de l'épée, tout le reſte vendu, même les femmes & les enfans; le brave Bétis attaché par les talons à un char, & traîné autour de la ville juſqu'à ce qu'il expire dans ce tourment: voilà, ſi l'on en croit Quinte-Curce, les atrocités dont le vainqueur ſouille ſon triomphe, en ſe glorifiant d'imiter Achille. Priſe de Gaza.

Après cette expédition, il paſſa en Egypte, & y fut reçu avec joie. Les Perſes s'y étoient rendus odieux, ſur-tout en mépriſant la religion du pays. Il permit aux Egyptiens de vivre ſelon leurs coutumes & leurs lois: c'étoit le moyen de leur faire aimer ſon empire. Alexandre en Égypte.

Il va au temple de Jupiter Ammon.

Une folle vanité le conduisit au temple de Jupiter Ammon, à travers des sables brûlans, où cinquante mille hommes de l'armée de Cambyse avoient été ensevelis. Tous les historiens assurent qu'il s'en tira par une espèce de miracle. Il vouloit, dit-on, être reconnu pour fils de Jupiter; l'oracle lui en donna le titre; car qui pouvoit lui résister? Mais sa mère Olympias lui écrivit en plaisantant, de *ne la point brouiller avec Junon.*

Alexandrie batie par son ordre.

Il fonda en Egypte la ville d'Alexandrie, qui devint célèbre de jour en jour; entreprise digne d'un grand homme, & plus glorieuse sans doute que la sacrilège flatterie du prêtre de Jupiter.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Bataille d'Arbelles. — Fin du règne d'Alexandre. — Mort de ce prince.

LA fortune eſt un poiſon terrible pour les ames : on en vit d'étranges effets dans un héros, qui ſembloit deſtiné à faire l'admiration de l'univers. Darius, par une ſeconde ambaſſade, avoit offert à Alexandre dix mille talens, ſa fille en mariage, avec tous les pays ſitués entre l'Euphrate & l'Helleſpont. La ſageſſe ne permettoit pas de balancer. Parménion dit qu'il accepteroit ces offres s'il étoit Alexandre. *Et moi auſſi*, répliqua le roi, *ſi j'étois Parménion.* Il les rejeta avec dédain; voulant tout avoir, & s'expoſant ainſi à tout perdre. Quinte-Curce lui fait dire que *le monde ne peut ſouffrir deux ſoleils, ni deux maîtres.* Mais ce ſont les paroles d'un déclamateur, qui enfle tout pour briller.

Alexandre rejete les offres de Darius.

Darius eut le temps de raſſembler ſept ou huit cents mille hommes. Alexandre, toujours accompagné de la fortune, paſſa l'Euphrate & le Tigre ſans obſtacle, & ſe préſenta devant l'ennemi. Il mettoit ſa confiance en la valeur de ſes troupes.

Avant J. C. 331. Bataille d'Arbelles.

Le conſeil que lui donna Parménion, d'attaquer pendant la nuit, lui auroit fait perdre cet avantage. Il répondit avec autant de prudence que de grandeur d'ame, qu'il ne lui convenoit pas de dérober la victoire. La fameuſe bataille d'Arbelles mit le comble à ſes ſuccès. L'aîle gauche que commandoit Parménion fut en danger; la cavalerie de Darius pilloit déja le camp: Alexandre, vainqueur de l'autre côté, envoya ordre à Parménion de ne point s'inquiéter du bagage, & de ne penſer qu'à vaincre. Cet ordre produiſit le meilleur effet; bientôt la victoire fut complette. Arrien compte près de trois cents mille morts de l'armée ennemie, & moins de douze cents dans celle des Macédoniens. Parmi une infinité d'hommes, Darius avoit très-peu de ſoldats. Ce fut la cauſe de ſes malheurs. Le courage ne lui manqua point dans l'action; mais il fut entraîné par la fuite de l'armée.

Mort de Darius.

Qualités de ce prince.

On ne peut refuſer des louanges, non plus que de la pitié, à ce prince malheureux, victime de l'ambition d'autrui, généreux, pacifique, & réduit au ſort que méritent les tyrans. Après avoir paſſé une rivière, il refuſe d'en rompre le pont, de conſerver ſa vie aux dépens de celle de ſes ſujets, qu'il laiſſeroit expoſés au fer des ennemis. Trahi enſuite par Beſſus, un de ſes ſatrapes, il

refuſe de confier la garde de ſa perſonne aux Grecs qui lui étoient attachés, de peur de déshonorer les Perſes. Toujours pourſuivi par Alexandre, aſſaſſiné par Beſſus, il meurt, en chargeant un Macédonien, (s'il faut en croire Plutarque,) de remercier ſon ennemi des bontés qu'il avoit eues pour ſa mère, ſa femme & ſes enfans.

Parmi les dépouilles de Darius ſe trouva une caſſette d'or, enrichie de pierres précieuſes : ſes parfums y étoient renfermés : Alexandre en fit un uſage bien différent; il y renferma ſon Homère. Il en avoit une édition corrigée par Ariſtote, & qui fut appelée l'*édition de la caſſette.* Toutes les nuits, il la tenoit ſous ſon chevet avec ſon épée. Malheureuſement Homère n'étoit pour lui que le chantre des combats : le goût des lettres ne faiſoit dès-lors qu'enflammer la paſſion des armes.

Babylone, Suſe, Perſépolis, Ecbatane, étoient déja entre les mains du conquérant. Les richeſſes immenſes qu'il y trouva corrompirent bientôt ſes troupes. L'incendie du palais de Xerxès, à Perſépolis, doit être regardé comme un prélude des excès où il alloit ſe plonger lui-même. Arrien ne dit mot de la courtiſane Thaïs, qui, ſelon d'autres écrivains, lui inſpira cette barbarie dans

Les Macédoniens corrompus par leurs conquêtes.

une partie de débauche, pour venger la Grèce des maux que les Perſes lui avoient cauſés.

Excès d'Alexandre.

A peine déſormais trouvera-t-on quelques veſtiges des ſentimens vertueux, dont il avoit donné tant de preuves. La débauche, la cruauté, l'ingratitude, terniſſent toute ſa gloire. Il paſſe les jours & les nuits dans les feſtins, lui qu'on avoit vû auparavant ne vouloir d'autres *cuiſiniers que l'exercice & la ſobriété.* Il affecte le luxe, les ornemens de ces rois de Perſe, ſi mépriſables à ſes yeux. Il dédaigne l'habillement & les mœurs des braves Macédoniens, inſtrumens de ſes victoires. Il veut ſe faire adorer; & il s'expoſe aux murmures & à la révolte.

Conſpiration dans le camp.

Une conſpiration ſe trame dans ſon camp. Philotas, fils de Parménion, en eſt averti, mais néglige d'en parler; parce qu'il la croit fauſſe: Philotas eſt livré au ſupplice comme un traître.

Mort de Parménion & de ſon fils.

Son véritable crime étoit d'avoir bleſſé l'orgueil du roi par une fierté imprudente. L'illuſtre Parménion, ſi eſtimé de Philippe, & ſans lequel Alexandre n'avoit rien exécuté de conſidérable, eſt aſſaſſiné par ſes ordres, apparemment de peur qu'il ne venge Philotas. Telle étoit cependant l'admiration des ſoldats pour Alexandre, qu'il déſarmoit d'une parole les ſéditieux.

Nouveaux exploits.

Il pouſſa ſes conquêtes dans la Bactriane &

dans la Sogdiane. Beſſus y avoit pris le titre de Roi : il fut puni de ſes crimes. On pénétra dans le déſert des Scythes ; on les battit malgré leur réputation d'invincibles. Je ſupprime une infinité de détails, en obſervant que les fleurs, dont Quinte-Curce les a chargés, dégradent la dignité de l'hiſtoire. Il raconte que Thaleſtris, Reine des Amazones, fit un long voyage par le deſir de connoître le conquérant, & d'avoir de ſa poſtérité ; ſe croyant digne, lui dit-elle, de lui donner des héritiers. L'exiſtence des Amazones eſt plus que douteuſe, & le récit de l'hiſtorien n'eſt qu'une fable.

Fable des Amazones.

Ce qui nous intéreſſe davantage, ce qui eſt une grande leçon pour tous les hommes, c'eſt l'affreux ſpectacle que préſente le meurtre de Clitus. Ce vieux officier, chéri du Roi qu'il avoit ſauvé dans un combat, conſervoit la fière liberté des anciennes mœurs. Un feſtin où il la pouſſa trop loin, fut l'occaſion de ſa mort. Alexandre dans la chaleur du vin, s'étant mis à vanter ſes exploits, & à déprimer ceux de Philippe ſon père, Clitus s'oublia juſqu'à l'offenſer par des traits d'indignation & de mépris. L'orgueilleux Monarque le tua d'un coup de javeline. Les remords, le déſeſpoir ſuivirent de près cette action ; mais les courtiſans vinrent à bout de les diſſiper. On

Meurtre de Clitus.

décida, par un décret, que le meurtre de Clitus étoit un acte de juſtice; & dès-lors la liberté fut preſque anéantie dans tous les cœurs.

Callisthène puni pour avoir dit la vérité.

Les Macédoniens cependant ne s'abaiſſoient pas, comme d'autres Grecs rempans, juſqu'à proſtituer au Roi les honneurs divins. Un courtiſan leur ayant propoſé de le faire, Calliſthène, philoſophe courageux & inflexible, le réfuta par un diſcours plein de vérité, dans lequel Alexandre ne trouva qu'un eſprit de révolte. Calliſthène éprouva bientôt ſa vengeance. On le ſuppoſa complice d'une conſpiration, dont l'auteur, Hermolaüs, avoit eu des liaiſons avec lui. On le jeta dans un cachot ſans aucune preuve; il mourut pour ce crime imaginaire, & laiſſa au Roi la honte éternelle d'une injuſtice méditée. *

Avant J. C. 327. Ambition exceſſive d'Alexandre.

Si Alexandre avoit eu la politique & la prudence de ſon père, il auroit cherché moins à étendre ſes conquêtes qu'à les affermir; il n'auroit embraſſé que ce qui peut être retenu par la force humaine. Mais, plus la fortune le favoriſoit, plus

* Arrien obſerve qu'Ariſtobule & Ptolémée ne s'accordent pas ſur le récit de ſa mort; que l'un le fait mourir de maladie, l'autre dans les tourmens. Ces deux écrivains, capitaines d'Alexandre, étoient néanmoins les plus dignes de foi.

il ſe livra au délire de l'orgueil. Les bornes de la Monarchie de Cyrus lui parurent trop étroites : il s'imagina devoir marcher ſur les pas d'Hercule & de Bacchus; il entreprit de ſubjuguer l'Inde. Nous ne le ſuivrons point dans ſa marche. Les dangers qu'il eſſuya, ajouteroient peu de choſe à l'idée que nous avons priſe de ſa valeur. Taxile, un des Rois du pays, vint le trouver de lui-même, & lui tint, ſelon Plutarque, ce diſcours très-ſingulier : « Qu'avons-nous beſoin » de nous » battre, Alexandre, ſi vous ne prétendez pas » nous ravir notre eau & notre nourriture, les » ſeules choſes pour leſquelles des hommes ſenſés » doivent en venir aux armes ? Quant à ce qu'on » nomme richeſſes, ſi j'en ai plus que vous, je » ſuis prêt à vous en faire part : ſi j'en ai moins, » je conſens à vous avoir obligation. » Alexandre reçut ſes préſens, le combla de largeſſes, & lui accorda ſon amitié.

Il veut conquérir l'Inde.

Diſcours de Taxile.

Mais Porus, autre Roi indien, plus fier & plus courageux, ſe diſpoſoit à repouſſer le conquérant. Celui-ci paſſe l'Indus, arrive au bord de l'Hydaſpe, au-delà duquel l'attendoit Porus avec une nombreuſe armée. Il trompe l'ennemi par un ſtratagême, en détournant ſon attention de l'endroit où il veut paſſer, il traverſe heureuſement ce grand fleuve; il défait les indiens, malgré

Porus, vaincu.

leurs éléphans & le courage de leur Roi. Vainqueur, il ordonne d'épargner ce Prince, qui ſe défendoit en héros. On le lui amène; il lui demande comment il veut être traité? *en Roi*, répond Porus. *J'y conſens pour l'amour de moi-même*, réplique Alexandre. Il tint parole, & y gagna un fidèle allié. Sur les bords de l'Hydaſpe, il jeta les fondemens de deux villes, dont l'une eut le nom de Bucéphalie, en l'honneur de ſon fameux cheval Bucéphale, qui mourut alors de vieilleſſe & de fatigue. Ce cheval avoit environ trente ans; & ne s'étoit jamais laiſſé monter que par Alexandre.

Alexandre, obligé de revenir, viſite l'Océan.

Après des fatigues & des exploits incroyables, obligé de revenir ſur ſes pas, les troupes refuſant de le ſuivre dans ces pays inconnus, il s'embarqua ſur l'Indus pour voir l'Océan. Le flux & le reflux épouvanta les pilotes, qui ignoroient ce phénomène. Il viſita deux petites îles, afin de pouvoir ſe vanter d'une expédition inouie. C'eſt tout ce qu'il remporta de cette entrepriſe ſur l'Inde.

Réflexions ſur ſes conquêtes.

S'il eſt vrai, comme on le dit, qu'Alexandre s'écria en paſſant l'Hydaſpe: *O Athéniens, croiriez-vous que je m'expoſaſſe à tant de périls pour mériter vos louanges?* s'il déſiroit de ſe ſurvivre quelque tems à lui-même, pour être témoin de l'impreſſion que feroit la lecture de ſon hiſtoire;

la raiſon devoit lui apprendre à s'immortaliſer par d'utiles monumens, & à préférer une gloire ſolide au vain bruit d'une renommée, qui éterniſe le blâme comme les éloges. Eroſtrate avoit brûlé le Temple d'Ephèſe, pour rendre ſon nom immortel : un conquérant deſtructeur n'étoit-il pas un autre Eroſtrate ?

Ce qu'il fit en Perſe à ſon retour.

De retour en Perſe, il s'efforça de remédier aux déſordres, que ſon abſence avoit occaſionnés. Il punit des gouverneurs corrompus ; il réprima des ſéditions de troupes ; il épouſa deux Princeſſes du ſang royal, & pour unir les deux peuples, il engagea les Macédoniens à de ſemblables alliances. On le vit deſcendre encore juſqu'à l'Océan par le fleuve Eulée ; il forma de nouveaux projets de conquêtes, entreprit de nouvelles courſes ; mais il touchoit au terme fatal. La mort d'Héphеſtion ſon favori *, cauſée par un excès de vin, ne l'avoit pas rendu plus tempérant & plus ſage ; il mourut de la même manière, à

Avant J. C. 323.

Sa mort.

* *Hepheſtion aime Alexandre*, diſoit ce prince ; *& Cratère aime le roi.* Cratère étoit un courtiſan vertueux, qui conſerva les mœurs macédoniennes, & qui avoit à cœur la véritable gloire de ſon maître. Auſſi l'employoit-on à traiter avec les Macédoniens, tandis qu'Héphеſtion traitoit avec les Perſes.

Babylone, âgé de trente-trois ans. On dit que ſes capitaines lui demandant à qui il laiſſoit l'empire, il répondit, *au plus digne*; & ajouta qu'il prévoyoit qu'on lui feroit de ſanglantes funérailles. Tant de conquêtes n'aboutirent, en effet, qu'à des guerres civiles, & qu'au déchirement inévitable d'un empire, beaucoup trop vaſte pour reſter entre les mains d'un ſeul homme.

Faux bruits de poiſon.

Les bruits de poiſon, répandus quelques années après la mort d'Alexandre, étoient, comme l'obſerve Plutarque, des fictions de gens qui s'imaginoient devoir ajuſter *un dénouement tragique à ce grand drame.* Sa maladie avoit duré trente jours; le journal en exiſtoit. Le même auteur obſerve qu'il étoit entré à Babylone, en bravant les prédictions ſiniſtres des Chaldéens; & que néanmoins les terreurs de la ſuperſtition le ſaiſirent dans la maladie, au point que le palais fut bientôt rempli de prêtres & de devins. Tant les eſprits forts ſont quelquefois abattus par le danger.

Foibleſſe ſuperſtitieuſe.

Les paſſions avoient corrompu Alexandre.

Alexandre eſt une grande leçon pour les hommes & pour les rois. Ils y voient tout ce que peut l'ivreſſe de la fortune ſur une ame généreuſe, magnanime, qui auroit ſervi de modèle aux héros, ſi le vice ne l'avoit pas infectée. Ce paſſage rapide du bien au mal, de la ſageſſe à la folie, de la

modération à la fureur, de la gloire à l'opprobre, fera trembler l'homme raiſonnable, au bord de l'abîme que creuſent les paſſions. Le héros macédonien méritoit en partie la réponſe de ce pirate, auquel il demanda quel droit il avoit d'infeſter les mers : *le même que toi d'infeſter le monde. Mais on m'appelle brigand, parce que je le fais avec un petit navire ; & l'on te nomme conquérant, parce que tu le fais avec une flotte.*

Je ne dois pas diſſimuler que le célèbre Monteſquieu eſt le panégyriſte d'Alexandre. « S'il eſt » vrai, dit-il, que la victoire lui donna tout, il » fit auſſi tout pour ſe procurer la victoire. Dans » le commencement de ſon entrepriſe, il mit » peu de choſe au haſard : quand la fortune le » mit au-deſſus des événemens, la témérité fut » quelquefois un de ſes moyens.... Il réſiſta à » ceux qui vouloient qu'il traitât les Grecs » comme maîtres, & les Perſes comme eſclaves : » il ne ſongea qu'à unir les deux nations, & à » faire perdre les diſtinctions du peuple conqué- » rant & du peuple vaincu. Il prit les mœurs » des Perſes, pour ne pas déſoler les Perſes en » leur faiſant prendre les mœurs des Grecs.... » Il ſembloit qu'il n'eût conquis que pour être » le monarque particulier de chaque nation, & » le premier citoyen de chaque ville..... Sa

Eloge de ce prince, par Monteſquieu.

» main ſe fermoit pour les dépenſes privées ; elle » s'ouvroit pour les dépenſes publiques. Falloit-il » régler ſa maiſon ? c'étoit un Macédonien. » Falloit-il payer les dettes de ſes ſoldats, faire » part de ſa conquête aux Grecs, faire la fortune » de chaque homme de ſon armée ? il étoit » Alexandre. Il fit deux mauvaiſes actions : il » brûla Perſépolis, & tua Clitus. Il les rendit » célèbres par ſon repentir, de ſorte qu'on oublia » ſes actions criminelles, pour ſe ſouvenir de » ſon reſpect pour la vertu. * »

Il mérite plus de blâme que d'éloges.

Quelque impoſant que ſoit le nom de Monteſquieu, la plupart de ces idées paroiſſent plus ingénieuſes que ſolides. Le génie d'Alexandre étoit vaſte ſans doute ; mais la fougue de ſon ambition étoit peu capable d'un ſyſtême de prudence. Il réuſſit toujours ; mais il eut ſouvent beſoin d'un bonheur qu'on ne peut ſe promettre ſans témérité. Il ſubjugua les Perſes, que le deſpotiſme de leurs rois avoit préparés à un autre joug ; mais il laſſa la patience des Macédoniens, malgré l'enthouſiaſme que leur inſpiroient ſes victoires. La fondation de pluſieurs villes en différens pays, ſur-tout d'Alexandrie en Egypte, prouve qu'il avoit de grandes vues ;

* Eſprit des Lois, *liv.* 10, *chap.* 14.

mais cés villes, dit M. l'Abbé de Mably, « il » ne les regardoit que comme les trophées que » les Grecs avoient coutume d'élever dans les » lieux où ils avoient gagné une bataille ». Sa continence, ſon reſpect pour la famille de Darius, lui font beaucoup d'honneur; mais peut-on douter que la ſuite de ſa vie n'ait terni entièrement l'éclat de ſes premières vertus? Enfin, s'il méditoit de porter la guerre en Afrique, en Sicile, en Eſpagne, après avoir conquis l'Inde juſques près du Gange; n'eſt-ce pas une preuve qu'il ne connut point les bornes où doivent ſe renfermer les entrepriſes humaines?

Eſtimons les choſes par leur utilité réelle. Louons Alexandre d'avoir voulu deſſécher les marais de la Babylonie, & creuſer à Babylone un baſſin pour une flotte nombreuſe; louons ſes projets de marine & de commerce; mais avouons qu'il fit beaucoup plus de mal que de bien, non-ſeulement aux peuples vaincus, mais à ſes propres ſujets qu'il laiſſa en proie à la diſcorde. Son empire fut bientôt diviſé, ſa famille dépouillée & éteinte: il ſembla n'avoir travaillé que pour la fortune de ſes généraux.

Il fit plus de mal que de bien.

Tandis qu'il parcouroit l'Inde, des Brachmanes, dit-on, le voyant paſſer à la tête de ſon armée, frappèrent tous la terre du pied. Il voulut

Leçon qu'il reçut des Brachmanes.

ſavoir la raiſon de ce mouvement, concerté ſans doute entre eux. Ils lui firent entendre que chaque homme ne poſſédoit de la terre que ce qu'il en pouvoit occuper ; que ſa nature n'étoit pas différente des autres, quoique l'ambition le tranſportât aux extrémités du monde, pour faire du mal à autrui & à lui-même; qu'enfin il mourroit & n'auroit plus que l'eſpace néceſſaire à ſa ſépulture. Il prit en bonne part cette leçon de philoſophie ; mais toutes les moralités ſur le néant des grandeurs humaines, échouent contre la force des paſſions : l'ambitieux pourſuivra toujours ſa chimère, tant que ſes deſirs lui en feront une réalité.

Mort de Calanus.

Calanus, un de ces philoſophes Indiens, conſentit à ſuivre Alexandre. Arrivé en Perſe, il tomba malade. C'étoit ſa première maladie, quoiqu'il eût plus de quatre-vingt ans. Il refuſa opiniâtrément toute eſpece de remède ; il ſe félicita de pouvoir mourir avant de rien changer à ſa manière de vivre; il obtint du Roi à force d'inſtances, la permiſſion de ſe brûler vif; il ſe plaça gravement ſur un bûcher, demeura immobile au milieu des flammes, & fit en mourant l'admiration de toute l'armée. Alexandre, comme ami de Calanus, crut devoir s'abſtenir de cet étrange ſpectacle, qui fait connoître, ſelon la

penſée d'Arrien, quelle eſt la force invincible de l'ame quand elle s'affermit dans ſes réſolutions.

Projet de tailler en ſtatue le mont Athos.

On raconte que Staſicrate, ou Dinocrate, architecte du héros Macédonien, lui propoſa un jour de tailler le mont Athos en ſtatue, qui le repréſenteroit tenant de la main droite une ville, où il y auroit dix mille habitans, & verſant de la gauche, une rivière dans la mer. Alexandre répondit que c'étoit bien aſſez d'un Prince dont le mont Athos éternisât la folie. (Il parloit de Xerxès.) L'idée giganteſque de l'artiſte ſemble néanmoins répondre aux projets immenſes du conquérant. Selon quelques écrivains, il approuva l'idée, & n'y renonça que par la difficulté de fournir des ſubſiſtances à la ville.

CHAPITRE V.

Troubles à Athènes. — Fin de Démoſthène & de Phocion. — Démétrius de Phalère.

Ligue du Péloponnèſe contre les Macédoniens.

PENDANT les conquêtes d'Alexandre, la Grèce, quoique dans une eſpèce de léthargie, ſe donna quelques mouvemens pour la liberté. Sparte ſouleva le Péloponnèſe; mais Antipater, qui commandoit en Macédoine, étouffa cette ligue par une grande victoire, & ôta aux alliés toute eſpérance de ſecouer le joug.

Harpale veut corrompre les Athéniens.

Quelques années après, Harpale gouverneur de Babylone, craignant qu'Alexandre, au retour de l'expédition de l'Inde, ne le punît de ſes injuſtices & de ſes concuſſions, paſſa la mer avec cinq mille talens, ſe retira d'abord à Athènes, & y employa ſes tréſors à gagner les orateurs, dont l'ame vénale n'avoit plus guère pour mobile que l'intérêt. Il trouva Phocion incorruptible.

Phocion incorruptible.

Ce grand homme au ſein de la pauvreté, faiſant lui-même dans ſa maiſon, avec ſa femme, les fonctions ordinaires des domeſtiques, avoit déja refuſé cent talens d'Alexandre. *Il vous chérit comme le ſeul homme de bien*, lui diſoient les envoyés du

du monarque. *Qu'il me laiſſe donc être tel & le paroître*, répondit Phocion ; plus riche, ſelon la penſée du judicieux Plutarque, en pouvant ſe paſſer d'argent, que le prince qui lui donnoit une telle ſomme.

Démoſthène, dont l'ame foible & mercenaire dégradoit les talens, ne réſiſta point à l'argent d'Harpale. Sa prévarication indigna le peuple ; l'aréopage le condamna. Mis en priſon pour le paiement de l'amende, il s'évada, & fit paroître dans ſon exil une puſillanimité mépriſable. Les Athéniens chaſsèrent Harpale, lorſqu'Alexandre ſe préparoit à venir en perſonne les châtier.

Démoſthène corrompu.

Athènes conſervoit encore, malgré ſon abaiſſement, l'inquiétude, la pétulance & la fougue qui lui avoient attiré tant de malheurs. Elle vouloit toujours être libre, ſans avoir la vertu ni le courage que demande la liberté. Il ne falloit qu'un tranſport de paſſion, pour lui faire prendre les armes, & qu'un revers, pour l'accabler de terreur. L'imprudence de ſes démarches devoit achever ſa ruine. Au premier bruit qu'Alexandre eſt mort, les Athéniens font éclater leur joie, ils ſe croient affranchis du joug de la Macédoine, ils ne reſpirent que la guerre & la vengeance. Les harangueurs ſoufflent ſans ceſſe le feu. Le ſage Phocion s'efforce en vain d'arrêter la violence

Avant J. C. 323. Conduite folle des Athéniens, après la mort d'Alexandre.

Phocion ne peut les dé-

tourner de la guerre.

de l'incendie. Il a beau dire : *Si Alexandre eſt mort aujourd'hui, il le ſera demain, & encore après demain ; nous avons le tems de délibérer avec prudence.* On ne l'écoute point, on députe à tous les peuples de la Grèce pour les engager à faire une ligue. Démoſthéne, encore exilé, ſe met en campagne, & ſoulève le Péloponnèſe ; on le rappelle glorieuſement de ſon exil, on le comble d'honneurs, on lève l'étendard de la guerre.

Antipater les ſubjugue.

Il ne reſtoit à Antipater qu'environ treize mille combattans, tant la Macédoine étoit épuiſée par les recrues qu'en avoit tirées Alexandre. Il s'avança néanmoins contre les Grecs. Il fut battu, & ſe renferma dans la ville de Lamia en Theſſalie * pour y attendre que les généraux d'Aſie vinſſent à ſon ſecours. Léonatus, qui arriva le premier, fut tué dans une bataille. Le général athénien, Léoſthène, étoit triomphant. On railloit Phocion ; on lui demandoit s'il ne voudroit pas avoir exécuté de ſi belles entrepriſes ? *Oui*, répondit-il, *& avoir conſeillé le contraire.* Il prévoyoit les ſuites d'une confiance préſomptueuſe ; il diſoit, *quand ceſſerons-nous de vaincre ?* En effet, ces commencemens de bonheur ne ſervirent qu'à émouſſer la diſcipline. Cratère ſe joignit à Anti-

* C'eſt de là que vient le nom de guerre *Lamiaque*.

pater. Un échec atterra les alliés ; ils abandonnèrent les Athéniens, & traitèrent ſéparément. Bientôt Athènes reçut la loi. Antipater y abolit la démocratie, rétablit le gouvernement ariſtocratique, mit garniſon dans le port de Munychia, & exigea tous les frais de la guerre.

Démoſthène, qui lui devoit être livré, avoit pris la fuite ; il s'empoiſonna par la crainte de tomber entre ſes mains. Cet orateur avoit vaincu la nature, pour acquérir la perfection de l'éloquence. Il gouverna long-temps ſa patrie par le talent de la parole ; mais l'enthouſiaſme funeſte qu'il y alluma, peut-il être mis en parallèle avec la prudente politique de Phocion ? & quand Rollin lui attribue *une ſagacité merveilleuſe qui lui montroit les événemens futurs & éloignés, comme s'ils euſſent été préſens* ; ne diroit-on pas que la défaite de Philippe & d'Alexandre avoit vérifié ſes prédictions ? Les Athéniens lui érigèrent une ſtatue avec cette inſcription : *Démoſthène, ſi tu avois eu autant de force que de jugement, jamais le Mars macédonien n'auroit dominé la Grèce.* Ils auroient mieux fait d'y mettre, *ſi tu avois eu autant de jugement que de génie & d'éloquence.*

Mort de Démoſthène.

Trop de précipitation fit le malheur de cette république. C'étoit une folie de s'attirer ſur les bras les généraux d'Alexandre, encore unis, &

La précipitation funeſte aux Grecs.

accoutumés à la victoire. En attendant que la discorde les eût armés les uns contre les autres, on auroit trouvé l'occasion de combattre avec avantage ; la Grèce, liguée contre des ennemis qui travailloient à s'entre-détruire, auroit pu recouvrer son indépendance. Elle se trouva sans force, quand le moment d'agir arriva.

Divisions entre les capitaines d'Alexandre.

L'empire d'Alexandre devint un vaste théâtre de guerre & de révolutions. Aridée, son frère naturel, avoit été reconnu pour son successeur, conjointement avec un fils qui venoit de naître à Roxane une des femmes du conquérant. Le premier étoit incapable de soutenir la couronne ; & l'ambition ne pouvoit pas respecter les droits d'un enfant. Perdiccas, chargé de l'anneau royal & de la régence, excita la jalousie des autres capitaines, auparavant ses égaux, tous occupés de leurs projets de grandeur. Chacun, dans son Gouvernement, vouloit devenir maître absolu ; chacun pouvoit se former un état. Antigone, Gouverneur de Lycie, de la Pamphylie & de la grande Phrygie, plus ambitieux que les autres, fut le premier à remuer contre Perdiccas. Il engagea dans son parti Antipater, Cratère, & Ptolémée, gouverneur d'Egypte. La guerre s'alluma. Perdiccas fut assassiné en Egypte par ses propres officiers. L'habile Ptolémée refusa la régence, qui

Perdiccas, régent ; ensuite Antipater.

l'auroit expoſé à l'envie ſans lui donner du pouvoir; elle paſſa entre les mains d'Antipater, dont la mort excita de nouveaux orages.

Caſſandre fils d'Antipater, Général de la cavalerie, furieux de ce que ſon père en mourant lui avoit préféré Polyſperchon pour la régence, & l'avoit ſeulement aſſocié à cet ancien Capitaine; voulant s'emparer par force d'une autorité qu'il regardoit injuſtement comme ſon patrimoine, forma un parti avec Ptolémée, Antigone & Séleucus. Polyſperchon crut s'attacher les Grecs, en rappelant par un décret tous les exilés, en ordonnant que les villes repriſſent leur ancien gouvernement, & en rétabliſſant la démocratie dans Athènes. Ce décret réveilla l'inquiétude des Athèniens. Ils mirent le comble à leurs anciennes injuſtices.

Polyſperchon, nouveau régent, s'efforce de gagner les Grecs.

Tout devoit rendre Phocion auſſi cher que reſpectable: ſa vertu, ſa vieilleſſe, ſa gloire, ſes ſervices. Mais il étoit partiſan de l'ariſtocratie, qui ſeule pouvoit mettre un frein à la rage populaire. Il n'en falloit pas tant pour lui ſuppoſer des crimes. Les déclamateurs ſe déchaînent. On le ſoupçonne d'intelligence avec Nicanor qui s'étoit rendu maître du Pirée; on lui ôte le commandement des troupes, on l'accuſe de trahiſon, on le condamne dans une aſſemblée

Phocion injuſtement accuſé.

Sa mort. tumultueuſe. Interrogé, ſelon la coutume, de quelle peine il ſe juge digne, il demande la mort, pourvu qu'on épargne d'autres accuſés, ſuſpects & innocens comme lui. Tous ſont condamnés à la ciguë. Avant que de la boire, le ſeul ordre que Phocion donne pour ſon fils, c'eſt d'oublier l'injuſtice des Athéniens. Telle fut la fin d'un héros philoſophe, qui réuniſſoit au plus haut dégré la politique, la ſcience de la guerre, le courage & la vertu; qui, juſqu'à l'âge de plus de quatre-vingts ans, avoit ſervi ſa patrie dans les armées & dans les conſeils; & qui, égalant Socrate en ſageſſe, le ſurpaſſoit par l'importance des fonctions publiques.

Traits de probité de Phocion. Citons encore deux traits de ſa probité, puiſque le mérite de l'hiſtoire conſiſte ſur-tout à propoſer de grands modèles. Son gendre Chariclès ayant été appelé en juſtice, pour avoir reçu des ſommes d'Harpale, il refuſa de ſolliciter en ſa faveur: *Je t'ai fait mon gendre*, lui dit-il, *mais pour les choſes honnêtes.* Antipater qui l'aimoit & le reſpectoit, lui faiſoit un jour quelque demande peu juſte; il lui répondit courageuſement: *Antipater ne peut avoir en moi un ami & un flatteur.* Les Athéniens érigèrent une ſtatue à Phocion. Ces ſtatues leur reprochoient ſans ceſſe leurs attentats contre la vertu, & ne les corrigeoient point.

Pendant qu'ils ſe livrent ainſi aux diſſenſions inteſtines, ſans rien prévoir, ſans mettre ordre à rien, Caſſandre arrive & leur impoſe des conditions de paix. Il met garniſon dans la citadelle; il rétablit l'ariſtocratie; il fait élire un citoyen pour préſider au gouvernement. On choiſit Démétrius de Phalère, diſciple de Théophraſte, génie cultivé par les ſciences. Sa probité & ſes lumières concoururent également au bien public. Il gouverna dix ans avec autant de modération que de juſtice, s'inſinuant dans l'eſprit du peuple ſans le flatter, & réformant les abus ſans l'aigrir. Il diſoit que *le diſcours a autant de force dans le Gouvernement, que les armes dans la guerre.* Les finances furent augmentées, la ville fut ornée d'édifices, pour l'avantage des citoyens; car Démétrius n'approuvoit point les dépenſes faſtueuſes de Périclès: il cherchoit l'utile en tout; il réprima le luxe, qui ne ſervoit qu'à la vanité & à la molleſſe.

Avant J. C. 317. Caſſandre impoſe la loi aux Athéniens.

Sage gouvernement de Démétrius de Phalère.

Son attention à réformer les mœurs.

Son attention ſe tourna ſur les mœurs, parce que le bonheur de la ſociété en dépend. Il vouloit que les jeunes gens fuſſent formés à la vertu, plus qu'à toute autre eſpèce de mérite; qu'ils reſpectaſſent leurs parens dans la maiſon, & qu'ils ſe reſpectaſſent eux-mêmes étant ſeuls. Contenus par l'autorité paternelle, dominés par ces ſentimens

d'honneur, qui ne permettent pas de faire en ſecret ce dont on rougiroit en public, ils ſeroient devenus dignes de leurs ancêtres, ſi la légiſlation pouvoit extirper en peu de temps les vices d'une nation corrompue.

Avant J. C. 306. Démétrius Poliorcète rétablit la démocratie à Athènes.

Mais tout changea bientôt de face. Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, ſe préſenta quelques années après au port d'Athènes, annonçant que ſon père l'envoyoit délivrer les Athéniens, & leur rendre la démocratie. On le reçut avec tranſport; on lui prodigua les flatteries, juſqu'au titre de *Dieu Sauveur*. Démétrius de Phalère devint l'objet de la haine, comme s'il eût été un traître ou un tyran. On lui faiſoit un crime d'avoir ſouffert garniſon macédonienne dans la citadelle pendant dix ans. C'étoit auſſi le crime de Phocion. L'un & l'autre avoient cédé à la force; jugeant d'ailleurs ce frein néceſſaire pour arrêter la fougue du peuple. Les ſtatues de Démétrius de Phalère furent renverſées. Les hiſtoriens rapportent qu'on lui en avoit élevé trois cents ſoixante.

Démétrius de Phalère eſt traité indignement.

Sa retraite.

Il s'étoit retiré ſous la ſauve-garde de Poliorcète. En apprenant l'outrage fait à ſes ſtatues : *Au moins ils ne pourront pas*, dit-il, *détruire les vertus qui me les ont procurées*. Condamné à mort par contumace, il paſſa en Egypte, où Ptolémée lui accorda ſon amitié. Là, ſes travaux littéraires

ſur des objets de politique & de morale, augmentèrent ſa gloire en le conſolant de ſes diſgraces.

Baſſeſſe des Athéniens.

Cependant Poliorcète ſe comportoit avec autant d'indignité, que les Athéniens montroient de baſſeſſe. On l'avoit logé dans un temple de Minerve : il en fit un lieu de débauche. Pour lui complaire, on dreſſa même des autels à ſes courtiſanes. On porta l'eſprit de ſervitude, juſqu'à ſtatuer par un décret, Que *tout ce que commanderoit le Roi Démétrius, ſeroit tenu pour ſaint envers les dieux, & pour juſte envers les hommes.* Eſt-ce là ce peuple qui avoit paru ſi grand du temps des Thémiſtocles & des Ariſtides ? Les diſgraces l'avoient donc fait dégénérer, juſqu'à l'infamie ! Démétrius lui-même témoigna le mépris que tant d'adulation devoit inſpirer : il appela les Athéniens *des lâches nés pour l'eſclavage.*

CHAPITRE VI.

Guerres entre les capitaines d'Alexandre. — Partage de ſon empire. — Irruption des Gaulois.

Guerres entre les capitaines d'Alexandre.

LES diviſions, les guerres des capitaines ou des ſucceſſeurs d'Alexandre, forment un long tiſſu d'événemens, dont le tableau ne préſente qu'intrigues, batailles, meurtres, objets uniformes, qu'on retrouve ſans ceſſe dans l'hiſtoire. Parcourons d'un coup-d'œil les faits principaux. Polyſperchon avoit rappelé Olympias, mère d'Alexandre, qui s'étoit retirée en Epire. Il vouloit s'en faire un appui. Cette Princeſſe impitoyable ſe venge du divorce de Philippe, par le meurtre du Roi Aridée, de ſa femme, & d'une foule de citoyens. Caſſandre accourt, l'aſſiège, la prend priſonnière, la fait aſſaſſiner. Eumène, Gouverneur de la Cappadoce & de la Paphlagonie, fidèle au parti royal, livré par des traîtres à Antigone, eſt mis à mort en priſon. Le jeune roi Alexandre, fils du conquérant, Roxane ſa mère, Hercule ſon frère, périſſent par des aſſaſſinats. Ainſi les conquêtes du héros le plus célèbre aboutiſſent au

Toute ſa famille exterminée par des meurtres.

meurtre de toute sa famille, & à l'usurpation de tout son empire.

La bataille d'Ipsus en Phrygie décide le sort des compétiteurs. Antigone y perd la vie ; son fils Démétrius prend la fuite avec les débris de l'armée. L'empire est partagé entre les vainqueurs. Ptolémée a l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Palestine, la Célé-Syrie; Cassandre, la Macédoine & la Grèce; Lysimaque, la Thrace, la Bithynie, & quelques autres provinces; Séleucus, le reste de l'Asie, jusqu'au fleuve Indus. Ce dernier royaume, le plus puissant des quatre, est appelé le royaume de Syrie, parce qu'Antioche, bâtie dans ce pays par Séleucus, devint la résidence des Séleucides.

Avant J. C. 301. Bataille d'Ipsus.

Partage entre Ptolémée, Cassandre, Lysimaque & Séleucus.

Démétrius Poliorcète, guerrier imprudent, dépouillé de presque tous ses états, après la défaite de son père Antigone, se flatta de trouver une ressource dans la reconnoissance des Athéniens. Mais ils fermèrent leurs portes à ce *dieu sauveur*, qu'ils adoroient auparavant. Ses affaires commençant à se rétablir, Athènes fut obligée de le recevoir, quoiqu'elle eût défendu, sous peine de mort, de proposer même la paix. La modération avec laquelle il traita ce peuple infidèle, mérite plus d'éloge que tous ses exploits.

Conduite des Athéniens à l'égard de Poliorcète.

Il uſurpe la Macédoine ; il eſt détrôné.

Caſſandre qui régnoit en Macédoine laiſſa en mourant des ſemences de crime dans ſa famille. Philippe un de ſes fils & ſon ſucceſſeur, le ſuivit de près au tombeau. Ses deux autres fils, Antipater & Alexandre, ſe diſputent la ſucceſſion. Leur mère Theſſalonice, ſœur d'Alexandre le Grand, favoriſe le cadet. Antipater ſe venge par un parricide. Alexandre pour ſe venger à ſon tour d'un frère inhumain, appelle en Macédoine le roi d'Epire & Démétrius Poliorcète ; celui-ci le tue, & ſe fait proclamer roi, d'autant plus facilement qu'Antipater étoit abhorré. Démétrius fut détrôné enſuite par Pyrrhus * & Lyſimaque, & mourut priſonnier de Séleucus.

Fameux ſiège de Rhodes.

Il s'étoit ſignalé ſur-tout au ſiège de Rhodes, qui dura un an, & qui finit par un traité avec les Rhodiens. On raconte que ce peuple tira trois cents talens des machines de guerre, dont il leur fit préſent à la paix. Cet argent fut employé à faire le fameux coloſſe du ſoleil, haut de cent cinquante pieds, qu'un tremblement de terre renverſa ſoixante-ſix ans après. Le peintre Protogène logé dans un faubourg de Rhodes,

Le peintre Protogène.

* C'eſt le fameux Pyrrhus, roi d'Epire, qui fut en guerre avec les Romains, & dont nous devons parler ailleurs.

travailla pendant le ſiège ſans inquiétude. Démétrius paroiſſant ſurpris de ſa hardieſſe, *Je ſais*, lui dit-il, *que vous avez déclaré la guerre aux Rhodiens, & non aux arts.* En effet, Démétrius l'admira & le protégea. Il auroit pris la ville, ſelon Pline, s'il n'avoit craint de l'attaquer par un endroit où étoit le chef-d'œuvre de cet artiſte, & de le faire périr dans les flammes. Croira-t-on qu'un tel motif l'ait emporté ſur le déſir de la victoire?

Ptolémée fait fleurir l'Egypte.

C'eſt un ſpectacle touchant, au milieu des crimes de l'ambition, & des horreurs de la guerre, que de voir les beaux-arts, les lettres, les ſciences, exercer leur doux empire ſur ceux qui font trembler le genre humain. Dans le même-temps, Ptolémée Soter, le plus eſtimable des ſucceſſeurs d'Alexandre, bon hiſtorien, Prince affable, populaire, bienfaiſant, ennemi du luxe, animoit les talens & faiſoit régner la raiſon en Egypte. Alexandrie lui étoit redevable du *Muſæon*, eſpèce d'académie ſavante, dont la célébrité augmenta de jour en jour. Il fonda cette fameuſe bibliothèque, ce tréſor immenſe de littérature, où ſon ſucceſſeur laiſſa cent mille volumes, & où l'on en comptoit à la fin ſept cents mille. L'Egypte, ainſi éclairée par la Grèce qu'elle avoit tirée de la barbarie, acquit le goût

Académie & bibliothèque d'Alexandrie.

du vrai beau, & des lumières ſupérieures à celles dont elle s'enorgueilliſſoit depuis tant de ſiècles.

Tour de Pharos. La ſeule tour de Pharos, conſtruite alors pour la ſûreté de la navigation, méritoit plus d'être admirée que les inutiles & énormes pyramides. Ce phare, regardé comme une des merveilles du monde, étoit de marbre blanc: le feu qu'on avoit ſoin d'y entretenir, éclairoit la route des vaiſſeaux & prévenoit les naufrages.

Ptolémée abdique la couronne en faveur de ſon fils. Deux ans avant ſa mort, Ptolémée céda la couronne à ſon fils Ptolémée Philadelphe, qui marchant ſur ſes traces, hâta les progrès du commerce & des ſciences. Mais le commencement de ſon règne fut ſouillé par une injuſtice. Il fit mourir Démétrius de Phalère, parce qu'il avoit conſeillé à ſon père de ne pas deſcendre du trône.

Le nouveau roi fait mourir Démétrius de Phalère.

Avant J. C. 281. La fin tragique de Lyſimaque & de Séleucus, tous deux dans une extrême vieilleſſe, mit le comble aux horreurs que nous avons rapportées. Le premier, trompé par ſa ſeconde femme Arſinoé, marâtre furieuſe, avoit fait mourir ſon fils Agathocle, beau-frère d'Arſinoé; il s'étoit rendu ſi exécrable que ſes principaux officiers, s'étant retirés auprès de Séleucus, l'engagèrent à prendre les armes contre lui. Lyſimaque fut tué dans une bataille. Séleucus, maître de ſes états,

Fin tragique de Lyſimaque & de Séleucus.

fut lui-même assassiné par Céraunus, frère du Roi d'Egypte, qu'il avoit comblé de bienfaits. Ses bienfaits ne le garantirent pas mieux de la perfidie que son surnom de Victorieux. (*Nicator.*) On le célèbre comme un protecteur des lettres. Il renvoya aux Athéniens leur bibliothèque, dont Xerxès les avoit dépouillés.

Céraunus usurpe leurs couronnes.

Pour s'assurer la succession de Lysimaque, le perfide Céraunus épouse Arsinoé, fait égorger ses enfans entre ses bras, & la confine ensuite dans la Samothrace. Il périt par les mains des Gaulois, qui inondèrent bientôt la Grèce. Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcète, devint roi de Macédoine. Des crimes atroces causèrent presque toutes ces révolutions ; & quand les coupables n'auroient pas été punis, leur mémoire en seroit-elle moins odieuse ? Voilà donc le fruit des conquêtes d'Alexandre.

Antigone Gonatas.

Avant J. C. 278.

Irruption des Gaulois.

Dans l'état de langueur où étoit la Grèce, elle devoit naturellement succomber sous un déluge de Gaulois, qu'on vit tout-à-coup fondre sur elle avec fureur. Ce peuple belliqueux, entraîné par son inquiétude naturelle, ou par d'autres causes peu connues, cherchoit au loin des établissemens. Depuis plus d'un siècle, Brennus, un de ses chefs, avoit porté la terreur jusques dans Rome. Un autre Brennus pénétra

en Grèce, paſſa les Thermopyles, & marcha vers Delphes pour piller le fameux temple d'Apollon. *Il eſt juſte*, diſoit-il, *que les dieux faſſent part de leurs richeſſes aux hommes, qui en ont plus beſoin qu'eux, & en font un meilleur uſage.*

Brennus veut piller le temple de Delphes.

Quoique les Grecs euſſent fait contre lui quelques efforts, un échec les eût bientôt diſperſés. Mais le ciel parut combattre pour le temple, & cet heureux haſard les ſauva. Un grand orage, accompagné de tremblement de terre, épouvanta ſi fort les Gaulois, que frappés d'une terreur panique dans les ténèbres de la nuit, ils ſe tuoient les uns les autres. Le péril du temple avoit raſſemblé les Grecs ; ils ſaiſirent l'occaſion, attaquèrent les ennemis, les taillèrent en pièces. Brennus bleſſé, déſeſpéré, ſe perça d'un coup de poignard. S'il faut en croire les hiſtoriens, de cent ſoixante-cinq mille hommes il n'en échappa aucun. L'intérêt des prêtres, & l'amour du merveilleux ont évidemment altéré & groſſi les objets ; & Rollin montre plus de piété que de jugement, quand il inſinue que la vengeance divine a pu éclater en pareille occaſion, d'une manière miraculeuſe. Le vrai dieu auroit donc puni par des miracles le mépris de Brennus pour les dieux du paganiſme !

Défaite des Gaulois, chargée de merveilleux.

Gaulois établis en Aſie.

Une autre armée de Gaulois paſſa l'Helleſpont,

&

& s'engagea au ſervice de Nicomède, roi de Bythinie, qui après avoir profité de leurs ſervices, leur donna le pays qu'on a depuis appelé Galatie ou Gallo-Grèce dans l'Aſie-mineure.

CHAPITRE VII.

Ligue des Achéens. — Aratus. Agis. Cléomène. — La Grèce ſubjuguée par les Romains.

LA Grèce, avant de tomber ſous la domination de Rome, nous offre encore un grand ſpectacle dans la ligue des Achéens, & dans les efforts d'Agis & de Cléomène pour rétablir à Sparte les anciennes mœurs.

Ancienne ligue des Achéens, rompue ſous les rois de Macédoine.

Quand l'Achaïe ſecoua le joug de la royauté, à l'exemple des autres Grecs, ſes villes formèrent une confédération, d'autant plus avantageuſe, qu'une parfaite égalité en bannit la jalouſie & la diſcorde. Un ſénat commun régloit les affaires publiques. Deux préteurs, qu'on changeoit tous les ans, y préſidoient, & commandoient les armées: ils avoient un conſeil de dix perſonnes, ſans lequel ils ne pouvoient rien entreprendre. La juſtice étoit l'ame de cette ligue. Comme elle tendoit uniquement à la sûreté des citoyens, l'ambition n'y porta jamais le trouble. Mais ſous les rois de Macédoine, ſucceſſeurs d'Alexandre, les Achéens perdirent leur liberté, ainſi que la plupart de leurs voiſins. Chaque ville eut ſon tyran,

ou une garniſon étrangère ; & la ligue fut entièrement rompue. Elle n'avoit été compoſée juſqu'alors que de douze petites villes obſcures du Péloponnèſe.

L'amour de la liberté ſe réveilla. Quelques-unes de ces villes chaſsèrent les tyrans, renouvelèrent l'alliance. La république reprit ſa première forme, & s'accrut bientôt par l'aſſociation de pluſieurs peuples, qui en partagèrent les avantages. Un chef habile & vertueux la rendit auſſi célèbre que puiſſante. Aratus, jeune homme plein de courage, animé du zèle patriotique, ayant délivré Sicyone, ſa patrie, du tyran Nicoclès qui l'opprimoit, & craignant qu'elle ne reſtât en proie aux factions, la fit entrer dans la ligue des Achéens. Il ſe montra digne du gouvernement. On l'élut préteur. Cette dignité ne ſe partageoit plus ſur deux têtes ; & quoiqu'elle fût annuelle, l'autorité reſta toujours entre ſes mains.

Avant J. C. 280. Aratus relève la ligue.

Génie élevé, magnanime, vif, admirable pour un coup de main, Aratus avoit le défaut d'être lent & timide à la tête d'une armée, lorſqu'il enviſageoit de ſang froid le péril & les difficultés d'une entrepriſe. Il réuniſſoit en lui, ſelon le ſentiment de Polybe, des qualités toutes contraires, n'étant plus le même homme, dès que les circonſtances changeoient.

Caractère d'Aratus.

Avant J. C. 244. Il veut chaſſer les Macédoniens de la citadelle de Corinthe.

Sa haine pour la tyrannie lui fit entreprendre d'affranchir le Péloponnèſe, & de faire de la ligue des Achéens une barrière inſurmontable contre les invaſions. Le roi de Macédoine étoit maître de la citadelle de Corinthe, d'où il menaçoit la Grèce entière. Aratus forme le projet hardi d'en chaſſer les Macédoniens. Un homme s'engage à le conduire, par un ſentier détourné, aux pieds de la place. Soixante talens devoient être le prix du ſuccès : il falloit auparavant les dépoſer dans une maiſon de commerce. Aratus ne les avoit pas. Pour ſuppléer à cette ſomme, il engage ſa vaiſſelle, les joyaux de ſa femme, tout ce qu'il a de précieux. Il achète, dit Plutarque, le plus grand péril aux dépens de toute ſa fortune, ſans que perſonne ſache le ſecret, ſans autre gage que l'eſpérance de rendre ſervice à ſa patrie : généroſité qui ſurpaſſe tous les exploits héroïques. Des obſtacles infinis ſe préſentent ; la citadelle ſituée ſur un roc eſcarpé, paroiſſoit inacceſſible ; Aratus y pénètre, diſſipe la garniſon. Les Corinthiens l'honorent comme leur libérateur, & fortifient la ligue en s'y joignant.

Sa généroſité héroïque.

Il réuſſit dans ſon entrepriſe.

Il ne réuſſit pas de même dans ſes tentatives en faveur d'Argos. Ariſtippe la tenoit dans l'eſclavage ; tyran cruel, ſoupçonneux, toujours environné de gardes, & toujours tremblant. Ce

Argos n'entre point dans la ligue.

monſtre lâcha pluſieurs aſſaſſins contre Aratus, mais inutilement, parce que l'amour des citoyens veilloit à ſa sûreté. Le préteur l'attaqua, & perdit une bataille. Il en gagna une ſeconde, où Ariſtippe périt. Argos demeura néanmoins ſous le joug d'un autre tyran. Celui de Mégalopolis, nommé Lyſiade, dont l'ame n'avoit rien de tyrannique, ſe laiſſa vaincre par les exhortations d'Aratus. Il dépoſa volontairement ſon pouvoir, & engagea ſa ville dans la ligue des Achéens. Le roi d'Egypte les protégeoit contre la Macédoine.

Le tyran de Mégalopolis ſe dépoſe volontairement.

Une grande révolution, arrivée à Sparte, changea les affaires du Péloponnèſe. Cette république, en perdant ſes mœurs, avoit perdu toute ſa gloire & toute ſa force. Lyſandre y avoit introduit avec l'or une corruption fatale, à laquelle, comme nous l'avons obſervé, les voies ſembloient ouvertes depuis long-temps. L'éphore Epilade avoit achevé de tout corrompre, en faiſant paſſer une loi, par laquelle il étoit permis à chacun de diſpoſer de ſes biens. Cet éphore ne cherchoit qu'à déshériter un fils dont il étoit mécontent, & il bouleverſa réellement ſa patrie. Le partage des terres ne ſubſiſtant plus, les riches envahirent bientôt l'héritage des pauvres; la misère du peuple augmenta de jour en jour; les arts mé-

Sparte corrompue par l'avarice.

caniques, devenus néceſſaires pour la ſubſiſtance, firent abandonner tous les anciens exercices; l'avarice effaça tous les principes d'honneur & de probité; les dettes & les vexations écrasèrent la plupart des citoyens : Sparte n'en compta plus que ſept cents, dont ſix cents ne poſſédoient aucun fonds de terre.

Agis entreprend de rétablir les lois de Lycurgue.

Le roi Agis, deſcendant du fameux Agéſilas, jeune prince élevé dans la molleſſe, conçut le deſſein de remédier à ces déſordres. Un enthouſiaſme de vertu lui ferma les yeux ſur les obſtacles. Il crut pouvoir rétablir les lois de Lycurgue, & il commença par les pratiquer. Mais les mœurs groſſières, au temps de Lycurgue, étoient plus propres à ſe plier à une rigide légiſlation, que des mœurs infectées par les rafinemens du vice.

Impoſſibilité de cette réforme.

Les circonſtances exigeoient un autre plan de réforme : il eſt même vraiſemblable que l'ancien légiſlateur eût échoué dans celui-ci. La jeuneſſe, ardente pour le bien ou pour le mal, ſe livra aux impreſſions du jeune roi, dont les ſentimens héroïques avoient de quoi tranſporter les cœurs; tandis que ceux qu'une longue habitude avoit corrompus, frémiſſoient au nom de Lycurgue, ſuivant l'expreſſion de Plutarque, *comme des eſclaves fugitifs qu'on ramèneroit à leurs maîtres.*

Cependant Agis gagne ſa mère, & quelques-uns des principaux citoyens. Il propoſe le partage des terres. Léonidas ſon collègue, excité par les femmes & par ſon propre intérêt, combat cette propoſition. Un éphore s'élève contre Léonidas, & l'accuſe d'avoir violé les lois. Ce prince n'oſant pas comparoître, on donne la royauté à Cléombrote, ſon gendre, qui entre dans les vues d'Agis. Les difficultés s'applaniſſoient. Tous les pauvres ſouhaitoient la réforme; mais l'éphore Agéſilas, accablé de dettes, trompa les deux rois, en leur perſuadant d'abolir les dettes, avant de toucher aux terres. On ſaiſit tous les contrats, toutes les créances, & on les brûla dans la place publique. Agéſilas dit en riant, *qu'il n'avoit jamais vu de feu ſi beau.* Quant au partage, il trouva des prétextes pour le retarder.

On abolit les dettes, mais le partage des terres ne ſe fait point.

Sur ces entrefaites, les Achéens, alliés de Sparte, demandent du ſecours contre les Étoliens, peuple féroce & brigand, qui menaçoit le Péloponnèſe, dont il étoit fort voiſin. Agis part avec les troupes, & fait admirer l'ancienne diſcipline de ſa patrie; mais Aratus n'ayant pas jugé à propos de combattre les ennemis, il revient ſans avoir eu l'occaſion de ſignaler ſa valeur. A ſon retour, il trouve un changement déplorable. Léonidas eſt rétabli par les factieux; Cléombrote

Tout change en l'abſence d'Agis.

eſt chaſſé. Agis lui-même ſe réfugie dans un temple. Des amis perfides trouvent moyen de s'aſſurer de ſa perſonne ; & on le traîne en priſon.

Il eſt condamné à mort & exécuté.

Les éphores viennent l'interroger. On lui demande s'il ſe repent d'avoir voulu faire des innovations dans l'état ; il répond que l'appareil même de la mort ne le feroit jamais repentir d'une ſi belle entrepriſe. Alors, ſans reſpect pour la royauté, qui avoit toujours paru infiniment reſpectable, on condamne ce vertueux prince au ſupplice. Un des exécuteurs verſant des larmes : *Ceſſe de me plaindre*, lui dit le roi ; *en ſouffrant une mort injuſte, je ſuis plus heureux que mes meurtriers.* Sa mère, ſon aïeule, étoient venues pour le voir dans la priſon. Les barbares les font entrer, & on les étrangle ſur le cadavre d'Agis. Sparte ſouillée de telles horreurs eſt le plus terrible exemple de révolutions morales, cauſées par le vice & par le mépris des lois.

Avant J. C. 242.

Cléomène ſuit le projet d'Agis.

Léonidas ſurvécut peu à cette cataſtrophe. Son fils Cléomène, qu'il avoit forcé d'épouſer la veuve d'Agis, étoit d'un caractère vif, entreprenant, ambitieux, capable des plus grands deſſeins. Il aimoit ſa femme, & les entretiens de la princeſſe l'excitoient à exécuter la réforme. Soit vertu, ſoit ambition, (& ſes démarches n'annoncent

pas un homme bien vertueux) il saisit ce projet avec ardeur; il en fit le fondement de sa politique. La guerre lui parut avec raison, un moyen nécessaire pour parvenir à son but. Comme les cœurs étoient mal disposés, & qu'il avoit besoin d'employer la force, quelques hostilités des Achéens, qui vouloient obliger Sparte & l'Arcadie d'entrer dans leur ligue, lui fournirent un prétexte de les attaquer. Avec cinq mille hommes seulement, il leur présenta la bataille. Aratus en avoit vingt mille, & cependant se retira. Cléomène fier de ce premier succès, répétoit l'ancien mot d'un roi de Sparte : *Les Spartiates ne demandent point quel est le nombre des ennemis, mais où ils sont.*

Il fait la guerre aux Achéens.

Une victoire remportée ensuite sur les Achéens, redoubla sa confiance. De retour à Sparte, il rappelle Archidamus, frère d'Agis, réfugié à Messène. Selon Plutarque, il vouloit le mettre sur le trône; mais Archidamus fut assassiné par les meurtriers d'Agis. Polybe, presque contemporain, attribue au contraire l'assassinat à Cléomène, & en rapporte les circonstances. Tous conviennent que ce roi fit périr les éphores par la même voie. Etrange manière de remettre en vigueur les lois de Licurgue ! Les éphores avoient abusé criminellement de leur pouvoir; ils faisoient trembler les princes. Mais un acte violent de despotisme,

Violences de Cléomène.

pour les abolir, ne devoit-il pas faire trembler le peuple ? Quatre-vingt citoyens furent bannis après cette exécution. Il étoit facile alors de dominer ſur les ſuffrages.

Partage des terres.

Cléomène met le premier ſes biens en commun ; ſes amis l'imitent ; les terres ſe partagent comme autrefois. Il rétablit les exercices, les repas communs. Il prend pour collègue ſon frère Euclidas. Juſqu'alors les deux rois avoient été de deux branches différentes des Héraclides ; & cette innovation fut encore un coup de politique, pour ſe rendre maître de l'état. Je ne trouve point que Cléomène ait proſcrit l'or & l'argent, comme Lycurgue. S'il n'avoit eu en vue que le rétabliſſement des mœurs antiques, il falloit extirper ce germe de corruption. L'exemple du prince pouvoit inſpirer la pratique de la frugalité, de la ſimplicité, de la patience ; mais il étoit à craindre qu'un exemple contraire ne renverſât tout, à moins qu'on ne le rendît impoſſible par la proſcription totale des richeſſes. D'un autre côté, quelle apparence qu'on pût ſe paſſer d'argent, dans un ſiècle où l'argent étoit devenu ſi néceſſaire, & les hommes ſi intéreſſés ?

Anciens uſages rétablis.

Cléomène veut dominer ſur les Achéens.

Le roi de Sparte ſe propoſoit ſur-tout de reprendre la ſupériorité, dont ſa république avoit joui pendant pluſieurs ſiècles. Il demanda aux

Achéens le commandement. Aratus craignoit de l'avoir pour maître ; & ſon empire auroit vraiſemblablement été tyrannique. Ne ſe ſentant pas la force de réſiſter aux Spartiates, le préteur eut recours au roi de Macédoine, dont il s'étoit toujours montré le plus grand ennemi. Par-là, ſelon Plutarque, il ternit la gloire de trente années de ſageſſe ; car le joug de Sparte devoit être moins intolérable pour des Grecs que celui des Macédoniens. Cet écrivain ne laiſſe pas d'avouer qu'Aratus céda au temps, *qui commande à ceux qui paroiſſent commander.* En effet, la ligue étoit prête à ſe diſſoudre, ſi l'on eût pris un autre parti ; tant elle haïſſoit les Spartiates. Polybe le fait entendre, & ſon témoignage ne laiſſe aucun doute. Déja Cléomène s'étoit emparé de Corinthe, lorſqu'Antigone Doſon, roi de Macédoine, fut appelé dans le Péloponnèſe. On lui remit en gage la citadelle de Corinthe : on ne pouvoit lui en donner de plus précieux.

Aratus appelle les Macédoniens dans le Péloponnèſe.

Quelque redoutable que fût ce nouvel ennemi, Cléomène s'empara, preſque ſous ſes yeux, de Mégalopolis, & alla l'inſulter ſous les murs d'Argos. Mais réduit enſuite à défendre la Laconie, manquant de vivres & d'argent, il voulut haſarder une action déciſive. La fameuſe bataille de Sélaſie, où il fut défait par Antigone, renverſa

Ayant J. C. 223. Cléomène vaincu à Sélaſie.

Action hardie de Philopémen.

ſes projets & ſes eſpérances. Philopémen de Mégalopolis, alors fort jeune, contribua beaucoup à la victoire, en attaquant un corps de Spartiates, contre l'avis des officiers ſupérieurs, & même contre l'ordre du roi. Antigone affecta d'en faire des reproches au chef de la troupe : celui-ci rejeta la faute ſur Philopémen. *Ce jeune homme*, répliqua le roi, *s'eſt conduit en grand capitaine, parce qu'il a ſaiſi l'occaſion ; & vous, capitaine, vous avez agi en jeune homme.* Saiſir l'occaſion de vaincre eſt ordinairement obéir au général, pourvu que le ſuccès juſtifie ce qui paroît au premier coup-d'œil déſobéiſſance.

Cléomène ſe retire en Egypte, ſe conſervant pour la patrie.

Après ſa défaite, Cléomène arrivé à Sparte, conſeilla aux citoyens de recevoir Antigone, auquel on ne pouvoit réſiſter. Ne voulant pas lui-même ſubir la loi du vainqueur, il s'embarqua pour aller en Egypte, auprès de Ptolémée Evergete, dont il eſpèroit du ſecours. Un de ſes amis l'exhortoit à finir plutôt ſes diſgraces par une mort volontaire. Il répondit que c'étoit lâcheté de mourir par la crainte d'une fauſſe honte, ou par le déſir d'une fauſſe gloire ; que la mort devoit être une action, & non la ſuite des actions ; qu'il ſe croyoit obligé de ſe réſerver pour le ſervice de la patrie ; & qu'il ſeroit facile de mourir quand on auroit perdu toute eſpérance. Evergéte,

touché de ſa grandeur d'ame, l'auroit ſecouru, ſi la mort ne l'en eût empêché.

Il excite les Egyptiens à la révolte.

Sous Ptolémée Philopater, nouveau roi d'Egypte, Cléomène, ſuſpect à une cour voluptueuſe, ſe vit bientôt ſans reſſources, & même gardé à vue. Alors avec treize amis qui lui reſtoient, il prend la réſolution de finir ſes jours par un coup de déſeſpoir. Ayant trompé ſes gardes, il court dans les rues d'Alexandrie, invitant les Egyptiens à la révolte. Perſonne ne remue. Les Spartiates ſe tuent les uns les autres, pour échapper au ſupplice. Le corps de Cléomène fut attaché à une croix, & ſa mère & ſes enfans maſſacrés. Tite-Live le nomme le premier tyran de Sparte. Peut-être mérita-t-il ce nom, plutôt que celui de réformateur.

Sa mort.

Sparte tombe dans l'oubli.

Sparte, après la bataille de Sélaſie, tomba entre les mains d'Antigone, qui la traita d'une manière plus glorieuſe pour lui que la victoire : il lui permit de ſe gouverner ſelon ſes lois, il n'exerça aucun acte de ſévérité. On rétablit les éphores. Les changemens faits par Cléomène ne pouvoient ſubſiſter, parce que le fond des mœurs reſtoit corrompu. Cette république, autrefois le rempart de la liberté des Grecs, eut des tyrans particuliers, & diſparut en quelque ſorte dans l'hiſtoire des peuples célèbres. La race des

Héraclides s'éteignit dans Agéſipolis, ſucceſſeur de Cléomène.

Avant J. C. 215.

La ligue achéenne ſe ſoutint, au contraire, par la prudence d'Aratus. Il eut toute la confiance d'Antigone ; il eut enſuite, au commencement, celle de Philippe, ſucceſſeur de ce prince, & l'allié d'Annibal. Les flatteurs corrompirent bientôt Philippe. La probité d'Aratus lui étant devenue odieuſe, il le fit empoiſonner. *Voilà le fruit de l'amitié des rois*, dit l'illuſtre Grec en éprouvant l'effet du poiſon.

Philippe, roi de Macédoine, fait empoiſonner Aratus.

Les Achéens prirent les armes contre Philippe ; & Philopémen donna un nouveau luſtre à la république. Ce grand capitaine s'étoit formé à la guerre, non-ſeulement par l'étude, mais encore par les exercices du corps ; bêchant ſon jardin plutôt que de reſter oiſif, ou de s'amollir dans le repos. Son génie & ſon expérience lui fournirent de nouveaux moyens de ſuccès. Il changea en mieux les armes des Achéens : & comme ils aimoient un certain luxe extérieur, il imagina de l'appliquer à leur armure, afin de les rendre plus braves par un objet qui pouvoit produire un effet tout différent. Enfin, ils conſervèrent l'amour de la liberté, même lorſque Rome commençoit à dominer dans le pays, comme nous le verrons ailleurs. La priſe de Corinthe par

Philopémen ſoutient la ligue.

Priſe de Co-

Mummius annonça la ruine entière de cette liberté, qui avoit produit tant d'exemples d'héroïſme ; & la Grèce devint bientôt une province romaine ſous le nom d'Achaïe. Toutes les différentes hiſtoires vont maintenant rentrer dans celle de Rome.

rinthe par Mummius, en l'an 146 avant J. C.

» Écraſée ſous le poids de ſes propres diviſions » & de la puiſſance romaine, dit l'abbé de » Mably, la Grèce conſerva une ſorte d'empire, » mais bien honorable, ſur ſes vainqueurs. Ses » lumières & ſon goût pour les lettres, la phi- » loſophie & les arts, la vengèrent, pour ainſi » dire, de ſa défaite, & ſoumirent à leur tour » l'orgueil des Romains. Les vainqueurs de- » vinrent les diſciples des vaincus, & apprirent » une langue que les Homère, les Pindare, les » Thucydide, les Xénophon, les Démoſthène, » les Platon, les Euripide &c. avoient embellie » de toutes les graces de leur eſprit. Des orateurs » qui charmoient déja Rome, allèrent puiſer » chez les Grecs ce goût fin & délicat, peut-être » le plus rare des talens, & ces ſecrets de l'art » qui donnent au génie une nouvelle force ; ils » allèrent en un mot ſe former au talent enchan- » teur de tout embellir. Dans les écoles de » philoſophie, où les Romains les plus diſtingués » ſe dépouilloient de leurs préjugés, ils appre-

La Grèce, ſubjuguée par les Romains, exerce ſur eux l'empire des lettres.

» noient à reſpecter les Grecs ; ils rapportoient » dans leur patrie leur reconnoiſſance & leur » admiration, & Rome rendoit ſon joug plus » léger : elle craignoit d'abuſer des droits de » la victoire, &, par ſes bienfaits, diſtinguoit « la Grèce des autres provinces qu'elle avoit » ſoumiſes. Quelle gloire pour les lettres, d'avoir » épargné au pays qui les a cultivées, des maux » dont ſes légiſlateurs, ſes magiſtrats & ſes » capitaines n'avoient pu le garantir ! Elles ſont » vengées du mépris que leur témoigne l'igno- » rance, & ſures d'être reſpectées, quand il ſe » trouvera d'auſſi juſtes appréciateurs du mérite » que les Romains *. »

Il faut étudier ce qui intéreſſe l'eſprit humain.

Ces réflexions judicieuſes nous conduiſent à quelques détails ſur les arts, la littérature, la philoſophie & les ſciences. Ne pouvant approfondir des matières ſi intereſſantes tâchons d'en ſaiſir les premiers principes, & de nous en former une idée juſte. Elles ſont infiniment plus utiles que tous ces récits de guerre, de combats, d'intrigues, de petits changemens, qu'on tire de l'immenſité des choſes humaines, pour en former des bibliothèques où la raiſon ne trouve preſque aucun aliment ; que tous ces catalogues

* Voyez les *Obſervations ſur les Grecs.*

de

de noms & de dates entaſſés, dont on accable cruellement la mémoire, ſans donner à l'eſprit les notions les plus importantes. Savoir des mots n'eſt rien : ſavoir des faits indifférens eſt comme rien : ſavoir ce qui intéreſſe l'humanité, c'eſt la vraie ſcience de l'honnête homme.

RÉFLEXIONS

Sur les Arts, la Littérature & les Sciences des Grecs.

CHAPITRE PREMIER.

Les Arts de la Grèce.

§. I.

AGRICULTURE. COMMERCE. NAVIGATION.

Avantages de l'agriculture.

LES Grecs, en acquérant des lumières, connurent bientôt tous les avantages de l'agriculture, pour laquelle ils avoient montré tant d'averſion, lorſqu'ils goûtoient à peine les premiers fruits de la ſociété. C'eſt l'agriculture qui peuple, qui nourrit les états, qui procure les véritables richeſſes : c'eſt d'elle que dépend le bonheur des nations placées dans une terre fertile. L'abondance des productions naturelles attire les autres biens, ou empêche d'en ſentir le beſoin. Les autres biens ne ſont qu'un fardeau ſans les fruits

de la terre: on le voit dans la fable de Midas, quelquefois réaliſée par de triſtes expériences. Auſſi des philoſophes de l'antiquité, Xénophon en particulier, s'attachèrent-ils à cet objet, qu'ils auroient dû approfondir davantage. Leurs enſeignemens ſe bornent à la pratique commune, peut-être la meilleure quand on y donne tous ſes ſoins. Il n'eſt pas néceſſaire de croire, ſur le témoignage de Pline, qu'un grain de blé rendoit ſouvent cent épis en Béotie & en Egypte, pour être convaincu des reſſources qu'on tire de la terre, bien cultivée. Le plus haut produit, en Sicile même, au rapport de Cicéron, étoit de dix pour un.

Prix des denrées.

Le ſol de l'Attique étant mauvais, excepté pour l'olivier que les Athéniens cultivoient ſoigneuſement, ils ſuppléèrent à ce défaut par leurs colonies. Byzance, ſelon Démoſthène, leur fourniſſoit quatre cent mille médimnes de blé par an. Le médimne, qu'on évalue à ſix boiſſeaux d'environ vingt livres peſant chacun, ne ſe vendoit que cinq drachmes. Il ſuit de-là, & que les eſpèces étoient rares, & qu'on vivoit à très-bon marché. Un bœuf, du temps de Solon, ſe vendoit ſeulement cinq drachmes; un cochon, trois drachmes, du temps de Socrate. Telle étoit la modicité du prix des choſes néceſſaires à la vie.

Cependant depuis l'expédition de Xerxès, Athènes s'adonnoit au commerce. La marine lui en avoit ouvert les canaux : mais il étoit fort borné. Xénophon, dans ſon *Traité des revenus*, exhorte les Athéniens à ne rien négliger pour le rendre floriſſant ; à favoriſer ceux qui l'exercent, citoyens ou étrangers ; à leur faire même des avances avec les ſûretés convenables, & à leur fournir des vaiſſeaux : il ſuppoſe (ce qui devroit être une règle de gouvernement,) que la richeſſe des particuliers fait la richeſſe de l'état : il commande ſur-tout l'exploitation des mines du pays ; les matières que l'on trouve chez ſoi, & l'induſtrie à les mettre en œuvre, étant le fonds de commerce le plus avantageux.

Commerce des Athéniens.

Si les richeſſes font le bonheur d'un état.

Je ne parle point de Corinthe, ni des colonies commerçantes, telles que Syracuſe : nous ſavons ; en général, qu'elles étoient riches & corrompues. Les modernes ont beaucoup perfectionné la théorie du commerce. On ne peut douter qu'il ne procure aux états de grandes reſſources, quand il eſt dirigé ſur de bons principes. Mais comment a-t-on dû s'imaginer que l'opulence étoit la baſe du bonheur des états ? comment a-t-on pu négliger les mœurs, l'éducation, les lois, & abandonner les citoyens à une funeſte dépravation, pour concentrer la politique dans le cercle

étroit des finances ? L'hiſtoire fournit tant d'exemples de nations corrompues par les richeſſes, qui n'ont jamais été plus près de leur ruine, que lorſqu'elles ſembloient diſpoſer des tréſors de l'univers ! Un ſage gouvernement protégera le commerce, tâchera d'améliorer les finances, ſur-tout en y appliquant l'économie, mais il n'oubliera jamais que l'eſſentiel eſt d'avoir de bons citoyens.

Commerce d'Alexandrie.

Alexandrie, ſous les Ptolémées, devint bientôt floriſſante par le commerce, juſqu'à faire oublier Tyr & Carthage. Un canal de communication, que Philadelphe fit creuſer depuis Coptus à la mer Rouge, bordé d'hôtelleries pour la commodité des marchands, attira tout le commerce de l'Aſie méridionale. L'Egypte, guérie de ſon ancienne ſuperſtition, aima la mer autant qu'elle l'avoit abhorrée. On fait monter la marine de Philadelphe à ſix-vingts vaiſſeaux d'une grandeur extraordinaire, & à quatre mille autres navires.

Canal de communication avec la mer Rouge.

Marine & navigation.

Depuis l'invaſion des Perſes, la marine s'étoit beaucoup perfectionnée. Les vaiſſeaux ou galères conſidérables avoient pluſieurs rangs de rames, & portoient environ deux cents hommes. Je n'entreprends pas d'éclaircir ici les difficultés ſur ces rangs de rames, placés obliquement, & quelquefois fort multipliés pour la parade. Je me

contente ſeulement d'obſerver quelques faits concernant la navigation. La flotte d'Alexandre, deſcendant l'Indus, arriva à Suſe dix mois après, ayant navigué trois mois ſur le fleuve & ſept ſur la mer de l'Inde, de Patale à Suſe. Juſqu'alors les Grecs n'avoient point connu l'Océan, dont le flux & reflux devint pour eux un ſpectacle étrange. Dans la ſuite, le trajet de la côte de Malabar à la mer rouge ſe fit en quarante jours, ſelon Pline *. Alexandre & ſes ſucceſſeurs croyoient que le Pont-Euxin communiquoit à l'Océan. Cette ignorance doit moins nous étonner que les courſes hardies des navigateurs, en un temps où l'on avoit ſi peu de ſecours parmi tant d'obſtacles. Le globe étoit inconnu, & l'on manquoit de guide ſur les mers.

Les Grecs en général, ces grands écrivains qui ont laiſſé tant de précieux monumens de poéſie, d'hiſtoire, d'éloquence, de philoſophie même, ont trop négligé d'écrire ſur des objets de pratique, dont la connoiſſance intéreſſe la ſociété. Combien les modernes leur ſont ſupérieurs à cet égard ! Que de lumières n'a-t-on pas répandu depuis quelque temps ſur l'agriculture & les arts & le commerce, par des écrits d'autant

* *Liv. 6. chap. 23.*

plus eſtimables qu'ils ont pour but une utilité certaine !

§. II.

ARCHITECTURE. SCULPTURE. PEINTURE. MUSIQUE.

Quand les richeſſes ont amené le goût du luxe chez un peuple induſtrieux, il ne faut qu'un génie puiſſant pour y faire briller les beaux arts. Périclès les anima tous. Ils continuèrent pendant l'eſpace de deux ſiècles à produire des chefs-d'œuvre. L'architecture éleva ces monumens ſuperbes, dont les proportions enchantent les yeux, tandis que les maſſes égyptiennes ne pouvoient que les étonner. Les trois ordres d'architecture grecque, le Dorique, l'Ionique & le Corinthien, ſubſiſtent comme une règle immuable. L'ordre Toſcan eſt groſſier; le Compoſité, quoique plus orné que le Corinthien, eſt moins parfait; les beautés gothiques ne ſont que de brillans défauts. Il a fallu revenir à la noble ſimplicité des anciens, pour égaler ou pour ſurpaſſer leurs ouvrages. Quelles difficultés ne vainquoient-ils pas? On ignoroit encore l'uſage des grues au temps de Thucydide.

Architecture.

Les trois ordres grecs, les plus parfaits.

Loi d'Ephèſe pour les architectes.

De ſomptueux édifices ſont une dépenſe ruineuſe pour les états même, ſi l'on n'y procède pas avec une ſage économie. Vitruve rapporte & loue une loi d'Ephèſe, qui prévenoit de grands abus en ce genre. L'architecte, avant que d'entreprendre quelque ouvrage public, devoit en déclarer le prix, & engager tous ſes biens. Si la dépenſe n'excédoit point le marché, on le récompenſoit; ſi elle étoit plus forte d'un quart, le public payoit ce ſurplus; ſi elle montoit au-delà, c'étoit ſur le compte de l'architecte.

La ſculpture perfectionée par Phidias.

Avant Périclès, la ſculpture n'avoit preſque rien produit que d'informe. Les ſtatues des Grecs, comme celles des Egyptiens, avoient les bras pendans collés ſur le corps, les jambes & les pieds joints l'un contre l'autre, ſans geſte, ſans attitude & ſans élégance. Phidias d'Athènes perfectionna ce bel art, parce qu'il uniſſoit beaucoup de connoiſſances à un talent ſupérieur. Une ſtatue qu'il avoit faite pour être placée ſur une colonne, parut hideuſe; celle d'Alcamène, ſon concurrent, parut admirable: *Placez-les où elles doivent être*, dit Phidias. On vit alors quelle ſupériorité lui donnoit la ſcience de l'optique. Sa Minerve d'or & d'ivoire, haute de vingt-ſix coudées, l'ayant expoſé à l'ingratitude d'Athènes, il ſe vengea par ſon Jupiter Olympien.

qu'il fit en Elide, & dont il avoit pris l'idée dans Homère.

Miron d'Athènes, Polyclète & Lyſippe de Sicione, Praxitèle, Scopas de Paros, furent auſſi de très-célèbres ſculpteurs. On comptoit plus de ſix cents ouvrages de Lyſippe. Alexandre ne permettoit à aucun autre de faire ſa ſtatue, comme il ne permettoit qu'au ſeul Apelle de le peindre. Les deux Vénus de Praxitèle excitoient l'admiration. Il en donna le choix, pour le même prix, aux habitans de Cos, qui préférèrent la moins belle, parce qu'elle étoit voilée, & l'autre nue, exemple de pudeur qu'on loueroit même dans les Spartiates. Nos grands artiſtes modernes étudient la nature dans les ſtatues antiques, dont pluſieurs ont échappé aux injures du temps. Rien ne fait plus d'honneur au goût des anciens.

Autres ſculpteurs célèbres.

Lyſippe.

Praxitèle.

Les miracles que Pline & d'autres auteurs racontent de la peinture grecque, ne peuvent ſe conſtater, & paroiſſent d'autant moins croyables que, de l'aveu même de Pline, les Grecs employoient ſeulement quatre couleurs, le blanc, le jaune, le rouge & le noir. Ils connoiſſoient à la vérité cette gradation imperceptible de lumières, ce clair-obſcur qui tient le milieu entre les jours & les ombres, qui fait ſortir les

Peinture en Grèce.

figures & fait paroître les enfoncemens ; mais on a tout lieu de douter qu'ils en tiraſſent les mêmes effets qu'on admire de nos jours. Des fruits peints que les oiſeaux viennent becqueter, des chevaux peints qui font hennir les chevaux, tiennent peut-être de ce merveilleux dont Pline a trop chargé ſon ouvrage. Qu'auroit-il dit, s'il avoit vu les tableaux de Raphaël & de Rubens ?

Merveilles plus que douteuſes.

Différentes eſpèces de peinture.

La peinture *encauſtique* conſiſtoit à appliquer, par le moyen du feu, ſur le bois ou ſur l'ivoire, des cires de différentes couleurs. Le comte de Cailus en a retrouvé le ſecret. Les anciens ne connoiſſoient point la peinture à l'huile ; Pline fait entendre qu'on ne commença que ſous Néron à peindre ſur la toile. Il aſſure que les grands maîtres peignoient rarement à freſque. Nous avons pluſieurs morceaux de moſaïque de l'antiquité ; on ne peut les admirer comme tableaux.

Peintres célèbres.

Polygnote.

Parmi les peintres célèbres, il ſuffit de nommer Polygnote, que le conſeil des Amphictyons remercia, par un décret, d'avoir peint gratuitement la guerre de Troie dans un portique d'Athènes, & qui, en vertu du même décret, devoit être défrayé par-tout où il paſſeroit ; Apollodore, qui inventa l'uſage du clair-obſcur,

Apollodore.

& avant lequel, ſelon Pline, aucun tableau n'arrêtoit les ſpectateurs; Zeuxis, qui, devenu fort riche, donnoit ſes ouvrages, *parce que*, diſoit-il orgueilleuſement; *on ne pouvoit les payer*; Parrhaſius, que Zeuxis, après avoir trompé des oiſeaux par une peinture de raiſins, reconnut, dit-on, pour ſon vainqueur, après avoir été trompé par un rideau qu'il avoit peint; Pamphile, qui le premier joignit les ſciences à la peinture, & qui exigeoit de chacun de ſes élèves un talent par an; Timanthe, célèbre par ſon tableau d'Iphigénie, où il avoit voilé la douleur inexprimable d'Agamemnon; Apelle, diſciple de Pamphile & peintre d'Alexandre, qui expoſoit ſes ouvrages aux yeux des paſſans, pour profiter de leurs critiques; Protogène, rival d'Apelle, dont celui-ci faiſoit l'éloge, mais en ajoutant qu'*il ne ſavoit pas quitter le pinceau*, c'eſt-à-dire, qu'il péchoit par un excès d'exactitude & de correction.

Zeuxis. Parrhaſius. Pamphile. Timanthe. Apelle. Protogène.

Les honneurs & les récompenſes qu'on prodiguoit, aux artiſtes étoient ſans doute le meilleur moyen d'aiguillonner & de perfectionner les talens. On ne peut reprocher que l'excès aux Athéniens. Plus ils ſentoient vivement le prix des beaux-arts, plus ils auroient dû ſentir la ſupériorité des vertus, des belles actions, &

Récompenſes des artiſtes, portées à l'excès.

du mérite eſſentiel qui, au lieu d'amuſer les citoyens, les éclaire & les gouverne pour aſſurer leur bonheur. Quand les talens agréables ſont plus conſidérés que les autres, quand ils abſorbent les récompenſes dues aux ſervices, quand on épuiſe pour eux des richeſſes que réclame la patrie, quand on ſe pique de les apprécier en regardant tout le reſte avec dédain; alors les mœurs, les lois, les principes, le gouvernement, tout menace ruine.

Corruption qui en réſulte.

La ville d'Athènes l'éprouva. Tandis qu'elle s'occupoit ſérieuſement de ſtatues, de tableaux & de ſpectacles, la courtiſane Phryné, maîtreſſe de Praxitèle & de tant d'autres, eut l'effronterie de s'engager à rebâtir Thèbes, pourvu qu'une inſcription portât: *Alexandre a détruit Thèbes, & Phryné l'a rétablie.* Zeuxis, couvert de pourpre & d'or, étaloit faſtueuſement ſon orgueil aux jeux olympiques. Parrhaſius ſe montroit avec inſolence, une couronne d'or ſur la tête, vers le même temps où Socrate & Phocion burent la cigue.

Importance attachée à la muſique.

Une choſe des plus remarquables dans les mœurs de l'ancienne Grèce, eſt l'importance qu'on attachoit à la muſique. Elle faiſoit en quelque ſorte partie de la conſtitution; elle tenoit aux lois mêmes. L'auſtère Sparte y don-

noit ſes ſoins, comme à un objet de ſi grande conſéquence, que toute innovation en muſique étoit ſévèrement défendue. Platon ſoutient la néceſſité de cette loi, dont je n'imagine pas d'autre motif que l'extrême ſenſibilité des Grecs, & la vive impreſſion que faiſoit ſur eux l'harmonie.

Son utilité réelle.

On avoit éprouvé les avantages de cet art, ſoit pour civiliſer les peuples & adoucir les mœurs ſauvages, ſoit pour exciter le courage dans les combats, ſoit pour inſpirer l'amour de la vertu, & animer aux grandes actions par les louanges des grands hommes; car le chant & la poëſie tendoient à ce but. En un mot, la muſique entroit eſſentiellement dans l'éducation de la jeuneſſe. Polybe, ce grave & judicieux auteur, obſerve qu'elle étoit ſi néceſſaire aux Arcadiens en particulier, qu'une de leurs villes (Cynèthe), l'ayant négligée, devint fameuſe par des excès de férocité & de barbarie, dont il y avoit ailleurs peu d'exemples. Plutarque, après les plus célèbres philoſophes, repréſente la muſique comme un admirable moyen de calmer les paſſions, de régler l'eſprit & le cœur. Mais il s'agit d'une muſique mâle, ſimple, majeſtueuſe, qui n'avoit rien de cette licencieuſe molleſſe, que Platon & Ariſtote reprochoient au théâtre

de leur ſiècle. On doit appliquer leurs principes à la poëſie & à la danſe, compriſes l'une & l'autre dans l'idée générale de muſique. Les Romains laiſsèrent aux eſclaves un art ſi eſtimé des Grecs.

Muſique ancienne. La lyre au commencement n'avoit que trois cordes. Timothée, ſous le règne de Philippe, les multiplia juſqu'à onze; on y en ajouta d'autres par la ſuite. C'eſt un problême entre les ſavans, ſi les anciens connoiſſoient le *contre-point*, ou les concerts à pluſieurs parties. Leur muſique étoit diviſée en dix-huit tons, qu'ils marquoient par des caractères particuliers. La gamme, inventée au onzième ſiècle par Gui d'Arezzo, a rendu l'art infiniment plus facile; & il paroît qu'en ce genre, comme en beaucoup d'autres, les modernes ſont fort ſupérieurs aux anciens. On peut conſulter l'ouvrage de M. Burette, dans les mémoires de l'academie des belles-lettres, tome V.

§. III.

ART MILITAIRE.

Art militaire. Tous les beaux-arts, en ſe perfectionnant, n'empêchèrent pas les progrès de l'art militaire. C'eſt à la diſcipline des troupes, à l'habileté des généraux, qu'il faut attribuer tant de victoires

des Grecs. J'entrerai encore dans quelques détails ſur leur milice; car il importe d'avoir une idée des reſſorts, qui ont produit les grands événemens, & décidé le deſtin des nations.

Les citoyens naiſſoient pour défendre la patrie, ils devoient être ſes ſoldats; & l'eſprit républicain, l'amour de la liberté & de la gloire faiſoient naturellement des héros. Un Spartiate marchoit aux combats depuis trente ans juſqu'à ſoixante. Les jeunes gens & les vieillards gardoient la ville; ils y vivoient plus durement que les autres à l'armée. La guerre ſeule tempéroit un peu l'auſtérité de ce peuple, dont toutes les inſtitutions avoient la guerre pour fin. Lycurgue avoit trouvé le ſecret de leur en faire un plaiſir. Quant aux Athéniens, dès l'âge de dix-huit ans ils s'engageoient au ſervice de la république par un ſerment ſolemnel, & ils portoient les armes juſqu'à ſoixante ans. Des hommes qui combattent pour leurs biens, pour leurs femmes & leurs enfans, ſur-tout pour leur liberté, doivent être ſupérieurs aux guerriers ordinaires; & cependant que ne ſont pas dans les nations modernes la diſcipline & même l'honneur ? Citoyens ſoldats.

Quand les guerres devinrent longues, & ſe firent dans des pays éloignés, il fallut pourvoir à la ſubſiſtance des troupes. Périclès établit une Paye des troupes.

paye pour les ſoldats. Le fantaſſin avoit quatre oboles, le cavalier une drachme, le matelot trois oboles. On a vu les Spartiates mêmes ſoudoyés en Aſie par les Perſes.

Armes des Grecs. Les armes des Grecs étoient le caſque, la cuiraſſe, le bouclier, l'épée, la lance & le javelot, l'arc & les flèches. Ces armes ſe perfectionnèrent avec le temps. Iphicrate, un des derniers généraux athéniens célèbres dans l'hiſtoire, rendit les boucliers plus courts & plus légers, les épées & les piques plus longues; il fit faire des cuiraſſes de lin, trempé dans du vinaigre mêlé de ſel, qui étoient, dit-on, meilleures que celles de fer: choſe difficile à comprendre. Il exerçoit continuellement les troupes aux évolutions militaires, & cette partie importante acquit beaucoup de perfection.

Infanterie & cavalerie. L'infanterie faiſoit la force des armées grecques. Ils avoient abandonné les chars, ſi communs autrefois & ſi inutiles, ou plutôt ſi dangereux. Leur cavalerie, très-peu nombreuſe faute de chevaux, combattoit en bon ordre. On ne connoiſſoit ni étriers, ni ſelles, ni bottes, & l'on ſavoit s'en paſſer. Ce que l'hiſtoire rapporte des Numides, eſt plus étonnant. Sans mords, ſans brides, ils gouvernoient parfaitement leurs chevaux. Tant l'habitude & l'induſtrie peuvent ſuppléer

ſuppléer à des ſecours que nous jugeons néceſſaires.

Dans ſes guerres de Sparte contre les Meſſéniens, la ville d'Ithome, par ſa ſeule poſition ſur une montagne, avoit ſoutenu un ſiège de dix-neuf ans. L'art de la guerre étoit donc encore dans ſon berceau. Il fit des progrès rapides à meſure que la Grèce s'éclaira, & que les peuples réfléchirent ſur leurs intérêts. Les campemens avantageux, les belles diſpoſitions de bataille, les manœuvres ſavantes, les ſecrets de l'attaque & de la défenſe des places, ne furent plus des ſecrets. On employa toutes ſortes de machines de guerre, catapultes, baliſtes, tours mobiles, tortues, béliers, dont la deſcription ſe trouve par-tout. Il ne faut que lire les ſièges de Syracuſe & de Tyr, pour concevoir ce que le génie & le courage fourniſſoient de reſſources aux anciens.

Art des ſièges.

Machines.

Je n'ai pas beſoin de répéter que la vigueur de la diſcipline, les récompenſes & les peines, la paſſion de la gloire & la crainte de l'infamie, furent les principales cauſes qui donnèrent aux Grecs tant de ſupériorité ſur leurs ennemis. Ils ne négligeoient aucun moyen de former des hommes invincibles. Quoique les Spartiates fuſſent accoutumés dès l'enfance à braver la mort, ils portoient

Moyens d'exciter le courage.

à la guerre des habits rouges afin que le ſang des bleſſés ne parût point. Dans tous les genres, on doit aider la nature ; & quelquefois de petites choſes en apparence produiſent de grands effets. Que ne peuvent donc pas produire les deux grands mobiles du cœur humain, l'eſpérance & la crainte, lorſque leur action eſt dirigée avec ſageſſe ?

CHAPITRE II.

Les Belles-Lettres.

§. I.

POÉSIE.

UN goût délicat, une imagination vive, un génie facile & fécond, une langue riche & harmonieuſe, des talens ſupérieurs excités par l'émulation la plus ardente : c'eſt ce qui a procuré aux Grecs l'avantage d'être, en fait de littérature, les maîtres & les modèles de tous les peuples éclairés. Leur langue incomparable ſe plioit à tout, embelliſſoit tout. Sous la plume d'Homère, elle réuniſſoit déja les graces, la force, la majeſté; elle étoit digne de Jupiter ou de Vénus. Ce qui prouve évidemment, ſi je ne me trompe, qu'avant Homère il y avoit eu de bons écrivains; car les langues ſe forment avec lenteur, & ne peuvent ſe perfectionner que par les travaux littéraires.

Avantages des Grecs pour la littérature.

Leur langue.

La poéſie a devancé preſque toujours les autres genres de littérature; ſans doute parce

Origine & objets de la poéſie.

qu'elle eſt le fruit de l'imagination & du ſentiment, & qu'on exerce ces deux facultés avant la raiſon. Une eſpèce d'inſtinct porte les hommes ſenſibles à chanter leurs plaiſirs, leur bonheur, les dieux qu'ils adorent, les héros qu'ils admirent, les faits qu'ils veulent graver dans la mémoire; & leur apprend à ſe ſervir de la meſure ou de la rime, pour rendre leurs idées avec plus d'énergie & plus d'agrément. Auſſi trouve-t-on des vers chez les ſauvages. La vivacité des paſſions a contribué aux progrès de ce bel art; mais l'intérêt de l'humanité en a été ſouvent l'objet. Le but de l'Iliade eſt d'étouffer parmi les Grecs une fatale diſcorde, & d'exciter en eux l'héroïſme, par le ſpectacle des exploits de leurs ancêtres. Si les vertus pacifiques avoient été mieux connues, ſi Homère en avoit ſenti les avantages, il les eût vraiſemblablement célébrées.

Tragédie. Ses poëmes ſont la ſource de l'art dramatique, inventé du temps de Solon. En repréſentant ſur le théâtre, des actions qui plaiſoient à la lecture, on augmenta le plaiſir & l'utilité. Eſchyle, le vrai fondateur de la tragédie, (les farces de Theſpis ne méritoient pas ce nom,) employa la pitié & la terreur pour ébranler le cœur humain. Il vivoit du temps de l'invaſion de Xerxès, & ſes pièces inſpiroient la haine de

la tyrannie. Sophocle parut avant la mort d'Eſchyle, lui diſputa le prix, l'emporta, rendit la tragédie plus intéreſſante, par la régularité du plan & par la nobleſſe du ſtyle. Euripide, ſon rival, y ajouta cette philoſophie, qui met la morale en action pour faire aimer la vertu.

Son utilité.

Il eſt difficile de croire que le but de ces poëtes ait été principalement de guérir les paſſions par la force du pathétique. Mais il eſt certain qu'en cherchant les ſuffrages des ſpectateurs, ils leur donnoient d'excellentes leçons de ſageſſe, & que le théâtre ne retentiſſoit point de maximes propres à corrompre les mœurs. Combien les repréſentations théâtrales ne ſeroient-elles pas utiles, ſi le charme du plaiſir n'y ſervoit que de véhicule aux ſentimens nobles & vertueux?

Comédie ancienne, moyenne & nouvelle.

La comédie ſur-tout, en exerçant le ridicule contre le vice, pourroit être une des meilleures écoles pour la ſociété. On ne conçoit pas comment les Athéniens, après avoir goûté la morale de leurs poëtes tragiques, étoient capables d'applaudir aux bouffonneries indécentes d'un Ariſtophane. Ils faiſoient preſque un crime à Euripide d'avoir mis dans la bouche d'Hyppolite ces paroles: *Ma langue a prononcé le ſerment, mais mon cœur n'y a point conſenti;* quoique le ſerment dont il s'agiſſoit parût contraire au

Licence accordée à Ariſtophane.

devoir. Et dans le même temps ils ſouffroient qu'on jouât les dieux, le gouvernement, les magiſtrats, les Socrates, dans des piéces qui révoltoient également la religion & l'honnêteté publique. L'*ancienne* comédie n'eut aucun frein ; elle immola tout à la ſatire ; & ce que nous avons encore d'Ariſtophane fait à cet égard, la honte d'Athènes. La comédie *moyenne*, née ſous les trente tyrans, déguiſa ſeulement les noms, & outragea les perſonnes : elle aiguiſa plutôt qu'elle n'amortit la malignité du peuple. Enfin, Alexandre réprima cette audacieuſe licence. La *nouvelle* comédie peignit les mœurs ſans bleſſer les citoyens ; elle préſenta un miroir, ſuivant l'expreſſion de Boileau, où chacun pouvoit reconnoître ſon image, rire de ſes propres travers, & apprendre agréablement à ſe corriger. Ménandre brilla dans cette immenſe carrière. Nous avons perdu ſes ouvrages, qu'on ne ſauroit trop regretter, puiſqu'ils ont formé le goût de Térence, ſon imitateur, qui empruntoit de lui preſque tout le fond de ſes pièces.

Vraie comédie.

Il faut être, comme madame Dacier, bien idolâtre de l'antiquité, pour ne pas convenir que nos grands poëtes ſont beaucoup au-deſſus des Grecs dans l'art dramatique. En reconnoiſſant que ceux-ci ont été nos maîtres, ne nous aveu-

Les modernes, ſupérieurs dans l'art dramatique.

glons point juſqu'à encenſer leurs défauts, aux dépens de la juſtice due à leurs émules. La prodigieuſe fécondité des anciens prouveroit ſeule qu'ils n'étoient que médiocrement délicats dans la conduite & la compoſition de leurs pièces. On en comptoit environ cent trente de Sophocle.

Fureur des Athéniens pour le théâtre.

La fureur des Athéniens pour les ſpectacles, les prix qu'ils adjugeoient aux poëtes, l'honneur d'être préféré publiquement à ceux qui couroient la même carrière, tout accéléra les progrès d'un art ſi intéreſſant. Il nous a fallu des ſiècles pour ſubſtituer le bon goût aux farces groſſières de nos aïeux ; Athènes au contraire eut bientôt ſon Sophocle & ſon Euripide. Ce peuple frivole fit, en quelque ſorte, du théâtre une affaire d'état. On pourroit l'en louer, ſi l'avantage des mœurs en avoit toujours été l'objet ; mais Ariſtophane & ſes ſemblables étoient autoriſés à répandre le poiſon dans la république. Quelle idée doit-on avoir d'un état où des bouffons ont le droit d'inſulter à la vertu même, & le pouvoir de ſoulever contre elle les cioyens ?

Autres genres de poéſie.

Tous les autres genres de poëme, l'ode, l'élégie, la poéſie paſtorale, l'épigramme, nous ſont venus de la Grèce. Les Romains les ont perfectionnés. Il eſt dans l'ordre de la nature,

que le génie profite des anciens modèles, en observe les défauts, & en imite les beautés avec plus de goût.

§. II.

HISTOIRE.

L'hiſtoire très-ancienne chez les Grecs.

Une des principales obligations que nous avons aux Grecs, eſt de nous avoir fait connoître l'hiſtoire. Des amas confus de faits ſans ordre, de traditions ſouvent abſurdes, ſouvent altérées, qui tenoient lieu d'annales à preſque toutes les nations n'ont ſervi qu'à perpétuer leur ignorance, juſqu'à ce que l'art d'écrire étant devenu commun, des auteurs plus ou moins judicieux ont recueilli, examiné, mis en ordre les matériaux hiſtoriques, pour en faire un corps d'inſtructions intéreſſantes. Quelques fables qui aient dû ſe gliſſer dans les ouvrages de cette eſpèce, quand ils embraſſoient des antiquités dont les monumens n'exiſtoient point, on y trouve des vérités précieuſes ; & ce qui n'eſt peut-être pas moins précieux, on y apprend par les fables mêmes, à ſuſpendre ſon jugement, à former des doutes néceſſaires pour découvrir la vérité. Les erreurs des anciens, après avoir trompé long-temps

une foule d'eſprits crédules, ont fait naître les règles de critique, par leſquelles nous devons nous garantir de l'erreur.

Hérodote d'Halicarnaſſe, ville de Carie, eſt regardé comme le père de l'hiſtoire. Il naquit peu d'années avant l'expédition de Xerxès dans la Grèce. Son ouvrage commence à Cyrus, & finit au combat naval de Mycale. Ses digreſſions ſur les Egyptiens & ſur d'autres peuples ſont en partie fabuleuſes, parce qu'elles ſont pleines des traditions de leurs prêtres; & il n'eſt pas même toujours croyable ſur les circonſtances des événemens de ſon ſiècle. Il aimoit trop le merveilleux pour bien diſcerner le vrai. On le voit débiter, avec un air de candeur, de ces fictions brillantes qui ont attiré à la Grèce le reproche de fauſſeté (*Græcia mendax*). S'il ne les aſſure pas toujours, il paroît les croire. Comparé cependant à nos anciens auteurs de chroniques, non-ſeulement pour la forme, mais encore pour le fond, il mérite les plus grands éloges *. Hérodote.

Cet hiſtorien vouloit plaire aux Grecs; il flatta leur vanité crédule. La lecture qu'il fit de ſon ouvrage aux jeux olympiques, & enſuite Son exemple anime Thucydide.

* Voyez *Tome I*, *page* 318 de cet ouvrage.

dans une des plus grandes fêtes d'Athènes, lui attira des applaudiſſemens univerſels. Thucydide encore jeune en fut témoin. Tranſporté lui-même d'une ſorte d'enthouſiaſme, il verſa des larmes comme à une tragédie. L'auteur, qui s'apperçut de cette marque de ſenſibilité, exhorta le père du jeune homme à le cultiver avec tout le ſoin poſſible. Un exemple ſuffit quelquefois pour exciter le talent & pour le fixer à ſon objet ; un exemple peut faire un grand homme.

Thucydide. Thucydide ſe livra donc à l'étude. Il ſervit dans la guerre du Péloponnèſe : & toujours occupé du projet d'en écrire l'hiſtoire, il examina tout, il raſſembla des matériaux, il fit des mémoires exacts. Un exil de vingt ans lui procura le loiſir de travailler. De retour dans ſa patrie, après l'expulſion des trente tyrans, il mit la dernière main à ce bel ouvrage, qui contient les vingt & une premières années de la guerre. La gravité du ſtyle & la ſageſſe des réflexions font aſſez connoître que l'auteur cherchoit moins à plaire qu'à inſtruire.

Mauvaiſe critique de Denys d'Halicarnaſſe. Denys d'Halicarnaſſe, qu'on vante comme un bon hiſtorien & un bon critique, en faiſant le parallèle d'Hérodote & de Thucydide, met le premier au-deſſus de l'autre, pour des raiſons que je ne crois dignes ni d'un critique, ni d'un

hiſtorien. Il blâme le dernier ſur le choix de ſon ſujet, ſur la triſteſſe des ſpectacles qu'il offre au lecteur, ſur le manque d'épiſodes & de digreſſions, ſur la ſévérité avec laquelle il relève les fautes d'autrui, &c. Des critiques ſévères blâmeroient plutôt Thucydide & Hérodote, d'avoir mis dans l'hiſtoire tant de harangues, qui l'embelliſſent quelquefois aux dépens de l'exacte vérité.

Xénophon & Ctéſias étoient contemporains de Thucydide, mais plus jeunes. Je les ai déja fait connoître. Le premier, outre la Cyropédie & l'expédition des Dix-mille, a continué l'hiſtoire grecque depuis le retour d'Alcibiade en Attique. Pour un philoſophe, diſciple de Socrate, il paroît ſouvent trop crédule, mais il reſpecte infiniment la religion. Polybe de Mégalopolis, élève de Philopémen, ami du grand Scipion, mérite la préférence ſur tous les hiſtoriens grecs, & ſur la plupart des latins. Son *Hiſtoire univerſelle* renfermoit tous les événemens depuis les premières années de la ſeconde guerre punique, juſqu'à la conquête de Macédoine; il n'en reſte que les cinq premiers livres avec des fragmens. Denys d'Halicarnaſſe dit que la lecture de Polybe eſt inſoutenable, parce qu'il ne ſait pas arranger les mots. Ce critique étoit amoureux de belles

Xénophon & Ctéſias.

Polybe.

phraſes, & préféroit certainement les mots aux choſes. Brutus jugeoit mieux : il étudioit encore Polybe la veille de la bataille de Pharſale.

Denys d'Halicarnaſſe.

Les *Antiquités Romaines* de Denys d'Halicarnaſſe, écrites ſous le règne d'Auguſte, ſont un ouvrage fort vanté, qui contient beaucoup de détails intéreſſans ſur les mœurs & les coutumes de l'ancienne Rome; mais où la critique découvre les préjugés d'un Grec ſuperſtitieux, appliqué à donner une origine grecque aux choſes remarquables. Ses onze premiers livres, que le temps a épargnés, ne conduiſent qu'à l'an de Rome 312. Les neuf derniers ſont perdus.

Diodore de Sicile.

Diodore de Sicile, copiſte de Ctéſias & fort décrié, comme nous l'avons vu ailleurs, vivoit du temps de Céſar & d'Auguſte. Sa *Bibliothèque hiſtorique* remonte aux ſiècles fabuleux, même à l'origine du monde, & finit à la guerre des Gaules. Il n'en reſte que quinze livres. Cet auteur, qui avoit voyagé pour s'inſtruire, reſſemble trop à ces voyageurs ſans philoſophie, dont la crédulité ou les menſonges ont rempli l'hiſtoire d'incertitudes.

Plutarque.

Il n'y a aucun hiſtorien grec plus utile que Plutarque, contemporain de Nerva; parce qu'il fait connoître les hommes, ſur-tout les hommes

célèbres, & que la ſaine morale eſt l'ame de ſes écrits. Il s'eſt trompé quelquefois, mais il inſtruit & intéreſſe preſque toujours.

§. III.

ELOQUENCE.

Avant Périclès, Athènes avoit eu des haranguеurs; car la tribune aux harangues étoit un théâtre ouvert au zèle & à l'ambition. C'eſt pourtant à Périclès qu'on attribue l'origine de la véritable éloquence, qui réunit l'art de convaincre par la raiſon, au talent de perſuader par le ſentiment. Elle ne pouvoit manquer de fleurir dans une ville, où les honneurs & la fortune étoient le fruit des ſuffrages populaires; où elle donnoit un empire ſur les délibérations, ſur la république même; où l'homme le plus éloquent devenoit auſſi le plus puiſſant. Éloquence à Athènes.

Ne ſoyons pas étonnés que Démoſthène, excité par un tel motif, ait fait de ſi grands efforts pour exceller dans cette carrière. La foibleſſe de ſa voix & un défaut de langue lui attirèrent des huées, la première fois qu'il harangua. Un comédien, à qui il témoignoit ſon déſeſpoir, le Démoſthène. Ses travaux.

conſola en diſant que le remède étoit facile. Il lui fit réciter quelques vers ; il les répéta enſuite avec tant de force & de grace, que Démoſthène les trouva tout différens. Cette expérience apprit au jeune orateur, que le ſuccès dépendoit en grande partie de l'action. Il ſe bâtit un ſouterrain pour s'exercer des mois entiers, ſans diſtraction & ſans relâche. Tantôt il alloit déclamer au bord de la mer pour s'accoutumer au bruit ; tantôt il déclamoit en marchant, en grimpant, avec de petits cailloux dans la bouche, pour ſe délier la langue. De quoi n'eſt pas capable l'amour du travail & le deſir du ſuccès ! Démoſthène força la nature, & régna par ſon éloquence. Eſchine étoit foible devant lui ; Démade ni Phocion même ne purent lui tenir tête. Ce foudre écraſoit tout : Philippe le redoutoit plus que les flottes & les armées d'Athènes.

Iſocrate, orateur médiocre.

On attribue la corruption de l'éloquence à Démétrius de Phalère, qui préféra un ſtyle fleuri à la véhémence & à la vigueur de ſes devanciers. Je ne ſais ſi le fameux Iſocrate ne devroit pas être regardé plutôt comme le modèle de ce mauvais goût. Cicéron l'appelle quelque part un grand orateur ; mais il dit ailleurs que ſon genre d'éloquence, plus propre à l'appareil qu'à l'action, a été banni du barreau & relégué

dans les gymnaſes *. Iſocrate en effet ne brille que par une élégance froide. Il ne remue point ; il diſſerte. Comme les talens extérieurs lui manquoient, il ſe borna au travail de la compoſition, & au métier de rhéteur qui lui valut de groſſes ſommes. On dit que Démoſthène prit des leçons d'un autre, parce qu'il n'étoit pas aſſez riche pour payer les ſiennes.

Sophiſtes rhéteurs.

Dès que l'art oratoire fut en crédit, il s'éleva des maîtres pour l'enſeigner. Les ſophiſtes en général s'érigèrent en rhéteurs. Leurs préceptes & leurs exemples doivent être contagieux. Au lieu de ſuivre les principes de la vérité & de la nature, ils apprenoient à dénaturer tous les objets, à changer le petit en grand, à donner au faux les couleurs du vrai, à ſoutenir indifféremment le pour & le contre, à éblouir enfin par des preſtiges, dont l'impreſſion ne pouvoit être durable. Il falloit un philoſophe tel qu'Ariſtote, ou un orateur tel que Cicéron, pour donner une bonne rhétorique. Encore n'y a-t-il que l'étude des grands modèles, que l'exercice fréquent, & par-deſſus tout le talent & le génie, qui puiſſent faire les vrais orateurs.

* *Orat.* 41.

On doit étudier l'éloquence dans les Philippiques & d'autres chefs-d'œuvre ſemblables. De bonnes règles dirigent le goût : de bons modèles l'animent & le forment.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Les Sciences.

§. I.

PHILOSOPHIE.

QUAND les eſprits ſont en mouvement, & que la curioſité, l'émulation, ou d'autres motifs, les portent à l'étude, tous ne peuvent ſuivre la même carrière ; & ſi les belles-lettres ont un attrait invincible pour les uns, les ſciences ne ſont pas moins propres à charmer les autres. La paſſion de ſavoir & l'amour de la vérité ſe développent au milieu même des Muſes. Dès que les plaiſirs de la raiſon commencent à être connus, ceux de l'imagination s'émouſſent pour les eſprits ſérieux & actifs, qui préfèrent le ſolide à l'agréable, ou plutôt qui trouvent l'agrément dans le vrai. L'homme, la ſociété & la nature, leur offrent une matière immenſe de réflexions & de recherches. Ils embraſſent la philoſophie, parce qu'ils ne trouvent point ailleurs de quoi ſatisfaire leurs penchans.

Comment les eſprits ſe tournent aux ſciences.

Objet des premiers philoſophes.

Les premiers philoſophes furent des ſages, principalement appliqués à l'étude & à la pratique des devoirs. Ils méditoient ſur ce qui peut aſſurer le bonheur des particuliers & celui des états; ils rapportoient à ce but les plus profondes contemplations; ils ne connoiſſoient ni les vaines ſubtilités, ni les diſputes de mots, ni l'eſprit de ſyſtême & de ſecte, qui produiſirent tant d'erreurs & d'extravagances, lorſqu'on ſortit de la ſphère des choſes ſenſibles pour créer des cauſes intellectuelles, & qu'on ſacrifia l'amour du vrai au deſir de faire triompher l'opinion. On ſe perdit dans les hypothèſes ſur l'origine du monde, ſur la cauſe première, ſur le ſouverain bien, &c. &c. La ſageſſe s'évapora en rêveries & en ſophiſmes. Ce qu'une bonne femme dit à Thalès de Milet, en le voyant tomber lorſqu'il contemploit les aſtres, pouvoit fort bien s'appliquer à la plupart des anciens philoſophes : *Comment connoîtriez-vous le ciel, puiſque vous ne voyez pas à vos pieds ?* Du moins auroient-ils dû préférer l'utile aux chimères.

Sectes ionique & italique.

La philoſophie grecque ſe diviſe en deux branches, la ſecte ionique & la ſecte italique; l'une & l'autre ſubdiviſée en pluſieurs ſectes. Thalès, contemporain de Solon, fut le chef de la première, & Pythagore le chef de la ſeconde.

Je ne parlerai qu'hiſtoriquement & en peu de mots des plus célèbres philoſophes, me bornant à ce qui intéreſſe davantage l'eſprit humain.

Pythagore mérite ſur-tout d'être connu, parce qu'il travailla efficacement ſur les mœurs. Ce n'eſt point du temps de Numa, comme pluſieurs l'ont ſuppoſé ; mais du temps de Tarquin le Superbe, vers l'an 540 avant notre ère, que ce grand homme fit tant d'honneur à la Grèce & tant de bien à l'Italie. On le croit natif de Samos. Ayant entendu les raiſonnemens d'un philoſophe ſur l'immortalité de l'ame, il ſe dévoua par une ſorte d'enthouſiaſme à la philoſophie. Il alla puiſer des connoiſſances en Egypte, en Phénicie, en Chaldée, & vraiſemblablement juſqu'à l'Inde. Géomètre, aſtronome, il regarda la ſageſſe comme la première des ſciences ; il ſe crut né pour lui faire des proſélytes. Pythagore, réformateur des mœurs.

Après avoir enſeigné dans la Grèce, il paſſa dans cette partie de l'Italie, appelée *la grande Grèce*, à cauſe des colonies qui l'avoient peuplée. Crotone, Métaponte, Tarente, furent ſon ſéjour ordinaire. On l'y vit, non pas ſe renfermer dans l'ombre d'un cabinet ou d'une école, mais prêcher en quelque ſorte la vertu, & réformer les mœurs publiques. Crotone, ville corrompue, changea de face ; les femmes même ſe dépouil- Ses travaux en Italie.

lèrent de leurs parures; la débauche ceſſa, & la ſainteté du mariage fut inviolablement reſpectée. Pluſieurs villes d'Italie ſuivirent de même les leçons du philoſophe, & ſe gouvernèrent par ſes conſeils. Une de ſes maximes étoit qu'il ne falloit faire la guerre qu'à cinq choſes, aux maladies du corps, à l'ignorance de l'eſprit, aux paſſions du cœur, aux ſéditions des villes & à la diſcorde des familles.

A quoi il vouloit qu'on fît la guerre.

Il vivoit en communauté avec ſes diſciples. Il leur faiſoit ſubir une eſpèce de noviciat, qui duroit au moins deux ans & quelquefois cinq, & pendant lequel ils devoient s'inſtruire en ſilence, ſans pouvoir demander la raiſon des enſeignemens. Pythagore les ſuppoſoit trop peu capables de raiſonner, avant d'être imbus de bons principes. Il employoit la géométrie à leur former l'eſprit; en quoi on ne peut reconnoître un charlatan ou un impoſteur. Ses paroles étoient reçues comme des oracles. *Le maître l'a dit*; ce mot fermoit la bouche à ſes diſciples. Commandoit-il une ſoumiſſion aveugle, ou diſſipoit-il les doutes par la perſuaſion? Le vrai philoſophe ne peut s'ériger en tyran de l'eſprit humain, & il n'eſt guère probable qu'un géomètre exigeât qu'on le crût ſur ſa parole.

Manière dont il formoit ſes diſciples.

Sa doctrine

Sa doctrine ſur la divinité étoit admirable. Il

enſeignoit un ſeul Dieu, auteur de toutes choſes, ſur la divinité. eſprit infini, tout-puiſſant, impaſſible, qui ne tombe point ſous les ſens, qui n'eſt apperçu que par l'intelligence. Il vouloit que toutes les actions & toutes les études tendiſſent à nous rendre ſemblables à Dieu, par l'acquiſition de la vérité; il ajoutoit que, pour acquérir la vérité, il faut la chercher avec une ame pure, maîtreſſe des paſſions. On lui attribue, peut-être ſans fondement, l'opinion des Stoïciens, que Dieu eſt l'ame de l'univers, de laquelle ſont tirées les ames humaines, comme des parties de leur tout. Mais du moins il ne paroît pas qu'il l'entendît dans le ſens des matérialiſtes.

La métempſycoſe étoit un point fondamental de ſa doctrine: en conſéquence, il défendoit de tuer & de manger les animaux. La récompenſe des bons & la punition des méchans tiennent à cette idée, répandue en Egypte & en Aſie. C'étoit, à certains égards une erreur utile, pour ceux que la révélation n'éclairoit pas ſur la vie future. Métempſycoſe.

On a débité ſur Pythagore des miracles & des contes abſurdes, parce qu'il paſſoit pour un homme divin. On lui prête des impoſtures auſſi contraires à la vraiſemblance. Une preuve de ſa ſageſſe, au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, ce Ses diſciples légiſlateurs.

ſont les lois de Zaleucus & de Charondas, ſes diſciples, dont Diodore nous a conſervé quelques morceaux précieux. Le premier fut le légiſlateur des Sybarites, célèbres auparavant par leur molleſſe; le ſecond, des Locriens d'Italie. Le préambule des lois de Zaleucus roule ſur l'exiſtence de la divinité, à qui l'on doit attribuer tous les biens dont nous jouiſſons, qui dédaigne les offrandes & les ſacrifices des pervers, qu'il faut honorer par la pureté des mœurs & par l'exercice des vertus. Une légiſlation bâtie ſur ce fondement eſt d'autant plus reſpectable, qu'elle inſpire l'amour des devoirs, en les impoſant.

Thalès & Anaxagore.

Thalès, chef de la ſecte ionique, avoit dit que l'eau étoit le principe de toutes choſes, & que Dieu, intelligence qu'il ſuppoſoit n'être que l'ame de la matière, avoit tout formé de l'eau. Anaxagore, un ſiècle après, enſeigna que l'arrangement de l'univers doit être attribué à la puiſſance & à la ſageſſe d'un eſprit infini. Il croyoit la matière éternelle, & ſes ſucceſſeurs ont eu la même opinion. C'étoit néanmoins le plus grand pas que pût faire la philoſophie, de s'élever à la connoiſſance d'un eſprit ſuprême, dont la ſageſſe avoit arrangé le monde. Anaxagore ne parut qu'un impie aux yeux des Athéniens, parce qu'il définiſſoit le ſoleil une matière enflam-

Anaxagore perſécuté.

mée; & il auroit ſubi le ſupplice, ſi Périclès ne l'avoit fait ſortir d'une ville trop ſuperſtitieuſe. Tels ſont les jugemens de l'ignorance, excitée par un zèle aveugle de religion : elle dèshonore la religion en s'imaginant la défendre. On demandoit à ce philoſophe, s'il vouloit qu'on le tranſportât après ſa mort à Clazomène, ſa patrie : *à quoi bon ?* répondit-il ; *le chemin aux enfers n'eſt pas plus long d'un lieu que d'un autre.*

Socrate, diſciple d'Anaxagore, rapporta tout à la vertu, ſe moqua de la vanité des ſophiſtes, enſeigna que la véritable ſcience étoit de ſe connoître ſoi-même, pour devenir meilleur; conſacra la philoſophie au bien public, dont elle ne devroit jamais être ſéparée ; & but la cigüe comme un impie, pour récompenſe de ſa piété & de ſes ſervices. Socrate.

Platon, diſciple de Socrate qui n'avoit rien écrit, écrivit en ſtyle éloquent de très-belles choſes ſur la divinité, ſur l'ame, ſur les lois, ſur les devoirs ; mais il y méla beaucoup d'idées creuſes, d'où naquirent une infinité de chimères. L'imagination le dominoit, & un philoſophe ne doit écouter que la raiſon. Il créa un monde intellectuel, où les génies, les nombres, les rapports fantaſtiques, forment un véritable chaos. Pythagore avoit employé les nombres, proba- Platon.

Abus des nombres.

blement comme des ſignes : Platon les employa comme des raiſons, & la nature diſparut dans ſes ſyſtêmes. On ne la trouve ni dans ſa métaphyſique, ni dans ſa phyſique, ni même dans ſa morale, encore moins dans ſa politique, dont les principes ne peuvent ſe réaliſer. Cependant il eſt ſouvent ſi admirable, que ſes défauts mêmes ſont ſéduiſans. *J'aimerois mieux me tromper avec Platon*, dit Cicéron, *que de penſer vrai avec les autres philoſophes* *. Maxime étrange, qui fait voir combien les meilleurs eſprits ſont quelquefois dupes des préjugés.

Ariſtote.

Ariſtote, de Stagire en Macédoine, le plus célèbre diſciple de Platon, s'éloigna beaucoup de ſes ſentimens, & fonda la ſecte des péripatéticiens. Lorſqu'Alexandre, ſon élève, partit pour la conquête de l'Aſie, il vint enſeigner à Athènes. Il y donnoit ſes leçons dans le Lycée, lieu agréable comme l'académie. Un prêtre de Cérès l'ayant accuſé d'impiété ſans aucune preuve, il ſe retira, *pour empêcher*, dit-il, *les Athéniens de commettre un ſecond crime contre la philoſophie.* Sa doctrine ſur la divinité eſt équivoque. Tantôt il veut que le monde ſoit dieu ; tantôt il admet un Dieu au-deſſus du monde. Les ténèbres, qu'il a répan-

* *Tuſcul.* 1.

dues ſur preſque toutes les matières qu'il traite, ont été beaucoup augmentées par l'ignorance des péripatéticiens modernes. Mais il a laiſſé des monumens précieux, ſoit en matière de politique & d'hiſtoire naturelle, ſoit en matière de littérature, où l'on admire encore l'étendue de ſa ſcience & la ſagacité de ſon génie. Alexandre, non content de l'honorer, lui avoit fourni pour l'hiſtoire des animaux, tous les ſecours que pouvoit ſouhaiter un philoſophe. Huit cents talens furent deſtinés à cet objet, plus utile ſans doute au genre humain que les entrepriſes ambitieuſes du conquérant.

L'*académie* *, ou l'école de Platon, ſe dégoûta bientôt de cette philoſophie dogmatique, dont les opinions haſardées ne pouvoient convaincre les bons raiſonneurs. On ſe rapprocha de la méthode de Socrate, qui n'affirmoit rien de douteux. Arcéſilas, fondateur de la *moyenne académie*, paſſa d'un extrême à l'autre. Il parut douter de tout; il ſuſpendit ſon jugement ſur tout, comme s'il n'y avoit point de vérités dans le monde. La *nouvelle académie*, fondée par Carnéade, ſuivit

Arcéſilas & Carnéade.

* Ce nom vient du lieu où Platon tenoit ſon école, & qui avoit appartenu à un nommé Académus, lieu planté d'arbres & orné de monumens.

un ſyſtême moins outré en apparence, & qui revenoit preſque au même. Elle reconnut qu'il y avoit des vérités, mais ſi obſcures & mêlées de tant d'erreurs, qu'on ne pouvoit les diſcerner avec certitude. Ainſi elle permettoit de ſe déterminer à l'action par la vraiſemblance, pourvu qu'on n'affirmât rien abſolument. Cette philoſophie du moins étoit modeſte. Combien n'auroit-elle pas prévenu d'erreurs & de diſputes, ſi elle n'avoit pas étendu le doute juſqu'aux principes les mieux établis par la raiſon & le ſentiment?

Antiſthène, chef des Cyniques.

Tandis que Platon diſcouroit avec moins de ſolidité que de pompe, Antiſthène, autre diſciple de Socrate, fonda la ſecte des cyniques, ſi fameuſe par ſes maximes auſtères & par l'audace de ſes partiſans. Un manteau, une beſace, un bâton, pour toutes richeſſes, ſembloient leur donner le droit de cenſurer le genre humain. Antiſthène fit conſiſter le bonheur uniquement dans la vertu. On lui demandoit à quoi lui ſervoit la philoſophie? *A bien vivre avec moi*, répondit-il. Un prêtre qui l'initioit aux myſtères d'Orphée lui vantant le bonheur de l'autre vie, il lui dit bruſquement: *pourquoi ne meurs-tu donc pas?* C'étoit un miſanthrope chagrin, plus propre à faire haïr la vertu par ſa dureté, qu'à l'inſpirer par ſes exemples.

Le fameux Diogène de Sinope, banni pour crime de fauſſe monnoie, voulut être ſon diſciple. Antiſthène le rebuta, le menaça même de ſon bâton. *Frappe*, lui dit le proſélyte enthouſiaſte, *tu ne trouveras point de bâton aſſez dur, pour m'éloigner de toi tant que tu parleras.* Diogène prit la beſace, vécut dans un tonneau, ſe paſſant de tout, déclarant la guerre aux vices, n'épargnant pas les perſonnes, & foulant aux pieds toute bienſéance. On lui répondoit à coups de pierre; on lui jetoit des os comme à un chien; il n'en étoit que plus hardi & plus effronté. *Je foule aux pieds le faſte de Platon*, diſoit-il un jour; Platon répliqua: *oui, mais par un autre faſte.* Une telle philoſophie n'étoit au fond qu'une inſulte à l'humanité. On cite pluſieurs maximes de Diogène. Celle-ci me paroît la plus remarquable: *Aie les bons pour amis, afin qu'ils t'encouragent à faire le bien; & les méchans pour ennemis, afin qu'ils t'empêchent de faire le mal.* Phocion eſt compté parmi ſes diſciples; mais ce grand homme ſut être modéré dans la ſageſſe.

Diogène, ſon diſciple.

Cratès, autre cynique, vendit ſon riche patrimoine, en jeta l'argent dans la mer, & s'écria: *Je ſuis libre.* Il étoit difforme: Hipparchia, ſœur d'un orateur athénien, voulut néanmoins l'épouſer, malgré toute ſa famille: elle prit le bâton

Cratès & Hipparchia.

& la beſace, pour ſe rendre digne de ce bonheur. Le cyniſme ne pouvoit manquer de faire des fanatiques, ni de dégénérer bientôt en licence, comme tout ſyſtême qui outre la vertu, les principes & les devoirs.

Zénon & les ſtoïciens. Zénon, né à Citium dans l'île de Chypre, fut le diſciple de Cratès, & le fondateur de la ſecte des ſtoïciens, ainſi nommés d'un portique, (Stoa) où il établit ſon école. Il exerçoit auparavant le commerce. Un naufrage, dont il ſe félicita toujours, lui procura l'occaſion d'embraſſer la philoſophie à Athènes. Il prit le fond de la morale cynique, en la dépouillant de ces dehors indécens qui la décrioient. Les ſtoïciens confondirent la divinité avec le monde matériel, dont elle étoit, ſelon eux, l'ame répandue par-tout. Pour ſe tirer des objections contre la providence, ils diſoient que la nature a fait ce qu'elle pouvoit faire de mieux, avec les élémens qui exiſtoient. C'eſt en partie le ſyſtême de l'optimiſme : ils y joignoient la fatalité, qu'on n'accordera jamais avec le dogme de la providence. Ils ſoutenoient que la vertu eſt le ſouverain bien, qu'elle rend heureux dans tous les maux, & même que les ſouffrances ne ſont point un mal; en un mot, que vivre ſelon la droite raiſon fait eſſentiellement le bonheur.

Leur ſyſtême ſur dieu.

Sur la vertu.

Leur ſage étoit un homme parfait, ſans paſſions, inſenſible même à la pitié qui trouble l'ame, & cependant dévoué à tous les devoirs de l'humanité. Les péripatéticiens, moins enthouſiaſtes, voyant l'homme compoſé de corps & d'ame, daignoient compter pour quelque choſe la douleur & le plaiſir phyſiques. L'enthouſiaſme des ſtoïciens s'élevoit au-deſſus de la nature. Le ſage des ſtoïciens.

» Si je pouvois un moment, dit Monteſquieu, » ceſſer de penſer que je ſuis chrétien, je ne » pourrois m'empêcher de mettre la deſtruction » de la ſecte de Zénon au nombre des malheurs » du genre humain. Elle n'outroit que les choſes » où il y a de la grandeur, le mépris des plaiſirs » & de la douleur. Elle ſeule ſavoit faire les » citoyens; elle ſeule faiſoit les grands hommes *. » Plutarque obſerve judicieuſement qu'elle avoit quelque choſe de dangereux pour un caractère ardent, porté aux excès; mais que ſur un naturel doux & grave, elle opéroit des prodiges **. *Une partie de la ſcience*, ſelon Zénon, *conſiſte à ignorer ce qui ne doit pas être ſu.* Cette maxime ſuffiroit pour ſon éloge. Cléanthe, Chryſippe, Panétius, Epictète, ont moins illuſtré le ſtoïciſme, Jugement ſur le ſtoïciſme.

* Eſprit des Lois, *liv.* 24.

** *In Cleomen.*

que ne l'ont fait les vertus d'un Caton, d'un Antonin & d'un Marc-Aurèle.

Démocrite. Une ſecte bien différente, qu'Epicure rendit célèbre, exiſtoit depuis long-temps ſans faire du bruit. Elle avoit pour fondateur Démocrite, de la ville d'Abdère en Thrace, mort en 361 avant Jéſus-Chriſt. Ce philoſophe avoit appris de Leucippe la doctrine du vide & des atomes. Les connoiſſances qu'il acquit dans ſes longs voyages, & ſes profondes méditations ſur la nature, le rendirent un des plus ſavans hommes du monde. Les Abdéritains le voyant rire de tout, (car la vie humaine étoit pour lui une comédie perpétuelle,) appelèrent Hippocrate pour le guérir de ſa prétendue folie. Le médecin ne s'y trompa point, & leur apprit que les plus fous étoient ceux qui ſe croyoient les plus ſains & les plus ſages. Il ne nous reſte aucun ouvrage de Démocrite.

Épicure & ſes diſciples. Epicure, né dans l'Attique, vers l'an 342 avant notre ère, mit en vogue la doctrine de ce philoſophe. Il enſeigna que le monde avoit été formé par le concours fortuit des atomes dans le vide, que les dieux ne ſe mêloient point des événemens naturels, ni des choſes humaines, & que l'ame périſſoit avec le corps. Il fit conſiſter le ſouverain bien ou le bonheur dans la volupté;

Ce qu'il entendoit par la volupté.

mais il l'entendoit des plaiſirs honnêtes, que procure la vertu & qui ſuppoſent la tempérance. Sa vie eſt une preuve de ſes ſentimens à cet égard; puiſque, dans ſon jardin délicieux, on ne mangeoit que des légumes, & l'on ne buvoit que de l'eau. Il fréquentoit les temples, ſoit par ſoumiſſion aux lois & aux coutumes du pays, ſoit pour ſe mettre à couvert de l'accuſation d'impiété. Il aimoit le bien public; il faiſoit entrer dans ſon ſyſtême de bonheur les devoirs de citoyen, l'étude, le travail, tout ce qui convient à la nature de l'homme; il recommandoit l'obéiſſance: il diſoit qu'*on devoit ſouhaiter de bons princes, & ſe ſoumettre à ceux qui gouvernent mal.* Sa patience dans une maladie extrêmement douloureuſe, l'attachement & la vénération de ſes diſciples, réfutent les calomnies dont on a chargé ſa mémoire. Origène, Saint Grégoire de Nazianze & d'autres Pères, l'ont juſtifié ſur les mœurs. Il vécut ſagement, avec une doctrine condamnable. Les Epicuriens en abusèrent dans la ſuite. Aux plaiſirs vertueux, ils ſubſtituèrent les groſſières voluptés; & ne croyant ni providence ni vie future, ils ſe livrèrent aux excès du libertinage.

Sa conduite ſage.

De la ſecte éléatique, dont étoient Parménide, Xénon d'Elée, Leucippe, Démocrite, &c.

Secte Éléatique.

Pyrrhoniſme. naquirent le pyrrhoniſme & l'athéiſme. Pyrrhon, d'Elide dans le Péloponnèſe, rejeta toutes les vérités comme incertaines, & enſeigna que le juſte & l'injuſte dépendoient uniquement des lois ou de la coutume. Vivre & mourir étoient, ſelon lui, la même choſe. *Pourquoi donc ne mourez-vous pas ?* lui dit quelqu'un; *préciſément*, répondit-il, *parce qu'il n'y a point de différence entre la vie & la mort.* Raillé un jour d'avoir pris la fuite devant un chien, il ſe tira d'affaire en diſant : *Il eſt difficile de dépouiller l'homme.* Le pyrrhoniſme eſt trop ridicule pour devenir contagieux. Le ſentiment intérieur ſuffit pour oppoſer à ſes ſubtilités une réſiſtance invincible.

Athéiſme. Le ſimple athéiſme eſt capable, au contraire, de produire les plus grands maux, en attaquant une vérité qui ne tombe pas ſous les ſens, & qui néanmoins eſt le plus ferme appui de la morale.

Protagoras & Diagoras. Protagoras, diſciple de Démocrite, ayant écrit : *Je ne peux dire s'il y a des dieux, ou s'il n'y en a point*, les Athéniens firent brûler ſes ouvrages & le chaſsèrent de leur ville. Diagoras oſa nier ouvertement l'exiſtence des dieux. Les Athéniens l'appelèrent en juſtice ; il ſe ſauva : on promit un talent à celui qui le tueroit, & deux à celui qui l'amèneroit vivant. Quel état pourroit tolérer une erreur ſi funeſte au genre humain ?

humain ? Mais ſouvenons-nous qu'Athènes fit mourir comme athée le pieux Socrate ; & ne confondons pas les calomnies de la ſuperſtition avec les juſtes plaintes de la religion offenſée.

Accuſations d'impiété contre les philoſophes.

Plus la théologie grecque étoit abſurde, plus les philoſophes étoient louables d'en diſſiper avec prudence les preſtiges ; plus auſſi ils avoient à craindre la démence du peuple, animée par la haine des prêtres. On vouloit que le ſoleil fût Apollon, que la lune fût Diane ; parce qu'autrement les temples d'Apollon & de Diane auroient perdu une grande partie de leurs richeſſes. On accuſoit donc d'impiété ces phyſiciens, qui ne trouvoient dans la nature qu'une intelligence infinie & des phénomènes naturels. Du reſte, les philoſophes en ſavoient moins ſur la divinité, que le peuple n'en ſait aujourd'hui, éclairé des lumières du chriſtianiſme. Je parle du peuple inſtruit par des hommes vraiment dignes du ſacerdoce.

La philoſophie ſpéculative des Grecs eſt la ſource des erreurs & des diſputes.

Il paroît, au fond, que la philoſophie ſpéculative des Grecs n'a guère produit que des diſputes & des erreurs ; parce qu'au lieu d'expériences, ils faiſoient des ſyſtêmes, & qu'ils rêvoient au lieu d'obſerver. Le goût des ſophiſmes, les fauſſes ſubtilités, l'entêtement & l'orgueil devinrent communs à toutes les

ſectes. De-là tant de chimères, tant de folies perpétuées juſqu'à nous.

§. II.

GÉOMÉTRIE. ASTRONOMIE. GÉOGRAPHIE.

Géométrie. Malgré le goût des ſyſtêmes, les Grecs cultivèrent la géométrie, cette ſcience qui, ne procédant que par démonſtrations, eſt ſi propre à dégoûter l'eſprit de toute opinion incertaine. Pythagore l'enſeignoit à ſes diſciples. Anaxagore, Platon, Ariſtote, & pluſieurs autres en firent uſage. Euclide d'Alexandrie, dont les *Elémens* ſeront toujours eſtimés, la perfectionna vers Archimède. l'an 300 avant Jéſus-Chriſt. Archimède auroit été un Newton dans notre ſiècle. Les machines qu'il employa contre les Romains, au ſiège de Syracuſe, ne lui paroiſſoient qu'un jeu, en comparaiſon de ſes découvertes ſcientifiques. Ayant avancé que, ſi on lui donnoit un point fixe hors de la terre, il la remueroit comme un autre corps; il prouva, dit-on, cette aſſertion ſingulière, en remuant une des plus grandes galères & des plus chargées, par le moyen d'une machine, dont il ne fit que toucher le bout. Avec

le ſecours de l'hydroſtatique, il découvrit le vol d'un orfèvre, qui, dans une couronne faite pour le roi Hiéron, avoit mêlé d'autre métal à l'or dont elle devoit être compoſée. Son miroir ardent, pour brûler la flotte de Marcellus, étoit regardé de nos jours comme une chimère. On voit celui de M. de Buffon, & l'on n'oſe plus nier l'autre.

L'aſtronomie fut introduite dans la Grèce par Thalès. Il fit connoître le mouvement du ſoleil & de la lune, l'année ſolaire, la cauſe des éclipſes, la petite ourſe ſi néceſſaire aux navigateurs. Anaximandre, ſon diſciple, inventa la ſphère, ſelon Pline, ou les cartes géographiques, ſelon Strabon, & mit en uſage les cadrans ſolaires. Mais ces prétendues inventions des Grecs venoient, vraiſemblablement, d'Egypte ou de Phénicie. Leur ignorance en aſtronomie ſe diſſipa très-lentement. Anaximandre lui même ne croyoit pas que le ſoleil fût plus grand que le Péloponnèſe; & malgré les leçons de Thalès, l'année, du temps de Démétrius de Phalère, n'étoit que de trois cents ſoixante jours. Méton publia néanmoins à Athènes, pendant la guerre du Péloponnèſe, ſon *Ennéadécatéride*, appelée aujourd'hui le *nombre d'or*, qui eſt un cycle de dix-neuf ans, au bout deſquels la lune recommence ſon cours

Aſtronomie.

Thalès.

Anaximandre.

Méton.

avec le ſoleil, à une heure près & quelques minutes.

Eudoxe & Pythéas.

Eudoxe, diſciple de Platon, trouvant trop peu de reſſources à Athènes pour l'aſtronomie, alla l'étudier en Egypte, d'où il rapporta la connoiſſance des conſtellations & des planètes. Vers le même temps, Pythéas, de Marſeille, colonie des Phocéens, fit ſur l'ombre du ſoleil, au temps du ſolſtice, une obſervation célèbre, par laquelle il détermina la latitude de ſa patrie. Il paſſa de la Méditerranée dans l'Océan, & s'avança juſqu'à l'île de Thulé (l'Iſlande); il pénétra enſuite dans la mer Baltique, juſqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomme Tanaïs, & qui vraiſemblablement eſt la Viſtule. Ayant obſervé que les jours devenoient plus longs, au ſolſtice d'été, à meſure qu'il avançoit vers le nord, il établit la diſtinction des climats par la longueur des jours & des nuits.

Jugemens précipités contre des faits naturels.

Strabon & même Polybe ont attaqué la réalité des voyages de Pythéas, ſuppoſant inhabitables les climats qu'il diſoit avoir parcourus. Tant il importe de ſuſpendre ſon jugement ſur les choſes que l'on ignore! Hérodote ne pouvoit s'empêcher de rire, (ce ſont ſes propres termes) de ceux qui croyoient la terre environnée de l'Océan; il n'imaginoit pas que les navigateurs de Néchos,

puſſent avoir vu le ſoleil dans une poſition contraire à celle où nous le voyons en Europe. Pluſieurs ſiècles après, n'a-t-on pas nié hautement les antipodes? n'a-t-on pas même taxé d'erreur & de folie ceux qui les admettoient? n'a-t-on pas voulu faire de cette vérité de fait une héréſie?

Les obſervations aſtronomiques éclairèrent Ariſtote ſur la figure & la grandeur de la terre. La rondeur de ſon ombre dans les éclipſes de lune, l'inégalité des hauteurs méridiennes ſelon les climats, lui firent connoître qu'elle étoit ſphéroïde. Alexandrie étant devenue l'aſyle des ſciences, Eratoſthène y fit, ſous Ptolémée Evergète, de nouvelles obſervations pour meſurer la circonférence du globe; Hipparque, ſon contemporain, y fit le dénombrement des étoiles fixes, & découvrit leur mouvement particulier autour des pôles de l'écliptique. Pline nomme Hipparque le *confident de la nature*. Ce ne fut que ſous le règne d'Antonin, que le fameux Ptolémée donna un corps complet d'aſtronomie. Obſervations aſtronomiques.

La géographie, qui tient à cette ſcience, puiſque les obſervations aſtronomiques ſervent à meſurer la terre, & à fixer la poſition des lieux, ne pouvoit avancer que lentement, à meſure qu'on découvroit les pays & qu'on les examinoit. Homère (choſe étrange!) en ſavoit plus Géographie.

qu'Hérodote : les Grecs, du temps de Xerxès, s'imaginoient encore qu'il y avoit auſſi loin d'Egine à Samos qu'aux colonnes d'Hercule. La navigation les éclaira ; le commerce étendit leurs connoiſſances. Les conquêtes d'Alexandre furent très-utiles à la géographie ; elle fit de nouveaux progrès ſous les ſucceſſeurs de ce prince. Strabon, du temps d'Auguſte, & enſuite Ptolémée, y ajoutèrent beaucoup. Ce dernier s'attacha à déterminer la longitude & la latitude : unique méthode pour parvenir à une exacte préciſion.

Supériorité des modernes.

En ce genre, comme dans toutes les ſciences exactes, les anciens ſont infiniment au-deſſous des modernes. Leur géographie eſt pleine d'erreurs. Comment ne le ſeroit-elle pas, puiſque M. de l'Iſle a prouvé par les obſervations aſtronomiques qu'il y en avoit de fort conſidérables même dans les meilleures cartes des modernes ? Il raccourcit l'Aſie de cinq cents lieues ; & la Méditerranée, d'Occident en Orient, de trois cents lieues. Admirons comment les anciens ont pu faire de ſi grands progrès, avec ſi peu de ſecours ; comment ſans téleſcopes, ſans chiffres arabes, ils ont pu être aſtronomes & géomètres. » Ils ont fait, dit le marquis de l'Hôpital, ce » que nos bons eſprits auroient fait à leur place ;

» & s'ils étoient à la nôtre, il eſt à croire qu'ils » auroient les mêmes vues que nous ».

Découvertes modernes attribuées aux anciens.

Quelques écrivains leur font honneur de nos plus admirables découvertes. Les Pythagoriciens penſoient que la terre & les planètes tournent autour du ſoleil. Empédocle (qu'une tradition ridicule ſuppoſe s'être précipité dans le volcan du mont Etna,) rapportoit au poids de l'air le phénomène du ſiphon, où l'eau demeure ſuſpendue, pendant qu'on tient l'ouverture bouchée avec le doigt. Le même philoſophe avoit imaginé une eſpèce de force d'attraction, peu différente de l'attraction Neutonienne. Cicéron & Sénèque expliquoient le flux & le reflux par la preſſion de la lune. Mais ce n'étoient là que des conjectures ſans preuves, que des ſyſtêmes haſardés. La gloire des modernes eſt d'avoir trouvé, par l'obſervation, le ſecret de la nature.

§. III.

MÉDECINE.

Médecine.

La médecine, néceſſaire à certains égards, plus par la faute des hommes que par la foibleſſe de la nature, étoit encore une routine aveugle & extrêmement bornée, peu de temps avant la

guerre du Péloponnèſe. Depuis le ſiècle d'Homère, où les onguens ni les emplâtres n'étoient pas connus ſans doute, puiſqu'il n'en dit mot, lui qui parle des moindres remèdes; on ne voit point qu'elle ſe fût perfectionnée. Si Pythagore mérite une place parmi les célèbres médecins, comme Celſe le prétend, ce pourroit bien être par ſa réputation équivoque d'homme univerſel. Hérophile, qui vivoit environ 560 ans avant Jéſus-Chriſt, paroît cependant avoir acquis des connoiſſances. On aſſure qu'il obtint la permiſſion de diſſéquer, encore vivans, les criminels condamnés à mort; il en diſſéqua ſix cents, s'il faut s'en rapporter à Tertullien. Mais peut-on le croire?

Hérodique. Hérodique de Sicile, le maître du célèbre Hippocrate, eſt regardé comme le chef de deux ſectes de médecine, qu'on appelle *diététique* & *gymnaſtique*, dont les remèdes conſiſtent dans la diète, le régime & les exercices du corps. Il devoit donc être fort ſupérieur aux charlatans, qui débitoient avant lui tant de recettes pernicieuſes ou inutiles.

Hippocrate. Enfin Hippocrate naquit dans l'île de Cos, vers l'an 460 avant notre ère. Quand on révoqueroit en doute les ſervices qu'il rendit aux Grecs, ſelon la plupart des hiſtoriens, pendant

la fameuſe peſte d'Athènes ; ſes ouvrages encore ſubſiſtans, & toujours admirés comme des chefs-d'œuvre, feroient aſſez ſon éloge. Il s'étoit inſtruit en raſſemblant toutes les obſervations de ſes prédéceſſeurs ; il avoit obſervé mieux que perſonne. Les remèdes les plus ſimples lui paroiſſoient les plus efficaces, & encore les employoit-il le moins qu'il pouvoit. L'aveu naïf qu'il fait de quelques fautes, & pluſieurs cures inutiles, prouve combien il étoit au-deſſus de l'aveugle préſomption, & qu'il attachoit ſa gloire au bien public. Le célèbre Galien, ſous le règne de Marc-Aurèle, le regardoit comme ſon maître.

Sectes dans la médecine.

Il eſt triſte pour l'humanité que les médecins, ainſi que les philoſophes, ſe ſoient diviſés en pluſieurs ſectes rivales, dont les principes oppoſés conduiſoient à des pratiques contraires. *Empiriques*, *dogmatiques*, *méthodiſtes*, &c. ces noms ne peuvent inſpirer que de l'effroi, quand ils ſuppoſent un homme à ſyſtême, qui ne voit les maladies qu'à travers les nuages du préjugé. Caton parloit vraiſemblablement de gens pareils, en diſant : *Tout eſt perdu ſi les Grecs nous apportent leur littérature, & ſur-tout s'ils nous envoient leurs médecins. Ils ont juré de tuer par la médecine tous ceux qu'ils appellent barbares* *.

* Plin.

Botanique, chimie, anatomie, &c.

La Botanique, dont la médecine a ſur-tout beſoin, étoit encore, pour ainſi dire, dans l'enfance. Dioſcoride & Pline n'ont guère connu que ſix cents plantes. Dès le commencement du ſeizième ſiècle, on en connoiſſoit plus de ſix mille; & depuis, la ſcience s'eſt beaucoup perfectionnée par la méthode. La chimie médicinale eſt une ſcience moderne, qui tire ſon origine des Arabes. L'anatomie n'a pu faire de progrès, que dans les derniers ſiècles, où la ſuperſtition n'a plus empêché de diſſéquer les cadavres. Ainſi la chirurgie & la pharmacie, ſéparées maintenant de la médecine, dont elles faiſoient partie autrefois, ont acquis une perfection étonnante, inconnue à toute l'antiquité. Mais les exercices du corps, la lutte, le diſque, la courſe à cheval, ces jeux où les Grecs aimoient tant à ſe diſtinguer, les exercices militaires qui entroient dans les devoirs du citoyen, l'action enfin & la ſobriété valoient mieux que tous les remèdes.

§. IV.

SCIENCE ÉCONOMIQUE.

Science économique, fort négligée.

Une ſcience eſſentielle au gouvernement, trop peu cultivée par les Grecs, ou du moins trop

négligée par leurs écrivains, c'eſt la ſcience économique. A peine ſavons-nous quelque choſe ſur leurs finances, leur adminiſtration, ſur leurs principes en cette matière, & ſur quantité de détails plus intéreſſans, plus utiles en eux-mêmes, que ceux dont ils ont groſſi leurs hiſtoires. La ſavante Athènes paroît toujours préférer le ſpécieux au ſolide. Ses philoſophes, excepté un très-petit nombre, s'épuiſoient en ſpéculations vagues, en beaux diſcours ſur des généralités; & dédaignoient ce qui, joint aux mœurs & aux lois, fait la baſe du bonheur des citoyens. Tant de ſyſtêmes ſur l'origine du monde, ſur le ſouverain bien, ne rendoient pas les hommes plus ſages, ni l'état plus floriſſant. La République imaginaire de Platon valoit-elle de bons principes ſur la vie commune & ſur le gouvernement de l'état?

Nous avons deux traités de Xénophon, l'un intitulé *Économique*, l'autre des *Revenus*. Le premier regarde l'économie privée, le ſecond, les finances d'Athènes. Ces morceaux précieux, récemment traduits en françois, méritent d'être lus, quoique fort ſuperficiels. L'auteur vante avec raiſon les ſoins domeſtiques, ſur-tout l'agriculture, ſans inſtruire beaucoup ſur cette matière. Il ne parle pas même de la greffe. Selon

Économique de Xénophon.

lui, l'art consiste dans l'observation de la nature ; & ce n'est pas l'ignorance, mais la paresse, qui nuit dans la culture des terres. Ce principe, vrai en général, seroit faux & pernicieux, s'il excluoit toute nouvelle méthode ; car on a beau vanter les anciens usages : ne les a-t-on pas réformés utilement en plusieurs points ? & combien n'y a-t-il pas encore à perfectionner ? Le travail cependant fera plus que tout le reste. Inspirez-en l'amour, par le bien-être qu'il doit produire : c'est le grand art pour rendre la terre féconde.

Son traité des Revenus.

Le traité sur les moyens d'augmenter les *revenus* de l'Attique est plus curieux, parce qu'il offre des choses moins connues. Sans répéter ce que j'en ai déja dit ailleurs, j'exposerai simplement quelques idées de Xénophon, dignes d'un examen particulier. Il s'attache principalement au commerce, qui étoit en effet la ressource d'un pays stérile. Il insiste sur les avantages de la situation d'Athènes, & l'exagère beaucoup ; car il veut qu'on regarde cette ville, non-seulement comme le centre de la Grèce, mais comme celui de l'univers. Il recommande, avec raison, d'y attirer les étrangers par toutes sortes de moyens ; parce qu'on profite de leur industrie & de leur aisance. Chaque étranger payoit un tribut de douze drachmes. *Mettons-les*, dit

Attirer les étrangers.

l'auteur, *dans le cas de nous aimer & de nous ſervir utilement.* Il fait ſentir la néceſſité de retrancher les entraves du commerce, ſur-tout d'abréger les procédures, qui retardent les opérations, & qui éloignent les étrangers. Il propoſe de conſtruire des halles, des magaſins, des vaiſſeaux marchands, & montre le profit que l'on en retireroit: entrepriſes bien préférables à toutes celles de luxe & d'ornement, qui entraînent quelquefois la ruine des peuples.

Faciliter le commerce.

Au ſujet de l'exploitation des mines, il avance que l'*argent ne reſſemble point aux autres productions de la terre, & que la grande abondance ne le fait jamais baiſſer de prix; que l'or, devenu plus commun que l'argent, feroit hauſſer celui-ci, & baiſſeroit lui-même.* La dernière propoſition eſt probable. Mais ſi la grande abondance de l'argent ne le fait pas baiſſer de prix, n'augmente-t-elle pas le prix des denrées? ne faut-il pas plus d'argent pour vivre; & n'eſt-ce pas comme ſi l'argent baiſſoit?

Abondance de l'or & de l'argent.

A en juger par l'ouvrage même de Xénophon, les Athéniens n'étoient que médiocrement éclairés ſur les finances & l'économie politique. Quelques particuliers s'enrichiſſoient en exploitant les mines, tandis que l'état négligeoit cette reſſource. L'auteur propoſe des moyens pour concilier

Exploitation des mines.

l'intérêt de l'état avec celui des particuliers. Il obſerve ſagement qu'on ne doit pas tout entreprendre à la fois; qu'il faut proportionner les entrepriſes aux facultés; que le ſuccès d'un premier établiſſement en facilitera un ſecond, qui en amènera d'autres avec le même ſuccès. Il ſemble s'attacher à une idée chimérique, en demandant qu'on établiſſe des magiſtrats pour faire obſerver une paix perpétuelle; mais il avertit que *le moyen le plus ſûr de vaincre ſes ennemis eſt de ne s'en faire aucun.* Il conclut par une exhortation à conſulter les oracles, pour ſavoir ſi le ciel autoriſe l'exécution de ſes projets, & de quel dieu il faut particulièrement implorer le ſecours. Auroit-on imaginé qu'un philoſophe crût les oracles néceſſaires, dans une affaire de finances? Sans doute, c'étoit pour ménager la ſuperſtition du pays.

La théorie des finances, plus néceſſaire aujourd'hui.

Si les Grecs ont manqué de bonne théorie ſur cet objet, dont les nations modernes s'occupent tant aujourd'hui, c'eſt qu'ils avoient moins de raiſons de s'y appliquer. Les guerres étoient moins diſpendieuſes, ſoit parce qu'on revenoit ordinairement chez ſoi après la campagne, ſoit parce que les armées étoient petites, & rarement compoſées de mercenaires. D'ailleurs la marine, qui faiſoit la principale force des Athéniens,

La marine coûtoit peu

coûtoit peu à la république. Par une loi de Solon, les douze cents plus riches citoyens étoient partagés en ſoixante & quinze compagnies de ſeize hommes, chacune deſquelles fourniſſoit une galère, que les ſeize commandoient tour-à-tour. Comme il y avoit des diſputes ſur le plus ou le moins de richeſſes, Démoſthène fit régler par une autre loi, que tout particulier dont le bien montoit à dix talens, équiperoit une galère; deux galères, s'il avoit le double de bien; & que ceux qui poſſédoient moins de dix talens, ſe joindroient à d'autres pour la dépenſe. Athènes, avec de pareilles reſſources dans le beſoin, avec de l'induſtrie & du commerce, pouvoit ſe ſoutenir ſans la ſcience économique des modernes, ignorée de ſes voiſins. Les vices, & non le défaut de l'argent, causèrent totalement ſa ruine.

aux Athéniens.

Loi de Solon.

Ces détails m'ont paru importans, pour faire connoître à quel point l'eſprit humain s'éleva, à quel point il s'arrêta, dans la nation qui a éclairé la maîtreſſe du monde. Rome va nous offrir des ſpectacles d'un autre genre. Le courage, la pauvreté, la vertu ou l'ambition, feront ſa grandeur, avant que les arts, les ſciences, y pénétrant à la ſuite des richeſſes,

Autre loi par Démoſthène.

en faſſent la rivale d'Athènes, d'Athènes, deſtinée à lui donner des leçons & à recevoir ſes loix.

Fin de la ſeconde partie de l'Hiſtoire ancienne.

ELÉMENS

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

HISTOIRE ANCIENNE.

TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE ROMAINE.

OBSERVATIONS

PRÉLIMINAIRES.

COMME l'Hiſtoire romaine abſorbe, pour ainſi dire, celles des autres nations, & qu'elle commence une longue chaîne de faits, qui aboutit Plan de cette hiſtoire.

à l'hiſtoire moderne ; nous la diviſerons en époques, pour mieux marquer la ſuite & le rapport des principaux événemens : nous diſtinguerons même chaque époque, autant qu'il ſera poſſible, non-ſeulement par un fait important, ſelon l'uſage, mais par une idée relative à l'eſpace de tems qu'elle embraſſera.

L'hiſtoire des premiers ſiècles de Rome, fort incertaine.

Les premiers ſiècles de Rome ſont couverts de ténèbres & d'incertitudes. Son premier hiſtorien, Fabius Pictor, vivoit du tems de la ſeconde guerre punique, plus de cinq cents ans après la fondation de cette ville. Combien de fables ont dû ſe répandre, lorſque l'ignorance aveugloit tous les eſprits, lorſque la ſuperſtition croyoit tout, lorſque l'écriture étoit rare, & que les monumens des pontifes étoient des archives de merveilleux ! Encore ces monumens, au rapport de Tite-Live, périrent-ils preſque tous dans l'incendie qu'allumèrent les Gaulois. De-là, tant d'abſurdes traditions, reçues par les Hiſtoriens ; de-là, ces prodiges, accumulés ſans ombre de vraiſemblance. Rome ſe croyoit divine ; elle adoptoit tout ce qui flattoit ſes préjugés.

Malgré cette incertitude, il y a des traditions dignes de foi.

On peut lire dans les *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-lettres, tome VI*, les diſſertations de M. de Pouilly & de M. l'abbé Sallier, ſur l'hiſtoire des quatre premiers ſiècles.

Ce que l'un veut détruire, l'autre le ſoutient. La diſpute de ces deux ſavans ſemble conduire au pyrrhoniſme; mais la critique doit tenir un juſte milieu, rejeter l'abſurde & l'incroyable, ſans nier le vrai, qu'on trouve mêlé avec le faux. Excepté les faits dont nous avons été nous mêmes témoins oculaires, comme l'obſerve M. Fréret, toute l'hiſtoire n'a de certitude que celle qui réſulte de notre confiance au témoignage d'autrui; ainſi tout eſt en quelque ſorte tradition. La tradition non écrite, quoique moins forte que l'autre, laiſſe ſubſiſter la certitude pour les faits publics & éclatans, dont la mémoire des hommes conſerve aſſez facilement le ſouvenir. Les circonſtances merveilleuſes, qu'on y ajoute quelquefois, détruiront-elles la vérité ? il faut donc refuſer toute croyance aux contemporains qui ont débité quelques merveilles ſemblables. D'ailleurs, il exiſtoit encore des monumens, dont les hiſtoriens de Rome ont profité. L'eſſentiel pour nous eſt de ne tirer de leurs récits que ce qu'il importe de ſavoir.

Notre plan nous éloigne des diſcuſſions chronologiques, matière éternelle de diſputes peu intéreſſantes. Si la date de la fondation de Rome eſt incertaine, du moins elle ne varie que d'un petit nombre d'années. L'opinion la plus probable

Date de la fondation de Rome.

la fixe au commencement de la quatrième année de la ſixième Olympiade, 753 avant Jéſus-Chriſt, environ 120 ans après que Lycurgue eut donné ſes loix, & 140 avant que Solon donnât les ſiennes : quatorze ans avant l'ère de Nabonaſſar, tems auquel des ſavans modernes rapportent, comme nous l'avons remarqué, les grands ouvrages de Babylone, attribués par les anciens à Sémiramis. On date communément & de l'an de Rome, & de l'an avant notre ère. Pour éviter cette confuſion de chiffres, je me bornerai à la première méthode, qu'il eſt facile de combiner avec la ſeconde. Il ne faut que ſouſtraire de 753 le nombre qui exprime la date de Rome, & l'on aura l'année avant J. C.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

FONDATION DE ROME.

LES ROIS.

Eſpace de 244 ans.

ROMULUS.

ROME, malgré toute ſa grandeur, a eu la petite vanité, ſi commune aux nations, de jetter du merveilleux ſur ſon origine. Elle vouloit deſcendre d'Enée; elle donnoit pour père à Romulus, ſon fondateur, le dieu Mars, & le faiſoit allaiter miraculeuſement par une louve. * Au milieu de ces contes frivoles, on voit Ro-

An de Rome 1. ROMULUS, chef de brigands, fondateur de Rome.

* Selon les hiſtoriens romains, il étoit fils de Rhéa, fille de Numitor, roi d'Albe; Amulius, frère de ce prince & uſurpateur de ſa couronne, contraignit Rhéa de ſe faire veſtale; elle eut néanmoins deux fils; on les jeta

mulus, chef de pâtres & de brigands, meurtrier de Rémus ſon frère, bâtir des cabanes ſur un terrein dépendant de la ville d'Albe, d'où il étoit ſorti; & fonder, avec environ trois mille hommes, un état qui devoit engloutir les plus vaſtes monarchies. On le voit augmenter le nombre de ſes ſujets, en ouvrant un aſyle à tous les malfaiteurs étrangers, à tous les fugitifs, qui voudroient lui obéir. Les peuples voiſins lui refuſent des femmes pour la population : il les attire à des jeux; il enlève leurs filles à main armée; il en fait les épouſes de ſes ſoldats. En remontant à la ſource de la plupart des empires, on ne trouvera de même que violences & brigandages.

Politique de Romulus, & idée de ſa monarchie.

Si Romulus n'avoit été qu'un aventurier audacieux, les peuples voiſins auroient ſans doute renverſé la ville naiſſante. Mais il avoit des vues politiques, & il affermit ſon ouvrage par les lois comme par les armes. Le gouvernement de Rome, dès ſon enfance, mérite notre attention. Ce fut une monarchie mixte, conforme au caractère & aux coutumes des barbares, qui conſervoient la plus grande liberté, en ſe

---

dans le Tibre; le berger Fauſtulus les trouva, les éleva, leur découvrit le ſecret de leur naiſſance : ils ſe vengèrent d'un oncle barbare, & rétablirent Numitor.

donnant des rois. Romulus, revêtu de ce titre, ſentit bien que le peuple ne ſe laiſſeroit pas ſubjuguer, & qu'il falloit partager avec lui le gouvernement, ou y renoncer ſoi-même.

D'abord il diviſa la colonie en trois tribus, & chaque tribu en dix curies. Il partagea le territoire en trois portions inégales, l'une pour le culte religieux, l'autre pour les beſoins de l'état, la troiſième pour les citoyens, qui eurent chacun environ deux arpens de terre. Enſuite, il établit un ſénat compoſé de cent perſonnes, auquel il confia le ſoin de faire obſerver les lois, de délibérer ſur les grandes affaires, & de porter les délibérations aux comices, ou aux aſſemblées du peuple. Le droit ſuprême de décider appartenoit au peuple, mais ſes déciſions devoient être confirmées par le ſénat. Le commandement des armées, la convocation des comices & du ſénat, le jugement des cauſes les plus importantes, la dignité de ſouverain pontife, étoient le partage du roi.

Diviſion du peuple en trois tribus.

Établiſſement du ſénat.

Les trois pouvoirs.

En mêlant ainſi les trois pouvoirs, Romulus avoit ſu ménager le peuple & ſatisfaire ſa propre ambition. Il pouvoit gouverner le ſénat, dont les membres étoient de ſon choix. Les forces militaires, la religion, la juſtice, reſtoient

Romulus s'étoit réſervé adroitement beaucoup d'autorité.

entre ſes mains, pour tenir le peuple dans la dépendance : & quoiqu'il lui eût laiſſé les principaux droits de la ſouveraineté, celui de faire des lois & d'élire les magiſtrats, celui de décider de la guerre & de la paix, il s'étoit réſervé les moyens de diriger les ſuffrages, ce qui au fond le rendoit, en quelque ſorte, maître de tout. Douze licteurs lui ſervoient de garde, appareil utile à la royauté. Il y ajouta un corps militaire de trois cents hommes, qui combattoient à pied & à cheval. C'eſt l'origine des chevaliers, nommés *Celeres* au commencement.

Chevaliers romains.

Pour prévenir les diviſions entre le ſénat & le peuple, Romulus fit un réglement, (on le lui attribue du moins, comme pluſieurs autres choſes,) qui contribua beaucoup à la proſpérité de Rome. Il permit à chaque plébeïen de ſe choiſir un patron dans le ſénat. Des devoirs réciproques unirent les patrons & les cliens; ceux-là protégeoient les autres, dont ils étoient ſecourus en cas de beſoin. Ces liens d'humanité inſpirèrent la concorde & la modération. Auſſi n'y eut-il point de ſang répandu dans les premiers troubles qu'excita la jalouſie des ordres, après l'établiſſement de la république. Le bonheur de la ſociété dépend ſur-tout de l'union des citoyens; & ſi les petits ne ſont rien aux yeux des

Patrons & cliens, établiſſement admirable.

grands, la multitude ſera néceſſairement rebelle ou opprimée.

Des barbares ont peu de lois, & leurs lois portent une empreinte de barbarie. Je n'en citerai que deux de Romulus. La première permettoit aux hommes de répudier leurs femmes, & même de les faire mourir, non-ſeulement pour de grands crimes, mais pour avoir bu du vin; elle défendoit aux femmes de ſe ſéparer de leurs maris, ſous quelque prétexte que ce fût. La ſeconde rendoit les pères maîtres abſolus de leurs enfans; ils pouvoient les vendre juſqu'à trois fois à tout âge, les condamner même à la mort; ils pouvoient de plus expoſer ceux qui naiſſoient extrêmement difformes, pourvu qu'ils priſſent auparavant l'avis de cinq perſonnes du voiſinage; encore ne les y obligeoit-on point par rapport aux filles cadettes. On a conteſté ce droit de vie & de mort ſur les enfans; mais on convient que le père formoit une eſpèce de tribunal domeſtique où la cauſe étoit jugée, & qui pouvoit condamner à mort. L'autorité paternelle, en ce cas même, n'avoit-elle pas beſoin d'autres limites?

Lois barbares en faveur des maris & des pères.

Avoir des hommes & des terres, ce fut le principal objet de Romulus. Quelques-uns le regardent comme l'auteur de la politique ro-

Deux objets de Romulus; c'eſt d'avoir des hommes & des terres.

maine, toujours attentive aux moyens d'agrandir & de fortifier l'état, ſoit par des alliances, ſoit par des conquêtes. Il s'attacha principalement à la guerre, dont il avoit beſoin pour s'agrandir, & pour exercer au-dehors le génie turbulent de ſes ſujets.

Les premières guerres des Romains, peu dignes de détails.

L'Italie étoit alors, comme l'ancienne Grèce, diviſée en beaucoup de petits peuples, dont la plupart ſe reſſembloient par un courage féroce, & n'avoient d'ailleurs rien de commun. Rome fut ſucceſſivement en guerre avec tous, dans un long eſpace de temps. Il eſt facile de juger, en réfléchiſſant ſûr ſon origine, que ni les ſièges ni les batailles d'alors, quelques effets qui duſſent en réſulter pour l'avenir, ne méritoient les deſcriptions pompeuſes qu'en font les hiſtoriens. Cécine, Antemne, Cruſtumium, villes limitrophes, ſuccombèrent les premières ſous les armes de Romulus. Il tua le *roi Aeron*, & ſes dépouilles lui ſervirent de trophée. On appela depuis *dépouilles opimes* celles d'un général ennemi tué par le général romain.

Tatius, roi des Sabins, collègue de Romulus.

C'eſt contre les Sabins que la nouvelle colonie exerça principalement ſa valeur. Ils formoient une eſpèce de république fédérative, dont les forces réunies pouvoient paroître redoutables: quelques-unes de leurs villes furent cependant

réduites à ſe ſoumettre. Mais un de leurs princes, Tatius roi de Cures, pénétra juſques dans Rome. Il l'auroit détruite peut-être, ſi les Sabines qu'avoient enlevées les Romains, n'euſſent ménagé la paix entre leurs époux & leurs parens. Pour récompenſe de ce grand ſervice, on accorda aux femmes, ſelon Plutarque, un privilège qui réduiſoit leur travail à filer. Les deux peuples s'unirent, aux dépens du pouvoir de Romulus; car il partagea la royauté avec Tatius, & peut-être (car les hiſtoriens ne s'accordent point à cet égard) admit dans le ſénat cent des principaux Sabins. Son collègue ayant été aſſaſſiné ſix ans après, il fit en ſorte qu'on ne lui donnât point de ſucceſſeur.

Après de nouvelles victoires, dont le fruit étoit toujours d'augmenter le nombre des citoyens, en y admettant les vaincus; le roi, sûr de l'affection de ſes ſoldats, comptant déja quarante-ſept mille ſujets, ſe livra trop au goût de la domination : il voulut gouverner ſans le ſénat. Les ſénateurs conſpirèrent, & ſe défirent ſecrètement de lui. Pour couvrir leur attentat, ils publièrent que Romulus avoit été enlevé au ciel. Il avoit règné trente-ſept ans. Les ſénateurs exercèrent l'un après l'autre la puiſſance royale, pendant une

Romulus aſſaſſiné par les ſénateurs.

année d'interrègne. Chacun règnoit cinq jours : jaloux de l'autorité, ils aimoient mieux gouverner mal que de se donner un roi.

NUMA.

39. NUMA POMPILIUS, roi.

LE peuple ſe laſſa d'obéir à tant de rois, & le ſénat fut obligé de faire une élection. Comme il étoit compoſé de Romains & de Sabins en nombre égal, les deux partis ſe diſputoient la couronne. On convint par accommodement que les Romains éliroient, & que leur choix tomberoit ſur un Sabin. Numa Pompilius, retiré à la campagne, indifférent pour les honneurs, parut l'homme le plus capable de gouverner, ou le moins propre à inſpirer de la crainte. Il fut élu, & accepta malgré lui un pouvoir dont il faiſoit moins de cas que de la ſageſſe & de l'étude. Où avoit-il pu prendre ce goût de philoſophie? nous l'ignorons.

Il entretient la paix pour former la nation.

Autant Romulus avoit aimé la guerre, autant ſon ſucceſſeur fut-il zélé pour la paix. Il crut devoir adoucir les mœurs d'un peuple farouche, qui n'étant pas corrompu, ſe trouvoit au point où une bonne légiſlation ne peut guère manquer de réuſſir. Quand les lois forment les mœurs, les mœurs deviennent, en quelque ſorte, le ciment des lois. Leur influence réciproque faiſoit la gloire de Sparte: Rome en éprouva auſſi les

Influence réciproque des lois & des mœurs.

avantages ; & c'eſt principalement par-là qu'elle mérite des éloges.

Il s'attache à la religion.

Numa réuniſſoit deux qualités, qu'on voit rarement enſemble, la piété & la politique. L'une & l'autre lui ſervirent de règle. Il ſe donna pour inſpiré, en ſuppoſant qu'il avoit des entretiens avec la nymphe Egérie. Cet artifice lui ſervit à répandre les ſentimens religieux, dont il étoit pénétré lui-même. La religion fut le reſſort principal qu'employa le nouveau roi, pour aſſujettir aux devoirs le caractère dur des Romains. Il grava profondément dans leur âme la crainte de l'être inviſible, qui voit & punit le crime. Il érigea un autel à la *Bonne Foi*, pour rendre les promeſſes ſacrées ; & il inſtitua les fêtes du dieu Terme, pour que les limites des poſſeſſions fuſſent inviolables. Il établit les cérémonies du culte ; parce qu'elles uniſſent les cœurs aux pieds des autels, & que, ſans elles la divinité feroit peu d'impreſſion ſur la plupart des eſprits. Il diviſa les miniſtres de la religion en pluſieurs claſſes, dont la première étoit celle des pontifes. Le grand-pontife préſidoit à toutes, & cette charge importante appartenoit à la royauté, comme un des pivots du gouvernement.

Inſtitutions religieuſes.

Première religion de Ro-

Selon la conjecture d'un auteur moderne *,

* Pelloutier, *Hiſt. des Celtes.*

les anciens romains étant un mélange de Sabins, de Latins & de Toſcans, tous Celtes d'origine; leur première religion dut être, comme la celtique, fort différente de ce qu'elle devint, quand les dieux de la Grèce furent introduits dans Rome, contre une loi de Romulus, qui excluoit les divinités étrangères. Les Celtes n'avoient point de ſimulacres: les Romains, au rapport de Plutarque, n'en eurent que 160 ans après la fondation de leur ville. Les Celtes honoroient le feu, & s'adonnoient à l'art des augures: auſſi du temps de Numa, voit-on des augures, un temple élevé à Veſta, & les veſtales établies pour entretenir le feu ſacré. Cette inſtitution de vierges conſacrées au culte eſt d'autant plus remarquable, que la virginité, ſans clôture, étoit pour elles une obligation inviolable, ſous peine d'être enterrées toutes vives. On les reſpectoit infiniment. Libres de ſe marier après trente ans de ſervice, elles préféroient pour l'ordinaire les honneurs du ſacerdoce, ſoit parce que l'habitude leur en adouciſſoit la contrainte, ſoit parce qu'elles avoient paſſé l'âge des plaiſirs, ſoit parce que l'ambition ou la piété les attachoit à l'autel. Il n'y eut jamais plus de ſix veſtales.

me, vraiſemblablement celtique.

Etabliſſement des veſtales.

On attribue pareillement à Numa un autre établiſſement très-utile, celui des féciales ou

Les féciales.

féciaux. Ils décidoient de la juſtice d'une guerre, & veilloient à l'obſervation des traités de paix.

La guerre revêtue de couleurs de religion.

Ils devoient déclarer la guerre aux ennemis, en atteſtant le ciel de leur injuſtice, & en faiſant des imprécations contre Rome, ſi elle étoit injuſte à leur égard. C'étoit le frein le plus néceſſaire à un peuple guerrier & ambitieux. Varron obſerve que les Romains, regardant la guerre d'un œil de piété, ne s'y déterminoient que lentement & ſans paſſion. Mais n'avoient-ils pas une paſſion ſourde, capable de colorer bien des injuſtices, le deſir des conquêtes? Nous la verrons ſe développer avec le temps, s'appuyer même ſur des motifs ou des prétextes de religion, & regarder le monde entier comme une proie que le ciel lui deſtinoit. L'intérêt peut ſéduire les hommes les plus religieux; l'intérêt ſouvent fit de la religion l'inſtrument de leurs injuſtices.

Numa inſpire le goût de l'agriculture.

L'agriculture fut une véritable ſource de bonheur & de vertu, que Numa ouvrit à ſon peuple. Il diſtribua les terres conquiſes ſous le dernier règne; il forma des bourgades, où les cultivateurs s'attachoient à d'utiles travaux; il nomma des ſurveillans, pour récompenſer l'induſtrie & pour châtier la pareſſe. C'eſt ainſi que l'agriculture devint une occupation ſi chère aux Romains. Les premiers hommes de l'état y trouvèrent

trouvèrent leur plaiſir; & l'état ne fut jamais plus glorieux, que lorſqu'on courroit à la charrue après un triomphe.

Il reſtoit dans la ville un principe de diviſion, par la jalouſie nationale entre les Romains & les Sabins. Numa, dit-on, vint à bout de le détruire. Le peuple diſtribué en corps de métiers, en communautés dont chacun avoit ſes privilèges, oublia toute diſtinction de pays, & ne connut déſormais que celle de ſa claſſe; avec cet avantage ſur les Egyptiens, que les claſſes n'étoient point ſéparées, de manière à exciter des haines, ni à étouffer les talens.

Corps de métiers établis pour unir les Romains & les Sabins.

Enfin Numa eut la gloire d'employer la ſcience au bien public. L'année de Romulus étoit ſeulement de dix mois. Il y ſubſtitua l'année lunaire de douze mois, qu'il rapprocha de l'année ſolaire par des intercalations. C'eſt ce que diſent les hiſtoriens; mais il me paroît difficile de concevoir d'où il avoit tiré tant de ſcience, au milieu d'un peuple barbare. Les Athéniens avoient à peine la moindre idée d'aſtronomie; & voilà un Sabin aſtronome!

Nouveau calendrier.

Une loi ſingulière, attribuée à Numa, permettoit aux maris de prêter leurs femmes à d'autres, après en avoir eu des enfans. C'étoit une coutume de Sparte; compatible alors avec

Loi qui permettoit aux maris de prêter leurs femmes.

la pureté des mœurs, parce que l'on ne cherchoit qu'à donner de bons citoyens à l'état, ſans avoir ſur le mariage les idées ſublimes que nous donne la religion.

Mort de Numa. Numa mourut après un règne pacifique de quarante-trois ans. La ſageſſe de ſes loix, & la connoiſſance qu'il avoit de l'être ſuprême, l'ont fait regarder comme diſciple de Pythagore, quoique ce philoſophe n'ait paru qu'au temps du dernier Tarquin.

Ses livres ſur la religion furent brûlés par le ſénat, long-temps après. L'an de Rome 572, quelques livres de Numa furent trouvés dans un coffre. Ils contenoient ſes ſentimens ſur la religion. Le préteur Pétilius les ayant lus, dit au ſénat que ces livres étoient dangereux, parce qu'ils ne s'accordoient point avec la religion établie. Sur ce rapport, le ſénat les fit brûler. C'eſt une preuve, (ſuppoſé le fait,) de la ſuperſtition qui avoit altéré le culte des premiers Romains, & de l'intérêt qu'avoient les grands à la maintenir.

TULLUS HOSTILIUS.

83. TULLUS HOSTILIUS.

TULLUS Hoſtilius eſt élu pour ſucceſſeur de Numa. Il commence ſon règne par diſtribuer à ceux qui manquoient de terres, une campagne du domaine de la couronne. S'étant ainſi attaché les cœurs, il ranime l'ardeur militaire qu'une longue paix n'avoit pu éteindre. La jalouſie d'Albe contre Rome allume la guerre. Les deux peuples ſe diſputent la prééminence. On nomme de part & d'autre trois frères, les Horaces & les Curiaces, pour décider la querelle par un combat ſingulier. Du côté de Rome, deux Horaces ſont tués, mais enſuite le troiſième, vainqueur des trois Curiaces, aſſure la ſupériorité à ſa patrie. L'hiſtoire ajoute qu'il tua ſa ſœur, parce qu'elle pleuroit un des Curiaces, ſon futur époux. Tullus le fit juger par deux commiſſaires, & lui conſeilla d'appeler au peuple de la ſentence de mort. Ainſi le peuple eſt reconnu juge ſuprême.

Guerre avec les Albains.

Horaces & Curiaces.

La manière dont Tite-Live dépeint ces divers événemens, les belles harangues dont il les embellit, paroiſſent des jeux d'imagination plutôt que des traits d'hiſtoire. Cet excellent écrivain s'eſt donné carrière, à l'exemple des Grecs,

Tite-Live digne de critique.

en maniant les anciennes traditions ; trop imité en cela par Rollin & d'autres modernes. Eſt-ce au ſein de la barbarie qu'on peut trouver des harangues écrites avec tant d'art ? Le combat même des ſix champions, ſi l'on vouloit l'examiner, fourniroit une ample matière de doutes à la critique.

Albe détruite. Suffétius, général des Albains, coupable de perfidie, fut écartelé par ordre de Tullus. La ville d'Albe, à laquelle on donne cinq cents ans d'antiquité, fut détruite en une heure, & ſes habitans tranſplantés à Rome, où les principaux entrèrent dans le ſénat. Rome gagnoit du terrain. Elle vouloit aſſujettir les villes latines, qui étoient des colonies d'Albe, & ſes prétentions devinrent une ſemence de guerre. Tullus battit ſes voiſins, quand ils osèrent prendre les armes. Mais dans les ravages d'une peſte, il ne put ſe défendre des ſuperſtitions que produit ordinairement la crainte.

Mort de Tullus. Quelques auteurs racontent ſérieuſement que Jupiter le foudroya, tandis qu'il faiſoit un ſacrifice magique. On conjecture cependant qu'il fut aſſaſſiné.

ANCUS MARTIUS.

113. ANCUS MARTIUS.

LE peuple & le ſénat donnèrent la couronne à Ancus Martius, petit-fils de Numa par ſa mère. Il ſe montra digne de ſon aïeul, dont il réuniſſoit les vertus au courage de Romulus. Ses premiers ſoins ſe tournèrent ſur la religion & l'agriculture. Les latins le mépriſant alors comme un prince foible, commirent des hoſtilités qui troublèrent ces ſoins pacifiques. On leur envoya demander ſatisfaction. Ils refusèrent, & le féciale leur déclara la guerre au nom du peuple. Il n'eſt point parlé du roi dans la formule; en voici les termes : *A cauſe du dommage que les latins ont cauſé au peuple romain, le peuple romain & moi, nous déclarons la guerre aux latins, & nous la commençons.* A ces mots, le féciale ſelon la coutume jeta ſur le territoire des ennemis un javelot trempé de ſang. Cette guerre & d'autres qui ſuivirent, tournèrent à la gloire d'Ancus & au profit de Rome.

Guerre déclarée aux Latins.

Formule du féciale.

Rien ne fait tant d'honneur à un roi guerrier, que de s'occuper après la victoire d'objets plus intéreſſans pour le bien public. Les ouvrages d'Ancus auroient pu l'immortaliſer, indépen-

Ouvrages utiles d'Ancus.

damment de ſes exploits. Il enferma dans l'enceinte de la ville, qui ſe bornoit d'abord au mont Palatin, le mont Aventin & le mont Janicule, compris auparavant dans l'Etrurie. Il fit un pont ſur le Tibre, pour communiquer avec le Janicule.

Port d'Oſtie; ſalines, &c. Il conſtruiſit le port d'Oſtie, à l'embouchure de ce fleuve. Il fit creuſer des ſalines au bord de la mer, & diſtribua au peuple une grande partie du ſel qu'on en tiroit. (De pareilles diſtributions en blé, en huile, &c. devinrent communes dans la ſuite, ſous le nom de *congiaria*, & ſe changèrent en abus, comme nous l'obſerverons ailleurs.) Il bâtit une priſon, d'autant plus néceſſaire que la licence devoit croître avec le nombre des ſujets. Ce prince mourut après un règne glorieux de vingt-quatre ans.

TARQUIN L'ANCIEN.

139. TARQUIN L'ANCIEN brigue & obtient la royauté.

TARQUIN, ſurnommé l'Ancien, cinquième roi, ne dut ſon élévation qu'à la brigue, dont il introduiſit l'uſage. Né à Tarquinie, en Etrurie, d'un riche négociant de Corinthe, il s'établit à Rome, avec l'eſpérance d'y parvenir aux honneurs ; & il avoit changé ſon nom de Lucumon en celui de Tarquinius, emprunté du lieu de ſa naiſſance. Un mérite réel, ſoutenu par les richeſſes & par une adroite politique, lui avoit procuré les bonnes graces d'Ancus & une place dans le ſénat. Ancus, en mourant, le nomma tuteur de ſes deux fils, dont l'aîné n'avoit pas encore quinze ans. Quoique la couronne ne fût point héréditaire, la vénération pour le dernier roi, pouvoit fixer les ſuffrages en faveur de ſa famille. Tarquin la brigua ouvertement, ſans égard pour ſes pupilles. Il mania ſi bien les eſprits, que le peuple, gagné ou perſuadé, lui ordonna de *ſe charger de l'adminiſtration des affaires publiques*, c'eſt-à-dire, le fit roi.

Il augmente le ſénat & bâtit un cirque.

Pour augmenter ſon crédit dans le ſénat, autant que pour récompenſer ſes partiſans, il créa cent nouveaux ſénateurs, tirés des familles

plébéiennes (*patres minorum gentium.*) Il s'attacha encore plus la multitude en conſtruiſant un cirque pour les jeux, à l'exemple des Grecs. Tout peuple aime les ſpectacles, & l'on peut compter de lui plaire, quand on l'amuſe.

Le nombre des citoyens augmenté par les victoires.

Les Latins, les Etruſques, les Sabins, qui rompoient toujours avec Rome, & ne l'attaquoient pas de concert, éprouvèrent ſucceſſivement la valeur du nouveau roi. Comme ſes prédéceſſeurs, il ſut profiter de la victoire, en incorporant les vaincus avec les citoyens. Il établit la cérémonie pompeuſe du triomphe. Ce fut dans la ſuite un puiſſant motif d'émulation : ce n'étoit pour lui qu'un moyen d'augmenter le reſpect pour ſa perſonne.

Triomphe établi.

Déja ſe formoient à Rome ces idées du grand, ſi propres à faire naître de grandes choſes. Les ouvrages exécutés par Tarquin furent des prodiges, dans un ſiècle de barbarie. Il conſtruiſit des aqueducs & des égouts ſuperbes, perçant les collines & les rochers pour l'avantage de la ville. Ceux qui jugent du mérite par l'utilité, mettront les égouts de Rome au-deſſus des édifices faſtueux de Périclès. Un chariot chargé de foin pouvoit paſſer ſous la voûte, & Pline les admiroit encore huit cents ans après leur conſtruction. Tarquin bâtit auſſi des temples, des ſalles

Conſtructions de Tarquin.

pour la juſtice, des écoles deſtinées à l'éducation. Il applanit le ſommet du mont Tarpéien ſur lequel fut élevé dans la ſuite le capitole.

Il faut que la ſuperſtition ait un empire incroyable, même ſur de bons eſprits, puiſque, au milieu de ces faits dignes de l'hiſtoire, Tite-Live place le conte du caillou coupé ſans effort, avec un raſoir, par l'augure Accius Névius, pour démontrer que ſon art étoit divin *. Cicéron, quoiqu'augure lui-même, ſe moquoit de cette vaine tradition. Saint Auguſtin penchoit à la croire, comme l'obſerve Rollin; mais le vertueux Rollin pouvoit ajouter que ce n'eſt pas une raiſon d'y ajouter foi, & d'y faire intervenir la puiſſance du démon. Une ſtatue érigée à Névius prouve ſeulement qu'on avoit été trompé par quelque apparence de prodige, Fable de l'augur Névius.

* Ce grand hiſtorien, qui ſe prête beaucoup trop aux traditions fabuleuſes, ne les admet cependant pas toutes. Il dit dans ſon cinquième livre, au ſujet de la priſe de Véies : *On insère ici une fable; . . . . mais par rapport à des temps ſi éloignés, il me ſuffit que l'on reçoive pour vrai ce qui eſt vraiſemblable. Je ne dois ni affirmer ni réfuter le merveilleux, plus propre au théâtre qu'à l'hiſtoire.* Du moins falloit-il s'en tenir à cette règle : l'hiſtoire ne ſeroit pas un mélange de fables & de vérités.

qu'on avoit cru une fable, & que des hommes puiſſans avoient eu intérêt à en conſacrer la mémoire.

Superſtitions d'Etrurie & de Grèce, introduites par Tarquin.

En effet, l'art de prédire l'avenir, d'après le vol des oiſeaux ou d'autres circonſtances pareilles, qui ne peuvent avoir aucun rapport avec l'avenir; cet art des Etruſques, plus inſenſé que l'aſtrologie judiciaire, devint à Rome un des grands reſſorts du gouvernement, & l'une des chaînes par leſquelles on mena le peuple. Un coup de tonnerre, un éclair, à droite ou à gauche; un tel oiſeau volant ou chantant de telle manière; les entrailles d'une victime plus ou moins ſaines, &c. &c. quoique ces prétendus ſignes ne ſignifiaſſent rien, on en tiroit les auſpices, avec leſquels on régloit tout. Tarquin I, étruſque de naiſſance, grec d'origine, établit vraiſemblablement les ſuperſtitions d'Etrurie & de Grèce, qu'il crut utiles à ſa politique. La religion ſimple de Numa s'altéra beaucoup ſous ſon règne, & l'on reçut les dieux étrangers.

Il eſt aſſaſſiné par les fils d'Ancus Martius.

Ce prince mourut à l'âge de près de quatre-vingts ans, aſſaſſiné par les fils d'Ancus Martius, qui le voyoient préparer la fortune de Servius Tullius, ſon gendre. Mais Tanaquil, femme de Tarquin, cacha adroitement ſa mort,

juſqu'à ce qu'elle eût aſſuré la couronne à Servius. C'étoit un Latin, dont la mère avoit été emmenée captive à Rome, & que le dernier roi avoit élevé avec la tendreſſe d'un père.

SERVIUS TULLIUS.

175. SERVIUS TULLIUS s'empare du trône, & gagne le peuple.

SERVIUS ayant pris l'autorité ſans le conſentement du peuple & du ſénat, quelque mérite qu'il eût d'ailleurs, ne pouvoit régner tranquillement ſur un état libre, s'il ne ſuppléoit de quelque manière au défaut de droits légitimes. Il gagna le peuple, en payant lui-même les dettes des pauvres, en leur partageant les terres dont quelques citoyens s'étoient emparés, & en diminuant l'intervalle qui ſéparoit les deux ordres. Il ſe plaignit enſuite publiquement d'un complot, formé par les patriciens * contre ſa vie; & il demanda qu'on élût un roi, comme s'il eût été prêt à quitter le trône. Le peuple n'eut pas de peine à ſe décider en ſa faveur.

Nouvelles guerres.

Ainſi que Tarquin, il éleva des temples à la ſuperſtition; il remporta des victoires ſur les voiſins de Rome. Les traités que ces petites républiques avoient conclus avec un roi, elles

* Les ſénateurs étoient appelés pères (*patres*), d'où venoit le nom de patriciens, qui diſtinguoit les familles nobles. De-là auſſi le nom de *pères-conſcrits* donné au ſénat.

s'en croyoient déliées à l'égard de ſon ſucceſſeur. La haine, la jalouſie leur faiſoient reprendre les armes. De-là naiſſoient perpétuellement de nouvelles guerres. C'étoit toujours un exercice pour le courage des Romains, & un moyen d'accroiſſement pour l'état : car on gagnoit ou des terres ou des citoyens.

Servius entreprend d'utiles innovations.

Tout ambitieux qu'étoit Servius, il parut ſe livrer à la paſſion du bien public. Son règne fit éclore des changemens ſalutaires, dont la république avoit beſoin. Les Romains ne penſoient pas, comme d'autres peuples, qu'on doit ne jamais toucher au gouvernement ni aux uſages établis ; ils durent en grande partie leur proſpérité à des innovations, qui euſſent indigné les Egyptiens & quelques philoſophes enthouſiaſtes. Réformer les abus avec ſageſſe eſt un des premiers devoirs de la politique. Et où ne s'en trouve-t-il pas à réformer ?

Deux abus à réformer; les tributs égaux par tête, & la ſupériorité du petit peuple dans les comices.

Il y en avoit deux conſidérables dans Rome. On payoit les tributs par tête, & quoiqu'il ne reſtât plus guère de veſtiges de l'ancienne égalité de fortune, ces tributs étoient encore égaux : ce qui ruinoit le pauvre au profit du riche. Mais auſſi le riche n'ayant que ſa voix comme le pauvre, dans les aſſemblées du peuple, où tout ſe décidoit à la pluralité des ſuffrages ; les

plus importantes affaires étoient entre les mains d'une populace nombreuſe, facile à tromper, à échauffer, & qui naturellement devoit imiter les excès de la démocratie athénienne. Servius entreprit d'extirper ce double principe de déſordres. Il y réuſſit.

On donne pouvoir au roi d'exécuter ſon plan de réforme.

D'abord, il expoſa dans une aſſemblée générale l'abus des contributions ordinaires, & la néceſſité de les rendre proportionnelles aux biens de chaque particulier. Le peuple, flatté de l'eſpérance d'un ſoulagement, lui donna pouvoir d'établir le plan de réforme, qu'il jugeroit convenable. Ce plan, que nous allons voir exécuté, a un rapport eſſentiel avec l'hiſtoire.

Tribus de la ville & de la campagne.

Les habitans de la ville furent diviſés en quatre tribus, ſelon les quartiers; & ceux de la campagne en quinze tribus, auxquelles on en ajouta pluſieurs dans la ſuite; de manière qu'il y eut en tout trente-cinq tribus. Chacun avoit ſes *curies*, telles à-peu près que nos paroiſſes, dont le prêtre étoit nommé *Curion*. Le dénombrement des citoyens devint facile par cette méthode. On en comptoit déja quatre-vingt mille en état de porter les armes. Un ordre ſévère de faire la déclaration exacte de tous les biens, procura au roi les connoiſſances dont il avoit beſoin pour terminer ſon ouvrage.

Cela facilite le cens.

De tout le peuple romain, il forma enſuite ſix claſſes, ſubdiviſées en centuries. La première claſſe comprenoit les riches, dont les fonds montoient au moins à la valeur de dix mille drachmes, ou de cent mille as de cuivre, comme les Romains comptoient alors. Elle eut quatre-vingt-dix-huit centuries, parmi leſquelles dix-huit de chevaliers, à qui l'état fourniſſoit des chevaux. (Les veuves, juſqu'alors exemptes d'impoſitions, furent taxées pour cet objet.) Les quatre claſſes ſuivantes alloient en proportion des biens, & faiſoient quatre-vingt-quinze centuries en tout. La ſixième compoſée des pauvres, quoique la plus nombreuſe, n'avoit qu'une ſeule centurie. Ses membres furent appelés *proletarii*, parce que leurs ſervices conſiſtoient à donner des enfans à la patrie; & *capite cenſi*, parce qu'ils faiſoient nombre, ſans payer de taxes, ſans être obligés, comme les autres, d'aller à la guerre.

Les citoyens diviſés en ſix claſſes; les claſſes en centuries.

Cette nouvelle diviſion produiſit un grand effet. Dans les comices, on prit les ſuffrages par centuries, & non plus par têtes. Ainſi la dernière claſſe, en conſervant le droit d'opiner, n'eut réellement aucune influence ſur les délibérations; au lieu que la première décidoit ſeule, lorſque ſes centuries étoient d'accord. Elle

La première claſſe dominoit dans les comices.

achetoit cet avantage, par l'argent & les hommes qu'elle fourniſſoit; car chaque centurie devoit fournir pour l'armée une certaine ſomme, avec un certain nombre de ſoldats. Mais étoit-il juſte de rendre les riches maîtres des délibérations? La ſuite en fera juger.

La dernière claſſe, exclue de la milice.

Les jeunes & les vieux étoient diſtingués dans chaque claſſe, excepté la dernière. « C'eſt, dit » le célèbre Rouſſeau de Genève, qu'on n'ac- » cordoit point à la populace dont elle étoit » compoſée, l'honneur de porter les armes » pour la patrie: il falloit avoir des foyers » pour obtenir le droit de les défendre; & de » ces innombrables troupes de gueux dont » brillent aujourd'hui les armées des rois, il n'y » en a pas un peut-être qui n'eût été chaſſé » avec dédain d'une cohorte romaine, quand les » ſoldats étoient les défenſeurs de la liberté *. » Le Genevois exagère ici, comme ailleurs; mais il n'eſt pas douteux qu'on ne défende ſes propres foyers avec plus de courage, que les droits ou les prétentions d'autrui. Xénophon diſoit judicieuſement: *Une terre n'inſpire-t-elle pas du courage au poſſeſſeur?*

Cens, luſtre.

Servius prévit que les fortunes étant ſujettes

* *Contr. ſocial. liv. 4.*

à

à mille accidens, pluſieurs citoyens ſe trouveroient bientôt déplacés dans leurs claſſes. Il ordonna donc que le cens ſe renouvelleroit tous les cinq ans, avec des cérémonies qui lui firent donner le nom de *Luſtres*. Les *luſtres* devinrent chez les romains une meſure du temps, comme les olympiades chez les Grecs.

Adouciſſement au ſort des eſclaves.

Le ſort des eſclaves méritoit la compaſſion d'un bon prince, & Servius l'adoucit en bon politique. Il ſentoit, malgré la barbarie des mœurs, combien il étoit affreux que la ſervitude ſe tranſmît de père en fils, ſans que l'humanité pût jamais rentrer dans ſes droits; combien des eſclaves, réduits au déſeſpoir, devoient être néceſſairement ennemis de leurs maîtres; combien il ſeroit facile de les attacher à l'état, en leur faiſant eſpérer d'en devenir membres. Touché de ces raiſons, que le ſénat eut peine à gouter, il permit non-ſeulement de rendre la liberté aux eſclaves, mais d'incorporer les affranchis au nombre des citoyens. Le nom d'affranchis, qu'ils conſervoient, rappeloit des idées humiliantes: c'étoit néanmoins un grand honneur d'échapper à la condition ſervile, d'autant plus que les Romains ne mettoient guère de différence entre leurs eſclaves & leurs beſtiaux. Les affranchis n'entrèrent que dans les quatre

Affranchis admis au nombre des citoyens.

tribus de la ville, les moins conſidérables de toutes.

Servius calme l'animoſité des Sabins & des Latins.

Un autre projet exécuté par Servius mérite tous nos éloges. La force des armes & les traités, en uniſſant les Sabins & les Latins à la république romaine, n'avoient pu éteindre leur animoſité contre un peuple élevé ſur leurs ruines. Pour cimenter la paix, dont il repréſenta vivement les avantages, le roi les engagea de bâtir un temple à Rome en l'honneur de Diane, où l'on devoit ſacrifier en commun tous les ans. Il régla qu'après le ſacrifice, on termineroit les différends à l'amiable, & qu'on délibereroit ſur les moyens d'entretenir la concorde & l'amitié; qu'enſuite il y auroit une foire, où chacun pourroit ſe fournir des marchandiſes dont il auroit beſoin. La religion, les conférences, le commerce, tout devoit concourir avec le temps à faire de ces étrangers, autant de Romains; & ils y gagnèrent autant que Rome. Les conditions du traité, quoiqu'en langue latine, furent gravées ſur une colonne, en caractères grecs. Denys d'Halicarnaſſe, qui s'efforce de donner une origine grecque aux Romains, ne manque pas d'inſiſter ſur cette preuve. Ne prouveroit-on pas de même que les Goths, les Francs, les Lombards, viennent de Rome, parce qu'ils ſe ſervirent des caractères romains ?

Traité en langue latine & en caractères grecs.

On aſſure que, ſacrifiant tout au bien de l'état, Servius penſoit à dépoſer la royauté, pour établir un gouvernement républicain, lorſqu'il fut enlevé à ſes ſujets par un crime atroce. Sa fille Tullie, monſtre d'ambition & de cruauté, avoit épouſé Tarquin, petit-fils du roi de ce nom. L'un & l'autre entreprennent de détrôner Servius. La conſpiration ſe termine au meurtre du roi, dont le cadavre eſt foulé ſous le char de ſon exécrable fille. Des ſix rois de Rome, tous dignes d'éloges, en voilà quatre qui périſſent de mort violente. Aſſaſſinat de Servius.

TARQUIN LE SUPERBE.

219. TARQUIN LE SUPERBE. Souillé du ſang le plus précieux, uſurpateur du trône ſans daigner recourir au temple ni au ſénat, Tarquin devoit régner en tyran. On vit l'injuſtice & la violence prendre la place des lois.

Sa tyrannie. Mais en tyran habile, il ne négligea aucun moyen d'affermir & d'étendre ſon pouvoir. Les vexations lui attiroient la haine des citoyens : il chercha un appui dans l'armée. Sa douceur & ſes bienfaits gagnèrent une partie des ſoldats. Une garde nombreuſe d'étrangers veilloit pour ſa défenſe, tandis que les délations & les ſupplices répandoient par-tout la terreur, & que les aſſemblées du peuple étant ſuſpendues par des édits, il ne reſtoit plus de reſſource contre les entrepriſes de la tyrannie.

Comment il ſubjugue les Gabiens. On cite un trait célèbre de la politique de Tarquin. Pluſieurs patriciens, réfugiés à Gabies, ville des Latins, avoient ſoulevé contre lui les habitans. Son fils Sextus, dont il dirigeoit les démarches, affecte de le trahir, ſous prétexte de quelque brouillerie, & ſe retire dans cette ville. Il y joue ſi bien ſon rôle, qu'il parvient au commandement des troupes. Alors il envoie

conſulter ſon père ſur la conduite qu'il doit tenir. Tarquin, ne voulant s'expliquer ni de vive voix, ni par écrit, mène le meſſager dans un jardin, abat en ſa préſence les têtes des pavots qui s'élevoient au-dèſſus des autres, & le fait partir ſans autre réponſe. Sextus devina l'énigme. Il fit périr les principaux Gabiens, & livra la ville à ſon père.

Ses victoires augmentent ſon pouvoir.

Le tyran joignoit la valeur à la cruauté. Il remporta des victoires ſur les Volſques & les Sabins. Le ſénat étoit ſans force; le peuple abattu portoit le joug ſans oſer ſe plaindre: Rome ſembloit réduite au point de langueur & d'accablement où commence d'ordinaire la ſervitude des nations.

Livres ſibyllins, utiles pour maîtriſer le peuple.

Une fraude politique (car on ne peut guère avoir d'autre idée ſur cet objet) mit en œuvre la ſuperſtition, pour rendre le peuple encore plus docile. Les hiſtoriens racontent qu'une femme inconnue préſenta au roi neuf volumes, dont elle demandoit une groſſe ſomme; que le roi n'ayant pas voulu les payer ſi cher, elle en brûla trois; qu'elle revint demander le même prix des ſix autres; qu'elle en brûla encore trois, après un nouveau refus; qu'elle recommença enſuite la ſcène; & que les livres qui reſtoient ayant été reconnus pour être les oracles de la ſibylle de Cumes, Tarquin les acheta; après quoi la femme

diſparut. Ces livres gardés précieuſement furent entre les mains du prince, & enſuite du ſénat, les interprètes infaillibles de la volonté des dieux. On les faiſoit parler au beſoin; on en tiroit les oracles que l'intérêt préſent pouvoit dicter. Avec une pareille machine, on étoit sûr de maîtriſer une nation ſuperſtitieuſe.

Capitole bâti.

Vers le même temps, fut exécuté le projet du premier Tarquin de bâtir le capitole; & ce fut l'occaſion de fabriquer une autre fable, qui ne produiſit pas de moindres effets. En creuſant la terre pour les fondemens du temple de Jupiter, il ſe trouva, dit-on, une tête d'homme, auſſi fraîche que ſi elle venoit d'être coupée. Les augures conſultés ſur ce prodige, déclarèrent que Rome deviendroit la capitale de l'Italie. De-là le nom de *capitole*, qu'on donna au mont Tarpéien. De pareilles fictions frappoient les eſprits, élevoient les ames, & inſpiroient une ſorte d'enthouſiaſme, auquel les Romains furent en partie redevables de leurs ſuccès. Perſuadés que les dieux leur deſtinoient l'empire, ils coururent aux combats, comme à des victoires certaines.

Fable qui ſervit à élever le courage des Romains.

Lucrèce violée par le fils de Tarquin.

Cependant Tarquin recueilloit les fruits de ſa politique. Les chimères dont il amuſoit le peuple, achevoient ce que la violence avoit commencé. Il régnoit en deſpote; & vraiſemblablement il

eût joui juſqu'à la fin, d'une puiſſance uſurpée, ſi l'attentat de ſon fils Sextus contre la chaſte Lucrèce, n'eût excité la plus vive indignation. Junius, ſurnommé Brutus, dont le père avoit été une des victimes du tyran, qui ne s'en étoit lui-même garanti qu'en contrefaiſant le fou, ſaiſit le moment de ſe venger en briſant les fers de la patrie. Son éloquence ranima le courage des ſénateurs. Au nom de la liberté, à la vue du cadavre de Lucrèce, qui s'étoit tuée de ſa propre main, le peuple ſortit de ſon engourdiſſement. Tarquin aſſiégeoit Ardée, capitale des Rutules, dans le Latium. On le condamna, lui & ſa poſtérité, à un exil éternel; on dévoua aux dieux infernaux quiconque tenteroit de le rétablir; on ſubſtitua le gouvernement républicain au gouvernement monarchique. Cette grande révolution ne fut pas tant l'effet de la tyrannie de Tarquin, que du crime de ſon fils. Lucrèce violée rendit exécrable un pouvoir dont on ne vit que l'abus. Athènes, dans le même temps, ſecoua le joug des Piſiſtratides. Il y a un rapport ſingulier entre les cauſes & les circonſtances de ces deux révolutions.

Brutus fait proſcrire la royauté.

Sept rois avoient gouverné Rome pendant l'eſpace de 244 ans. Ils avoient jeté les fondemens de ſa grandeur, parce que tous étoient de grands

Rome doit beaucoup à ſes rois.

princes, ſans en excepter le dernier, auquel on doit reprocher des injuſtices, mais non refuſer la gloire du génie & des talens. Monteſquieu dit à ſon ſujet : « Malheur à la réputation de tout » prince qui eſt opprimé par un parti qui de- » vient le dominant. » Il eſt probable en effet que, ſi la couronne de Tarquin étoit reſtée dans ſa maiſon, ſa mémoire auroit été moins flétrie, & même célébrée dans les annales de Rome.

Les hiſtoriens ſuſpects d'exagération.

Les hiſtoriens ſont ſuſpects d'avoir chargé le tableau de ſa tyrannie. En général, ils enflent tout par leurs pompeuſes deſcriptions. Rome ne connoiſſoit point encore de monnoie d'argent ; elle ne cultivoit ni les ſciences ni les arts ; elle ne poſſédoit qu'un territoire d'environ treize lieues de long, ſur dix de large ; elle conſervoit ſes mœurs ruſtiques au ſein de la pauvreté & de la guerre : cependant ils lui attribuent déja non-ſeulement une politique profonde, mais beaucoup de merveilles qui ſuppoſent des talens très-cultivés.

Doutes ſur l'hiſtoire de ces rois.

On demande comment ſept rois électifs, dont quatre ſont morts aſſaſſinés, dont le dernier a été détrôné, embraſſent dans l'hiſtoire un eſpace de 244 ans, tandis que les royaumes héréditaires ne fourniſſent pas d'exemple d'une pareille durée de ſept règnes. On demande par quel prodige tous

ces rois montrent des qualités ſupérieures ; ce qui eſt auſſi ſans exemple. On tire de-là une preuve contre leur hiſtoire. La difficulté eſt forte, ſans doute. Je n'y oppoſe ni probabilités, ni conjectures. Dans ces commencemens, les dates & certaines particularités peuvent être fauſſes ; mais je crois avoir rapporté des choſes utiles.

SECONDE ÉPOQUE.

LES CONSULS

AU LIEU DE ROIS.

LE PEUPLE OPPRIMÉ PAR LE SÉNAT.

Depuis l'an de Rome 244, juſqu'en 260.

245. Deux conſuls ſubſtitués aux rois par le ſénat.

LES Romains, aſſemblés par tribus & par curies, avoient porté le décret irrévocable contre la royauté. C'étoit véritablement l'ouvrage de la nation, puiſque, dans cette eſpèce de comices, les richeſſes n'étant comptées pour rien, tous les ſuffrages étoient égaux. Mais, quand il fallut pourvoir au gouvernement de la république, les patriciens, attentifs à leurs intérêts, préférèrent les comices par centuries, où la première claſſe l'emportoit ſur toutes les autres. On tira de leur corps deux magiſtrats annuels, qui ſous le nom modeſte de conſuls, exercèrent l'autorité royale. Ils commandoient les armées, aſſembloient le ſénat & le peuple, adminiſtroient la juſtice & les finances, traitoient avec les étrangers, en un mot, avoient preſque le même pouvoir dont

les rois avoient joui. Brutus, auteur de la conſpiration, & Collatin, mari de Lucrèce, furent nommés au conſulat. Le nom de roi avoit, ſans doute, quelque choſe de ſacré, puiſqu'on ne l'abolit pas entièrement. On créa un nouveau ſacerdoce, auquel ce titre fut attaché ; mais le *roi des ſacrifices* n'eut aucune autorité dans les affaires civiles.

Le nom de roi attaché à un ſacerdoce.

Rien n'eſt plus propre à enflammer les courages, à produire des actions extraordinaires, qu'un paſſage ſoudain de la tyrannie à la liberté, même quand la liberté eſt moins réelle qu'apparente. Les périls & les travaux ne rebutent point ; on ſacrifie tout pour ſe maintenir dans un état, où l'on ſe croit maître de tout ; les eſprits ardens échauffent les autres, & la paſſion du bien public paroît ſeule animer le peuple entier. Rome en fournit pluſieurs exemples aſſez connus.

Enthouſiaſme de la liberté.

Tarquin, abandonné de ſes troupes, s'étoit réfugié à Tarquinie. Les Etruſques envoyèrent une ambaſſade, ſous prétexte de demander la reſtitution de ſes biens. Quelques jeunes Romains furent ſéduits par ces dangereux ambaſſadeurs, & conſpirèrent en faveur d'un roi qu'ils croyoient perſécuté, ou dont ils ambitionnoient les bonnes graces. Un eſclave découvrit le complot. Les

Brutus condamne à mort ſes deux fils.

deux fils de Brutus ſe trouvant au nombre des coupables, leur père prononça lui-même contre eux la ſentence de mort, & les fit exécuter en ſa préſence. Exemple affreux, mais qu'il crut néceſſaire pour couper juſqu'à la racine du mal. Les biens de Tarquin furent livrés au peuple. On renvoya les ambaſſadeurs étruſques, dont la perfidie avoit violé le droit des gens. Ce trait de modération fait d'autant plus d'honneur aux Romains, que les ennemis de leur liberté devoient leur paroître plus odieux

Collatin abdique le conſulat, & Brutus meurt dans une bataille.

Collatin parut ſuſpect, uniquement pour s'être montré moins rigide que Brutus envers les conſpirateurs : on l'auroit banni, s'il n'avoit abdiqué le conſulat, comme l'y exhorta publiquement ſon collégue. Celui-ci mourut les armes à la main, dans une bataille contre Aruns, fils du roi. Ils ſe percèrent mutuellement de coups mortels, & la liberté fut cimentée du ſang de ſon principal auteur. On fit l'oraiſon funèbre de Brutus; les femmes portèrent le deuil une année entiére.

Conduite de Publicola en faveur du peuple.

L'eſprit de liberté eſt ſi ombrageux que Valérius Publicola, nouveau conſul, homme populaire, fut ſoupçonné d'aſpirer à la tyrannie, parce qu'il bâtiſſoit une maiſon ſur un terrain qui dominoit la place publique. Pour regagner

la confiance des romains, il démolit ſa maiſon; il ôta les haches des faiſceaux de ſes licteurs; il voulut que les faiſceaux fuſſent baiſſés devant l'aſſemblée du peuple; il permit de tuer, ſans aucune forme de juſtice, quiconque tenteroit de s'ériger en ſouverain; il permit d'appeler au peuple des jugemens même des conſuls; confia enfin le tréſor public à deux ſénateurs choiſis par le peuple. Sa conduite le fit élire conſul quatre fois. Elle devoit naturellement déplaire au ſénat, trop jaloux de l'autorité; mais on avoit beſoin du peuple contre l'ennemi.

Porſenna aſſiège Rome.

Le plus puiſſant roi de l'Etrurie, Porſenna, avoit épouſé la querelle de Tarquin, & parut bientôt aux portes de Rome. Le ſénat s'étoit précautionné, ſoit en faiſant des proviſions de vivres, ſoit en déchargeant de tout impôt les citoyens pauvres, que le mécontentement pouvoit exciter à la révolte. On déclara qu'ils payoient un aſſez grand tribut, par les enfans qu'ils donnoient à la république.

Traits d'Horatius Coclès & de Mucius Scévola.

Cependant la ville auroit peut-être ſuccombé, ſans l'action preſque incroyable d'Horatius Coclès, qui défendit ſeul le pont du Tibre, tandis qu'on travailloit à le rompre, pour empêcher l'ennemi de paſſer. Le ſiège ſe tourna en blocus: la famine étoit à craindre. S'il faut en croire

Tite-Live, car le ſilence de Denys d'Halicarnaſſe rend le fait extrêmement douteux, Mucius Scévola, jeune homme intrépide, ſe croyant tout permis pour délivrer Rome, pénétra dans le camp du roi étruſque, dans ſa tente même, réſolu de l'aſſaſſiner aux dépens de ſa propre vie. Il manqua ſon coup par mépriſe. Arrêté ſur le champ, il dénonça fiérement à Porſenna que pluſieurs autres citoyens avoient formé le même projet. *C'eſt le caractère du Romain*, lui dit-il, *d'agir & de ſouffrir en héros.* Un meurtre étoit-il donc ſi héroïque ? Et comment les hiſtoriens de Rome ont-ils pu célébrer ce trait, condamné par toutes les lois des nations ? Le fanatiſme ſeul conſacre ce qui révolte l'humanité.

Porſenna fait la paix.

Porſenna ſe montra plus généreux en renvoyant l'aſſaſſin. Il conclut la paix. Je ne m'arrêterai point

Clélie.

à l'hiſtoire de Clélie & de ſes dix jeunes compagnes, données en otages. On raconte qu'elles s'enfuirent du camp; qu'elles paſsèrent le Tibre à la nage; qu'on les renvoya au roi par ſentiment de fidélité; qu'il ſignala ſa généroſité envers elles, envers les romains, au point qu'on lui érigea dans Rome une ſtatue. Tout cela n'apprend qu'à ſe défier des anciennes traditions. Horatius Coclès, Mucius Scévola & Clélie, furent, dit-on

comblés d'honneurs & de récompenſes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Rome formoit des héros, en honorant le courage. Elle perdit dans Valérius Publicola un vrai modèle de patriotiſme. Après quatre conſulats, il mourut pauvre. On fit ſes funérailles aux frais du public; & le deuil que portèrent un an les dames romaines, comme pour Brutus, fut une expreſſion éclatante des regrets de la patrie.

Mort de Publicola.

Cependant les intrigues de Tarquin continuoient : trente villes du Latium ſe liguèrent en ſa faveur. Pour comble de mal, Rome avoit dans ſon propre ſein un principe de ſoulèvement. Les patriciens en général loin d'être comme auparavant les pères du peuple, ne cherchoient qu'à en devenir les maîtres. L'inégalité de fortune croiſſoit tous les jours, & avec elle les ſemences de diviſion. On ne voyoit que riches & que pauvres. Quoique les richeſſes fuſſent médiocres, dans un petit état ſans commerce, elles étoient exceſſives comparées à l'indigence de ceux qui manquoient de tout. Ces malheureux ne poſſédant point ou preſque point de terres, n'ayant aucune induſtrie, ne ſachant qu'affronter la mort dans les combats, vivoient d'emprunt; & l'uſure montoit à douze pour cent. Après avoir accumulé dettes ſur dettes, ils ſe trouvoient expoſés

Le peuple vexé par les patriciens.

Dureté des créanciers.

aux violences de créanciers impitoyables, qui les mettoient en priſon ou les réduiſoient en ſervitude. Accablé de vexations, le peuple déclara qu'il ne s'enrôleroit point pour la guerre, à moins qu'on n'abolît les dettes. Quelques-uns menacèrent même de quitter la ville. » Que » nous importe, diſoient-ils, une patrie où l'on » ne nous laiſſe rien que l'obligation de verſer » notre ſang pour elle ? ne vivrons-nous pas » également ailleurs ? du moins nous n'y trou- » verons point de créanciers. »

Murmures des pauvres.

Le ſénat inquiet de ces murmures, délibère ſur une affaire ſi ſérieuſe. Valérius, frère de Publicola, propoſe l'abolition des dettes comme un parti qu'exigent l'humanité & la prudence. Les plus doux, les plus pauvres des ſénateurs applaudiſſent à ſon diſcours. Mais Appius Claudius, riche Sabin, établi nouvellement à Rome, fier, dur & inflexible, repréſente qu'abolir les dettes ſeroit ruiner la foi publique, la baſe de la ſociété ; que le peuple en ſouffriroit lui-même, puiſque toutes les bourſes lui ſeroient fermées dans le beſoin ; qu'on pouvoit avoir de l'indulgence pour les débiteurs, qui n'avoient point mérité leur infortune par une mauvaiſe conduite ; mais que les autres étant la honte de Rome, on ne devoit pas les regretter s'ils l'abandonnoient ; que

On propoſe l'abolition des dettes ; Appius Claudius s'y oppoſe.

que du reſte on exciteroit la ſédition en molliſſant; & qu'il ne falloit qu'un ou deux exemples de ſévérité, pour contenir les mutins. Ces raiſons ſpécieuſes ne convenoient guère à la ſituation préſente du peuple : le mal étoit extrême. On ſe perdoit en réduiſant au déſeſpoir ceux qui faiſoient la force de l'état.

Dans une pareille criſe, le ſénat devoit peu compter ſur des tempéramens dont l'effet paroîtroit douteux. Il renvoya la déciſion après la guerre, ſe contentant de ſuſpendre toutes les dettes dans cet intervalle. L'ennemi approchoit. Les mutins s'échauffent davantage. Excepté les plus riches plébéïens, & les cliens qu'un devoir particulier attachoit aux nobles, tous refuſent de prendre les armes, juſqu'à ce qu'on ait accordé leur demande. Alors la politique imagina un moyen de tromper le peuple. On propoſa, pour mettre fin aux diſſenſions, de créer un magiſtrat, nommé dictateur, qui auroit toute l'autorité entre les mains, & qui gouverneroit ſouverainement la république, dans des conjonctures où les règles ordinaires étoient impuiſſantes : il ne devoit reſter en charge que ſix mois, de peur que ſon pouvoir ne dégénérât en tyrannie.

Le peuple refuſe de prendre les armes.

On le trompe en propoſant la dictature.

Le peuple, facile à tromper ſur l'avenir, qu'il ne prévoit point, approuva ſans peine cet expé-

255. Création

d'un dictateur. dient. C'étoit à l'un des conſuls qu'on réſervoit la nomination du dictateur : le peuple devoit ſeulement la confirmer. Loin d'ambitionner cette grande charge, les deux conſuls, Clélius & Lartius, ſe diſputèrent généreuſement à qui nommeroit ſon collègue. Lartius céda & fut dictateur. On doit admirer, comme un des principaux phénomènes de l'hiſtoire, que la dictature, donnant le droit de vie & de mort, & le pouvoir le plus deſpotique, ait été ſouvent le ſalut de Rome; qu'aucun ambitieux n'en ait abuſé; qu'on l'ait même abdiquée avant les ſix mois, dès que ſon objet étoit rempli. Sylla fut le premier exemple d'uſurpation à cet égard. Tant les lois avoient d'empire ſur l'ame des Romains !

La dictature fut très-utile.

Le dictateur Lartius réprime la ſédition. D'abord Lartius créa un général de la cavalerie (*magiſter equitum*), dont la charge devoit durer autant que la ſienne; ce qui fut toujours obſervé depuis. Enſuite, avec un cortège de vingt-quatre licteurs, qui portoient des faiſceaux armés de haches, il ſe montra réſolu de punir ſévérement le crime & la révolte. Ses jugemens étant ſans appel, les mutins tremblèrent; ils ſentirent la néceſſité de l'obéiſſance. On fit le dénombrement des citoyens; on en trouva plus de cent cinquante mille au-deſſus de l'âge de

Dénombrement des citoyens.

puberté *. Le dictateur leva des troupes comme il voulut. Les Latins, qui menaçoient Rome, désirèrent une suspension d'armes ; il conclut la trève, & se démit aussi-tôt de la dictature.

Dès que la trève fut expirée, les Latins reprirent les armes. Un second dictateur parut nécessaire. Posthumius, revêtu de cette dignité, marcha contre les ennemis. Leur armée montoit à quarante-trois mille hommes. Il n'en avoit que vingt-cinq mille ; mais ses troupes, ayant à combattre les fils de Tarquin, étoient animées de toute l'ardeur que peut inspirer la haine de la tyrannie. La sanglante bataille de Régille fixa le sort de la république. Titus & Sextus, fils du tyran, y furent tués. A peine échappa-t-il dix mille Latins. Ce peuple demanda la paix, & se soumit. Castor & Pollux, suivant une des traditions de Rome, avoient combattu en cavaliers à la tête de l'armée, & s'étoient montrés dans

Bataille de Régille, qui assure l'établissement de la république.

Les Latins sont entièrement soumis.

* Je ne sais si l'on doit compter sur les dénombremens, tels que les rapportent les historiens. Le huitième, l'an 279 de Rome, n'est que de cent trois mille citoyens ; le neuvième, en 288, est de cent quatre-vingt mille deux cents quinze. Les guerres, les maladies, pouvoient diminuer beaucoup le nombre dans un petit espace d'années. Mais comment se trouve-t-il si fort augmenté en si peu de temps ?

la ville pour annoncer la victoire. La ſuperſtition populaire & l'orgueil national admettoient volontiers de tels miracles, qui ſembloient attacher les dieux au ſervice de quelques hommes.

Mort de Tarquin.

Tarquin mourut à Cumes dans la Campanie, accablé de vieilleſſe & d'infortune. La liberté de Rome étoit le fruit de ſon deſpotiſme, & il éprouva que l'ambition même la plus heureuſe peut conduire au précipice. C'eſt à quoi les ambitieux ne penſent guère, malgré l'expérience de tous les ſiècles.

Les patriciens recommencent leurs vexations.

Les patriciens avoient gardé quelques ménagemens envers le peuple, tant qu'ils craignoient de le voir rappeler Tarquin. Délivrés de cette inquiétude, ils redoublèrent leurs violences. On exécuta plus rigoureuſement que jamais la loi odieuſe, qui permettoit de charger de fers, & même de vendre les débiteurs inſolvables. Toute la ville fut bientôt remplie de vexations & de murmures.

Sédition du peuple.

Un vieillard s'échappe de priſon, ſe montre dans la place, maigre, hideux; il découvre les cicatrices des bleſſures qu'il a reçues à la guerre, & les traces récentes des coups, dont un impitoyable créancier l'a fait déchirer; il raconte ſes malheurs, cauſés par des accidens & par l'avarice d'autrui. Le peuple entre en fureur; le ſénat

s'assemble ; Appius Claudius opine, comme il avoit fait auparavant, à ne rien accorder & à punir.

Cet avis étoit d'autant plus insoutenable, que les Volsques ayant violé un traité de paix, on venoit de leur déclarer la guerre. Tout-à-coup arrive la nouvelle, qu'ils s'avancent avec une nombreuse armée. Les plébéïens ne dissimulent point leur joie ; ils déclarent que les patriciens peuvent aller combattre, puisqu'eux seuls profitent des victoires. Mais la douceur du consul Servilius, ses promesses satisfaisantes, la suspension des dettes, l'amour de la patrie ranimé par un doux espoir, calment ces braves citoyens. Les débiteurs à l'envi se font enrôler. Servilius défait les Volsques, & partage tout le butin aux soldats. Appius, son collègue, lui reprochant une complaisance populaire, détermine le sénat à lui refuser l'honneur du triomphe. Indigné de cet affront, Servilius assemble le peuple dans le champ de Mars, se plaint de l'injustice du sénat, se décerne lui-même le triomphe, & marche pompeusement au capitole, suivi de l'armée, aux acclamations de toute la multitude.

Sage conduite du consul Servilius pour calmer le peuple.

Le sénat lui refuse le triomphe ; il se le décerne lui-même.

Il est étonnant que le sénat, dont on célèbre tant la sagesse, se soit obstiné dans les partis de

Dureté inflexible du sénat, suivie

d'une révolte. rigueur ; comme ſi l'état affreux du grand nombre des plébéïens n'avoit pas demandé un prompt remède ; comme s'il avoit été poſſible de tenir toujours opprimée une populace guerrière, ſans laquelle on ne pouvoit ſe défendre. L'ariſtocratie eſt le plus dur des gouvernemens. Les ſénateurs vouloient l'établir, & leur conduite ſuffiſoit pour la faire déteſter. En vain le peuple ſollicita l'exécution des promeſſes de Servilius. L'inexorable Appius tint ferme contre les plaintes des malheureux. Alors ils s'attroupent, ils aſſiègent les tribunaux, ils inſultent les ſénateurs, ils refuſent abſolument de s'enrôler contre les Sabins, qui, à la faveur de ces troubles, avoient levé l'étendard de la révolte.

Le dictateur Valérius s'efforce en vain de fléchir le ſénat. Appius perſiſte à ſoutenir dans le ſénat, qu'il faut réprimer la licence par la terreur ; que l'appel des jugemens conſulaires eſt la ſource des ſéditions ; que pour y remédier, il ſuffit de nommer un dictateur, dont le pouvoir abſolu étouffera l'eſprit de révolte. Son avis l'emporte. Valérius eſt élevé à la dictature. Heureuſement c'étoit un homme ſage & modéré : ſes promeſſes engagent les plébéïens à la défenſe commune. Ayant défait les Sabins, il demande qu'on aboliſſe les dettes. Il trouve les jeunes ſénateurs opiniâtres dans leurs refus. On l'accuſe même inſolemment de

trahir les intérêts de ſon corps, en faveur de la populace. Il ſort pénétré d'indignation ; il convoque le peuple, & après lui avoir rendu compte de la mauvaiſe volonté du ſénat, il dépoſe la dignité de dictateur.

Plus on lui témoigna de reconnoiſſance & de reſpect, plus on ſe livra au reſſentiment contre les patriciens. La ſédition étoit ſur le point d'éclater. Les conſuls, qui avoient chacun leur armée encore ſur pied, ordonnèrent aux ſoldats de les ſuivre, ſous prétexte d'une nouvelle guerre. Ils comptoient ſur la force du ſerment, dont la religion faiſoit une loi inviolable pour les Romains. Tous les ſoldats, en s'enrôlant, juroient d'obéir aux généraux ; & juſqu'à ce qu'ils fuſſent licenciés, ce ſerment les obligeoit au ſervice militaire. Il fallut donc ſortir de Rome. Les plus furieux penſèrent à tuer les conſuls, pour ſe délier de leur promeſſe ; car à quel point les paſſions n'aveuglent-elles pas la conſcience ? On leur repréſenta qu'un engagement ſacré ne pouvoit être rompu par un crime. On imagina néanmoins un autre expédient frivole, qui ſervit à éluder la loi : ce fut d'enlever furtivement les enſeignes, & de ſe retirer avec elles. Les ſoldats juroient auſſi de ne les point abandonner ; & ils crurent être fidèles au ſerment, en trahiſſant les

Les ſoldats retenus malgré eux par le ſerment.

Ils éludent le ſerment & ſe retirent ſur le mont Sacré.

conſuls à la ſuite de leurs enſeignes. Ils ſe nommèrent des officiers ; ils établirent leur camp ſur le mont Sacré, au-delà du Tévéron, à trois milles de Rome.

Déſertion du peuple.

Cette déſertion imprévue apprit au ſénat combien il s'étoit fait tort à lui-même, par ſa dureté & ſon injuſtice. Le peuple ſortoit en foule & couroit au mont Sacré. Les gardes qu'on mit aux portes ne purent faire de réſiſtance. Les députés qu'on envoya aux ſéditieux rapportèrent pour réponſe, qu'après tant de promeſſes violées, il n'étoit plus poſſible de ſe fier au ſénat ; que les patriciens voulant dominer en maîtres de Rome, pouvoient y reſter les maîtres ; mais que les pauvres citoyens vouloient être libres, & que leur patrie ſeroit le lieu où ils jouiroient de leur liberté. Ce qui étonne davantage, c'eſt l'ordre & la diſcipline qu'on voit règner dans leur camp. Point de tumulte, ni de violences. Ils deſcendent de la montagne pour chercher des vivres, ſe contentent du pur néceſſaire, & retournent tranquillement à leur poſte. Jamais armée n'avoit paru plus digne de ce nom ſous les conſuls. Trouveroit-on ailleurs l'exemple d'un peuple mutiné, armé, dans le déſeſpoir, & qui ſe ſignale par la modération ?

Sa modération étonnante.

Députation

Mais cette modération même étoit inquiétante

pour le ſénat. Elle annonçoit une entrepriſe bien concertée, & des forces redoutables prêtes à fondre ſur la ville. La conſternation fut générale. Perſonne n'oſa briguer le conſulat; il fallut même obliger deux ſénateurs à le recevoir. On remit en délibération l'affaire des dettes: on nomma dix députés pour traiter avec le peuple; on leur donna plein pouvoir de conclure, aux conditions qu'ils jugeroient avantageuſes à la république. Appius & les jeunes ſénateurs s'opposèrent en vain à ce parti. Leurs conſeils violens avoient eu des ſuites trop funeſtes, pour étouffer encore les ſentimens d'humanité. Les choſes en étoient au point que, ſans accorder beaucoup au peuple, il étoit impoſſible de rétablir l'ordre & la paix. C'eſt ainſi que l'abus de l'autorité amène les révolutions.

du ſénat au peuple.

TROISIÈME ÉPOQUE.

TRIBUNS DU PEUPLE.

LE PEUPLE ACQUIERT DE L'AUTORITÉ.

Depuis l'an de Rome 260, jusqu'en 302.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis la création des Tribuns du peuple, jusqu'à l'exil de Coriolan.

260. Les députés du sénat sont bien reçus par le peuple.

A LA tête de la députation du sénat, étoient trois hommes dignes de la confiance du peuple, Lartius & Valérius, qui avoient exercé la dictature, & Ménénius Agrippa, illustre consulaire, auteur du conseil qu'on venoit de suivre. Le peuple, malgré son mécontentement, aimoit la patrie. Il les reçut avec joie ; il eût été fort traitable, sans deux chefs séditieux dont la fougue entretenoit la discorde. Ménénius employa, dit-on, avec succès l'apologue de l'estomac & des membres. Les membres révoltés contre l'estomac,

Apologue

qu'ils accuſoient de profiter de leur travail & de ne rien faire pour eux, furent détrompés par une triſte expérience : lui ayant refuſé leurs ſervices, ils tombèrent dans une langueur mortelle. C'étoit l'image du peuple, trop prévenu contre le ſénat. Des eſprits tranquilles peuvent ſentir la juſteſſe de cet apologue ; mais la multitude avoit beſoin d'autre motif. Ménénius fit sûrement plus d'impreſſion en déclarant que le ſénat aboliroit les dettes.

des membres & de l'eſtomac.

Le peuple ne déſiroit pas autre choſe. Un de ſes chefs, nommé Junius, qui affectoit de prendre le nom de Brutus, comme étant le reſtaurateur de la liberté, ſaiſit l'occaſion d'invectiver contre la mauvaiſe foi que le ſénat avoit montrée juſqu'alors. Il repréſenta qu'on devoit prendre des précautions pour l'avenir ; il demanda qu'il y eût des magiſtrats plébéiens, chargés uniquement de veiller aux intérêts du peuple : demande juſte au fond, puiſque le paſſé donnoit lieu de craindre les plus cruelles injuſtices. Cette propoſition embarraſſa les députés. Ils crurent devoir la rapporter au ſénat ; ils partirent en faiſant eſpérer ſon conſentement.

Junius Brutus engage le peuple à demander des magiſtrats plébéiens.

On s'étoit mis dans la malheureuſe néceſſité, ou d'eſſuyer la guerre civile, ou d'accorder au peuple ſa demande. Appius eut beau déclamer

Création des tribuns du peuple.

avec chaleur, prendre les dieux & les hommes à témoin des maux qu'il préſageoit. De ſages tempéramens auroient pu les prévenir : ſa dureté & ſa hauteur ayant fermé toute autre voie de conciliation, le ſénat conſentit à l'élection des tribuns du peuple. C'eſt le nom de ces nouveaux magiſtrats, tirés du corps des plébéiens pour les protéger. On déclara par une loi que leur perſonne ſeroit ſacrée; que ſi quelqu'un les frappoit, il ſeroit maudit, & ſes biens voués au ſervice de Cérès; que le meurtrier pourroit être tué ſans forme de juſtice.

Leur perſonne ſacrée.

Les tribuns n'eurent aucune marque de dignité. Aſſis à la porte du ſénat, ils ne pouvoient y entrer que par ordre des conſuls; leur pouvoir étoit renfermé preſque dans l'enceinte de Rome; il leur étoit défendu de s'abſenter de la ville. Mais qu'un ſeul formât oppoſition contre un décret du ſénat, c'en étoit aſſez pour l'annuller : ſon *veto* arrêtoit tout. Nous verrons l'autorité des tribuns s'accroître de jour en jour, & devenir redoutable comme celle des éphores de Sparte. S'ils en abusèrent ſouvent, (on pouvoit le prévoir), du moins ils garantirent le peuple de l'oppreſſion. Ils furent d'abord cinq, & enſuite dix. Leur charge étoit annuelle. Dès le commencement, ils firent créer deux édiles,

Leur pouvoir ſans marques de dignité.

Édiles.

magiſtrats plébéiens qui étoient leurs officiers, chargés de la police des bâtimens.

L'établiſſement du tribunat, & la ſuppreſſion des dettes ayant ramené le peuple au devoir, le conſul Poſtumus Cominius battit les Volſques, & prit Corioles leur capitale. Il dut principalement ſes ſuccès à la valeur de Marcius, jeune patricien, qui avoit toutes les qualités d'un héros, mais non la modération d'un ſage. Le conſul, après l'avoir couronné de ſa main, voulut l'enrichir. Il lui deſtinoit la dixième partie du butin : Marcius la refuſa. Le ſurnom de Coriolan étoit une récompenſe plus digne de lui; & il la reçut des ſoldats, dont il faiſoit l'admiration.

Priſe de Corioles, capitale des Volſques.

Malgré les exemples d'avarice donnés par un nombre de patriciens, le mépris des richeſſes diſtinguera encore long-temps les héros de la république. Cette vertu qui, dans le même temps, mettoit Ariſtide au-deſſus de tous les grands hommes d'Athènes, étoit ſi chère à Ménénius Agrippa, qu'il mourut ſans laiſſer de quoi faire ſes funérailles. Le peuple ſe taxa pour lui en faire de magnifiques, & ne voulut point reprendre l'argent qu'il y deſtinoit, quoique le ſénat eût chargé les queſteurs de la dépenſe: il le donna aux enfans du mort.

Le peuple fait la dépenſe des funérailles de Ménénius Agrippa.

Émeute populaire au ſujet de la famine.

A cette diſpute de généroſité entre les deux ordres, ſuccéda une nouvelle émeute, occaſionnée par la famine. C'étoit une ſuite de la retraite du peuple au mont Sacré. On n'avoit point enſemencé les terres; & tout manque faute d'agriculture. Quelques ſoins que prît le ſénat pour remédier à la diſette, on ſouffrit & on murmura. Le peuple ſouffrant eſt, pour l'ordinaire, injuſte; parce que, ſans réfléchir ſur les cauſes de ſa misère, le ſentiment des maux l'aigrit contre ceux dont il attend en vain des ſecours. On ſuppoſa que les ſénateurs gardoient tout le blé pour leurs familles. Les tribuns, choqués de ce qu'ils avoient envoyé deux colonies malgré leur oppoſition, accréditèrent ce bruit, échauffèrent les têtes. Appius invective dans le ſénat contre les tribuns; il inſpire la réſolution de les réprimer & de les punir. Les conſuls aſſemblent le peuple pour cet effet. Interrompus par les tribuns, ils prétendent leur fermer la bouche, & leur diſputent le droit de parler dans les aſſemblées. Cette querelle fournit aux magiſtrats du peuple l'occaſion d'étendre leur autorité.

Les tribuns échauffent le peuple.

Junius, un des édiles, le même factieux dont nous avons vu l'audace, ayant obtenu des conſuls la permiſſion de prendre la parole, comme

Les tribuns irrités de ce que les conſuls les em-

pour terminer la diſpute, leur demanda pourquoi ils empêchoient les tribuns de parler au peuple. » C'eſt, répondit un conſul, parce qu'ayant » convoqué nous-mêmes l'aſſemblée, la parole » nous appartient. Si les tribuns l'avoient con- » voquée, loin de les interrompre, je ne viendrois » pas les entendre ». Ce mot imprudent eut de grandes ſuites. « Vous avez vaincu, plébéiens, » s'écria Junius. Tribuns, laiſſez haranguer les » conſuls. Demain je vous ferai connoître la » dignité & la puiſſance de vos charges ». En effet, par ſon conſeil, les tribuns, le lendemain dès la pointe du jour, ſe rendent à la place publique, ſuivis de preſque tout le peuple. L'un d'eux, nommé Icilius, repréſente qu'il eſt eſſentiel, pour l'exercice de leurs fonctions, de convoquer des aſſemblées, & de pouvoir haranguer le peuple ſur ſes intérêts, ſans crainte d'être interrompus. On applaudit. On approuve une loi qu'il avoit dreſſée la nuit avec ſes collègues.

pêchent de haranguer le peuple.

Cette loi porte : « Que dans les aſſemblées » tenues par les tribuns, perſonne ne les inter- » rompe & ne les contrediſe ; que ſi quelqu'un » oſe le faire, il donne caution pour l'amende à » laquelle il ſera condamné, & qu'il ſoit puni de » mort, s'il refuſe la caution ». Par-là les tribuns

Plébiſcite qui permet aux tribuns d'aſſembler le peuple, & qui défend de le contredire.

augmentoient conſidérablement leur pouvoir ; mais ſans ce privilége, ils n'auroient pu protéger le peuple que foiblement. Les abus de l'ariſtocratie entraînoient des variations qui devoient produire d'autres abus. La nouvelle loi étoit un coup terrible porté au ſénat. Il refuſa d'abord de la confirmer, & prétendit qu'elle étoit l'ouvrage d'une aſſemblée illégitime. On lui déclara que s'il rejetoit les *plébiſcites*, (les ordonnances du peuple), on rejetteroit les *ſénatus-conſultes*, (les décrets du ſénat). Il céda enfin, ou par néceſſité ou par complaiſance.

Les tribuns empreſſés à étendre les droits du peuple.

Plus les tribuns gagnoient de terrain, plus ils donnoient d'étendue aux droits du peuple, qu'ils avoient un intérêt perſonnel à étendre. S'ils agiſſoient par ambition, s'ils travailloient pour eux-mêmes, ils travailloient auſſi à reſtreindre l'autorité du ſénat dans les bornes d'un gouvernement mixte, où l'ariſtocratie tempérée par la démocratie, ne pût opprimer les citoyens. L'occaſion ſe préſenta bientôt de faire un nouvel eſſai de leurs forces, & le ſuccès répondit encore à leurs déſirs.

Mauvais conſeil de Coriolan contre le peuple.

Le petit peuple ſouffroit toujours, mais ſans commettre aucune violence, & ſe contentant du peu que la terre lui donnoit pour vivre. La dureté hautaine de Coriolan le mit en fureur. On avoit reçu

reçu du blé de Sicile. Quand il fut queſtion dans le ſénat de l'uſage qu'on en feroit, les uns propoſèrent de le diſtribuer gratuitement aux pauvres, & l'humanité dictoit ce conſeil; les autres, de le vendre fort cher, afin de punir & de dompter l'audace du peuple. Coriolan ſoutint qu'il falloit profiter des circonſtances, abolir le tribunat & caſſer les conventions du mont Sacré. Ce héros, dont on vante la probité & le déſintéreſſement, ne connoiſſoit pas les vertus douces qui gagnent les cœurs. Il croyoit que tout devoit plier ſous l'autorité du ſénat: ſon imprudence ne ſervit qu'à affoiblir l'autorité du ſénat, & à le perdre lui-même. Etoit-il donc ſi difficile de prévoir que des partis violens feroient un motif de violences?

Coriolan brave le peuple & les tribuns.

Les tribuns, ſachant ce qui ſe paſſoit, invoquent les dieux vengeurs du parjure. Le peuple s'échauffe & veut tuer Coriolan. Ils retiennent le peuple; mais ils ſomment Coriolan de comparoître devant eux. Le fier patricien mépriſe leur citation. Ils entreprennent de le ſaiſir, & ſont repouſſés par de jeunes ſénateurs. Enfin ils convoquent une aſſemblée, où Coriolan, bien loin de faire ſon apologie & de ménager le reſſentiment populaire, repète d'un ton impérieux tout ce qu'il a dit au ſénat; il proteſte qu'il ne re-

connoît pour juges que les conſuls, & qu'il ne paroît dans cette aſſemblée de ſéditieux que pour leur reprocher leur inſolence. Il jure aux tribuns une haine irréconciliable, en les appelant *le poiſon de la tranquillité publique.*

Un tribun le cite au jugement du peuple.

Sicinius, un des tribuns, le condamne à mort ſur le champ, de ſa propre autorité, & ordonne qu'on le précipite de la roche Tarpéïenne. Comme les patriciens ſe diſpoſoient à le défendre; comme la populace ne remuoit point, par reſpect pour les conſuls; il le cite au jugement du peuple dans vingt-ſept jours. (C'étoit la coutume de ne terminer les affaires publiques qu'après trois marchés, afin que les habitans de la campagne puſſent en prendre connoiſſance; & le marché ſe tenoit tous les neuf jours.) Sicinius ajoute à la citation, que ſi le ſénat ne règle pas la diſtribution du blé, les tribuns y pourvoiront eux-mêmes.

Le ſénat conſent que Coriolan ſoit jugé.

Jamais le ſénat ne s'étoit vu expoſé à une attaque ſi dangereuſe. Il s'efforça en vain de parer le coup. Il mit le blé au même prix où il étoit avant les troubles; mais il ne put rien gagner ſur l'eſprit de Sicinius, ni le faire déſiſter de ſon accuſation, ni l'engager à remettre aux ſénateurs le premier examen de l'affaire, comme les rois l'avoient pratiqué. Les autres tribuns,

moins violens ou plus habiles, craignant de ſe rendre odieux par une inflexible roideur, conſentirent à laiſſer juger au ſénat ſi l'affaire devoit être portée au peuple. Le ſénat délibère ; on diſpute vivement. Appius, ſelon ſa coutume, crie que tout eſt perdu, à moins qu'on ne réprime les factieux. Valérius lui oppoſe les dangers, les malheurs d'une guerre civile, & tâche de perſuader qu'en donnant au peuple une marque de condeſcendance, on le rendra favorable à l'accuſé. Le plus grand nombre ſe range de ſon avis. Alors Coriolan demande aux tribuns de quel crime ils l'accuſoient ? Ils répondent, *d'avoir affecté la tyrannie.* — *S'il ne s'agit que de réfuter une telle accuſation*, dit hardiment ce héros, *je paroîtrai devant le peuple.*

Les tribuns obtiennent les comices par tribus.

Les tribuns, réſolus de ſe venger, dreſsèrent leurs batteries avec toute l'adreſſe imaginable. Ils prévoyoient que ſi les comices s'aſſembloient par centuries, conformément au ſyſtême établi par Servius, le ſénat diſpoſeroit des ſuffrages. Ils exigèrent qu'on les aſſemblât par tribus, parce que tout citoyen devoit également donner ſa voix, dans une affaire qui intéreſſoit les droits du peuple. On ſe relâcha encore ſur ce point eſſentiel ; &

dès-lors la forme du gouvernement fut changée à l'avantage des plébéiens. Telle eſt l'inſtabilité d'une conſtitution imparfaite & orageuſe.

262. Coriolan eſt banni.

Au jour marqué pour le jugement, les tribus étant aſſemblées, Coriolan ſe préſente au tribunal du peuple. Le conſul Minucius parle en faveur de cet illuſtre accuſé; il inſiſte ſur ſa naiſſance, ſes exploits, ſes ſervices; il demande au nom de tout le ſénat, qu'on ne le traite pas en criminel. Le tribun Sicinius n'en pourſuit pas moins l'accuſation. Les efforts qu'avoit faits Coriolan pour abolir le tribunat, pour empêcher que le blé ne baiſsât de prix, étoient, ſelon lui, des preuves certaines qu'il aſpiroit à la tyrannie. Celui-ci, en montrant les cicatrices de ſes bleſſures, en nommant les citoyens qu'il a ſauvés dans les batailles, détruit une imputation ſi odieuſe. Mais Décius, autre tribun, lui reproche d'avoir diſtribué à ſes ſoldats un butin dont les lois, dit-il, ne lui permettoient pas de diſpoſer, (quoiqu'il y en eût beaucoup d'exemples.) L'accuſé réfute foiblement ce grief imprévu. On le condamne à un exil perpétuel. De vingt-neuf tribus, il n'y en eut que neuf qui lui furent favorables.

CHAPITRE II.

Depuis l'exil de Coriolan, juſqu'à l'établiſſement du décemvirat.

APRÈS la condamnation de Coriolan, le peuple triompha comme d'une victoire déciſive remportée ſur les patriciens. Il auroit dû plutôt ſe reprocher ſon ingratitude, envers un citoyen reſpectable dont il avoit reçu les ſervices les plus ſignalés, & dont le crime, à s'en tenir aux termes de l'accuſation, étoit imaginaire & ſans preuves. On éprouva bientôt combien il importe de ménager des hommes, auſſi capables par leur caractère de nuire que de ſervir. Coriolan n'écouta plus que la vengeance. S'étant retiré à Antium chez les Volſques, il leur fit prendre les armes contre ſa patrie. Il devint leur général, entra ſur le territoire de Rome, & répandit partout la terreur.

Coriolan ſe venge de l'injuſtice, en combattant pour les Volſques.

On vit alors le peuple & le ſénat changer de conduite à ſon égard. Le peuple, gouverné par les événemens, demandoit ſon rappel : le ſénat s'y oppoſoit, ne voyant plus dans ce héros qu'un ennemi de la république. Mais le danger adoucit

On lui envoie des députés.

les ſénateurs. Ils lui envoyèrent des ambaſſadeurs ſes parens ou ſes amis. Il les reçut avec dédain. Une ſeconde députation n'eut aucun ſuccès. Les prêtres vinrent à leur tour, & furent congédiés de même. Véturie, mère de Coriolan, accompagnée de Volumnie ſa femme, de ſes enfans, & de pluſieurs dames romaines, alla enfin déſarmer un fils rebelle. Les ſentimens de la nature dompterent cette ame orgueilleuſe. *Rome eſt ſauvée*, s'écria-t-il, *mais votre fils eſt perdu.** De retour chez les Volſques, il mourut aſſaſſiné, ſelon quelques auteurs; ſelon d'autres, il languit dans une triſte vieilleſſe, en regrettant ſa patrie.

Il eſt déſarmé par ſa mère.

Thémiſtocle, ſon contemporain, éprouva une ſemblable fortune, après avoir ſauvé Athènes par ſa politique & ſon courage. En comparant ces deux hommes célèbres, il eſt facile d'obſerver la ſupériorité de la Grèce, alors victorieuſe de l'Aſie, ſur une république naiſſante, dont les ſeuls ennemis étoient de petits peuples d'Italie placés autour d'elle. Mais Rome, toujours armée contre ſes voiſins, apprenoit, par de petites guerres, à ſubjuguer un jour les plus puiſſantes nations.

Combien les Grecs étoient alors ſupérieurs aux Romains.

---

* En mémoire du ſervice qu'avoit rendu Véturie, le ſénat bâtit un temple à la *Fortune des femmes*, où les dames eurent ſeules le droit d'entrer.

Cependant les diſputes ſe réveillèrent à l'occaſion d'une loi agraire, propoſée par le conſul Caſſius. L'ambition ſeule lui inſpira cette loi, comme un moyen de parvenir à la ſuprême puiſſance ; du moins les hiſtoriens aſſurent qu'il flattoit le peuple dans cette vue : il vouloit que l'on partageât, non-ſeulement aux Romains, mais aux alliés, une partie des terres conquiſes, & celles que les patriciens avoient uſurpées depuis long-temps. L'article des alliés déplut au peuple, qui ſe réſervoit tout le profit du partage. Le ſénat convint que les étrangers n'y auroient de part, qu'autant qu'ils auroient aidé à la conquête ; & il ſtatua, par un décret, qu'on chargeroit dix ſénateurs de l'exécution de la loi. On ne cherchoit qu'à gagner du temps, pour faire tomber le projet de Caſſius. Dès que ſon conſulat fut fini, deux queſteurs l'accusèrent devant le peuple d'avoir aſpiré à la tyrannie. Il fut convaincu, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, & puni de mort. Son propre père, ajoutent quelques écrivains, fut ſon accuſateur dans le ſénat, & le fit exécuter dans ſa maiſon. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le ſénat eut ſouvent recours à une accuſation pareille, contre ceux qu'il avoit intérêt de perdre.

267.

Loi agraire du conſul Caſſius.

Il eſt puni de mort, comme ayant aſpiré à la tyrannie.

Comme le décret, concernant la loi agraire,

Le peuple mécontent.

n'étoit qu'un artifice pour tromper le peuple, l'exécution en fut inutilement demandée. Tout annonçoit une prochaine rupture. C'eſt alors que les conſuls mirent principalement leur politique à exciter ſans ceſſe de nouvelles guerres, qui puſſent occuper au-dehors l'ardeur inquiète des plébeïens. Ceux-ci refuſoient de s'enrôler; mais on les y obligeoit, en les menaçant d'un dictateur. Les Eques, les Volſques, les Veïens, les Etruſques, furent battus en diverſes rencontres. On dit que dans une de ces guerres, la ſeule famille des Fabius, au nombre de trois cents ſix, ſe rendit long-temps redoutable aux ennemis; qu'elle fut enfin ſurpriſe & accablée par le nombre, ſans qu'il échappât un ſeul homme de la troupe. Mais leur race ne périt point.

Le ſénat l'occupe par la guerre.

Famille des Fabius.

Les pertes des Romains, toujours réparées par des ſuccès, étoient peu de choſe en comparaiſon des maux que produiſoit la diſcorde. A peine avoit-on quitté les armes, que les diſſenſions renaiſſoient dans la ville, ſur-tout au ſujet de la loi agraire. Il y eut auſſi de grandes diſputes pour l'élection des magiſtrats. Les plébeïens vouloient un conſul de leur parti, & le nommoient; les patriciens éliſoient l'autre. La mort ſubite d'un tribun ayant conſterné ſes collégues, comme ſi les dieux ſe fuſſent déclarés contre

Les diſſenſions continuent.

Sévérité du ſénat.

leurs projets, le ſénat devint plus hardi & plus dur. Les conſuls firent battre de verges ceux qui refuſoient de s'enrôler. Voléron, vieux officier plébéïen, condamné à cette peine, appela au peuple de la ſentence; le peuple s'empreſſa de le ſecourir, chaſſa les licteurs, briſa leurs faiſceaux, & choiſit quelques temps après Voléron pour un de ſes tribuns.

Voléron appele au peuple.

282.

Le tribun Voléron veut faire paſſer l'élection des tribuns aux comices par tribus.

Ce magiſtrat, ſans montrer de reſſentiment perſonnel, porta un coup fatal à l'autorité des patriciens. Ils avoient beaucoup d'influence dans l'élection des tribuns, qui ſe faiſoit par curies. Les comices des curies, comme ceux des centuries, ne pouvoient s'aſſembler que par un décret du ſénat; on y prenoit toujours les auſpices; & les patriciens ſeuls étant augures, ils avoient en main le pouvoir de diriger & de rompre ces aſſemblées, ſoumiſes à une ſuperſtition politique. Au contraire, les comices des tribus ſe tenoient ſans auſpices & ſans conſentement du ſénat. Tous les habitans de la campagne, moins liés avec les patriciens que ceux de la ville, y avoient droit de ſuffrage, & ne l'avoient point dans les comices des curies. Enfin, le peuple y décidoit par le nombre. C'eſt à ces comices que Voléron entreprit de faire paſſer l'élection des tribuns, celle des édiles, & en général tou-

tes les affaires qui pourroient intéreſſer le peuple.

Grande querelle au ſujet de ſa loi, qui paſſe enfin.

Sa loi trouva la plus vive oppoſition de la part du conſul Appius Claudius, fils de celui que nous avons vu ſi ardent pour les prérogatives du ſénat. Moins capable encore que ſon père de ſe plier aux conjonctures, il invectiva dans une aſſemblée avec tant de fiel & de hauteur, qu'il révolta tous les plébéïens, quoique la douceur de ſon collègue Quintius les eût gagnés. On en vint aux coups. Si l'on avoit porté des armes dans la ville, la querelle eût été ſanglante. La modération du ſénat en prévint les ſuites. Non-ſeulement il déclara que les deux partis étant animés par le zèle, il falloit oublier les excès commis de part & d'autre; mais encore il donna ſon conſentement à la loi de Voléron.

L'armée d'Appius ſe laiſſe vaincre par haine pour ce conſul.

L'ancienne tyrannie des ſénateurs avoit amené tous ces changemens; une conduite équitable & modérée les auroit ſans doute prévenus. Appius, trop fougueux pour prendre leçon de l'expérience, déchargea ſon humeur farouche ſur l'armée, qu'il commanda contre les Volſques; & tyrans de ſes ſoldats, il s'en fit autant d'ennemis. Les Romains trahirent leur devoir; ils ſe laiſsèrent vaincre pour ſe venger de leur général. De terribles exécutions ſignalèrent ſon courroux.

Les centurions furent battus de verges & décapités, toutes les troupes furent décimées. Au contraire, le conſul Quintius, adoré de ſes ſoldats, jouiſſoit ailleurs de la victoire. Quelle différence doit produire la bonne ou la mauvaiſe volonté des troupes !

Appius accuſé par les tribuns.

Après ce conſulat, les tribuns revinrent à la loi agraire, ſource intariſſable de diſputes. Les conſuls étoient d'avis de les contenter; mais la véhémence d'Appius l'emporta ſur leurs raiſons. Outrés d'un nouveau refus, les tribuns accusèrent devant le peuple celui qui en étoit la cauſe. Appius comparut, plutôt en juge qu'en accuſé; on reſpecta ſon courage, on n'oſa rien prononcer contre lui. Prévoyant qu'une ſeconde aſſemblée le condamneroit, il ſe donna lui-même la mort. Son fils, malgré les tribuns, fit ſon oraiſon funèbre, à laquelle le peuple même applaudit; tant la fermeté du père avoit excité d'admiration. De tels hommes, en ſe modérant, auroient fait le bonheur & la gloire de leur patrie : ils y entretinrent le feu de la diſcorde, parce qu'un violent & ſuperbe eſprit de corps rendit ſouvent leurs vertus même dangereuſes.

Sa fermeté.

Continuation des troubles.

Les patriciens & les riches plébéïens, poſſeſſeurs des terres, ne voulant pas s'en dépouiller, & la loi agraire étant toujours ſoutenue par les

tribuns, cette oppoſition d'intérêts ne pouvoit manquer de perpétuer les troubles civils. On en vint au point, que le peuple s'abſenta des comices par centuries; & que les conſuls furent élus une fois par les ſuffrages des ſeuls patriciens & de leurs cliens. Cependant, au milieu des diſſenſions, Rome conſervoit des charmes invincibles pour ſes citoyens; ils ne vouloient point s'établir en colonies : *Ils aimoient mieux*, dit Tite-Live, *demander à Rome des terres, que d'en recevoir ailleurs.* Cet amour de la patrie préparoit de loin les entrepriſes, qui lui procurèrent l'empire du monde.

Amour de la patrie.

Rome manquoit de lois.

Mais loin de pouvoir former alors de vaſtes projets, on n'avoit pas même de lois civiles, propres à régler la conduite & à maintenir la fortune des citoyens. Les conſuls jugeoient tous les différends, ou par les principes de l'équité naturelle, ou par les anciennes coutumes, ou par quelques lois de Romulus & de ſes ſucceſſeurs, dont il reſtoit à peine des veſtiges dans les livres ſacrés inconnus au peuple. Cette juriſprudence arbitraire étoit un ſecret myſtérieux entre les patriciens; ils en tiroient une partie de leur autorité; & le peuple avoit le malheur d'ignorer ce qui devoit lui ſervir de règle & décider de ſon ſort.

291.

Le tribun Térentius ou Térentillus entreprit de remédier au déſordre. La peſte venoit de faire périr un nombre de patriciens; les deux conſuls étoient abſens pour des expéditions: ce moment lui parut très-favorable à ſon deſſein. Il propoſa de publier un corps de lois, qu'on ſeroit obligé de ſuivre dans l'adminiſtration de la juſtice. Il ne s'en tint pas là. Après avoir déclamé contre le pouvoir des conſuls, qu'il peignoit comme deux monarques abſolus, il demanda l'élection de cinq commiſſaires, pour fixer des bornes à leur puiſſance. Tel fut l'objet de la fameuſe loi *Térentia*, auſſi capable que la loi agraire d'inquiéter les ſénateurs. On l'attaqua, on la défendit, avec la chaleur ordinaire en pareilles circonſtances. Le détail uniforme de ces vives conteſtations n'entre point dans notre plan d'hiſtoire. De part & d'autre l'intérêt particulier prévaloit ſouvent ſur l'intérêt général; & les tribuns n'étoient pas les moins paſſionnés. Quintius Céſon, comparable à Coriolan, & fils du grand Cincinnatus, dont nous parlerons bientôt, fut la victime de leur colère, parce qu'il s'oppoſoit à leur entrepriſe. Accuſé d'avoir employé la violence contre le peuple, il ſortit de Rome ſans attendre le jugement. Dix citoyens s'étoient fait ſa caution pour une ſomme. Son père la paya, & fut obligé

Loi *Térentia* pour faire publier un code, & pour diminuer le pouvoir des conſuls.

Diſputes violentes à ce ſujet.

Céſon accuſé par les tribuns.

de vivre dans une petite métairie, l'unique bien qui lui reſtoit.

Le capitole pris par un Sabin & délivré.

Herdonius, riche Sabin, ſurprend le capitole à la faveur de ces troubles. Les conſuls ordonnent au peuple de s'armer contre l'ennemi. Les tribuns l'en détournent, comme ſi c'étoit un artifice du ſénat. Enfin, les inſtances, les promeſſes du conſul Valérius déterminent à l'obéiſſance. On monte au capitole; on le délivre.

Cincinnatus eſt tiré de la charrue pour être conſul & enſuite dictateur.

Valérius ayant été tué à l'aſſaut, Quintius Cincinnatus eſt tiré malgré lui de la charrue pour le remplacer. En mêlant la fermeté à la douceur, il rétablit l'ordre; il remet la juſtice en vigueur; il fait oublier en quelque ſorte les tribuns. Après ſon conſulat, Minucius, un de ſes ſucceſſeurs, ſe laiſſe envelopper par les Eques à qui on faiſoit la guerre. Dès que la nouvelle en arrive à Rome, le péril de l'armée romaine engage à créer un dictateur. Le choix tombe ſur Cincinnatus. Cet illuſtre laboureur quitte de nouveau ſon champ, ſe met à la tête des citoyens, délivre Minucius, fait paſſer les Eques ſous le joug, revient en triomphe, voit ſon fils Céſon juſtifié & rappelé, abdique la dictature le ſeizième jour, & va reprendre ſa charrue, dont il fait plus de cas que des honneurs.

Amour de la

Ceux qui rabaiſſent ces exemples admirables,

en disant que les Romains ignoroient alors la séduction des richesses, ont-ils assez réfléchi aux traits d'avarice, si communs parmi les patriciens depuis le commencement de la république ? L'amour de la pauvreté n'appartenoit qu'aux grands hommes. Si cette vertu étoit rare, la pauvreté du moins écartoit les vices corrupteurs ; & la discipline militaire, jointe à la force du corps & au courage, devoit rendre les Romains invincibles. Quand Cincinnatus eut sauvé Minucius, il lui fit abdiquer le consulat, parce qu'il s'étoit laissé surprendre par l'ennemi. *Vous apprendrez la guerre comme lieutenant*, lui dit-il, *avant de commander les légions comme consul.* L'armée de Minucius n'eut point de part au butin, parce qu'elle avoit été sur le point d'être vaincue. Avec une discipline si exacte & des sentimens si élevés, les Romains, étant presque toujours en guerre, devoient nécessairement périr, ou subjuguer les autres peuples.

pauvreté, & discipline militaire.

Mais ils ne pouvoient s'accorder entre eux. Les tribuns, persistant toujours dans leurs projets, empêchèrent le peuple de s'enrôler, jusqu'à ce qu'on leur eût donné satisfaction. Le sénat eut recours à Cincinnatus. On avoit besoin de ses conseils : les travaux champêtres ne pouvoient alors le retenir. Comme les terres de la république

Les tribuns empêchent le peuple de s'enrôler.

étoient ravagées, ſans que perſonne prît les armes, il fut d'avis que les patriciens ſeuls, avec leurs cliens, marchaſſent contre l'ennemi. Le peuple, honteux de cet exemple, parut plus docile. Les tribuns conſentirent aux levées, pourvu qu'on augmentât leur nombre de cinq.

Cincinnatus fait augmenter leur nombre pour les diviſer.

Cincinnatus, en politique éclairé, jugea qu'ils ſeroient moins unis, à meſure qu'ils deviendroient plus nombreux; & le ſénat ſe rendit à ſes raiſons. Voilà donc maintenant dix tribuns du peuple. En gagner un étoit le moyen d'arrêter les entrepriſes des autres. Les nouveaux tribuns jugèrent entre eux de ſoutenir ce que la pluralité auroit décidé dans leur conſeil; mais cette harmonie ne pouvoit durer long-temps. Quelque opiniâtre que ſoit l'eſprit de corps, il eſt difficile que l'intérêt perſonnel ou le ſentiment particulier ne prévaille quelquefois, ſur-tout quand les membres ne tiennent au corps que par des liens peu durables, tels qu'une magiſtrature paſſagère. Le ſénat avoit toujours des avantages infinis: ſes membres ne changeoient point, & leur principal intérêt étoit celui de leur corps.

Le ſénat conſent à la loi Terentia.

Enfin, après de nouvelles diſputes, où l'on voit l'animoſité & la violence tenir lieu de zèle & de juſtice, le ſénat, qui craignoit la ruine entière de la république, donna ſon conſentement à la loi

loi Térentia. Il fut réſolu que dix commiſſaires ſeroient chargés de rédiger un corps de lois ; qu'ils ſeroient revêtus pour un an de la puiſſance ſouveraine ; que toutes les magiſtratures ceſſeroient dans cet eſpace de temps, même le tribunat, dont l'autorité s'étoit maintenue ſous les dictateurs ; que les jugemens des décemvirs ſeroient ſans appel, & qu'à eux ſeuls appartiendroit le pouvoir de faire la guerre ou la paix. Les tribuns ne purent obtenir qu'il y eût quelques plébéïens au nombre de ces nouveaux magiſtrats.

Création des décemvirs.

On nomma d'abord Appius Claudius, alors conſul, fils du ſecond Appius qui s'étoit tué lui-même. Son collègue lui fut aſſocié, avec d'autres conſulaires, & avec trois ſénateurs qu'on avoit députés à Athènes, pour y recueillir les lois de la Grèce. C'étoit le temps de l'adminiſtration de Périclès. Les mœurs commençoient à ſe corrompre dans le pays des lettres & des beaux-arts ; mais les Romains en pouvoient tirer beaucoup de lumières, ſans avoir encore à craindre la contagion d'un pareil exemple.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

LES DÉCEMVIRS ET LES DOUZE TABLES.

VARIATIONS PERPÉTUELLES DANS LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an de Rome 302, juſqu'en 363.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis la création des Décemvirs, juſqu'à l'établiſſement de la cenſure.

302. Les décemvirs commencent avec ſageſſe.

SOIT que les décemvirs fuſſent animés de ſentimens patriotiques, dignes de leur importante commiſſion, ſoit qu'ils ne vouluſſent qu'affermir leur autorité par un début reſpectable, ils gouvernèrent d'abord en vrais pères de la patrie. Un ſeul avoit les faiſceaux & les marques de la puiſſance conſulaire; les autres n'étoient diſtingués de la foule que par un officier qui les précédoit. Ils préſidoient alternativement, un

jour chacun. Dès le grand matin, rendus à leur tribunal, ils terminoient les différends avec autant de bonté que de juſtice. Appius lui-même devint les délices du peuple, dont il étoit auparavant déteſté; & Rome, après des orages ſi violens, jouiſſoit d'un calme heureux, inconnu depuis ſes rois.

La légiſlation étant le principal objet du nouveau gouvernement, les décemvirs travaillèrent à leur code avec ardeur. Un Grec, exilé d'Ephèſe, leur interpréta les lois qu'on avoit apportées d'Athènes. A la compilation qu'ils en firent, ils ajoutèrent une partie des anciennes ordonnances royales. Cet ouvrage fini, ils l'expoſèrent en public, ſur dix tables de chêne, invitant les citoyens à l'examiner, à choiſir, en un mot à être leurs propres légiſlateurs. Le ſénat avoit approuvé les lois par un décret. Le peuple examine peu ce qu'il deſire. Charmé de la feinte modération des décemvirs, il confirma les dix tables dans les comices par centuries. Deux autres tables, propoſées l'année ſuivante, furent acceptées de même, malgré un article odieux, qui défendoit aux patriciens de s'allier avec les familles plébéïennes.

Lois des douze tables, approuvées par le peuple.

Ces diverſes lois ſervirent toujours de fondement au droit public & au droit civil des Romains. Cicéron en fait un éloge magnifique.

Éloge qu'en fait Cicéron.

Il ne craint pas d'avancer que tous les principes de la ſociété ſe trouvent dans les douze tables ; qu'elles ſont au-deſſus de toutes les bibliothèques des philoſophes, & par le poids de l'autorité, & par les avantages qui en réſultent. » Car, dit-il, » nous apprenons de la ſcience du droit civil, » que l'honnêteté & la vertu doivent être préfé- » rées à tout ; elle nous montre, d'une part, le » vrai mérite honoré par les récompenſes, les » dignités & la gloire ; de l'autre, les vices & » les injuſtices punis par les amendes, l'ignominie, » la priſon, les verges, l'exil, la mort ; & ces » leçons, elle nous les donne, non par de longues » & vaines diſputes, mais d'un ton d'autorité qui » nous fait dompter nos paſſions, mettre un frein » à nos deſirs, conſerver nos biens ſans porter » des yeux ni des mains avides ſur le bien d'au- » trui » *. Telle devoit être la légiſlation. Ce tableau, du reſte, paroît plus frappant que vrai à certains égards.

Quelques-unes de ces lois étoient cruelles.

Les lois des douze tables, dont il ne reſte qu'un petit nombre de fragmens, étoient claires & préciſes, ſupérieures en ce point aux lois de Solon, quoique beaucoup moins conformes à l'humanité. Elles reſpiroient, dans pluſieurs

* *L. I. De Orat.* 193.

articles, l'eſprit de tyrannie, que les décemvirs ne diſſimulèrent pas long-temps. Les pères conſervoient ſur leurs enfans un pouvoir abſolu, & les maîtres ſur leurs eſclaves. Les débiteurs étoient livrés aux violences des créanciers : après le troiſième jour de marché, les créanciers pouvoient mettre en pièces le corps d'un débiteur inſolvable, & le partager entre eux. (C'eſt l'opinion commune; mais peut-on croire qu'une loi ſi atroce ait été reçue ?) Des peines capitales contre les auteurs de libelles & les poëtes ; pluſieurs autres diſpoſitions cruelles, qu'il fallut bientôt adoucir, font connoître l'eſprit des légiſlateurs.

Lois concernant les voleurs.

On pouvoit tuer, non-ſeulement le voleur de nuit, mais le voleur de jour, lorſqu'étant pourſuivi il ſe mettoit en défenſe. La loi obligeoit néanmoins de crier alors & d'appeler les citoyens. » C'eſt une choſe, dit Monteſquieu, que les lois » qui permettent de ſe faire juſtice ſoi-même, » doivent toujours exiger : c'eſt le cri de l'in- » nocence qui, dans le moment de l'action, » appelle des témoins, appelle des juges. « Le voleur ſurpris avec la choſe volée devoit être battu de verges, & réduit en ſervitude s'il avoit l'âge de puberté ; celui qui avoit déja caché ſon vol, étoit condamné ſeulement à payer le double de la valeur. Pourquoi cette différence ?

Sur les ſucceſſions & les teſtamens.

Les parens du côté maternel ne ſuccédoient point, afin que les biens ne puſſent paſſer d'une famille dans l'autre; mais chacun pouvoit faire ſon teſtament, & choiſir pour héritier tel citoyen qu'il vouloit, au préjudice même de ſes enfans: le père, ayant le droit de vendre ſes enfans, pouvoit, à plus forte raiſon, les déshériter. Cela ſeul ne prouve-t-il pas que les lois romaines, ſi vantées, étoient ſujettes à de grands abus? On gagnoit cependant beaucoup à les recevoir: elles fixoient les propriétés, elles établiſſoient la juſtice, elles régloient la conduite des citoyens; & vraiſemblablement le peuple conſidéra plus cet avantage, que les inconvéniens de quelques diſpoſitions tyranniques.

Les procès jugés d'abord.

Deux de ces lois devoient produire un bien infini, en abrégeant les procédures. Elles ordonnent que, ſi les plaideurs ne s'accordent point, le juge connoiſſe de leur cauſe depuis le lever du ſoleil juſqu'à midi, & que le jugement ſoit rendu avant le coucher du ſoleil. Dans la ſuite, on fut obligé d'accorder un peu plus de temps, parce que les affaires devenoient plus nombreuſes & plus difficiles; mais les Romains ne connurent point les détours & les délais de la chicane moderne, qui ſouvent font triompher l'injuſtice, ruinent également les deux par-

ties, & rendent les procès un des plus grands fléaux de la société.

Si le décemvirat n'avoit produit que les douze tables, il eût été une époque glorieuse pour la république. Mais il dégénéra en tyrannie. Appius vint à bout, par son hypocrisie & ses soupleſſes, de se faire nommer une seconde fois à cette magistrature, établie seulement pour une année. On lui donna les collègues qu'il voulut. Bientôt il leva le masque avec ses collègues. Ce furent dix tyrans, liés par des engagemens mutuels, escortés chacun de douze licteurs, foulant aux pieds les lois & les citoyens, exerçant un despotisme terrible qui mit en fuite les principaux de l'état. L'année révolue, ils gardèrent leur charge sans l'agrément du peuple ni du sénat. On eût dit que les douze tables avoient établi le droit du plus fort.

Les décemvirs deviennent des tyrans.

Un peuple, tel que les Romains, jaloux de la liberté & accoutumé à braver la mort, ne pouvoit long-temps souffrir une violente oppression. Deux crimes atroces des décemvirs précipitèrent leur ruine. Ils avoient levé des troupes contre les Eques & les Sabins qui, profitant de la foibleſſe de Rome, venoient ravager son territoire. Ces légions mécontentes se laissèrent vaincre. Un de leurs plus braves officiers, Sicinius Dentatus,

Dentatus assassiné par ordre des décemvirs.

(Tite-Live le nomme L. Siccius) plébeïen zélé, auſſi libre dans ſes diſcours qu'intrépide dans les combats, fut aſſaſſiné en trahiſon par ordre des tyrans. L'attentat d'Appius contre Virginie les rendit encore plus exécrables.

Attentat d'Appius contre Virginie.

Appius étoit reſté à Rome, tandis que ſes collègues faiſoient la guerre. Il devint amoureux de la jeune Virginie, fille de Virginius, vaillant plébeïen, & promiſe en mariage à Icilius, ancien tribun du peuple. Après de vaines tentatives pour ſatisfaire ſa paſſion, il voulut faire enlever par force, en qualité de juge, celle qu'il étoit réſolu de déshonorer. L'impoſture lui fournit un prétexte. Il la ſuppoſa née d'une eſclave d'un de ſes cliens qui la réclamoit, & à qui elle devoit appartenir. Ce client étoit complice de la ſcélérateſſe. Icilius défend Virginie avec l'ardeur d'un amant; le peuple s'émeut, Appius eſt chaſſé de ſon tribunal. Il n'avoit pu refuſer que Virginius, alors abſent pour le ſervice militaire, fût averti de cet étrange procès, & vînt défendre ſa cauſe. Le père arrive, mais parle en vain: il voit le redoutable décemvir prêt à ſe rendre maître, par une ſentence, de la perſonne de Virginie. Pour ſauver l'honneur de ſa fille, il lui enfonce un couteau dans le ſein. Montrant enſuite le couteau enſanglanté à Appius: *C'eſt par ce ſang,*

Virginius tue ſa fille pour ſauver ſon honneur.

lui dit-il, *que je dévoue ta tête aux dieux infernaux.* Il s'échappe, ſe fait jour à travers le peuple, dont il excite la haine contre les tyrans; & il va répandre parmi les ſoldats le deſir de la liberté & de la vengeance.

304. Abolition du décemvirat.

Des ſcènes ſi tragiques ne manquent pas leur effet, quand les hommes ſouffrent impatiemment le joug. Excepté un petit nombre d'ames ſerviles, tous abandonnèrent les décemvirs, & ſe livrèrent aux ſentimens républicains. Les deux armées ſe réunirent ſur le mont Sacré, où le peuple les ſuivit en foule. Le ſénat ne ſavoit quel parti prendre. Enfin la clameur générale ayant forcé les décemvirs à ſe démettre, on députa au peuple Horatius & Valérius, leurs ennemis, avec plein pouvoir de conclure la pacification. On rétablit le tribunat & le droit d'appel au peuple, regardés comme le fondement de la liberté; on abolit le décemvirat, mais ſans permettre de violences contre les décemvirs. Valérius & Horatius furent faits conſuls. Des lois populaires qu'ils établirent, augmentèrent l'attachement pour eux. Ils défendirent de créer aucune magiſtrature, dont il ne fût pas permis d'appeler. Ils ordonnèrent que les plébiſcites, émanés des comices par tribus, obligeroient tous les citoyens, comme les lois émanées des comices par centuries. Cette loi,

Nouvelles lois à l'avantage du peuple.

extrêmement favorable aux tribuns, ne pouvoit que chagriner beaucoup le ſénat : les circonſtances l'engagèrent à y conſentir. Ainſi la légiſlation n'avoit point encore de règle certaine. Les *ſénatuſconſultes*, les *plébiſcites*, & ce qu'on appeloit proprement les *lois*, devoient ſe choquer, ſe combattre, agiter l'état au gré des factions plus ou moins fortes. Ne cherchons pas encore à Rome des idées de ſaine politique : ſuivons-y plutôt le cours rapide des événemens qui, après une ſorte de fluctuation orageuſe, fixeront convenablement le plan & des choſes & des perſonnes.

Les décemvirs punis.

Virginius étoit tribun, & deſiroit encore plus que ſes collègues de punir les décemvirs. Il ſe porte pour accuſateur d'Appius; il le fait arrêter, malgré un appel au peuple. Un monſtre, ſelon lui, n'étoit point dans le cas de réclamer la protection des lois, & il méritoit d'être jeté dans cette priſon qu'il avoit inſolemment nommée *la demeure des plébeïens*. Appius y meurt avant le jour du jugement, ſoit par une mort volontaire, comme l'aſſure Tite-Live, ſoit par l'ordre des tribuns, comme Denys d'Halycarnaſſe le conjecture. Oppius, autre décemvir, eſt accuſé & meurt de même. Les huit autres s'exilent volontairement pour ſe mettre en ſûreté. On confiſque leurs biens;

on publie enſuite une amniſtie générale, qui diſſipe les alarmes cauſées par trop de rigueurs.

C'eſt le malheur de la ſociété, que les hommes ſe tiennent rarement dans les bornes de la juſtice; & que les plus ardens à punir l'abus de l'autorité dans les autres, abuſent volontiers de la leur, quand ils en ont le pouvoir. Les tribuns vouloient conſerver leurs charges : ils ſeroient peut-être devenus auſſi méchans que les décemvirs, s'ils n'avoient pas eu pour collègue Duilius, homme ſage & bon citoyen, qui fit échouer leur projet.

Les tribuns veulent ſe maintenir en charge.

D'un autre côté, le ſénat ſe montroit peu équitable. Les conſuls Valérius & Horatius ayant défait les ennemis, il leur refuſa l'honneur du triomphe, parce qu'ils étoient populaires. On ſe nuit preſque toujours à ſoi-même, en ne rendant pas juſtice aux autres. Les conſuls, piqués contre le ſénat, s'adreſsèrent au peuple, & en obtinrent le triomphe.

Injuſtice du ſénat envers des conſuls populaires.

Mais le peuple, moins éclairé & plus porté aux excès, ſe déshonora bientôt par une plus baſſe injuſtice. Les Ariciens & les Ardéates ſe diſputoient un territoire, & le choiſirent pour arbitre de leur différend. Un vieux plébéïen déclara que ce territoire appartenoit à Rome, comme une dépendance de Corioles; il conſeilla

Injuſtice du peuple, qui s'adjuge un territoire pour lequel il étoit arbitre.

d'en prendre poſſeſſion. En vain les conſuls repréſentèrent combien un tel procédé ſeroit odieux; qu'il enleveroit aux Romains l'eſtime & la confiance des nations ; qu'en matière d'honneur & de probité, les pertes étoient ineſtimables. Leurs remontrances furent inutiles, & les tribus s'adjugèrent le territoire, ſans penſer qu'elles rougiroient un jour de cette infamie. Peu de temps après, le ſénat fit ce qu'il put pour l'effacer, en rendant ce qu'on avoit pris.

308. Nouvelles diſſenſions.

Les diſcordes inteſtines, fléau attaché en quelque ſorte aux républiques dont la conſtitution eſt encore flottante, règnoient à Rome plus que jamais. Chaque tribun vouloit ſe ſignaler par des victoires ſur le ſénat ; car on devient toujours plus entreprenant, lorſqu'on a du ſuccès dans ſes entrepriſes. Une loi des douze tables défendoit les mariages entre les patriciens & les plébeïens ; c'étoit entre les deux ordres une barrière odieuſe. Les premiers, en poſſeſſion du conſulat, ſe croyoient réellement nés pour l'empire : les autres, avec le ſecours du tribunat, tendoient ſans ceſſe à rétablir l'égalité.

Liberté des mariages entre les patriciens & les plébeïens.

Canuléius, tribun hardi, ſecondé par ſes collègues, proteſta ſolennellement qu'il s'oppoſeroit à toute levée de troupes, juſqu'à ce

qu'on eût rendu la liberté des mariages, & même juſqu'à ce qu'on eût réglé que les plébéïens, comme les autres, pourroient être nommés conſuls. A la veille d'une guerre, il falloit de la condeſcendance. L'article des mariages fut accordé.

Trois tribuns militaires, au lieu de conſuls.

Mais dans la crainte d'avilir le conſulat, les ſénateurs proposèrent la création de trois tribuns militaires, qui tiendroient lieu de conſuls, & qui ſeroient choiſis indifféremment parmi les patriciens & les plébéïens. Le peuple, ayant approuvé ce projet, donna une preuve ſingulière de modération : il nomma trois patriciens à la nouvelle dignité.

Le conſulat rétabli.

Ceux-ci abdiquèrent quelques mois après, parce que les auſpices, diſoit-on, n'avoient pas été favorables. Ce fut ſans doute un artifice du ſénat, pour remettre les choſes ſur l'ancien pied. On rétablit effectivement le conſulat. Les tribuns n'avoient aucun intérêt à s'y oppoſer, dès que le peuple étoit réſolu de donner ſes ſuffrages aux patriciens, dont les talens & l'habileté méritoient la préférence.

Inſtabilité dans l'état.

Ainſi tout varioit ſans ceſſe dans l'état. Un principe éternel de diſcorde y entretenoit les diſſenſions & les haines. Un goût d'autorité tyrannique y luttoit contre la liberté, qui n'avoit

pas elle-même de baſe bien fixe, ni de règle sûre. Rome ainſi conſtituée pouvoit-elle jouir du bonheur ? il eſt difficile de le croire. Heureuſement des ennemis trop foibles exerçoient ſon courage & ſa diſcipline, ſans ébranler ſa fortune ; & chaque victoire qu'elle remportoit ſur eux la diſpoſoit à vaincre des ennemis plus redoutables.

CHAPITRE II.

Depuis l'établiſſement de la cenſure, juſqu'à l'exil de Camille.

DEPUIS dix-ſept ans, on n'avoit point fait le cens ou le dénombrement des citoyens, & l'interruption de cette ſage coutume troubloit l'ordre de la république. Les conſuls Quintius Capitolinus & M. Géganius pensèrent à la rétablir. Trop accablés d'affaires pour remplir eux-mêmes une pareille fonction, comme le faiſoient les anciens conſuls, ils introduiſirent une nouvelle magiſtrature que l'on chargea de ce ſoin. Telle fut l'origine des cenſeurs. Leur dignité parut d'abord ſi peu importante, que les tribuns ne daignèrent pas la diſputer aux patriciens; mais elle s'éleva en peu d'années preſque au niveau du conſulat. 310. Établiſſement des cenſeurs.

La cenſure acquit l'inſpection des mœurs, le droit de punir & de dégrader quelque citoyen que ce fût. Le ſoin des finances, l'entretien des édifices publics lui furent confiés. C'eſt à elle qu'on doit attribuer en partie la gloire & la proſpérité de Rome; car, ſelon l'excellente remarque de Monteſquieu, *il y a de mauvais* Combien leur autorité augmente.

exemples qui ſont pires que des crimes, & plus d'états ont péri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les lois. En réprimant le vice, les cenſeurs éloignoient une contagion fatale, qui altère, diſſout, & fait périr tôt ou tard le corps politique.

Durée de la cenſure.

La durée de cette charge fixée à cinq ans, d'un luſtre à l'autre, fut réduite peu de temps après à dix-huit mois ; de manière que pendant le reſte du luſtre, il n'y avoit point de cenſeurs. Le dictateur Mamercus Emilius fit ce changement en 319. Quand le peuple l'eut approuvé, il abdiqua la dictature, *afin de montrer*, dit-il, *que les charges de longue durée n'étoient pas de ſon goût*. Les deux cenſeurs d'alors, indignes certainement de leur place, ſe vengèrent en faiſant effacer le nom d'Emilius du regiſtre de ſa centurie, ce qui étoit le priver du droit de ſuffrage ; & en le ſoumettant à une taxe huit fois plus forte que celle qu'il avoit coutume de payer. Ce grand homme arrêta l'indignation du peuple, prête à éclater contre eux. Il mépriſa une ignominie, dont la cauſe étoit honorable.

Injuſtice des cenſeurs à l'égard d'Emilius.

Variations & troubles dans le gouvernement.

Toujours agitée par des factions, & toujours en guerre avec ſes voiſins, Rome varia encore pluſieurs fois dans ſes ſyſtêmes de gouvernement. Elle eut de nouveaux tribuns militaires, dont les conſuls

conſuls reprirent la place. Elle vit renaître les plaintes des tribuns du peuple, au ſujet des charges qu'on laiſſoit aux patriciens, au ſujet des terres dont on demandoit le partage. L'hiſtoire devient fatiguante par la répétition de ces détails uniformes. J'en omets pluſieurs qui apprendroient peu de choſe.

329. Victoire de Mamercus.

Une victoire que Mamercus Emilius, dictateur pour la troiſième fois, remporta ſur les Véïens & les Fidénates, prouve la ſupériorité des Romains dans la ſcience militaire. Ce général avoit pris la précaution de faire occuper des hauteurs, où les ſoldats pouvoient ſe cacher; il avoit ordonné à la cavalerie de ne point agir au commencement du combat, & d'attendre un ordre exprès. Déja il preſſoit l'ennemi, lorſque des portes de Fidènes, voiſines du champ de bataille, ſortit une troupe de furieux armés de feux & de torches, qui fondent ſur les Romains, les étonnent & les intimident. Le dictateur envoie ordre aux troupes poſtées ſur les hauteurs, & à la cavalerie, de ſe mettre en mouvement. Ayant raſſuré ſes ſoldats contre un vain péril, il diſſipe d'abord les Fidénates dont les armes étoient ſi peu redoutables. Bientôt les ennemis ſont attaqués vivement de tous côtés, rompus, mis en fuite; on les pourſuit juſques dans Fidènes, & l'on s'empare

de la ville. Mamercus Emilius reçut les honneurs du triomphe. Enſuite il abdiqua la dictature qu'il n'avoit exercée que ſeize jours.

Général tué par ſes ſoldats.

Poſtumius, tribun militaire quelques années après, fut aſſommé à coups de pierre par ſes ſoldats, auxquels une exceſſive ſévérité l'avoit rendu odieux. C'eſt le premier exemple, depuis la fondation de Rome, d'un général tué par les troupes. Quand la diſcipline ſera détruite avec les mœurs, nous verrons que le ſang même des Céſars ne ſera point épargné.

347. On donne une paye aux troupes d'infanterie.

On trouve dans le même temps un décret du ſénat, pour accorder une paye aux ſoldats qui ſerviroient dans l'infanterie. * Le peuple en fut tranſporté de joie. Le ſervice militaire, qu'il faiſoit à ſes dépens, étoit la cauſe des emprunts, de la misère, des troubles. Il témoigna la plus vive reconnoiſſance aux ſénateurs, & proteſta que tout citoyen prodigueroit déſormais ſon ſang pour la défenſe de la patrie.

* Du temps de Polybe, le ſimple fantaſſin avoit deux oboles par jour, le centurion quatre, le cavalier ſix. Selon Polybe, le boiſſeau de froment ne valoit pour l'ordinaire que quatre oboles, & ſuffiſoit à un ſoldat pour huit jours. La paye étoit donc très-forte, à ne conſidérer que la nourriture; mais on ne fourniſſoit pas le reſte aux ſoldats comme aujourd'hui.

Les tribuns du peuple, disposés à prendre en mauvaise part tout ce que faisoit le sénat, se recrièrent contre ce décret avec un zèle affecté. Ils dirent que les anciens soldats, après avoir servi à leurs dépens, ne souffriroient point que les nouveaux fussent payés à leurs dépens; & qu'une pareille innovation deviendroit funeste à la république, en procurant quelques avantages aux particuliers. Leurs déclamations commençoient à entraîner les esprits. Mais les patriciens s'étant taxés généreusement, les riches plébéïens ayant suivi leur exemple, les murmures tombèrent; les pauvres même voulurent contribuer, & le sénat conçut de plus grands desseins.

Les tribuns s'y opposent en vain.

Jusqu'alors la guerre n'avoit consisté qu'en courses sur le pays ennemi, & en combats très-rarement décisifs. Une campagne de vingt ou trente jours épuisoit les ressources du soldat: il falloit hâter le retour, & l'on ne finissoit rien. Des armées entretenues aux frais de la république, toujours prêtes à marcher, pouvoient seules étendre au loin sa puissance. C'est donc ici un changement remarquable. L'établissement des troupes soudoyées fera de même époque dans les monarchies modernes.

Avantages de cette institution.

Aussi-tôt le siège de Véïes fut résolu. Cette ville d'Etrurie, voisine de Rome, étoit riche,

348. Fameux siège de Véïes.

forte, ennemie mortelle des Romains. Ils l'attaquèrent avec une méthode, dont leur hiſtoire ne fournit encore aucun exemple. Ils firent des lignes de circonvallation & de contrevallation, les unes pour ſe précautionner contre les ſorties, les autres contre les attaques de ceux qui viendroient au ſecours des aſſiégés. Les tribuns militaires, (il n'y avoit point alors de conſuls) voulant paſſer l'hiver dans les lignes, ordonnèrent aux troupes d'y conſtruire des baraques. Ils furent d'autant mieux obéis, que les ſoldats préféroient le camp à la ville, où leur paye auroit ceſſé.

Plaintes injuſtes des tribuns contre les généraux.

Mais un projet ſi avantageux devint, pour les tribuns du peuple, un ſujet de plaintes & d'invectives : ils crièrent que les généraux avoient conjuré la perte des ſoldats, & attenté ſur la liberté publique ; tant l'eſprit de parti envenime les meilleures choſes ! Heureuſement on ne les crut pas. Les Véïens ayant ſurpris les aſſiégeans, & brûlé toutes leurs machines, cet échec, loin d'exciter des murmures, redoubla le zèle des citoyens. Riches & pauvres demandèrent à ſervir au ſiège ; tous promettoient de ne revenir qu'après la priſe de Véïes.

Camille prend Véïes après un ſiège de dix ans.

La méſintelligence des généraux, les emportemens des tribuns du peuple, la peſte, la ſuperſtition, les efforts des ennemis, firent traîner

la guerre en longueur. Camille, créé dictateur, étoit digne de la terminer. Il s'ouvrit un chemin ſous terre pour pénétrer dans la place, qu'il déſeſpéroit de prendre d'aſſaut. L'ouvrage fini, ſe croyant aſſuré du ſuccès, il écrivit au ſénat pour ſavoir l'emploi que l'on vouloit faire du butin. Après quelques conteſtations, on déclara que le butin ſe partageroit entre l'armée & quiconque iroit la joindre. C'étoit le moyen de groſſir tout-à-coup l'armée. Tandis qu'une partie des Romains attaquoit les remparts, le reſte entra par le ſouterrain dans la ville ; elle fut priſe après un ſiège de dix ans. Un tribun vouloit que la moitié des citoyens s'y établît. Camille & le ſénat rejetèrent prudemment cette propoſition, de peur que Rome & Véies ne devinſſent les capitales de deux états : on diſtribua ſeulement des terres à ceux qui voulurent former une colonie dans le pays des Véiens.

Propoſition d'y établir la moitié des citoyens.

Faléries, ville des Faliſques, fut aſſiégée quelque temps après. Il paroît difficile de croire qu'un maître d'école, ſortant tous les jours de la place avec ſes écoliers, ait gagné le camp de Camille & lui ait livré cette jeuneſſe. Mais on ne peut s'empêcher d'applaudir à l'action vraie ou fauſſe du général. Les paroles que Tite-Live met dans ſa bouche ſont la loi de l'humanité ;

Priſe de Faléries par le même général.

Sans être unis par des conventions avec les Faliſques, nous le ſommes & le ſerons toujours par la nature. La guerre a ſes lois comme la paix, & nous ſavons la faire avec autant de juſtice que de valeur. Selon l'hiſtorien, Camille renvoya le traître les mains liées derrière le dos, battu de verges par ſes diſciples; & les aſſiégés, pleins d'admiration pour la vertu des Romains, demandèrent auſſi-tôt la paix.

Camille accuſé par un tribun.

Cependant un tribun accuſe Camille de s'être approprié une partie du butin de Véies. Il eſt vrai qu'après la diſtribution des dépouilles, il en avoit redemandé la dixième partie, pour l'accompliſſement d'un vœu en l'honneur d'Apollon.

Vœu qu'il avoit fait.

Les pontifes avoient été conſultés ſur ce vœu; on l'avoit accompli avec ardeur; les femmes y avoient concouru en ſacrifiant leurs bijoux. » Les

Réflexion de Rollin ſur ce vœu.

» Romains ſavoient, dit Rollin, que le vœu » eſt un engagement qu'on prend avec la divinité, » & une promeſſe ſolennelle qu'on lui fait, dont » il n'eſt plus permis de rien retrancher; & que » ſi c'eſt un crime de manquer de parole aux » hommes, c'eſt une impiété & un ſacrilége d'en » manquer à l'égard de dieu. « Ce pieux écrivain n'auroit-il pas dû ajouter, que des vœux inſpirés par la ſuperſtition peuvent être un grand abus; qu'en ce cas, on ne devroit point y attacher tant

de valeur ; & que les Romains mériteroient plus d'éloge, ſi leur piété avoit été plus ſolide ? Leur fauſſe religion les obligea ſouvent d'accomplir des vœux, qu'une raiſon éclairée les auroit empêchés de faire.

Quoi qu'il en ſoit du vœu de Camille, le peuple étoit irrité contre ſa perſonne, non-ſeulement par la perte de cette portion de butin qu'on lui avoit enlevée, mais parce que le général avoit triomphé d'une manière trop faſtueuſe. Camille s'exila volontairement, pour prévenir une ſentence injuſte. Il pria les dieux, ſelon quelques écrivains, de réduire ſon ingrate patrie à le regretter. Ariſtide avoit demandé tout le contraire en partant pour ſon exil. Si le Grec l'emporte ſur le Romain par la vertu, Rome n'en eſt pas moins l'émule d'Athènes par l'injuſtice.

Il s'exile volontairement.

Un mérite ſupérieur, comme l'obſerve Cicéron *, fut toujours en butte à la perſécution dans les anciennes républiques. *Que perſonne n'ait de ſupériorité parmi nous*, dirent les Ephéſiens en exilant Hermodore ; *s'il ſe trouve un homme éminent, qu'il s'en aille chez un*

Les grands hommes perſécutés dans les anciennes républiques.

* *Tuſcul.* 5.

autre peuple. Ce mot abſurde peint un ſentiment alors très-commun. Mais le beſoin fait regretter les grands hommes. Les Romains ſentirent bientôt qu'on ne remplaçoit pas un Camille.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

ROME PRISE PAR LES GAULOIS.

PROGRÈS DES ROMAINS EN ITALIE.

Depuis l'an de Rome 363, juſqu'en 471.

CHAPITRE PREMIER.

Irruption des Gaulois en Italie. — Priſe de Rome. — Lois de Licinius, &c.

LES Gaulois, habitans de la Gaule celtique, entre la Seine & la Garonne juſqu'aux Alpes, avoient fait une irruption en Italie dès le règne du premier Tarquin : ils y étoient venus pluſieurs fois depuis chercher des établiſſemens. On leur attribue la fondation de Milan, de Côme, de Breſcia, de Crémone & de quelques autres villes. Ils s'étendoient ſur les deux rives du Pô juſqu'à la mer Adriatique. Diviſés en peuplades connues ſous différens noms, ils conſervoient leurs mœurs agreſtes, vivoient de leurs troupeaux, toujours

Irruption des Gaulois en Italie.

prêts à combattre, mais ſans diſcipline & ſans connoiſſance de l'art militaire. Aruns, de Cluſium en Etrurie, à qui ſes concitoyens avoient refuſé juſtice, attira de nouveau ces étrangers. Les vins d'Italie furent, dit-on, le motif par lequel il les engagea dans ſa querelle. Cluſium aſſiégé implora le ſecours de Rome. Quoique le ſénat n'eût aucune raiſon particulière de s'intéreſſer au ſort des Etruſques, il envoya trois jeunes patriciens, avec ordre de négocier la paix. L'imprudence des ambaſſadeurs fit tomber l'orage ſur Rome elle-même.

Cluſium implore le ſecours des Romains.

Ils demandèrent à Brennus, le chef des Gaulois, quel droit il pouvoit avoir ſur l'Etrurie. Brennus répondit que les Cluſiens, ayant des terres inutiles, refuſoient injûſtement de les céder aux Gaulois; que ceux-ci pouvoient y prétendre, comme les Romains jouiſſoient des terres dont ils s'étoient emparés; que tout appartenoit aux gens courageux, & que l'épée faiſoit leur droit. Ces raiſons, ſi communes alors, peignent la férocité qui précède la culture des mœurs & toute inſtitution raiſonnable. Les ambaſſadeurs, diſſimulant leur courroux, demandèrent à entrer dans la place, ſous prétexte de conférer avec les aſſiégés. Mais au lieu d'inſpirer la paix, ils ſe mirent à la tête des Cluſiens, & combattirent les Gaulois.

Les Ambaſſadeurs de Rome violent le droit des gens.

Auſſi-tôt Brennus marche vers Rome, envoie demander ſatisfaction, & veut qu'on livre les coupables à ſa vengeance. Le ſénat embarraſſé laiſſe au peuple le jugement de cette affaire. Loin de condamner les ambaſſadeurs, on les récompenſa. C'étoit provoquer les Gaulois. Il précipita ſa marche, & déclara qu'il n'en vouloit qu'aux Romains.

Brennus demande en vain ſatisfaction.

Ceux-ci, gouvernés par ſix tribuns militaires, ſans conſuls, allèrent au-devant de l'ennemi, avec des forces très-inégales, que le relâchement de la diſcipline affoibliſſoit encore. Le nombre de leurs généraux étoit ſeul un grand inconvénient. Ils furent défaits à la journée d'Allia, preſque ſans combattre. On n'avoit pas conſulté les augures, que la ſuperſtition politique du ſénat rendoit ſi reſpectables au peuple : ſans doute ce fut un motif de découragement pour les ſoldats. Rome ſe remplit de conſternation & de terreur. Les vieillards, les femmes & les enfans ſe réfugient dans les villes voiſines. La jeuneſſe s'enferme dans le capitole, pour le défendre juſqu'à la dernière extrémité. Quatre-vingt ſénateurs ſe dévouent par vœu à la mort; dévouement patriotique auquel on attachoit la vertu d'épouvanter les ennemis. Les Gaulois arrivent, maſſacrent ces hommes vénérables, immobiles ſur

360.

Bataille d'Allia, ſuivie de la priſe de Rome.

Dévouement des vieux ſénateurs.

leurs chaiſes curules. Ils attaquent le capitole ; & ayant été repouſſés, ils mettent le feu à la ville. C'eſt alors que les anciens monumens hiſtoriques furent brûlés.

Camille rappelé & nommé dictateur.

Si Camille avoit préféré le triſte plaiſir de la vengeance aux devoirs de citoyen, Rome étoit perdue ſans reſſource. Mais toujours ſenſible à l'amour de la patrie, & peut-être à l'ambition de commander les Romains, il engagea les Ardéates, chez qui il vivoit en exil, à prendre les armes contre les Gaulois. Il tailla en pièces un de leurs détachemens. Les Romains reprirent courage, le conjurèrent de ſe mettre à leur tête. Perſuadé que la ſuprême puiſſance réſidoit dans ceux qui défendoient le capitole, il voulut avoir leur agrément comme néceſſaire. Un jeune plébéïen ſe chargea de ce meſſage périlleux, & revint annoncer à Camille qu'on l'avoit nommé dictateur.

Le capitole ſauvé par Manlius. Fable des oies.

Manlius, ancien conſul, ſauva le capitole attaqué de nuit par les Gaulois. On peut douter que les oies, plus vigilantes que les chiens, aient donné l'alarme & réveillé Manlius. Mais il eſt avéré que les oies furent depuis en honneur à Rome ; que les chiens y furent déteſtés & même punis ; car on ne manquoit pas d'en empaler un tous les ans. Ces petiteſſes entretenoient un peuple ſuperſtitieux dans l'idée que le ciel faiſoit

des miracles pour la république. Comme les oies étoient consacrées à Junon, Junon, sans doute, avoit employé leurs cris au salut de Rome.

Circonstances peu vraisemblables de la délivrance de Rome.

Les circonstances qui suivent n'ont guère plus de vraisemblance. Selon Tite-Live & la foule des historiens, après sept mois de blocus, les assiégeans & les assiégés, également abattus par la disette & les maladies, entament une conférence : Brennus exige mille livres pesant d'or ; on convient d'acheter à ce prix une paix honteuse ; Sulpitius apporte la somme ; il se plaint que les Gaulois se servent de fausse balance ; Brennus, pour toute réponse, ajoute son épée au poids, en s'écriant : *Malheur aux vaincus.* Camille survient à ce moment ; il rompt le marché, comme dictateur : *C'est le fer*, s'écrie-t-il, *& non l'or, qui doit racheter les Romains.* On se bat ; les ennemis sont massacrés : il n'en reste pas un seul pour porter la nouvelle du désastre.

Récit contradictoire de Polybe.

Indépendamment du merveilleux, qui rend cette narration fort suspecte, le récit de Polybe ne permet point d'y ajouter foi. Il nous apprend que les Gaulois s'accommodèrent avec les Romains, leur rendirent la ville, & coururent défendre leur propre territoire attaqué par les Vénètes. Comment les auteurs anglois de l'Histoire universelle ont-ils négligé une observation

ſi utile & ſi importante, que Rollin a faite malgré ſon peu de critique?

La ville de Rome rebâtie ſans art.

Rome fut rebâtie en un an, telle qu'un village, ſans aucun alignement : les égouts ſe trouvèrent même ſous des maiſons de particuliers. Du côté des arts, les Romains, loin de faire du progrès, ſemblent avoir décliné depuis l'établiſſement de la république. Plus tranquilles ſous les rois, ils avoient pu, ſans doute, exécuter de plus beaux ouvrages. Tout ſe ſentoit d'ailleurs de la confuſion qu'occaſionnoient les conjonctures.

Manlius accuſé d'aſpirer à la tyrannie.

Manlius, le ſauveur du capitole, patricien diſtingué par ſes ſervices, qui avoit mérité & obtenu trente-ſept récompenſes militaires, couronnes civiques, couronnes murales & autres, (car un des grands objets de la politique romaine étoit d'exciter la valeur en l'honorant;) Manlius aſpiroit, dit-on, à l'autorité ſuprême. Il ſoutenoit, il animoit les plébéïens contre les nobles; il payoit les dettes des pauvres, & les déroboit à la pourſuite de leurs créanciers; il employoit le talent dangereux de flatter & de gagner le peuple, dans la vue de l'aſſujettir. Mais il fut, comme tant d'autres, la victime de cette ambition. Coſſus, nommé dictateur par le ſénat, le fit arrêter ſans que perſonne osât y mettre obſtacle. Tel étoit l'empire de la dictature.

Dès que Coſſus eut abdiqué ſa dignité, Manlius élargi renoua toutes ſes intrigues. On l'accuſa devant le peuple. Ses nombreuſes couronnes, les dépouilles de trente ennemis tués de ſa main, pluſieurs citoyens qu'il avoit ſauvés dans les combats, quatre cents autres dont il avoit payé les dettes; tous ces moyens de défenſe furent inutiles. Les hiſtoriens diſent que pour le faire condamner, il fallut tenir l'aſſemblée hors du champ de Mars, dans un lieu d'où le capitole ne pût s'appercevoir; tant cet objet faiſoit d'impreſſion en ſa faveur. Manlius fut précipité du capitole même. Le peuple ſe repentit, le regretta, & crut que Jupiter en colère le vengeoit par une peſte, qui ſuivit de près ſon ſupplice.

370. Il eſt puni de mort.

Pluſieurs années auparavant, (l'an de Rome 314), Mélius, chevalier romain, s'étoit de même rendu ſuſpect d'aſpirer à la tyrannie, en diſtribuant du blé au peuple dans une famine. Cincinnatus, alors très-vieux, fut revêtu de la dictature; & Servilius Ahala, général de la cavalerie, tua lui-même Mélius, que le peuple avoit arraché des mains du licteur. Le dictateur félicita Servilius d'avoir délivré la patrie d'un tyran. Ces ſortes de traits, fréquens dans l'hiſtoire, ne prouvent peut-être pas moins la jalouſie inquiète du ſénat, que la haine pour la royauté. L'ami du peuple

Trait ſemblable de Mélius, arrivé auparavant.

On peut ſoupçonner le ſénat d'injuſtices dans ces accuſations.

donnoit toujours de l'ombrage aux patriciens ; & je doute qu'ils aient été ſcrupuleux ſur les preuves de tyrannie, qui firent tuer tant de citoyens illuſtres. L'exemple des Gracques confirmera dans la ſuite cette conjecture. Reprenons le fil des événemens.

La vanité d'une femme occaſionne de grandes affaires.

On voit encore de petites guerres avec les voiſins de Rome ; mais le ſeul objet digne de nous arrêter, ce ſont les troubles domeſtiques, & les changemens qu'ils occaſionnent. La vanité d'une femme va procurer au peuple un avantage qu'on lui avoit toujours diſputé. Deux filles de Fabius Ambuſtus, patricien, étoient mariées, l'une à un tribun militaire, l'autre à un riche plébéïen. La dernière, ſe trouvant un jour chez ſa ſœur, entendit frapper à la porte ; elle apprit que c'étoit un licteur qui précédoit le tribun, & qui annonçoit ainſi ſon arrivée. Témoin des honneurs rendus à ce magiſtrat, elle fut ſaiſie d'un violent chagrin d'être confondue dans la foule. Elle portoit par-tout ſa mélancolie. Son père en voulut ſavoir la cauſe, & lui arracha enfin ſon ſecret. *Vous m'avez mariée*, lui dit-elle, *dans une famille exclue des honneurs de la république ! Quelle différence entre ma ſœur & moi !* Fabius l'aimoit tendrement : il lui promit que les choſes tourneroient au gré de ſes vœux.

Jamais

Jamais l'expérience ne prouva mieux que de grands effets peuvent naître de petites cauſes. Ce père ne penſa plus qu'aux moyens de ſatisfaire ſa fille. Licinius qui l'avoit épouſée, & Sextius, jeune plébéïen d'un mérite ſupérieur, entrèrent dans les vues de Fabius. Ayant été faits tribuns du peuple, ils proposèrent différentes lois directement contraires aux intérêts du ſénat. Ils vouloient ſur-tout qu'on abolît le tribunat militaire, qu'on retablît le conſulat, & qu'un des conſuls fût déſormais plébéïen. Pour faire paſſer cette loi, ils y en ajoutèrent deux autres plus effrayantes pour les patriciens: la première, qu'on retrancheroit du principal des dettes tout ce qui auroit été payé en intérêts, & qu'on acquitteroit le reſte en trois payemens égaux, d'une année à l'autre; la ſeconde, qu'aucun citoyen ne poſſéderoit plus de cinq cents arpens de terre, & que l'excédent ſe diſtribueroit aux pauvres qui ne poſſédoient point de fonds.

377. Lois de Licinius contre les intérêts du ſénat.

Il eſt facile d'imaginer combien ces lois inquiétèrent le ſénat, combien elles échauffèrent le peuple. La diſcorde ſe réveille, les cabales ſe multiplient, tout devient faction & tumulte. Les patriciens ont recours à la politique : ils gagnent les autres tribuns, qui, d'un mot, arrêtent les délibérations, & empêchent de

Les tribuns oppoſés entre eux.

recueillir les ſuffrages. Licinius & Sextius, tournant les mêmes armes contre leurs collègues, s'opposèrent à l'élection des magiſtrats; & toujours continués dans leur charge, ils renouvellèrent les mêmes oppoſitions cinq ans de ſuite. Ainſi l'on tomba dans une véritable anarchie. Une guerre contre Vélitres fit ſentir la néceſſité d'avoir des chefs. Six tribuns militaires furent mis alors, comme auparavant, à la tête de la république. Vélitres eſt aſſiégée; mais les troubles renaiſſent à Rome.

Anarchie de cinq ans.

Licinius & Sextius échauffent le peuple contre le ſénat.

Tribuns du peuple pour la huitième fois, Licinius & Sextius étoient d'autant plus redoutables au parti contraire, qu'ils faiſoient parfaitement jouer tous les reſſorts du cœur humain. Ils preſſoient les nobles par des interrogations, auxquelles on ne pouvoit répondre ſans bleſſer le peuple. » Eſt il juſte que vous poſſédiez plus de » cinq cents arpens de terre, tandis que la » plupart des plébéïens, réduits à deux arpens, » ont à peine aſſez d'eſpace pour ſe conſtruire » une chaumière & un tombeau? Faut-il que le » peuple accablé de dettes languiſſe éternelle- » ment dans les fers, & trouve une priſon dans » chaque maiſon de patricien. Les Romains » peuvent-ils ſe croire délivrés du joug des » rois, tant qu'ils gémiront ſous la tyrannie des

» nobles? Y a-t-il d'autre remède à ces maux, » que de nommer conſul un plébéien avec un » patricien? « Le peuple ſaiſiſſoit avidement ces raiſons. Les tribuns étoient partagés. Licinius & Sextius ſe montroient réſolus de forcer tous les obſtacles. Dans une poſition ſi critique, le ſénat ſentit le beſoin qu'on avoit d'un dictateur; on nomma Camille, qui, depuis la délivrance de Rome, s'étoit ſignalé par pluſieurs autres victoires.

Camille dictateur pour la cinquième fois.

Ce grand homme ne pouvant réduire les tribuns à l'obéiſſance, abdiqua bruſquement la dictature. Mais on l'y éleva de nouveau pour la cinquième fois, quoique âgé de quatre-vingts ans, à la nouvelle que les Gaulois revenoient attaquer Rome. Leurs épées tranchantes, maniées avec autant d'adreſſe que de force, avoient été une des principales cauſes de leur victoire d'Allia. Pour les priver de cet avantage, le dictateur donna aux Romains des caſques d'acier, fit garnir leurs boucliers de lames de fer, & les arma de longues javelines propres à prévenir les coups d'épée. Il défit les Gaulois, reçut les ſoumiſſions de Vélitres, triompha, & fut aux priſes avec les tribuns.

Il défait les Gaulois.

386. Le dictateur inſulté à Ro-

Quelque reſpect que l'on eût pour ſa perſonne, la dictature n'imprimoit plus la même crainte

me, parce qu'on avoit rendu la dictature trop commune.

ni la même vénération qu'autrefois. On l'avoit rendue trop commune. Les hommes ſe familiariſent avec les objets qu'ils ſont accoutumés de voir; & c'eſt une faute énorme de prodiguer ce qui doit être rare pour être utile. Comme la place publique étoit preſque devenue un champ de bataille, Sextius & Licinius pouſsèrent l'audace juſqu'à faire violence au dictateur. Un de leurs officiers oſa mettre la main ſur lui. Les patriciens repouſsèrent l'inſolent: Camille marcha au capitole; il fit vœu de bâtir un temple à la Concorde, quand le calme ſeroit rétabli.

On accorde le conſulat aux plébéïens; & l'on fixe les poſſeſſions à cinq cents arpens.

Enfin le ſénat ſe vit obligé de céder au peuple, en lui permettant d'élire un conſul plébéïen; les démarches des tribuns ſe rapportoient toutes à ce but: le reſte n'étoit qu'un moyen d'y parvenir. Cependant la loi qui fixoit les poſſeſſions à cinq cents arpens, fut auſſi acceptée. Cette loi, preſque impoſſible à mettre en exécution, occaſionna dans la ſuite de plus grands troubles. Des zélateurs du bien public peuvent devenir des perturbateurs de l'état, lorſqu'ils paſſent les bornes de la ſageſſe, & que, par des plans chimériques de réforme, ils mettent la confuſion & la diſcorde parmi les membres de la ſociété. Rome en fournira plus d'une preuve.

CHAPITRE II.

Les plébéïens admis au conſulat. -- Établiſſement de la préture & de l'édilité curule. --- Affaires des Campaniens & des Latins, &c.

Conſul plébéïen.

ON vit enfin un homme nouveau, le tribun Sextius, revêtu de la dignité conſulaire. Malgré les préventions des nobles, c'étoit un bien pour l'état, que le mérite pût élever les plébéïens aux premiers honneurs. Camille obtint du peuple, comme en échange, la création d'une nouvelle charge réſervée aux ſeuls patriciens, qu'on appela *préture*. Les conſuls, ſouvent occupés à la guerre, ne pouvoient plus rendre la juſtice. Le préteur (il n'y en eut qu'un alors) fut chargé de cette partie eſſentielle du gouvernement. On créa auſſi deux édiles patriciens ou *curules*, pour avoir ſoin des temples, des théâtres, des jeux, des places publiques, des murs de la ville, &c.

Création de la préture & de l'édilité curule.

Nobleſſe attachée aux magiſtratures curules.

Les magiſtratures curules, ainſi nommées, parce qu'elles donnoient droit de ſe faire porter dans une chaiſe d'ivoire, étoient le conſulat, la cenſure, la dictature, la préture, & cette nouvelle édilité. Elles tranſmettoient le titre de nobles

aux deſcendans de ceux qui les avoient obtenues. Ainſi il y eut quelque différence entre *noble* & *patricien*. La vanité, toujours féconde en diſtinctions, diſtingua auſſi les nobles patriciens des nobles plébéïens.

Jeux ſcéniques, *leƈiſternium*, établis par la ſuperſtition.

Une peſte, qui enleva Camille, *homme unique dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune*, dit Tite-Live, troubla entièrement la joie commune. Selon la pente naturelle du genre humain, les eſprits conſternés ſe livrèrent à la ſuperſtition; mais la ſuperſtition n'eut rien alors de farouche On prétend qu'elle fit inſtituer les jeux *ſcéniques*, ou les repréſentations théâtrales, * comme un moyen de calmer les dieux. Elle fit renouveler la cérémonie du *leƈiſternium*, pratiquée déja deux fois, qui conſiſtoit à dreſſer des lits dans les temples, à y placer les ſtatues des dieux & des déeſſes, auxquels on ſervoit un feſtin dont les hommes profitoient.

Dictateur pour enfoncer le clou ſacré.

Tout cela ne délivrant pas de la peſte, quelques vieillards proposèrent comme le meilleur remède, une ancienne pratique interrompue depuis long-temps: c'étoit d'enfoncer ſolennellement un clou dans la muraille du temple de

* Ce ne pouvoient être que des danſes, & ces farces groſſières qu'on appela *ſatyres*.

Jupiter Capitolin. Il falloit pour cette opération un dictateur. On choisit Manlius Impérioſus, qui enfonça le clou ſacré. Les clous ſervoient autrefois en Etrurie & à Rome pour marquer le nombre des années, faute de chiffres. Le conſul les enfonçoit, & de-là vint ſans doute l'idée biſarre d'attacher une ſi grande importance à ſi peu de choſe. En fait de ſuperſtition, rien n'eſt incroyable, ſur-tout de la part des Romains.

Manlius, altier & ſévère, auroit abuſé de la dictature, ſi les tribuns du peuple ne l'avoient pas obligé de l'abdiquer peu de temps après la cérémonie. Un d'eux l'accuſa enſuite de violences envers les citoyens, & même à l'égard d'un de ſes fils, qu'il faiſoit travailler à la campagne comme un eſclave, parce qu'il avoit un défaut de langue. Ce fils, apprenant l'accuſation, oublia les mauvais traitemens de ſon père, ſe rendit à Rome, courut chez le tribun, lui mit le poignard ſur la gorge, & lui arracha un ſerment de ne point pourſuivre l'affaire. Le peuple approuva une action où reſpiroit la tendreſſe filiale, quoique répréhenſible d'ailleurs.

Trait du jeune Manlius, pour ſauver ſon père accuſé.

L'hiſtoire ne préſente guère ici que des faits iſolés, ou la plupart ſans intérêt. Les Gaulois viennent encore attaquer Rome. On voit un géant de leur nation défier les Romains à un

Traits merveilleux qui ne méritent pas d'être racontés.

combat ſingulier ; le jeune Manlius le tue en préſence des deux armées, lui enlève un collier d'or, s'en fait un ornement glorieux, & acquiert par-là le ſurnom de Torquatus. On voit enſuite un combat pareil de Valérius Corvus, qui fut merveilleuſement ſecondé par un corbeau perché ſur ſon caſque. Vers le même temps on voit un vaſte gouffre ouvert dans la place publique : M. Curtius s'y précipite avec héroïſme, parce que les augures ont déclaré qu'il ſe fermeroit quand on y auroit jeté ce que Rome avoit de plus précieux. Sans nous arrêter à des traits pareils, inventés ou embellis par l'orgueil national, hâtons-nous d'arriver à des époques moins obſcures. Dans l'intervalle, je recueillerai ſeulement ce qui peut fournir une matière de réflexions.

Conſul plébéïen vaincu par les ennemis.

Des guerres continuelles exercent la valeur romaine. Génucius, conſul plébéïen, ſe laiſſe ſurprendre par les Herniques ; ſes troupes l'abandonnent ; il eſt tué. Les patriciens alors ſe récrient contre la nouvelle loi, comme ſi un général tiré du peuple ne pouvoit manquer d'être battu. Cependant Licinius fut élevé pour la ſeconde fois au conſulat, & ne fut point battu.

Licinius viole ſa propre loi des cinq cents arpents.

Ses lois l'avoient rendu odieux à la nobleſſe. En les violant lui-même, il s'attira une juſte accuſation. Au lieu de cinq cents arpens, il en poſſédoit

plus de mille; mais pour éluder la loi, il avoit fait une ceſſion ſimulée de la moitié à ſon fils, après l'avoir émancipé. Quand il fut hors de charge, on le convainquit de cette fraude; il fut condamné à une amende.

Cette loi devoit être éludée par l'avarice.

L'avarice eſt toujours ingénieuſe à ſe débarraſſer des chaînes que lui donne le gouvernement. Si la communauté des biens n'eſt pas ſolidement établie comme à Sparte, il paroît impoſſible de reſſerrer la propriété dans une étroite circonférence. Les Romains acquérant toujours des terres, pouvant diſpoſer de leurs biens par teſtament, la loi Licinia devoit tomber d'elle-même.

Réduction de l'intérêt.

Une politique peu éclairée fait des ordonnances, d'où réſulte un mal plus grand que celui qu'elle prétend guérir. On fixa l'intérêt de l'argent à un pour cent par an; mais ce ne fut qu'un moyen d'exciter les artifices de l'uſure. Dix ans après, on diminua encore l'intérêt de la moitié.

On s'efforce d'enlever le conſulat aux plébéïens; ils obtiennent encore la cenſure.

Rutilus, dictateur plébéïen, ayant défait les Etruſques, les patriciens jaloux n'en furent que plus ardens à recouvrer leurs anciennes prérogatives. Ils réuſſirent à garder le conſulat dans leur corps pendant quelques années. Le peuple ſe plaignit, les diviſions ſe ranimèrent; il fallut ſatisfaire les plébéïens, qui de plus s'ouvrirent

l'entrée de la cenſure. Le pouvoir de créer les ſénateurs, transféré des conſuls aux cenſeurs, augmenta conſidérablement l'autorité de cette charge. *

410. Les Campaniens ſe donnent aux Romains, pour obtenir leur ſecours contre les Samnites.

Une guerre violente s'allume entre les Romains & les Samnites. Ceux-ci attaquoient & étoient ſur le point de ſubjuguer les Campaniens, peuple mou, dont la capitale, cette fameuſe Capoue, trembloit aux approches de l'ennemi. Les Campaniens implorent le ſecours de Rome. On leur répond que la république étant liée avec les Samnites par un traité ſolennel, ne peut le rompre en leur faveur. Ils lèvent cette difficulté en ſe donnant aux Romains. On les reçoit à bras ouverts. On envoie des ambaſſadeurs prier les Samnites de ne rien entreprendre ſur ce pays, devenu dépendant de Rome : en cas que les prières fuſſent mal reçues, les ambaſſadeurs devoient prendre le ton des menaces. Les Samnites

* Obſervons ici que, dans les diſputes entre les deux ordres au ſujet des magiſtrats, les élections furent pluſieurs fois ſuſpendues. Il y eut alors des *interrex*, qui exerçoient une autorité de quelques jours. Comme le ſénat les nommoit, il crut gagner à ces *interrègnes*. Mais le peuple finit toujours par l'emporter ſur une politique mal entendue.

ſont éclater leur indignation en ravageant la Campanie, & les Romains leur déclarent auſſi-tôt la guerre.

Elle fut avantageuſe au parti le plus accoutumé à vaincre. Mais une triſte expérience apprit déja que l'auſtérité de mœurs, ſi néceſſaire à la république, n'étoit point à l'épreuve des plaiſirs. Corrompus par les délices de Capoue, les ſoldats romains firent un complot pour en chaſſer les Campaniens & s'emparer de leur pays. Le conſul Rutilus ayant prévenu les effets de ce complot, pluſieurs mutins marchèrent en armes contre Rome. C'étoit un attentat inoui. On nomma dictateur Valérius Corvus : il engagea les ſéditieux à ſe ſoumettre, ſans effuſion de ſang. Quant aux Samnites, leurs défaites les réduiſirent à demander la paix & à renouveler leur alliance.

Les troupes ſe corrompent à Capoue.

Cependant les Latins vouloient ſecouer le joug, ou partager les premières dignités de Rome. Ils ſe révoltent avec les Campaniens & quelques autres. On reprend les armes. Les deux conſuls, Manlius Torquatus & Décius Mus, ſe ſignalent dans cette guerre. Décius, voyant les Romains plier, ſe dévoua aux dieux infernaux, ſe jeta au milieu des Latins, & mourut comme une victime qui devoit ſauver la patrie. Manlius avoit condamné à mort ſon propre fils, pour

Révolte des Campaniens & des Latins.

Dévouement de Décius.

Sévérité de Manlius envers ſon fils.

avoir combattu ſans ſon ordre. Il remporta une victoire complette, que l'on peut attribuer à l'enthouſiaſme dont ces exemples animèrent les ſoldats. Pluſieurs années après, le fils de Décius ſe dévoua comme ſon père dans la guerre de Pyrrhus, avec le même ſuccès pour l'armée.

Le droit de cité accordé aux Latins.

Les Latins ayant été enfin ſubjugués, le conſul Camille, petit fils du célèbre dictateur, conſeilla de leur accorder le droit de cité, pour les attacher à l'état, & augmenter le nombre des citoyens. *L'unique moyen*, dit-il, *d'établir ſolidement une domination, eſt de faire en ſorte que les peuples ſoumis obéiſſent avec joie.* Cette ſage politique avoit contribué plus que tout le reſte à la puiſſance romaine. Le ſénat ſuivit les anciennes maximes; mais en mettant une différence entre les vaincus, ſelon qu'ils parurent plus ou moins coupables. Pluſieurs villes latines obtinrent le droit de cité; quelques-unes perdirent une partie de leurs terres. Vélitres fut raſée, parce qu'elle avoit été ſouvent rebelle. On dépouilla les Campaniens. On envoya des colonies en divers endroits. Rome tira un grand avantage de ſes dernières victoires, qui préſageoient la conquête entière de l'Italie.

On punit les plus coupables.

Parole hardie d'un Privernate.

Priverne, ville des Volſques, ſe révolta quelque temps après, & ſuccomba bientôt. Il étoit queſtion de ſavoir comment on traiteroit les priſonniers.

Pluſieurs ſénateurs les jugeoient dignes de mort. La noble fierté d'un de ces Privernates les ſauva tous. On lui demanda quelle peine lui paroiſſoient mériter ſes concitoyens? *celle que méritent des hommes qui ſe croient dignes de la liberté*, répondit-il. Mais ſi l'on vous pardonne, ajoute le conſul Plautius, de quelle manière vous conduirez-vous? *Notre conduite*, réplique le priſonnier, *dépendra de la vôtre. Si vous nous accordez des conditions équitables, nous demeurerons conſtamment fidèles; ſi vous nous en impoſez de dures & d'injurieuſes, notre fidélité ſera courte.* Les Romains avoient un fond de grandeur d'ame. Ils regardèrent comme dignes de leur république ces hommes jaloux de la liberté, & ils en firent des Romains.

Les Romains l'admirent & pardonnent aux rebelles.

Tandis que leur gloire croiſſoit ainſi avec leur puiſſance, cent ſoixante & dix femmes (quelques auteurs en portent le nombre juſqu'à trois cents ſoixante & dix) furent convaincues, diſent les hiſtoriens, d'avoir préparé du poiſon à leurs maris dans un temps de maladie épidémique, & prévinrent le ſupplice en s'empoiſonnant elles-mêmes. Il n'y avoit pas encore de loi contre les empoiſonneurs; tant ce crime étoit peu connu. On attribua le complot à une eſpèce de démence; on crut que c'étoit un fléau de la colère céleſte;

Prétendue conſpiration de femmes contre leurs maris.

on créa un dictateur pour attacher le clou au temple du capitole. Tite-Live n'oſe certifier un fait ſi peu vraiſemblable. A peine la ville du monde la plus corrompue ſeroit-elle capable d'une pareille frénéſie ; & Rome avoit des mœurs.

Loi qui défend d'empriſonner les débiteurs.

Cependant le peuple gémiſſoit toujours de la cruauté des créanciers. Une loi des douze Tables leur donnoit le droit de ſaiſir les débiteurs inſolvables, & de les tenir comme en eſclavage juſqu'à ce qu'ils euſſent acquitté leurs dettes par leurs ſervices. Publilius, jeune plébéïen, s'étoit voué à cet eſclavage pour en délivrer ſon père. Le créancier l'ayant traité indignement, il s'échappa & porta ſes plaintes au peuple. Alors le ſénat fit un décret, par lequel il étoit défendu de mettre aux fers les débiteurs, dont les biens, & non la perſonne, devoient répondre de la dette. Les comices confirmèrent ce réglement précieux à la liberté ; mais l'avarice ne le reſpecta pas toujours.

CHAPITRE III.

Guerre des Samnites. --- Cenſure d'Appius. --- Plébéïens admis au ſacerdoce.

LES Samnites avoient repris les armes. Ce peuple belliqueux qui habitoit les montagnes entre le Latium & l'Apulie, avoit un uſage particulier pour exciter la valeur. Chaque année, ſix des plus belles filles étoient le prix des plus braves guerriers, & la gloire conduiſoit au plaiſir. Les Samnites, dans une longue ſuite de combats, ſe montrèrent dignes rivaux des Romains. Choiſiſſons quelques événemens mémorables. Fabius, général de la cavalerie, les défait, en l'abſence & contre les ordres du dictateur Papirius. Celui-ci arrive pour le punir, ordonne aux licteurs de le dépouiller, de préparer les verges & les haches. L'armée s'y oppoſe. Fabius ſe réfugie à Rome, & ſon père appelle au peuple de la ſentence du dictateur. Papirius harangue contre eux; il inſiſte ſur les lois militaires, ſur l'autorité inviolable du commandement; il cite les exemples de Brutus & de Manlius. Le peuple n'oſant prononcer implore ſa clémence; les deux

Papirius veut punir Fabius pour avoir vaincu contre ſes ordres.

Fabius ſe jettent à ſes pieds & demandent grace. C'étoit le cas où la ſévérité des lois pouvoit être tempérée, ſans que la diſcipline en ſouffrît. Le ſage dictateur uſa de ſon pouvoir abſolu pour pardonner.

432. Les Romains déshonorés aux Fourches-Caudines par les Samnites.

Tant de victoires dont les Romains ſe glorifioient, leur rendirent inſupportable l'opprobre qu'ils eſſuyèrent aux Fourches-Caudines. On appela ainſi un défilé près de Caudium, où Pontius, général des Samnites, les attira par une ruſe de guerre. Ils s'y trouvèrent enfermés, comme dans une priſon. Le père de Pontius lui conſeilloit ou de les traiter généreuſement, ou de les maſſacrer tous. On prit un mauvais parti en les faiſant paſſer ſous le joug. Après cette cérémonie ignominieuſe, on les renvoya, ſur la parole donnée par les conſuls de finir la guerre. On leur laiſſa donc des forces pour ſe venger.

Artifice du conſul Poſtumius pour renouveler la guerre.

Une rage muette dévoroit le cœur des ſoldats; leur ignominie répandoit dans toute la ville plus de colère que de conſternation. Le ſénat déclare que le traité ne lie pas le peuple romain, ayant été fait ſans ſon ordre. Le conſul Poſtumius, qui l'avoit conclu, demande à être livré aux Samnites avec les autres officiers, pour décharger la république de tout engagement. Ce n'eſt point ici que brille

brille cette bonne foi, qu'on attribue aux Romains. Un féciale ayant livré Poſtumius, celui-ci le frappe à deſſein, & s'écrie : *Je ſuis maintenant Samnite, & vous êtes ambaſſadeur de Rome ; je viens de violer le droit des gens : Rome peut nous faire la guerre.* Pontius, juſtement indigné d'un tel artifice, refuſe de rendre les priſonniers qui ſont entre ſes mains. De part & d'autre, on ſe prépare à la guerre la plus ſanglante.

Dans l'eſpace de pluſieurs années qu'elle dura, les Samnites firent des pertes irréparables. Leur général, Pontius, fut mené en triomphe à Rome, les mains liées derrière le dos. Loin d'honorer ſa valeur, on eut la barbarie de lui trancher la tête. Vingt-quatre triomphes remportés ſur les ennemis avoient coûté bien du ſang. Le ſénat reçut enfin des propoſitions de paix. Curius Dentatus, conſul, moins reſpectable par ſon rang que par ſes vertus, devoit régler les articles. Ce grand homme, volontairement pauvre, prenoit ſon repas dans une aſſiète de bois ; lorſque les ambaſſadeurs ſamnites vinrent le prier de les entendre, & lui offrir une groſſe ſomme pour le mettre dans leurs intérêts : *Ma pauvreté*, leur dit-il, *vous a, ſans doute, fait eſpérer de me corrompre ; mais j'aime mieux commander à ceux qui ont de l'or que d'en avoir.* Si ces paroles

Les Romains ſe vengent.

Curius Dentatus incorruptible.

montrent de l'orgueil, c'eſt l'orgueil d'une âme noble. On conclut un traité d'alliance, dont les conditions ſont ignorées. La guerre avoit duré quarante-neuf ans.

463. Traité d'alliance avec les Samnites.

Autres peuples d'Italie vaincus.

Pluſieurs autres peuples d'Italie, & en particulier les Gaulois Sénonois, établis ſur les côtes de la mer Adriatique, ſuccombèrent vers le même temps ſous les forces des Romains. Les Eques perdirent, en cinquante-cinq jours, quarante & une villes, qui n'étoient, ſans doute, la plupart que de gros villages. On comptoit alors deux cents ſoixante & treize mille citoyens en état de porter les armes. Ainſi Rome pouvoit exécuter de fort grandes entrepriſes.

Cenſure d'Appius.

Sous cette époque, il ſe fit quelques changemens remarquables. Appius Claudius, cenſeur en 441, voulut l'être pendant le luſtre entier, quoique ſon collègue ſe fût retiré après dix-huit mois, comme l'ordonnoit la loi Emilia. La conſtruction d'un aquéduc de ſept milles de longueur, & la voie appienne pouſſée juſques à Capoue, l'ont rendu célèbre auſſi bien que ſa cenſure. Il ſe montra l'ennemi du ſénat, pour lequel ſes ancêtres avoient eu un zèle violent. Il y admit des fils d'affranchis; abus qui ne pouvoit ſubſiſter. Il diſtribua dans toutes les tribus le petit peuple de la ville: c'étoit le rendre maître

Fils d'Affranchis dans le ſénat.

Petit peuple dans toutes les tribus.

des déciſions, puiſque dès-lors il formoit la pluralité des ſuffrages. Fabius, illuſtre général, étant parvenu à la cenſure, remédia bientôt au déſordre. Il mit toute la populace dans les quatre tribus de la ville, dont les voix ne pouvoient faire pencher la balance. Cette utile réforme lui valut le ſurnom de Maximus, qu'il tranſmit à ſes deſcendans. Ses victoires, ſes triomphes, ne lui auroient pas procuré tant d'honneur : on doit avouer auſſi qu'une bonne loi produit ſouvent des avantages bien ſupérieurs à des victoires.

Fabius réduit la populace aux quatre tribus de la ville.

Les patriciens avoient toujours été en poſſeſſion du ſacerdoce : prérogative importante chez un peuple, qu'on menoit par les auſpices & par les cérémonies de religion. Deux tribuns, du même nom d'Ogulnius, les attaquèrent ſur ce point : ils firent créer quatre pontifes & cinq augures plébéïens.

Les plébéïens admis au ſacerdoce.

Peu d'années auparavant, Flavius, fils d'affranchi, devenu édile curule, mépriſé des nobles à cauſe de ſa naiſſance, s'étoit vengé en publiant les faſtes & les formules de droit. Les pontifes en faiſoient un grand myſtère, pour maintenir leur autorité ; car on ne pouvoit ſavoir que par eux, & les jours où il étoit permis de plaider, & les formules en uſage dans les affaires. Ils cherchoient donc à perpétuer l'ignorance du

Les faſtes & les formules publiés par Flavius en haine des nobles.

public, afin de perpétuer ſa dépendance. C'eſt ce que nous avons déja obſervé en Aſie, en Egypte, &c. Cet eſprit de corps eût été moins vif à Rome, où les prêtres étoient réellement plus citoyens, ſi la nobleſſe n'y avoit pas regardé le ſacerdoce comme une partie de ſes droits, & comme un moyen de les ſoutenir ou de les étendre.

Nous n'avons recueilli, ſous cette époque, qu'un nombre de faits détachés qui fourniſſent à l'inſtruction. Une méthode différente auroit multiplié les volumes ſans utilité. La matière va devenir beaucoup plus intéreſſante ; mais la briéveté nous paroîtra toujours auſſi néceſſaire, que l'attention à ne rien omettre d'utile.

SIXIÈME ÉPOQUE.

GUERRE AVEC PYRRHUS,

SUIVIE DE LA GUERRE PUNIQUE.

LES ROMAINS DEVIENNENT REDOUTABLES HORS DE L'ITALIE.

Depuis l'an de Rome 471, juſqu'en 552.

CHAPITRE PREMIER.

Guerre des Tarentins avec les Romains.—Pyrrhus vaincu en Italie. — Traits particuliers.

ROME, en combattant & ſubjuguant ſes voiſins, s'étoit frayé une route à de plus vaſtes conquêtes. Le temps approchoit où ſon ambition devoit ſe répandre au-dehors. Il ne falloit, en quelque ſorte, qu'une étincelle pour allumer ce long incendie, qui embrâſa ſucceſſivement toutes les parties du monde connu. Nous en allons voir la naiſſance & les progrès.

471. Les Tarentins insultent les Romains & appellent Pyrrhus.

Parmi les villes de la grande Grèce, qui comprenoit les côtes méridionales de l'Italie, Tarente, colonie de Sparte, se distinguoit par son opulence, son luxe, ses plaisirs & son orgueil. Elle méprisoit les Romains comme des barbares ; elle les haïssoit comme de terribles conquérans. Les Tarentins ayant insulté quelques navires de Rome, qui se présentoient devant leur port, mirent le comble à cet outrage en insultant des ambassadeurs de la république, chargés de leur demander satisfaction. Un d'eux salit même de son urine la robe de Postumius, chef de l'ambassade. Le peuple applaudit avec de grands éclats de rire. *Riez maintenant*, s'écria Postumius, *vous pleurerez bientôt. C'est dans votre sang que seront lavées les taches de mon habit.* Les Tarentins étoient dans l'ivresse, quand ils commirent cet excès. Ils craignirent bientôt la vengeance : ils demandèrent du secours à Pyrrhus, roi d'Epire, un des plus grands guerriers de la Grèce, formé à l'école des capitaines d'Alexandre.

Ambition de ce roi d'Epire.

Ce prince aussi ambitieux, aussi brave qu'Alexandre, réduit à un petit royaume obscur, ne cherchoit qu'à se signaler par des entreprises, dont il se promettoit de grands avantages. Le fameux Cynéas, son ministre, disciple de Démosthène pour l'éloquence, profond politique &

Conseils inutiles de Cynéas.

habile général, lui repréſenta en vain qu'il couroit après une chimère de bonheur, & qu'il ſeroit plus heureux en jouiſſant de ſa fortune avec ſageſſe, qu'en ſe tourmentant pour des conquêtes incertaines & inutiles. Pyrrhus n'écoutoit que ſa paſſion dominante. Il s'imaginoit déja être ſouverain de l'Italie, d'où ſa domination s'étendroit rapidement de tous côtés. Pour mieux cacher ſes deſſeins, il affecta de la répugnance à ſe rendre aux vœux des Tarentins; il exigea d'eux qu'on le retiendroit en Italie le moins de temps qu'il ſeroit poſſible.

Pyrrhus ſoumet les Tarentins à la diſcipline.

Bientôt Cynéas arrive à Tarente avec trois mille hommes, & ſe fait remettre la citadelle, en attendant l'arrivée du roi. Pyrrhus embarque trois mille chevaux, vingt éléphans, vingt mille fantaſſins peſamment armés, & ſuit de près ſon miniſtre. Il trouve les Tarentins plongés dans l'indolence & la molleſſe, ne penſant qu'à continuer leurs plaiſirs tandis que l'on ſe battroit pour eux. Mais en l'appelant, ils s'étoient donné un maître. Tout change par ſes ordres: les théâtres ſont fermés; les feſtins ceſſent. Ce peuple voluptueux eſt contraint de ſubir la diſcipline militaire, & ſe voit incorporé dans les troupes épirotes. Pluſieurs s'enfuirent; ils ne pouvoient ſoutenir, même pour la défenſe de leur patrie,

ni gêne, ni travaux. C'étoit un peuple de femmes; tant les hommes dégénèrent au ſein du luxe & de l'oiſiveté.

Il pardonne à des inſolens.

Un trait d'eſprit ſauva de jeunes libertins, qui, dans la débauche, avoient lâché des injures contre le roi. Il les manda le lendemain pour punir leur inſolence. Ayant eſſuyé ſes reproches : *Vraiment*, dit l'un des coupables, *ſi le vin ne nous eût manqué, nous aurions fait pis ; nous vous aurions aſſaſſiné.* Pyrrhus mépriſa des propos d'ivrognes, ou ſe fit gloire d'en accorder le pardon.

473. Bataille d'Héraclée, où les Romains ſont vaincus.

Cependant le conſul Lévinus s'avançoit dans le pays. Les deux armées combattirent avec courage à Héraclée. Le prince grec, trop reconnoiſſable par l'éclat de ſon armure, fut expoſé aux plus grands périls. Il ſe déguiſa ſous d'autres armes, ſans montrer moins de valeur. Ses éléphans lui procurèrent la victoire. Les Romains n'en avoient jamais vu : ils furent effrayés de ces monſtrueux animaux, chargés de combattans; les chevaux effarouchés entraînèrent les cavaliers ; le déſordre ſe mit par-tout, la fuite devint générale. On avoit cependant fait un tel carnage des ennemis, que Pyrrhus dit, au ſujet de ſa victoire : *Je ſuis perdu, ſi j'en remporte encore une pareille.* Il ne laiſſa pas de marcher vers Rome, & s'en approcha de ſept lieues; mais

il ſe retira promptement, à l'approche de deux armées conſulaires.

Fabricius envoyé au roi d'Epire, ſe fait admirer des Grecs.

On lui envoie des ambaſſadeurs, pour traiter du rachat ou de l'échange des priſonniers. Le vertueux Fabricius, pauvre dans les honneurs, étoit de l'ambaſſade. Les offres d'argent que lui fit le roi, ne ſervirent qu'à manifeſter ſon mépris pour les richeſſes. Cynéas lui expliquant un jour les principes de la ſecte épicurienne qu'il profeſſoit: *O Dieux*, s'écria le Romain, *puiſſent nos ennemis ſuivre une telle doctrine, tant qu'ils nous feront la guerre!* On ajoute que Pyrrhus, l'invitant à ſe fixer dans ſa cour, où il promettoit de le placer au premier rang; *Je ne vous le conſeillerois pas*, répondit-il; *car vos ſujets, une fois qu'ils m'auroient bien connu, m'aimeroient mieux pour leur roi que vous.*

Cynéas négocie la paix à Rome.

Ce prince deſiroit la paix avec un peuple ſi difficile à vaincre. Il chargea Cynéas de ſuivre les ambaſſadeurs de Rome, & de négocier l'accommodement. L'habile miniſtre admira bientôt les Romains. Aucun, ni hommes ni femmes, ne voulut accepter les préſens qu'il envoya au nom de ſon maître. Le ſénat, après une longue délibération, excité par le vieux Appius, fit cette réponſe mémorable, où l'on reconnoît le caractère ferme de la république: » Que Pyrrhus ſorte

Les Romains

exigent que Pyrrhus sorte d'Italie.

» de l'Italie; qu'il envoie ensuite demander la » paix: mais tant qu'il restera dans le pays, » Rome lui fera la guerre. « Cynéas reçut ordre de partir le même jour. En rendant compte au prince de son ambassade, il dit que *Rome lui avoit paru être un temple ; & le sénat, une assemblée de rois.*

Fabricius avertit Pyrrhus de la trahison de son médecin.

Quelque temps après, le médecin de Pyrrhus offrit aux Romains, dit-on, de l'empoisonner pour de l'argent. (Chose difficile à croire ; car pouvoit-il espérer à Rome une fortune meilleure que dans une cour?) Le consul Fabricius en donna généreusement avis au roi, & mérita, selon Eutrope, cet éloge de sa part : *Il seroit plus facile de détourner le soleil de sa route, que Fabricius du sentier de la probité & de la justice.* Je rapporte volontiers ces traits, comme des leçons intéressantes de vertu, de cette vertu mâle qui méprise ce que les ames corrompues adorent. La critique peut soupçonner de la fiction dans quelques-uns; mais ils s'accordent avec le caractère des plus illustres Romains, dont la grandeur d'ame devoit intimider sans doute des ennemis accoutumés aux richesses & au luxe.

478. Pyrrhus vaincu à Bénévent.

Las d'une guerre infructueuse, saisissant un prétexte de s'éloigner de l'Italie, Pyrrhus passa en Sicile, où les Syracusains l'appeloient à leur

ſecours contre les Carthaginois. Il y réuſſit d'abord ; il y perdit enſuite toute eſpérance : il revint en Italie. Curius Dentatus, un des conſuls, qu'il attaqua près de Bénévent, remporta la victoire & le mit en fuite. Les éléphans n'étonnoient plus les Romains. En leur lançant des eſpèces de dards enflammés, en les perçant à grands coups de piques, ils les rendirent furieux ; & cette fureur, comme il étoit ſouvent arrivé, ſe tourna contre les maîtres des éléphans.

Art des campemens.

Le camp de Pyrrhus, où la place de tous les corps de troupes étoit marquée dans une ſeule enceinte, apprit aux vainqueurs l'art des campemens. Toujours attentifs à imiter ce qu'ils trouvoient de bon dans les pratiques étrangères, ils joignoient les reſſources du génie à celles de la diſcipline & du courage. C'eſt en imitant qu'on parvient à perfectionner les bonnes choſes, pour en créer enſuite de nouvelles.

Il abandonne l'Italie, & les Romains y dominent.

Pyrrhus abandonna l'Italie ſix ans après le commencement de la guerre. Il alla enlever la Macédoine à Antigone Gonatas ; il voulut aſſujettir le Péloponnèſe ; il fondit ſur Sparte ; les Spartiates, ſans fortifications, avoient réſolu d'envoyer leurs femmes ailleurs : une héroïne, nommée Archidamie, ſe préſenta au conſeil,

l'épée à la main, ſe plaignit de l'injure faite à à ſon ſexe, obtint aux femmes la permiſſion de partager les travaux & les périls. Elles contribuèrent beaucoup au ſalut de la patrie. Pyrrhus fut contraint de ſe retirer. Il aſſiégea enſuite Argos, entra dans la ville, & fut tué par une femme qui lui jeta une tuile ſur la tête. Audacieux, entreprenant, mais inconſidéré & téméraire, il n'étoit qu'un illuſtre aventurier qui auroit toujours échoué contre l'inébranlable conſtance de Rome. Les villes de Tarente, Crotone, Locres, toute la grande Grèce, toute l'Italie proprement dite, ſe trouvèrent bientôt ſous la domination romaine; du moins comme peuples alliés, trop foibles pour s'oppoſer aux deſſeins de la république. La ſévérité de la diſcipline étoit la principale cauſe de ſes progrès. On en vit un nouvel exemple très-mémorable.

Excès de la garniſon de Rhégio, ſévèrement punis.

Rhégio, colonie grecque, ſituée à l'extrémité méridionale de l'Italie, s'étoit miſe ſous la protection des Romains, & avoit reçu une garniſon de quatre mille hommes. Les ſoldats prirent les mœurs du pays: ils ſe livrèrent aux délices; la volupté leur fit oublier tous les devoirs. Par un complot déteſtable, ils maſſacrèrent les habitans, & s'emparèrent de tout. La guerre de

Pyrrhus avoit ſuſpendu la punition de ce crime. Un conſul fut enfin chargé de la vengeance publique. Il aſſiégea les rebelles dans Rhégio, & les força de ſe rendre, après une furieuſe réſiſtance. La plupart ſe firent tuer. On n'en prit que trois cents, que le ſénat condamna tous au dernier ſupplice : ils furent exécutés, malgré l'oppoſition d'un tribun. Sans ces exemples de diſcipline, les Romains ſeroient devenus des brigands.

Sévérité de la cenſure.

La rigidité de la cenſure ne contribua pas moins au maintien des mœurs, ſur leſquelles la gloire de Rome étoit eſſentiellement fondée. Les cenſeurs exclurent du ſénat Cornélius Rufinus, parce qu'il poſſédoit un peu plus de quinze marcs en vaiſſelle d'argent. Il avoit été dictateur & deux fois conſul. Quoiqu'il eût la réputation d'un homme avide & injuſte, Fabricius lui-même l'avoit fait parvenir au conſulat. *J'aime mieux*, diſoit ce grand homme, *être pillé par un conſul, qu'emmené priſonnier par l'ennemi.* Il n'y avoit donc pas cette année parmi les candidats un bon général qui fût honnête homme !

Cornélius Rufinus exclu du ſénat, à cauſe de ſa vaiſſelle d'argent.

Pauvreté de Curius.

Croiroit-on que l'incorruptible Curius fut accuſé, vers le même temps, d'avoir détourné à ſon profit des ſommes ſur le butin de la guerre ? Pour ſe juſtifier, il produiſit un vaſe de bois dont il ſe ſervoit dans les ſacrifices, & jura que c'étoit

là tout le butin qu'il eût fait entrer dans ſa maiſon. Après la défaite de Pyrrhus, le ſénat lui ayant offert cinquante arpens des terres conquiſes, il répondit qu'il vivoit bien avec ſept arpens, & qu'il ne ſe réſoudroit jamais à donner un mauvais exemple.

Déſintéreſſement des ambaſſadeurs envoyés en Egypte.

Un ſi noble déſintéreſſement excitoit l'émulation dans la république. Des ambaſſadeurs envoyés en Egypte, pour faire alliance avec Ptolémée Philadelphe, qui avoit le premier envoyé une ambaſſade, rapportèrent de riches préſens de ce prince. Ils les avoient reçus malgré eux, & les déposèrent dans le tréſor. Le ſénat les remercia d'avoir, par leur conduite, rendu les mœurs romaines reſpectables aux nations étrangères. Les richeſſes, à la vérité, étoient peu connues, puiſque la première monnoie d'argent ne fut frappée à Rome qu'après la fuite de Pyrrhus; mais on a vu que l'or & l'argent ne ſont pas les ſeuls alimens de l'avarice.

Première monnoie d'argent.

CHAPITRE II.

Introduction aux guerres Puniques. — République de Carthage. — Révolutions de Sicile.

Introduction aux guerres Puniques.

NOUS allons voir un plus grand théâtre s'ouvrir aux armes & à la politique romaines. Avant de tracer le tableau des guerres puniques, il faut connoître Carthage, cette fameuſe rivale de Rome, ſi puiſſante par ſon commerce & ſes richeſſes, mais déja parvenue au point fatal où un excès d'ambition ruine les puiſſances.

Gouvernement de Carthage.

Carthage, fondée par les Tyriens environ ſoixante & dix ans avant la fondation de Rome, avoit un gouvernement mixte, digne d'éloges, ſans doute, puiſqu'elle jouit plus de cinq ſiècles de la paix intérieure & de la liberté civile. Deux magiſtrats annuels, qu'on nommoit *ſuffètes*, y reſſembloient aux rois de Sparte ou aux conſuls romains. Les affaires importantes ſe décidoient dans le ſénat, ſi les ſuffrages étoient unanimes; ſinon elles paſſoient au peuple. Il y avoit un tribunal de cent quatre ſénateurs, auquel les généraux rendoient compte de leur conduite: tribunal trop ſévère; car on puniſſoit même de

Magiſtrats annuels nommés *ſuffètes*.

Sénat.

mort les mauvais succès, comme si le meilleur général commandoit à la fortune. Cinq de ces juges formoient un conseil supérieur, tel que celui des éphores ; ils nommoient aux places vacantes du grand tribunal.

Tribunal des cinq.

Deux défauts qu'Aristote critique dans ce gouvernement.

Aristote observe deux défauts considérables dans la distribution des emplois ; l'un, qu'on réunissoit plusieurs charges sur la même tête, ce qui rarement peut s'accorder avec le bien commun ; l'autre, que la pauvreté excluoit des premières places, ce qui donne trop de considération aux richesses, & laisse trop peu d'émulation au mérite. Il faut avouer cependant que, si les pauvres ne sont pas des Aristides ou des Fabricius, les magistratures pourroient devenir plus dangereuses entre leurs mains, qu'entre celles de personnes moins exposées à la tentation de s'enrichir. D'ailleurs, dans une république commerçante, peu de citoyens bien élevés sont sans fortune. Le malheur de Carthage, c'est que les richesses y ayant introduit la corruption & irrité l'avarice, tout se vendit, quoique rien ne fût proprement vénal ; & alors, selon la remarque du même philosophe, les magistrats ne se firent point scrupule de se dédommager de leurs avances, aux dépens des particuliers & de l'état.

Réflexions sur cet objet.

Tout

Tout occupés de leur commerce, dédaignant les arts & les ſciences qui ne conduiſoient pas à la fortune, les Carthaginois étoient fourbes, vicieux, cruels. La ſuperſtition ſur-tout rendit leurs mœurs atroces. Ils immoloient à Saturne des victimes humaines, quelquefois leurs propres enfans; & les mères, étouffant le cri de la nature, voyoient d'un œil ſec ces horribles ſacrifices. C'eſt en conſidérant de telles horreurs, que Plutarque jugeoit la ſuperſtition plus injurieuſe à la divinité que l'athéïſme. Du temps de Xerxès, Gélon, roi de Syracuſe, ayant défait les Carthaginois, leur impoſa, pour condition de paix, d'abolir les ſacrifices humains; mais une loi ſi ſalutaire ne fut obſervée qu'autant qu'on ne put la violer ſans riſque. On conſultoit les devins dans toutes les affaires importantes, & la crédulité conſacroit toutes les erreurs.

Vices des Carthaginois.

Sacrifices humains.

Il paroît que la tempérance étoit une vertu des Carthaginois, ou du moins qu'ils l'exigeoient de ceux dont l'intempérance eſt ordinairement plus funeſte. Les magiſtrats s'abſtenoient de vin, tant qu'ils étoient en charge; les ſoldats ne pouvoient en boire tant qu'ils étoient en campagne. Quoique la nation ne fût pas guerrière, & qu'elle employât des troupes mercenaires, afin d'épargner le ſang & d'entretenir le commerce

Tempérance preſcrite aux magiſtrats & aux troupes.

Récompenſe militaire.

des citoyens, elle avoit une coutume propre à exciter l'ardeur du ſervice. Les gens de guerre portoient autant de bagues qu'ils avoient fait de campagnes. Ces bagues étoient une diſtinction glorieuſe. L'honneur eſt l'aiguillon des guerriers.

Puiſſance & commerce de Carthage.

Carthage, toujours unie à Tyr, d'où elle tiroit ſon origine, s'étoit inſenſiblement élevée, par ſes colonies & par ſon commerce, au-deſſus même de cette ville fameuſe. La Sardaigne, une grande partie de la Sicile & de l'Eſpagne, lui étoient ſoumiſes. Maîtreſſe de la mer, elle recueilloit par-tout, ſans beaucoup de frais, le ſuperflu des différens pays, pour le vendre fort cher ailleurs. Ne trouvant pas de concurrence, elle impoſoit facilement cette eſpèce de tribut aux nations.

Voyage du navigateur Hannon.

Hannon, un de ſes navigateurs, avoit eu ordre de faire le tour de l'Afrique par le détroit de Gibraltar. Les vivres lui manquèrent dans la route; ſans quoi il auroit exécuté, comme les Phéniciens ſous Néchos, une des plus grandes entrepriſes qu'aient pu imaginer les anciens. Mais en étendant ſon empire, Carthage tendoit à ſa ruine; parce que l'eſprit de conquête, dangereux à tous les peuples, eſt preſque incompatible avec le régime & l'intérêt des peuples marchands.

Anciens traités des Carthaginois

Elle avoit fait pluſieurs traités avec la république romaine; le premier ſous le conſulat de

Brutus, par lequel on fixoit certaines bornes à la navigation des Romains, & les Carthaginois s'engageoient à ne faire aucun dommage dans le Latium. Ce traité que Polybe nous a tranſmis en entier, prouve que dès-lors une défiance mutuelle s'élevoit entre les deux peuples. Par un ſecond traité, conclu l'an 405 de Rome, 348 ans avant Jéſus-Chriſt, on étoit convenu, entre autres articles, » que les Romains ne pourroient négo-» cier en Sardaigne ni en Afrique, excepté à » Carthage, où il leur étoit libre de vendre les » marchandiſes non prohibées, comme les Car-» thaginois le feroient à Rome. « Conventions renouvelées depuis avec quelques changemens. Elles ſuppoſent du côté des Carthaginois une ſupériorité de puiſſance, & du côté des Romains aſſez de forces pour ſe faire craindre. Ils s'étoient ligués contre Pyrrhus pour la défenſe de l'Italie; mais l'intérêt devoit bientôt les diviſer. L'un & l'autre peuple voulut ſubjuguer la Sicile : l'ambition alluma la guerre. Avant que d'en faire le récit, diſons un mot des révolutions de la Sicile.

avec les Romains.

Révolutions de Sicile.

Denys le Tyran, devenu maître de Syracuſe, ſa patrie, ſoixante ans après qu'elle eut ſecoué le joug de la famille de Gélon, & onze ans après qu'elle eut mis en fuite les Athéniens, (405 avant

Denys le Tyran.

notre ère), y avoit établi sa domination par ses talens, ses victoires, & ses cruautés. Il fut le vainqueur des Carthaginois; il les chassa presque entièrement de la Sicile.

Ses qualités bonnes ou mauvaises.

Sa vanité ridicule de poëte, sa passion pour les couronnes olympiques, ses rigueurs contre les amis de la vérité, sa tyrannie ombrageuse & souvent impitoyable, son irréligion scandaleuse, étoient jointes à une force de génie & de courage, qui le maintint sur le trône trente-huit ans, au milieu d'une foule d'ennemis domestiques. On voit même dans son histoire des preuves de bonté, de modération & de justice. Il sembloit né pour être un grand roi : l'ambition le rendit usurpateur; mais ayant mis sous le joug les Syracusains, il les auroit peut-être gouvernés avec sagesse, s'ils avoient pu supporter patiemment le joug. Les circonstances augmentèrent beaucoup ses vices : d'autres circonstances auroient développé ses vertus.

Traits remarquables de sa vie.

Parmi plusieurs traits qu'on rapporte de sa vie, ceux-ci me paroissent remarquables. Il avoit envoyé aux carrières (c'étoit le nom de la prison) le philosophe Philoxène qui avoit osé ne pas admirer des vers dont il se glorifioit. L'ayant rappelé le lendemain, il lut une nouvelle pièce, & lui en demanda son sentiment. Philoxène se

tournant vers les gardes : *Qu'on me remène aux carrières*, dit-il. Le tyran entendit raillerie pour cette fois. Ayant beſoin d'argent, il pilla un temple de Jupiter, & enleva un manteau d'or maſſif dont le dieu étoit orné. *Ce manteau*, dit-il, *eſt trop lourd en été & trop froid en hiver.* Il en fit mettre un de laine, qui conviendroit à toutes les ſaiſons. Malheureux dans ſa fortune, il ſe défioit de tout, il craignoit tout ; perſonne n'entroit dans ſon palais ſans être fouillé ; il ne vouloit pour barbiers que ſes filles ; & craignant même entre leurs mains les ciſeaux & le raſoir, il leur apprit à lui brûler le poil avec des coquilles de noix. Ne peut-on pas ſoupçonner les anciens d'avoir adopté contre lui, en haine de la tyrannie, les traditions les moins croyables ?

385. Denys le Jeune.

Denys le Jeune, ſon fils, lui ſuccéda ſans obſtacle. Ce prince mou, voluptueux, ſe livra d'abord aux ſéductions de la grandeur, & parut ne règner que pour s'enivrer de plaiſirs. Mais Dion, ſon oncle & ſon beau-frère, le plus ſage des Syracuſains, lui ayant perſuadé d'attirer le fameux Platon à la cour ; l'étude, la philoſophie, les mœurs y entrèrent avec ce philoſophe. Syracuſe auroit eu un bon prince, ſi les courtiſans avoient pu goûter la réforme. Ils forgèrent des impoſtures contre Dion, & le firent exiler. Platon

Platon à ſa cour.

Dion perſécuté.

le ſuivit de près. *Vous allez bien me dénigrer avec vos philoſophes*, lui dit le prince en le congédiant. *Dieu nous préſerve*, répondit-il, *de manquer tellement de matière à l'académie, que nous ſoyons dans le cas de penſer à vous !* Bientôt les injuſtices les plus criantes mirent le comble à la diſgrace de Dion. Ses biens furent vendus, & ſa femme donnée à un autre.

Nouvelles révolutions.

La Sicile, opprimée comme lui, réclama ſon ſecours contre le tyran. Il réſolut, malgré les conſeils de Platon qui déſapprouvoit cette entrepriſe, de venger ſa patrie & lui-même par une révolution éclatante. Il délivra en effet Syracuſe, & la gouverna quelque temps avec ſageſſe ; mais le peuple ingrat, que bleſſoit la ſévérité de ſes mœurs, oublia tout-à-coup ſes ſervices : un perfide ami l'aſſaſſina, & Denys remonta ſur le trône, dix ans après en être tombé.

Timoléon vient ſecourir Syracuſe.

Comme Syracuſe étoit originairement une colonie de Corinthe, elle implora le ſecours des Corinthiens. On lui envoya Timoléon avec des troupes. Ce fameux général avoit fait tuer autrefois ſon propre frère, devenu le tyran de ſa patrie. Le chagrin ou le remords l'avoit enſuite décidé à la retraite, & il y vivoit depuis vingt ans. Il ſe rendit aux vœux publics. Il triompha en Sicile de tous les ennemis de Syracuſe. Il y

établit de bonnes lois ſur la baſe de la liberté. Des envieux osèrent néanmoins ſe porter pour ſes accuſateurs. Sa réponſe à leurs calomnies fut, *qu'il remercioit les dieux de ce qu'enfin on jouiſſoit à Syracuſe de la liberté de tout dire; liberté inconnue ſous les tyrans, mais qui devoit être contenue dans de juſtes bornes.* Après avoir conſommé ſon grand ouvrage, il ſe dépouilla volontairement de l'autorité, pour finir ſes jours en ſage au milieu du peuple dont il étoit le libérateur, & dont il emporta au tombeau l'admiration ou les regrets.

410. Fin de Denys.

Denys, relégué à Corinthe, y vécut dans la misère, & exerça, dit-on, le métier de maître d'école. Les Spartiates crurent épouvanter Philippe par ſon exemple, en répondant ces deux mots à une lettre menaçante qu'il venoit de leur écrire : *Denys à Corinthe.*

436. Agathocle, autre tyran de Syracuſe.

La Sicile ne jouit pas long-temps de la liberté & de la paix, que Timoléon lui avoit rendues. Agathocle, contemporain d'Alexandre, ſe rendit maître de Syracuſe, par le moyen des Carthaginois, & ſe brouilla enſuite avec eux. Aſſiégé dans Syracuſe, il oſa porter la guerre en Afrique; il battit les troupes de Carthage, eſſuya enſuite un revers, abandonna lâchement ſon armée, revint en Sicile exercer une tyrannie

Sa mort. révoltante, fit quelques expéditions en Italie, & mourut empoiſonné. Son petit-fils Archagate fut l'auteur de ce crime.

Les Syracuſains appellent Pyrrhus contre les Carthaginois. Syracuſe, aſſiégée de nouveau par les Carthaginois, eut recours à Pyrrhus, qui faiſoit la guerre en Italie. Ce prince alla combattre pour elle : après de grands ſuccès, il ſe rendit odieux par des actes de deſpotiſme, & fut obligé de revenir ſur ſes pas. Il s'écria en quittant la Sicile : *Le beau champ de bataille que nous laiſſons aux Carthaginois & aux Romains !* Les Syracuſains, toujours en proie à la diſcorde, toujours incapables de ſe gouverner eux-mêmes, avoient beſoin d'un gouvernement monarchique. Hiéron, encore jeune, deſcendant de Gélon, joignant à ce titre une réputation brillante, élevé au commandement par les ſuffrages de l'armée, rétablit l'ordre dans

484. l'état. On rendit hommage à ſon mérite ; on lui déféra la royauté. Bientôt après, commencèrent les guerres Puniques, auxquelles la politique ambitieuſe de Rome donna naiſſance, plutôt que la néceſſité & la juſtice.

CHAPITRE III.

Première guerre Punique, & ſes ſuites.

DES Campaniens qui avoient ſervi dans l'armée du tyran Agathocle, renvoyés dans leur pays après ſa mort, s'étoient emparés de Meſſine par un attentat ſemblable à celui de la garniſon romaine de Rhégio, qu'on avoit punie ſévérement, comme nous l'avons raconté. Ils prirent alors le nom de Mamertins. Hiéron les attaqua; Carthage les ſecourut. Mais craignant les entrepriſes des Carthaginois, autant que celles du roi de Syracuſe, ils ſe mirent ſous la protection des Romains. L'honneur ne permettoit point au ſénat de ſe déclarer pour eux. Le peuple, moins délicat ſur les bienſéances, vouloit une guerre dont il ſe promettoit de grands avantages. On prit les armes. Le conſul Appius Claudius paſſa le détroit avec une petite flotte, battit Hiéron & les Carthaginois qui s'étoient ligués enſemble, laiſſa garniſon à Meſſine, & revint d'autant plus couvert de gloire, que les Romains juſqu'alors n'avoient point eſſayé leurs armes hors du continent.

Les Romains portent injuſtement la guerre en Sicile.

489.

Hiéron s'allie avec eux.

Hiéron, ſoit prudence, ſoit foibleſſe, fit un traité avec Rome, afin de ſauver ſes états. Les Carthaginois étoient maîtres d'une grande partie des côtes & des villes maritimes; mais avec le ſecours des Syracuſains, on pouvoit les en chaſſer.

493.

Ils créent une marine formidable.

Agrigente, ville fameuſe, fut priſe après un long ſiège; une grande armée qui étoit venue au ſecours, fut entièrement défaite. Ces ſuccès donnant aux Romains de nouvelles eſpérances, ils étendent leurs vues: ils ſentent la néceſſité d'une marine; ils entreprennent de la créer; car ils n'avoient jamais eu de flotte digne de ce nom. Une galère carthaginoiſe, échouée ſur les côtes, leur ſert de modèle. On travaille avec tant d'ardeur, qu'en deux mois, ſelon Polybe, on équippe cent galères à cinq rangs de rames, & vingt à trois rangs. Les rameurs avoient été exercés ſur le rivage, aſſis ſur des bancs comme s'ils euſſent manœuvré à la chiourme. Cependant les galères & la manœuvre des Romains ne pouvoient égaler en naiſſant celles d'un peuple qui tenoit l'empire de la mer. Pour avoir la ſupériorité, il falloit trouver le moyen de combattre de pied ferme ſur les flots, & de rendre inutiles aux Carthaginois leur adreſſe & leur ſcience maritime. Que ne trouve pas le génie excité par de grands motifs?

Le conſul Duilius fit donc ajouter à chaque galère une machine, appelée *corbeau*, qui, tombant ſur un vaiſſeau ennemi, devoit l'accrocher & former une eſpèce de pont pour l'abordage. Cette invention eut tout le ſuccès poſſible. Il battit les Carthaginois, leur tua ſept mille hommes, fit ſept mille priſonniers, coula à fond treize galères, en prit quatre-vingt. Jamais victoire n'avoit été ſi agréable aux Romains. Duilius jouit toute ſa vie d'un honneur extraordinaire : quand il revenoit le ſoir de ſouper en ville, il étoit précédé d'un flambeau & d'un joueur d'inſtrument. Victoire navale du conſul Duilius.

En peu d'années, les traits héroïques & les victoires ſe ſuccèdent preſque ſans interruption. On enlève la Corſe & la Sardaigne aux ennemis. Calpurnius, tribun légionnaire, ſauve l'armée en Sicile par une action ſemblable à celle de Léonidas contre les Perſes. Ses trois cents compagnons périſſent ; il échappe ſeul, couvert de bleſſures : une couronne de gazon ſuffit pour ſa récompenſe. La bataille d'Ecnome, gagnée par les Romains, qui prirent plus de ſoixante galères, les mit en état d'attaquer l'Afrique. Autres ſuccès. Trait héroïque de Calpurnius.

Régulus, un des conſuls victorieux, y porte la guerre. A la fin de ſon conſulat, il reçoit ordre de la continuer en qualité de proconſul. Il ſe plaint alors ; il demande un ſucceſſeur, alléguant Régulus va en Afrique, après la victoire d'Ecnome.

pour raiſon qu'un voleur a enlevé ſes inſtrumens de labourage, & que s'il ne va pas faire cultiver ſon petit champ, il riſque de mourir de faim avec ſa famille. Le ſénat ordonne que le champ de Régulus ſera cultivé, & ſa famille entretenue aux frais du public. Le peuple romain, dit Sénèque, devient ſon fermier. Ainſi la pauvreté relève encore la glòire des généraux. Mais il eſt difficile de croire que Régulus n'eût pas quelque autre motif ſecret pour demander ſon rappel. Une ſimple expoſition du beſoin lui auroit procuré ſans doute le même ſecours. Peut-être ſoupiroit-il après le triomphe, dont un revers de fortune pouvoit le fruſtrer. La ſuite des faits autoriſe cette conjecture.

497. Régulus vaincu par Xantippe, & par ſa faute.

S'étant avancé juſqu'aux portes de Carthage, après avoir battu les ennemis & les avoir forcés à lui demander la paix, il leur offre des conditions ſi révoltantes, qu'on les rejette malgré la terreur générale. Régulus dit arrogamment : *Il faut ſavoir vaincre, ou ſe ſoumettre au vainqueur.* Mais la honte & le déſeſpoir raniment le courage des vaincus. Des Grecs auxiliaires, à la ſolde des Carthaginois, arrivent dans une circonſtance ſi critique. Le Lacédémonien Xantippe les conduiſoit. Cet habile capitaine démontre les fautes qu'on a faites, les malheurs qu'elles ont dû

produire, les moyens d'y remédier. On l'admire, on lui donne le commandement. Il forme les troupes, leur enſeigne l'art militaire, les accoutume à la diſcipline, les remplit d'ardeur & de confiance. Il attaque Régulus, qui, ſe croyant invincible, ne prenoit aucune précaution : les Romains ſont défaits, & leur général eſt priſonnier. Exemple très-propre, ſelon la réflexion de Polybe, à nous rendre moins confians & plus ſages. Apprenons par l'expérience des fautes, des malheurs d'autrui, à éviter & ces fautes & ces malheurs. C'eſt le fruit précieux de la lecture. Xantippe avoit ſauvé les Carthaginois : il craignit leur jalouſie ; il ſe retira ſecrètement.

Les Romains continuent la guerre avec ardeur.

Rome redouble ſes efforts, équippe des galères en grand nombre, & continue avec ardeur une guerre, dont les premiers ſuccès ne pouvoient être effacés. Les tempêtes & les naufrages détruiſent la flotte. On renonce à l'empire de la mer. On éprouve enſuite qu'il donne trop de ſupériorité à l'ennemi ; & l'on ſe hâte d'équiper une nouvelle flotte. Avant qu'elle fût en état, le proconſul Métellus remporta près de Panorme (Palerme) une victoire complette. Six-vingts éléphans ſervirent d'ornement à ſon triomphe. Ce fut un ſpectacle nouveau pour les Romains.

Fin héroïque de Régulus, ſelon la plupart des hiſtoriens.

Enfin la flotte part, & va mettre le ſiège devant Lilybée, la plus forte place que les Carthaginois euſſent en Sicile. C'eſt alors qu'ils envoyèrent des ambaſſadeurs propoſer l'échange des priſonniers. S'il faut en croire la foule des hiſtoriens, malgré le ſilence de Polybe, Régulus, qu'on avoit joint aux ambaſſadeurs, perſuada de ne point faire cet échange, & retourna ſubir à Carthage le ſupplice le plus affreux; & les Romains, pour venger ſa mort, livrèrent les principaux priſonniers à la fureur de ſa femme & de ſes enfans, qui ne ſe montrèrent pas moins barbares que les Carthaginois.

504. Bataille de Drépane, où les Romains perdent leur flotte.

Pendant neuf ans que dura le ſiège de Lilybée, les deux peuples déployèrent toutes leurs reſſources. Claudius Pulcher, conſul orgueilleux & imprudent, attaqua la flotte des Carthaginois au port de Drépane, & perdit celle de Rome, qui fut détruite par Adherbal. On raconte qu'avant la bataille, apprenant que les poulets ſacrés ne mangeoient point, ce qui étoit un mauvais augure, il les fit jeter dans la mer, & dit d'un ton moqueur: *S'ils ne veulent pas manger, qu'ils boivent.* C'en étoit aſſez pour que la ſuperſtition abattît le courage des Romains. D'autres malheurs anéantirent la marine. Seulement quelques armateurs équipèrent à leurs dépens des vaiſſeaux,

& inquiétèrent l'ennemi par leurs courſes. Enfin le zèle des citoyens ſuppléa au vide du tréſor *. Chacun, ſelon ſes facultés, contribua pour un nouvel armement; la république, dont les promeſſes ne trompoient point, s'engagea à rembourſer un jour les avances. Deux cents galères à cinq rangs de rames furent bientôt prêtes. Le conſul Lutatius détruiſit la flotte d'Hannon, battit enſuite Amilcar-Barcas, père du grand Annibal, força les Carthaginois à demander la paix, & leur en dicta impérieuſement les conditions.

Ils réparent cette perte & remportent des victoires.

511. Traité de paix.

On ſtipula que les Carthaginois évacueroient toute la Sicile; qu'ils payeroient aux Romains dans l'eſpace de vingt ans deux mille deux cents talens d'argent, évalués à près de dix millions de notre monnoie; qu'ils rendroient ſans rançon les priſonniers & les transfuges; enfin qu'ils ne feroient point la guerre à Hiéron ni à ſes alliés. Le peuple romain ne ratifia ce traité, qu'en

Les Romains donnent la

* L'argent étoit ſi rare au commencement du ſiège de Lilybée, qu'un boiſſeau de blé ne coûtoit à Rome qu'un as, la dixième partie du denier ou de la drachme. On avoit, pour le même prix, un *conge* de vin contenant plus de trois pintes; douze livres de viande, dix livres d'huile d'olive, &c. (*Plin. l. 17, c. 3.*)

loi avec rigueur.

exigeant de plus mille talens pour les frais de la guerre, en réduiſant à dix années le terme du payement de l'autre ſomme, & en obligeant les Carthaginois d'abandonner toutes les îles ſituées entre la Sicile & l'Italie. La Sicile, excepté le royaume de Syracuſe, fut déclarée *province* des Romains. On donna ce nom aux pays conquis hors de l'Italie: on y envoyoit chaque année un préteur & un queſteur; le premier, pour juger les cauſes civiles, le ſecond, pour percevoir les tributs.

La Sicile eſt déclarée province romaine.

Combien les Romains avoient de ſupériorité dans la guerre.

Ainſi, après vingt-quatre ans de guerre non interrompue, ſans richeſſes, ſans expérience dans la marine, les Romains, qui avoient perdu ſept cents galères, firent la loi à cette opulente Carthage, dont les pertes étoient moins conſidérables & les reſſources infiniment plus étendues. Une fermeté inflexible dans les réſolutions, une paſſion invincible pour la gloire & pour les conquêtes, l'habitude continuelle des combats & l'exacte ſévérité de la diſcipline, fixèrent la fortune du côté de Rome. Un peuple uniquement guerrier devoit l'emporter ſur un peuple qui ne faiſoit la guerre que pour le commerce.

La rigueur de la diſcipline n'inſpiroit que du courage.

D'ailleurs, les Carthaginois, en crucifiant leurs généraux quand ils avoient été vaincus, inſpiroient plus de terreur que d'émulation : les Romains

Romains n'inſpiroient que du courage, en puniſſant la déſobéiſſance & la lâcheté, en dégradant quiconque avoit manqué à ſon devoir, en dédaignant de racheter les priſonniers; ſans faire un crime des événemens malheureux dont perſonne n'eſt exempt. Quatre cents jeunes chevaliers, commandés pour des travaux preſſans & indiſpenſables, avoient refuſé d'obéir. Ils furent privés de leurs chevaux par le jugement des cenſeurs; mais ce n'étoient pas des ſujets perdus pour la république : ils pouvoient effacer leur honte; ils pouvoient ſe relever; une punition ſalutaire ne ſervoit qu'à ranimer le ſentiment du devoir. En un mot, Rome avec beaucoup d'ambition, avoit d'excellens ſoldats; elle tendoit ſans relâche au but de ſa politique, à l'agrandiſſement; & ſes conſuls étoient d'autant plus ardens à bien faire, qu'ils avoient moins de temps pour commander. C'eſt par-là ſur-tout qu'elle vainquit les nations. A la fin de la première guerre Punique, on trouva le nombre des citoyens conſidérablement diminué.

514. Révolte en Sardaigne contre les Carthaginois.

Les troupes de Carthage, compoſées d'Africains mercenaires, loin de la ſervir avec cette ardeur que donne l'amour de la patrie, étoient diſpoſées à la révolte pour leurs propres intérêts. On voulut les renvoyer & diminuer leur paye.

Ce fut le ſignal d'une terrible ſédition. La ville auroit été priſe & ſaccagée, ſi elle n'avoit pas eu un défenſeur tel qu'Amilcar. Les mercenaires s'emparèrent de la Sardaigne, & l'offrirent aux Romains. Ceux-ci, après avoir rejeté leur offre, & leur avoir refuſé tout ſecours, démentirent bientôt une apparence de généroſité par une uſurpation réelle. Sous prétexte de ſe venger de quelques pirateries, ils envahirent eux-mêmes la Sardaigne, ordonnèrent aux Carthaginois d'y renoncer, les obligèrent à payer les frais de l'armement, par lequel ils venoient de s'en rendre maîtres. Carthage céda & reçut la loi.

Les Romains s'emparent de cette île, malgré la paix.

Une paix générale fit fermer le temple de Janus, qui avoit toujours été ouvert depuis Numa. On le rouvrit peu de mois après; il ne fut refermé que par Auguſte. La guerre étoit l'élément des Romains. Et la plupart des auteurs vantent leur humanité & leur juſtice!

Temple de Janus fermé.

523. Ils envoyèrent une ambaſſade en Illyrie, pour demander réparation des torts que les corſaires illyriens avoient faits à quelques marchands. Teuta, reine de ce pays, répondit qu'elle ne feroit point attaquer les Romains par des pirates; mais que la coutume n'étoit pas d'interdire les courſes aux particuliers. *Chez nous*, réplique fièrement le plus jeune des ambaſſadeurs, *le*

Courſes des Illyriens.

tort fait à un citoyen eſt vengé par la république ; nous vous obligerons de réformer vos coutumes. Irritée de cette inſulte, Teuta fait tuer les ambaſſadeurs. Les Romains ſoumettent l'Illyrie, & ſaiſiſſent l'occaſion de ſe montrer aux yeux de la Grèce. Athènes, Corinthe, les admettent à leurs jeux & à leurs myſtères, ne prévoyant pas qu'un jour elles deviendroient eſclaves de ce peuple auparavant inconnu.

Rome ſe plaint & l'Illyrie eſt ſoumiſe.

Les Romains honorés en Grèce.

Cependant les Gaulois faiſoient des préparatifs contre Rome, qui les avoit offenſés en diſtribuant les terres des Sénonois. On conſulta les pontifes ſur les moyens de ſe garantir de l'orage, & en conſéquence de leur réponſe, on enterra deux Gaulois tout vivans. La ſuperſtition ſembloit ordonner par-tout le meurtre, en l'honneur de la divinité qui le défend & le punit. Cette barbarie rendit les Gaulois plus furieux. Ils battirent en Etrurie une armée conſidérable ; mais combattant à demi-nus, ils furent défaits dans pluſieurs batailles. Les Romains, en 530, paſſent le Pô pour la première fois. Ils prennent Milan, capitale de l'Inſubrie ; ils ſe rendent maîtres de la Ligurie, & font de ces deux pays une province ſous le nom de Gaule ciſalpine. Une colonie s'établit à Crémone, une autre à Plaiſance. L'Iſtrie,

Guerre contre les Gaulois d'Italie.

La Gaule ciſalpine réduite en province, &c.

l'Illyrie, furent enſuite ſubjuguées. Je ne fais qu'indiquer ces événemens : la ſeconde guerre punique nous en offre de plus mémorables.

CHAPITRE IV.

Seconde guerre Punique, juſqu'à la bataille de Cannes.

LES Carthaginois s'étoient bientôt dédommagés de leurs pertes, par de nouvelles conquêtes en Eſpagne. Amilcar y avoit porté la guerre, après avoir fait jurer à ſon fils Annibal une haine irréconciliable pour les Romains. Dans l'eſpace de neuf ans, il avoit beaucoup étendu la domination de Carthage en ce pays, d'où elle tiroit d'immenſes tréſors. Aſdrubal ſon gendre lui ſuccéda au commandement, ſuivit ſes traces, fonda Carthagène, & augmenta une puiſſance, dont les progrès ne pouvoient manquer d'inquiéter Rome. Se voyant menacée par les Gaulois, Rome employa les négociations avec ſa rivale. L'une & l'autre craignoit le renouvellement de la guerre. On convint que les Carthaginois ne paſſeroient pas l'Ebre, & que Sagonte, au-delà de ce fleuve, ville conſidérable alliée des Romains, demeureroit libre & indépendante.

Progrès des Carthaginois en Eſpagne, ſous Amilcar & Aſdrubal.

Il étoit impoſſible que la paix ſubſiſtât long-temps entre deux nations ſi ambitieuſes, avec

Annibal, commandant en Eſpagne.

des intérêts si contraires. Asdrubal naturellement pacifique observa le traité; mais il avoit demandé & obtenu qu'on lui envoyât le jeune Annibal. A sa mort il lui laissa le commandement. Annibal, ne respirant que la guerre, implacable ennemi de Rome, se livra bientôt aux vastes projets de son génie & de sa passion. Agé d'environ vingt-six ans, il joignoit déja la prudence à l'héroïsme. Les soldats l'adoroient, parce qu'il étoit en même temps leur modèle & leur bienfaiteur. Sobre, vigilant, infatigable, endurci à tous les travaux, ne donnant au sommeil que le temps qu'il pouvoit respirer après les affaires, dormant quelquefois sur la dure au milieu des sentinelles, il récompensoit libéralement dans les autres les actions & les vertus militaires, dont il sembloit faire lui-même ses délices; &, pour le malheur des Romains, il possédoit les talens d'un politique artificieux, au même degré que ceux d'un général accompli.

Son caractère.

534. Il assiège & prend Sagonte, alliée de Rome.

Quoique la faction barcine, dont son père avoit été le chef, dominât à Carthage & fût déclarée pour la guerre; comme l'autre parti pouvoit l'emporter un jour, Annibal ne voulut rien entreprendre sans l'aveu de la république. En se plaignant des Sagontins par ses émissaires, en rendant les Romains suspects & odieux, il se fit

donner un plein pouvoir d'agir à l'égard de Sagonte, comme il le jugeroit convenable pour les intérêts de Carthage. Sagonte aſſiégée implore le ſecours des Romains. Ceux-ci envoient à Carthage des ambaſſadeurs, dont les remontrances ne produiſent aucun effet. Après ſept mois de ſiège, les Sagontins, privés de ſecours, réduits aux dernières extrémités, brûlent ce qu'ils ont de plus précieux, mettent le feu aux maiſons, y périſſent la plupart avec leurs femmes & leurs enfans. Tout le reſte eſt paſſé au fil de l'épée.

Les Romains déclarent la guerre à Carthage.

Rome ſe reprocha vivement de n'avoir pas ſecouru des alliés ſi fidèles & ſi utiles. Elle ſe prépara auſſi-tôt à la guerre, & envoya une nouvelle ambaſſade demander raiſon d'une entrepriſe, contraire aux traités & au droit des gens. Loin de livrer Annibal, comme l'exigeoient les Romains, on prétendit juſtifier par leur propre exemple le ſiège de Sagonte. Fabius, chef de l'ambaſſade, ſans entrer dans ces diſcuſſions ſuperflues, faiſant un pli à ſa robe : *Je porte ici la paix ou la guerre*, dit-il fièrement ; *choiſiſſez*. Le chef du ſénat, d'un ton auſſi fier, lui déclara qu'il pouvoit choiſir lui-même. *Prenez donc la guerre*, répliqua Fabius. La faction Barcine la déſiroit; on l'accepta volontiers.

Examen des motifs de la ſeconde guerre Punique.

C'eſt une grande queſtion de politique, de ſavoir ſi cette guerre étoit juſte ou non. Le dernier traité portoit expreſſément que les Carthaginois n'attaqueroient point Sagonte ; ils avoient violé leur convention ſur ce point. Mais l'invaſion de la Sardaigne & de la Corſe par les Romains, le nouveau tribut qu'ils avoient impoſé à Carthage après la concluſion de la paix, n'étoient pas des entrepriſes moins odieuſes. Comme le traité conclu avec Aſdrubal n'avoit eu d'autre acquieſcement de la république carthaginoiſe qu'un ſilence de pluſieurs années, on ne manquoit pas de prétextes pour en éluder l'obſervation. De part & d'autre, nous trouvons de l'injuſtice, de la violence, de l'aigreur, & une jalouſie ambitieuſe, qui n'attend que des conjonctures favorables. La voix de l'équité, les règles de la bonne foi, ont peu de force quand les paſſions gouvernent. Auſſi la guerre en apparence la plus juſte eſt-elle preſque toujours condamnable dans ſon principe. Rome ſemble avoir droit de venger Sagonte ; mais Rome vouloit ſur-tout abaiſſer & dépouiller Carthage.

Trop peu de morale en politique.

Plaignons le genre humain, tant que la morale ne dirigera point la politique univerſelle. Alors les traités même ſeront un lien fragile. Alors les états, toujours en garde & en défiance les uns

à l'égard des autres, ſeront ennemis ſous les dehors de l'amitié ; & comme la première des lois naturelles oblige de veiller à ſa propre conſervation, il arrivera quelquefois que les horreurs de la guerre puiſſent être juſtifiées, par la néceſſité ſeule de prévenir une attaque certaine, dont il n'y auroit pas d'autre moyen de ſe défendre.

Rome ſollicite en vain les Eſpagnols & les Gaulois à la ſecourir.

Des ambaſſadeurs rômains, qui parcoururent l'Eſpagne & la Gaule pour attirer les peuples dans leur alliance, y trouvèrent de fortes préventions contre la république. On leur dit en Eſpagne, que la ruine de Sagonte n'inſpiroit pas le déſir d'avoir de ſemblables alliés. On trouva fort ridicule dans la Gaule, qu'après avoir tant maltraité les Gaulois, ils vinſſent propoſer une guerre pour la défenſe de Rome. La république ſe trouva donc réduite à ſes propres forces. Elles étoient conſidérables, puiſque l'on comptoit huit cents mille hommes, tant alliés que citoyens en état de porter les armes. Outre ſix légions, qui faiſoient en tout vingt-quatre mille fantaſſins & dix-huit cents chevaux, il y eut un corps de quarante-huit mille hommes des autres peuples d'Italie, & une flotte de deux cents quarante voiles. Les deux conſuls tirèrent au ſort leurs départemens : Sempronius

eut l'Afrique, & Publius Scipion devoit combattre en Eſpagne.

Préparatifs d'Annibal pour la guerre d'Italie.

Cependant Annibal, ayant en main le commandement des armées, & le pouvoir de faire ce qu'il jugeroit à propos, ſans être reſſerré comme les conſuls par les limites du temps, ſe préparoit à porter la guerre en Italie. Jamais entrepriſe audacieuſe, pour ne pas dire téméraire, ne fut concertée ni avec plus de courage, ni avec plus de prudence. Il prit les meilleures meſures pour la sûreté de l'état; il s'informa exactement des obſtacles qu'il rencontreroit en chemin, de la diſpoſition des peuples, de la jalouſie ou de la haine qu'ils avoient pour Rome; il étoit sûr de ſes ſoldats, il ne l'étoit pas moins de trouver dans les Gaulois d'Italie de puiſſans ſecours. Nul danger ne l'effrayoit, parce qu'il avoit tout prévu; & quoiqu'il dût en trouver par-tout de terribles, pouvant les vaincre, il partit avec la confiance d'un vrai héros.

535. Il paſſe les Alpes, malgré les plus grandes difficultés.

Le paſſage de l'Ébre & des Pyrénées, par où il débuta glorieuſement, n'eſt rien en comparaiſon de celui du Rhône & des Alpes. A la nouvelle de ſa marche, Scipion s'étoit rendu en diligence près de Marſeille, pour le combattre dans la Gaule. Mais trompé par la promptitude d'Annibal, il ne put le joindre, ni l'empêcher de

paſſer le Rhône, (un peu au-deſſus d'Avignon.) La rapidité de ce fleuve, les Gaulois qui en défendoient l'autre rive, rien n'arrête Annibal. Il fait paſſer de nuit un détachement, ſans que les Gaulois l'apperçoivent. Le lendemain quand ils voient l'armée ennemie s'avancer ſur des radeaux & des barques, quand ils ſe croient au moment de la détruire, ce détachement les prend en queue, les effraye & les diſſipe ſans peine. Rien n'étoit plus difficile que de tranſporter ſur l'eau les éléphans. On en vient à bout avec des radeaux conſtruits exprès : il n'en périt aucun. Arrivé au pied des Alpes dans le mois d'octobre, Annibal les trouve couvertes de glace & de neige, gardées par des montagnards féroces qui peuvent accabler ſes troupes à coups de pierres. Il les franchit en quinze jours, malgré tant d'obſtacles. Il découvre enfin le beau pays qu'il propoſoit à ſes ſoldats comme la récompenſe de leurs travaux. Depuis cinq mois & demi, il étoit parti à la tête de cinquante mille hommes d'infanterie & de vingt mille chevaux, dont il ne lui reſtoit que vingt mille fantaſſins & deux mille cavaliers.

Cette marche d'environ quatre cents lieues, à travers des périls ſans nombre, doit être célébrée parmi les exploits des plus fameux conquérans. La relation que Polybe nous en a laiſſée eſt

La marche depuis l'Eſpagne eſt une expédition des plus mémorables.

admirable, quoiqu'on n'y trouve point le merveilleux ni la pompe de Tite-Live. Le vinaigre avec lequel celui-ci fait diſſoudre les rochers des Alpes, reſſemble trop aux chimères d'Hérodote. Où auroit-on pris tant de vinaigre?

Premiers exploits d'Annibal en Italie.

Dès qu'Annibal eut donné quelque repos à ſes troupes, il voulut ſe ſignaler par des expéditions, qui portaſſent au loin la terreur de ſon nom & de ſes armes. La priſe de Turin en fut le prélude. Scipion étoit venu promptement au ſecours de l'Italie. Ce conſul rencontre les Carthaginois au-delà du Téſin : il combat & reçoit une bleſſure ; ſa cavalerie, le croyant mort, prend la fuite ; il repaſſe le Pô, ſuivi de près d'Annibal. Les Gaulois ſe joignent à l'ennemi, comme on devoit s'y attendre.

Bataille de la Trébie gagnée ſur Sempronius.

Sempronius, rappelé de Sicile, vain & préſomptueux, ſe flattant de vaincre ſans ſon collègue, qui étoit encore malade de ſa bleſſure, s'obſtine à livrer bataille, malgré les remontrances de Scipion ; & comme il ne cherchoit pas le temps des affaires, mais le ſien, (excellente réflexion de Polybe) il prend de ſi mauvaiſes meſures, que les deux armées conſulaires ſont défaites au bord de la Trébie. Dès le commencement de l'action, attiré par une ruſe d'Annibal, il avoit paſſé cette rivière, dans un temps de neige, au

mois de décembre, ſans penſer à la ſupériorité de la cavalerie numide, qui fuyoit à deſſein, ſans ſe douter d'une embuſcade où il alloit ſe jeter en aveugle. Ses ſoldats, ſaiſis de froid, ſouffrant de la faim, pouvoient à peine ſoutenir leurs armes, tandis que les Carthaginois étoient munis contre les rigueurs de la ſaiſon & de la fatigue. On pouvoit prédire l'événement, à la vue d'une telle faute.

Marche périlleuſe d'Annibal juſqu'en Etrurie.

Le vainqueur tente enſuite le paſſage de l'Apennin, que les circonſtances lui rendent preſque auſſi dangereux que celui des Alpes. Un orage affreux y accable ſon armée deux jours entiers, ſans qu'on puiſſe dreſſer les tentes. Sept éléphans y périſſent, avec beaucoup d'hommes & de chevaux. Au ſortir des montagnes, Annibal attaque encore le conſul Sempronius. Après un rude combat, ſans victoire décidée, il ſe hâte de pénétrer dans l'Etrurie par le chemin le plus court. Des marais ſe préſentent devant lui : nouveau danger inſurmontable à tout autre. Pendant quatre jours & quatre nuits, ſes troupes ont le pied dans l'eau. Monté ſur le ſeul éléphant qui lui reſte, il ſe tire à peine de la fange, & perd un œil par une fluxion que lui cauſent le mauvais air & la fatigue. Combien ces prodiges de courage ſeroient plus dignes d'admira-

tion, s'ils avoient pour but le bonheur de l'humanité !

536. Les Romains défaits à Traſimène.

Un nouveau conſul, indigne de commander, le téméraire Flaminius, va mettre le comble à la gloire d'Annibal. D'abord, il alarme la ſuperſtition romaine en affectant de mépriſer les auſpices; enſuite, impatient de combattre, il s'engage dans un défilé près du lac de Traſimène. Les ennemis l'inveſtiſſent, le tuent, taillent ſon armée en pièces. Six mille Romains ſeulement échappent à la boucherie; on les force le lendemain à ſe rendre. Quatre mille hommes qui venoient ſe joindre à Flaminius, ſont encore défaits. Annibal ſembloit dominer la fortune.

Sage politique du vainqueur.

Toujours politique, au milieu même de tant de ſuccès, il traita fort humainement les alliés de Rome, & renvoya leurs priſonniers ſans rançon, afin de les attirer à ſon parti. Il ſe donnoit pour libérateur de ces peuples, dépouillés par l'ambition & l'injuſtice des Romains. Mais il ne trouva de ſecours que dans les Gaulois.

Fabius nommé dictateur.

Tout étoit perdu, ſi le ſénat, contre les règles, n'eût lui-même nommé un dictateur capable de rétablir les affaires. Ce fut le prudent Fabius. Le peuple nomma, de ſon côté, Minucius général de la cavalerie; mauvais choix qui rehauſſa le

mérite du dictateur. Fabius commença par des actes de religion, d'autant plus néceſſaires que des terreurs ſuperſtitieuſes frappoient les eſprits. Il fit acquitter un ancien vœu négligé, auquel on ſuppoſa qu'étoit attaché le ſuccès des armes. S'étant mis à la tête des troupes, il réſolut ſagement de laiſſer l'ennemi ſe conſumer faute de vivres. Il campe ſur des hauteurs, évite le combat, harcelle Annibal, qui s'étoit avancé juſques dans la Pouille, & le déconcerte par ce nouveau genre de guerre. Peu s'en fallut même qu'il ne remportât ſur lui un avantage déciſif. Le Carthaginois étoit dans la Campanie. Ne pouvant plus y ſubſiſter, il ſe mit en marche pour en ſortir. Il devoit néceſſairement paſſer par un défilé que les Romains occupoient. Un ſtratagême ſingulier fut ſon unique reſſource. Deux mille bœufs, les cornes garnies de ſarment, furent chaſſés le ſoir vers les hauteurs. On mit le feu au ſarment dans les ténèbres de la nuit. Effarouchés par les flammes & par la douleur, ils ſe diſpersèrent avec des mugiſſemens affreux. L'inquiétude ſaiſit les Romains; ils ne ſavent que penſer de ce phénomène; ceux qui gardoient le défilé retournent joindre Fabius; il craint une ſurpriſe & reſte à ſon poſte; l'ennemi trouve le paſſage ouvert & a le temps d'échapper.

Sa prudence déconcerte Annibal.

Il brave le mépris & les railleries.

Minucius, auſſi fougueux que Fabius étoit prudent, décria en vain ſa conduite, à la vue des ravages que fit le Carthaginois ſur les terres des alliés. En vain le reproche cruel & preſque unanime de lâcheté flétriſſoit le dictateur : il eut la conſtance de braver le mépris, le ridicule, de ſacrifier ſa gloire même à la patrie, & de compter pour rien l'opinion au prix du devoir. *Je ſerois véritablement lâche*, diſoit-il, *ſi la crainte des railleries me faiſoit commettre des fautes.*

Les injuſtices font éclater ſa vertu.

Enfin on accuſe Fabius de s'entendre avec Annibal, parce que celui-ci épargnoit ſes terres, dans la vue de le rendre ſuſpect. Fabius ordonne à ſon fils de les vendre, & emploie la ſomme à racheter les priſonniers. Cependant on l'oblige de retourner à Rome ; un tribun du peuple invective contre lui : il ſe contente de répondre : *Fabius ne peut être ſoupçonné par ſes concitoyens.* On pouſſe l'injuſtice juſqu'à partager l'autorité du commandement entre lui & ſon général de cavalerie. Il donne la moitié des troupes à ce téméraire. Bientôt il le voit enveloppé de toutes parts, & ſur le point d'être entièrement défait. Fabius alors fond ſur l'ennemi, & le diſſipe. Il falloit n'être pas Romain, pour réſiſter à tant de vertu. Minucius rougit de ſes excès il dépoſa ſon autorité entre les mains du dictateur.

Il ſauve le téméraire Minucius.

dictateur. Cette campagne eſt une des plus belles leçons que l'hiſtoire puiſſe donner, ſoit aux généraux, ſoit aux citoyens.

CHAPITRE V.

Bataille de Cannes & ſuite de la guerre, juſqu'au commandement de Scipion l'Africain en Eſpagne.

Varron, mauvais conſul.

L'EXPÉRIENCE avoit appris combien le choix du général influoit dans le ſuccès de la guerre. Mais le peuple ne profite guère de l'expérience : le préjugé l'entraîne, la cabale lui ferme les yeux. Térentius Varron, fils de boucher, qui avoit exercé lui-même ce métier, qui s'étoit élevé en flattant les goûts populaires ; Varron, ſans autre mérite qu'une préſomptueuſe arrogance, fut nommé conſul en dépit de la nobleſſe. Emilius, ſon collègue, avec les vertus d'un bon citoyen & les talens d'un bon général, trouva en lui un adverſaire plus à craindre que les Carthaginois. Huit légions, chacune de cinq mille hommes de pied & de trois cents chevaux, jointes aux troupes des alliés, formoient ſous les deux conſuls une armée très-formidable. Avec Emilius ſeul, elle eût été invincible ; mais la témérité de Varron la fit périr à la fameuſe bataille de Cannes dans l'Apulie.

Emilius, ſon collègue.

Deux généraux, ayant une égale autorité & des principes tout contraires, commandant alternativement d'un jour à l'autre, ſont deux têtes qui veulent conduire le même corps en ſens oppoſés. Leur méſintelligence annonce un malheur certain. Varron profita de ſon jour de commandement pour ſe jeter dans le précipice. On ne voit rien de plus imprudent que ſes diſpoſitions, ni de mieux entendu que celles d'Annibal. Les Romains, quoique ſupérieurs du double en infanterie, furent enveloppés & taillés en pièces. Après trois heures de combat, le carnage fut ſi affreux, que le général carthaginois crioit d'épargner les vaincus. Emilius perdit la vie, avec environ ſoixante & dix mille hommes, dont près de trois mille étoient chevaliers. Varron s'enfuit à Vénouſe, ſuivi d'un petit nombre de chevaux.

534. Bataille de Cannes, perdue par la faute de Varron.

C'eſt au milieu de la conſternation inexprimable cauſée par ce déſaſtre, que la magnanimité romaine ſe montre dans toute ſa force. Les conſeils de Fabius ſont enfin écoutés. On défend aux femmes de ſortir de leurs maiſons, parce que leurs cris augmentoient le trouble & la terreur; on ferme les portes aux citoyens timides, qui penſoient à ſe retirer; on reçoit en ſecret les courriers, de peur qu'ils ne répandent l'alarme; & chaque ſénateur parcourt la ville pour calmer

Conduite admirable du ſénat après la défaite.

l'agitation des eſprits. Varron avoit raſſemblé dix mille hommes des débris de l'armée. Il revient à Rome ; le ſénat marche en corps à ſa rencontre, & le remercie ſolennellement *de n'avoir pas déſeſpéré de la république.* Ce trait ſeul vaut un triomphe. Que ne doit-on pas attendre des ſénateurs, devenus preſque autant de Fabius ?

Efforts des Romains pour ſoutenir encore la guerre.

En même temps ils portent leur argent au tréſor. Les chevaliers, toutes les tribus, ſuivent leur exemple. On enrôle la jeuneſſe depuis l'âge de dix-ſept ans ; on arme huit mille eſclaves * ; on refuſe de payer la rançon des priſonniers, ſoit pour ménager les finances, ſoit pour animer les troupes au devoir, ſoit pour rabattre les eſpérances de l'ennemi. On lève dans la ville quatre légions, & les alliés fourniſſent les troupes qu'on leur demande. Ceux qui reprochent à Annibal de n'avoir pas ſu profiter de la victoire en aſſiégeant Rome, ne réfléchiſſent guère ſur les obſtacles qu'il auroit trouvés dans le caractère ſeul des Romains. Mahurbal, un de ſes généraux, lui dit à ce ſujet :

---

* Avant que de les enrôler, on leur demanda s'ils vouloient prendre les armes. Ils répondirent, *volo*, (je le veux). De-là le nom de *Volones* qu'on leur donna. Cette queſtion ne ſe faiſoit pas aux citoyens, parce qu'ils étoient obligés de ſervir.

Vous ſavez vaincre, mais vous ne ſavez pas profiter de la victoire.

Hannon, adverſaire inflexible de la faction Barcine, raiſonnoit peut-être mieux à Carthage, en ſe déclarant pour la paix. Annibal ayant envoyé ſon frère Magon, annoncer la victoire de Cannes & demander du ſecours, Hannon perſiſta dans ſon ſentiment: il ſoutint que, puiſque les Romains ne donnoient aucun ſigne de déſeſpoir, ne faiſoient aucune avance pour la paix, n'en témoignoient pas le moindre déſir, ils n'étoient pas réduits, comme on le diſoit, aux dernières extrémités; que la circonſtance pouvoit procurer une paix avantageuſe; mais qu'une ſeule défaite pouvoit déconcerter tous les projets d'Annibal. Il conclut enfin à n'envoyer aucun ſecours en Italie. » Anni-» bal n'en a pas beſoin, dit ce ſénateur, s'il a » remporté des victoires déciſives; & il n'en » mérite point, s'il nous trompe par de faux » rapports. « On ſe moqua de cet avis; le ſuccès de la guerre parut infaillible, même ſans donner au général les moyens de la terminer heureuſement. Telle eſt l'ivreſſe de la fortune. Comme le détail des expéditions nous mèneroit trop loin, je me bornerai au pur néceſſaire.

Hannon ſoutient à Carthage qu'il faut faire la paix.

Capoue ayant trahi Rome & reçu Annibal dans ſes murs, les délices de cette ville devinrent pour

Les Carthaginois ſe corrompent à Capoue.

lui un funeſte écueil. Il y paſſa l'hiver au ſein des plaiſirs. L'exemple du chef eſt contagieux. Ses ſoldats s'amollirent; au lieu du repos militaire, dont ils avoient ſans doute beſoin, ils goûtèrent un lâche repos qui leur énerva le corps & l'ame. On les vit, ſelon Tite-Live, emmener de Capoue des femmes débauchées, eux qu'on avoit vus endurcis à tous les travaux de la guerre. De-là vinrent les fréquentes déſertions. Ils ne reſpiroient plus que pour les douceurs de la Campanie. *Devenus riches après tant de victoires*, dit Monteſquieu, *n'auroient-ils pas trouvé par-tout une Capoue?* non, ſi la diſcipline avoit été maintenue avec vigueur. Au reſte, Polybe nous manque ſur cet objet, & Tite-Live eſt quelquefois exagérateur. Jamais les ſoldats d'Annibal ne ſe mutinèrent. Comment, avec des troupes dégénérées, auroit-il pu ſe ſoutenir encore long-temps en Italie, ſans recevoir de Carthage aucun ſecours?

Avantages remportés par les Romains.

Quelque redoutable que fût toujours Annibal, les Romains reprirent bientôt le deſſus. Sempronius Gracchus, avec une troupe d'eſclaves, défit un corps d'armée carthaginoiſe. Il avoit promis la liberté à ceux qui apporteroient la tête d'un ennemi. S'étant apperçu dans l'action qu'ils perdoient le temps à couper des têtes, il fit publier que l'on n'affranchiroit perſonne, ſi la

bataille n'étoit pas gagnée. Alors ces vaillans esclaves redoublèrent leurs efforts, & achetèrent par la victoire une liberté glorieuse. Que falloit-il de plus pour apprendre combien l'esclavage offense l'humanité? Philippe, roi de Macédoine, qu'Annibal avoit engagé dans son alliance, fut battu en Epire par le préteur Valérius Lévinus, & retourna précipitamment dans son royaume. Annibal lui-même ne put tenir tête au consul Marcellus, qui s'immortalisa bientôt par le siège de Syracuse, l'un des grands événemens de cette guerre.

Leurs esclaves se signalent.

Philippe, roi de Macédoine, allié d'Annibal.

Hiéron, fidèle allié des Romains, étoit mort dans un âge fort avancé, prince respectable, ami de son peuple, ne pensant qu'à le rendre heureux: il avoit même dans cette vue composé un livre sur l'agriculture. Hiéronyme, son petit-fils & son successeur, suivit d'autres maximes, & s'attacha aux Carthaginois. Ce jeune tyran ayant révolté ses sujets dont Hiéron étoit le père, fut tué par des conspirateurs. Les Syracusains ne laissèrent pas de prendre parti contre Rome. Marcellus, arrivé depuis peu en Sicile, forma le dessein de les subjuguer.

539. Marcellus assiège Syracuse, qui s'étoit déclarée contre Rome.

Syracuse avoit autrefois vaincu les Athéniens. L'illustre Archimède, parent des derniers rois, le plus grand géomètre de son siècle, en rendoit

Archimède la défend pendant trois ans.

la conquête plus difficile, qu'elle ne l'étoit du temps d'Alcibiade. L'effet prodigieux de ſes machines, qui accabloient les Romains, & qui ſubmergeoient leur galères, obligea Marcellus de changer le ſiège en blocus, après des efforts extraordinaires, mais inutiles. Déja même il penſoit à ſe retirer, quand on lui fit voir que les échelles pouvoient atteindre à la hauteur d'une muraille. Il tenta de nuit l'eſcalade, & s'empara enfin de la ville. Il honora la mémoire d'Archimède, qu'un ſoldat avoit tué ſans le connoître. Le génie d'un ſeul homme ſoutenoit ſa patrie depuis trois ans. Syracuſe, dont le caractère reſſembloit à celui d'Athènes, devint avec le reſte de la Sicile une province de Rome.

Elle eſt priſe par eſcalade.

542. En Italie, en Eſpagne, les Romains ſe ſignalent également. Ils aſſiègent & preſſent Capoue. Annibal, déſeſpérant de la ſecourir, entreprend le ſiège de Rome pour faire diverſion. Il échoue dans ce hardi projet. Capoue eſt réduite à l'extrémité. Les principaux auteurs de la révolte ſe donnent la mort; les citoyens ſe ſoumettent. On les diſperſe de côté & d'autre; & on établit à leur place une colonie, où chaque année un préfet devoit aller rendre la juſtice. Peu après, Fabius enleva Tarente aux Carthaginois qui s'en étoient emparés. Il y trouva beaucoup de ſtatues & de

Les Romains reprennent Capoue, & enſuite Tarente.

tableaux, pour lesquels il ne témoigna que du mépris. *Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités*, dit-il quand on lui demanda quel usage il vouloit en faire. (Les dieux de Tarente étoient représentés en guerriers, selon la coutume de Sparte.) Marcellus, homme de goût, avoit, au contraire, orné les temples de Rome des chefs-d'œuvre de Syracuse. Ce grand capitaine, vainqueur d'Annibal, donna malheureusement dans une embuscade, où il fut tué. Le héros carthaginois lui rendit les derniers devoirs. On appeloit Marcellus *l'Epée de Rome*, surnom digne de ses services.

Mort de Marcellus.

CHAPITRE VI.

Fin de la ſeconde guerre Punique.

Les deux Scipions tués en Eſpagne.

LA guerre n'étoit pas moins vive en Eſpagne. Publius Scipion & ſon frère Cnéus y avoient eu les plus grands ſuccès; ils avoient repris Sagonte. Mais s'étant ſéparés, ils furent accablés l'un & l'autre par des forces ſupérieures, & perdirent la vie en 541. Marcius, jeune chevalier, eut la gloire de les venger. Il força le camp ennemi par une attaque nocturne; il remporta d'autres avantages. Cependant la perte des deux généraux paroiſſoit irréparable, lorſque Publius Scipion, fils de l'aîné, s'offrit à continuer la guerre, n'ayant encore que vingt-quatre ans. Sa réputation étoit faite depuis la bataille du Téſin; on l'y avoit vu ſauver la vie à ſon père dangereuſement bleſſé. Il s'étoit trouvé à Cannes au milieu du carnage des légions; & pour un génie ſupérieur, cette ſeule journée valoit un nombre de campagnes. Après la bataille, il s'étoit retiré glorieuſement à Canouſe avec une troupe de braves guerriers, qui le choiſirent pour chef, & qu'il empêcha d'abandonner l'Italie, où ils ne voyoient plus de

reſſources. En un mot, il réuniſſoit toutes les qualités qui font les grands hommes. On le nomma proconſul.

543. Le jeune Scipion y eſt envoyé, & prend Carthagène.

Ses ſuccès tiennent du prodige. Il les dut en partie à l'art de tourner au bien public la ſuperſtition vulgaire. S'il n'avoit pas feint que Neptune lui étoit apparu, pour lui conſeiller le ſiège de Carthagène; s'il n'avoit pas annoncé comme un prodige le reflux de la mer, qui devoit rendre le port guéable, les Romains auroient tremblé à la ſeule propoſition de l'entrepriſe. Carthagène fut emportée d'aſſaut en un jour. On y trouva dix-huit galères, cent trente vaiſſeaux marchands chargés de proviſions, les magaſins & les arſenaux remplis, & des richeſſes immenſes. C'étoit un coup mortel porté à la puiſſance de Carthage.

Il ſoumet l'Eſpagne; ſa vertu contribue beaucoup à ſes ſuccès.

Le proconſul augmenta ſa gloire par ſa vertu. Une jeune captive lui eſt amenée, & charme ſes yeux. Il l'interroge, il apprend qu'elle eſt fiancée à un prince du pays; il la rend à ſon époux avec les ſommes qu'on offroit pour ſa rançon. Celui-ci le vante comme un dieu & lui attire des alliés. En peu de temps les Carthaginois perdent l'Eſpagne, les Romains y dominent. L'activité, la valeur, la prudence & la réputation du jeune général, ſecondé par ſon ami Lélius, le rendoient

par-tout également terrible & reſpectable. Maſiniſſa, roi numide, réſolut dès-lors de renoncer à l'alliance de Carthage pour s'unir à lui, & devint un ami zélé de Rome.

548. On le rappelle; on le fait conſul.

Toute l'Eſpagne étant ſoumiſe, le ſénat y envoie des ſucceſſeurs à Scipion. Ce grand homme dépoſe l'autorité entre leurs mains ſans murmure. Il revient. Les centuries, d'une voix unanime, lui décernent le conſulat avant l'âge requis. Un mérite ſi ſupérieur étoit excepté par l'eſprit même de la loi.

Aſdrubal, frère d'Annibal, avoit été vaincu en Italie.

Aſdrubal, frère d'Annibal, n'ayant pu lui réſiſter en Eſpagne, avoit paſſé les Alpes en 546 avec une grande armée. Les conſuls Claudius Néro & Livius avoient remporté ſur lui une victoire complète; les ennemis perdirent leur général dans cette journée, dont le ſuccès diſſipa les craintes de la république. Si les deux frères s'étoient joints, il eût été preſque impoſſible de ſe défendre, le nombre des citoyens étant diminué d'environ une moitié depuis la première campagne d'Annibal. Plus on avoit ſurmonté de périls, plus la confiance & le courage donnoient de forces.

Scipion, malgré Fabius, eſt envoyé en Afrique.

Tout autre que Scipion n'auroit pas cependant conçu le deſſein de porter la guerre en Afrique. Il le propoſa; & ſes expéditions d'Eſpagne le

mettoient à couvert du ſoupçon de témérité. Le vieux Fabius, ſoit jalouſie ſecrète contre un jeune homme qui l'effaçoit, ſoit plutôt circonſpection exceſſive naturelle aux vieillards; car on doit interpréter favorablement, autant qu'il eſt poſſible, les intentions d'un grand homme; Fabius, dis-je, combattit ce projet de toutes ſes forces. Il le repréſentoit comme propre à entraîner la perte de l'Italie qu'Annibal menaçoit toujours. Le ſénat, plus touché des raiſonnemens du conſul, donna la Sicile pour département à Scipion, & lui permit de paſſer en Afrique, s'il le jugeoit avantageux. L'année ſe conſuma en préparatifs. Les ennemis de Scipion entreprirent alors de le perdre. On l'accuſa d'avoir favoriſé les excès de Pléminius, un de ſes officiers, qui commandoit à Locres; on l'accuſa de perdre le temps en plaiſirs, en vains amuſemens, parce qu'il montroit du goût pour les arts & les connoiſſances des Grecs. Des commiſſaires eurent ordre d'examiner ſa conduite, de le juger. L'examen ne pouvoit que lui être favorable. Pleinement juſtifié, il eut le titre de proconſul pour l'exécution de l'entrepriſe.

549. Maſiniſſa & Syphax.

A peine a-t-il gagné le continent, & remporté un avantage ſur les Carthaginois, que Maſiniſſa ſe déclare pour les Romains. Syphax, autre roi

numide, rival de Maſiniſſa, ſe déclare contre eux, quoique attaché auparavant à Scipion. Celui-ci défait dans pluſieurs batailles ſanglantes, & Syphax, & le général carthaginois Aſdrubal. Maſiniſſa ſubjugue la Numidie. Il épouſe la fameuſe Sophoniſbe, fille d'Aſdrubal, qui lui avoit été promiſe autrefois, & que Syphax avoit épouſée. Le ſort de cette princeſſe eſt ſingulier : de l'eſclavage elle paſſa ſur le trône.

551. Retour d'Annibal.

Cependant Carthage tremble : on rappelle Annibal. Malgré toutes ſes pertes, il ne ſort de l'Italie qu'avec le regret d'un conquérant auquel on arrache ſa proie. Il y bravoit depuis ſeize ans la valeur & la puiſſance romaine, ſans recevoir de ſecours des Carthaginois. Une joie univerſelle ſuivit ſon départ. Fabius ſeul y fut inſenſible. La vieilleſſe avoit probablement affoibli ſon ame ou altéré ſon humeur ; il ſe montroit extrêmement prévenu contre le grand Scipion. Si c'étoit jalouſie, comme on le lui a reproché, quelle eſt donc la vertu qui ne doive craindre de ſe dégrader par le vice ? Fabius mourut avant la fin de cette guerre.

Mort de Fabius.

Entrevue de Scipion & d'Annibal.

Les Carthaginois rompirent une trève de la manière la plus indigne, en s'emparant de pluſieurs vaiſſeaux qui avoient eſſuyé une tempête. Peut être s'y crurent-ils autoriſés par l'exemple des Ro-

mains. Car Scipion, dans le deſſein de brûler leur camp, avoit entamé une feinte négociation pour que ſes députés l'examinaſſent; & ſur leur rapport, la négociation rompue, il avoit exécuté de nuit ſon projet. La foi romaine mérita ſouvent d'être comparée à la foi punique: l'hiſtoire ne le prouvera que trop. Quoi qu'il en ſoit, Scipion mettoit tout à feu & à ſang aux environs de Carthage. Annibal reçoit ordre de l'attaquer. Il envoie d'abord des eſpions pour reconnoître l'ennemi. On les arrête; on les conduit au général romain, qui, après leur avoir fait tout examiner, les congédie, & leur donne même de l'argent. A cette nouvelle, Annibal ſaiſi d'étonnement, déſire la paix. Il demande une entrevue à Scipion. Il lui met devant les yeux les viciſſitudes de la fortune, s'efforce de lui inſpirer des ſentimens pacifiques, & lui offre la ceſſion de l'Eſpagne & de toutes les îles ſituées vers l'Italie. Le Romain répond comme Alexandre avoit fait à Darius, avec une fierté qui ne laiſſe aucune eſpérance de pacification. On va ſe préparer au combat.

La bataille de Zama devoit décider le ſort des deux républiques. Les auxiliaires de Carthage

Bataille de Zama gagnée par Scipion.

furent bientôt mis en fuite. Une multitude d'éléphans, bleſſés, effrayés, contribuèrent à leur déroute. Mais Scipion déſeſpéroit d'enfoncer la phalange carthaginoiſe, qu'Annibal avoit formée de ſes vétérans ; lorſque Lélius & Maſiniſſa, revenant de pourſuivre les fuyards, la prirent en queue, & fixèrent la victoire. Les ennemis perdirent quarante mille hommes tués ou priſonniers, & les Romains ſeulement deux mille. Annibal eut peine à ſe ſauver.

Avantage que donnoit la cavalerie.

Obſervons, en paſſant, que la cavalerie, ſoit numide, ſoit eſpagnole, infiniment ſupérieure à celle de Rome, avoit été une des principales cauſes des ſuccès du Carthaginois. La déſertion d'une troupe de Numides, après le ſéjour de Capoue, & enſuite l'alliance de Maſiniſſa, réparèrent, à cet égard, le déſavantage des Romains.

552.

Traité de paix qui finit la ſeconde guerre Punique.

Ce que Rome avoit éprouvé de terreur après la bataille de Cannes, celle de Zama le fit éprouver à Carthage. Annibal lui-même déclara qu'il ne reſtoit d'autre reſſource que la paix, & le perſuada ſans peine. Scipion ſouhaitoit de la conclure, de peur qu'un conſul ne lui enlevât l'honneur d'avoir terminé la guerre. Il impoſa les conditions ſuivantes : » Les Carthaginois garderont

» leurs

» leurs lois, & ce qu'ils poſſédoient en Afrique » avant la guerre ; mais Rome gardera l'Eſ- » pagne & les îles de la Méditerranée. Ils » livreront les priſonniers & les transfuges, » ainſi que leurs éléphans, & tous leurs vaiſ- » ſeaux de guerre, excepté dix galères à trois » rangs de rames. Ils ne pourront faire la » guerre ni en Afrique, ni ailleurs, ſans » le conſentement du peuple romain. Ils paye- » ront dix mille talens dans l'eſpace de cin- » quante années. Ils rendront à Maſiniſſa tout » ce qu'ils ont enlevé à lui ou à ſes ancêtres. » Ils donneront cent otages, au choix de » Scipion, pour aſſurance de leur fidélité. « Voilà les articles eſſentiels.

Le traité eſt ratifié à Rome.

On ratifia ce traité à Rome, quoique pluſieurs ſénateurs vouluſſent la continuation de la guerre, ou par des vues d'ambition, ou pour favoriſer les nouveaux conſuls. Un d'eux demandant au chef de l'ambaſſade carthaginoiſe : *Quels dieux prendrez-vous à témoin de la ſincérité de vos ſermens ?* Il répondit : *les mêmes qui ont ſi ſévérement puni nos parjures.* Réponſe humiliante, que n'auroit pas faite un Romain. La différence de caractère des deux peuples, n'eſt pas

la moindre cauſe de la différence de ſuccès. Cette ſeconde guerre punique avoit duré dix-ſept ans.

Fin du Tome ſecond.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE SECOND VOLUME.

SUITE

DE L'HISTOIRE GRECQUE.

CHAPITRE V.

AGÉSILAS en Aſie. -- Il eſt rappelé. -- Traité honteux avec les Perſes. -- République de Thèbes, juſqu'à la bataille de Leuctres, page 1.

GUERRE contre les Perſes. Agéſilas, roi de Sparte. Agéſilas fait trembler les Perſes. Ligue des Grecs contre Sparte. Mort de Lyſandre. Son ambition. Il étoit pauvre, quoiqu'il eût introduit les richeſſes dans ſa patrie. Agéſilas rappelé d'Aſie, obéit aux lois. Conon, vainqueur à Cnide. Agéſilas, vainqueur

à Coronée. Conon relève les murs d'Athènes. Lâche jalouſie de Sparte. Les Spartiates font un traité honteux avec les Perſes. Effets de la diviſion parmi les Grecs. Les Spartiates s'emparent de la citadelle de Thèbes, en pleine paix. Jugement injuſte prononcé à Sparte ſur cette affaire. Thébains fugitifs à Athènes. Pélopidas & Epaminondas. Pélopidas délivre ſa patrie. Epaminondas ſe joint à lui. On chaſſe les Spartiates. Les Athéniens abandonnent les Thébains, & renouvellent bientôt leur alliance avec eux. Agéſilas fait mal la guerre en Béotie. Les Spartiates ſont battus à Tégyre, quoique beaucoup plus nombreux que les Thébains. Les Thébains abandonnés par les Grecs. Fermeté d'Epaminondas.

CHAPITRE VI.

THÈBES puiſſante du temps de Pélopidas & d'Épaminondas. --- Sa chute. --- État de la Grèce avant Philippe de Macédoine, 13

ÉPAMINONDAS, général. Bataillon *ſacré*. Sa prudence au ſujet des augures. Bataille de Leuctres. Magnanimité des Spartiates après leur défaite. Ils ſuſpendent la loi contre les fuyards. Epaminondas pénètre en Laconie. Il ménage Sparte. Il eſt accuſé à ſon retour avec Pélopidas. Il ſe juſtifie en grand homme. Ligue des Grecs contre Thèbes. Les Perſes leur refuſent du ſecours. Pélopidas, juge d'un différend au ſujet du

trône de Macédoine. Il brave le tyran de Phères, étant priſonnier. Sa mort. Nouvelle expédition d'Epaminondas en Laconie. Bataille de Mantinée. Mort d'Epaminondas. Beaux traits de ce héros. Thèbes retombe dans l'obſcurité. Paix générale en Grèce, excepté du côté des Spartiates. Agéſilas en Egypte. Sa mort. Xénophon outre ſon éloge. Particularités ſur ce héros. Etat de la Grèce, juſqu'au règne de Philippe de Macédoine. Chabrias, Iphicrate & Timothée, généraux d'Athènes. Mauſole & Artémiſe. Objets peu dignes de nous arrêter.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Depuis le règne de Philippe, juſqu'à la domination des Romains en Grèce.

CHAPITRE PREMIER.

RÈGNE de Philippe de Macédoine, juſqu'à l'établiſſement de ſa puiſſance dans la Grèce, 26

LA Macédoine, mépriſée avant Philippe. Philippe élu roi à la place de ſon neveu. Il diſcipline les Macédoniens. Sa phalange. Sa politique profonde & artificieuſe. Il achète par-tout des traîtres & des parriſans. Il n'entreprend qu'après avoir penſé à tout. Philippe de Macédoine s'attache les Theſſaliens; il attaque les Olynthiens. Démoſthène s'élève contre lui. Les Athéniens n'envoient pas des ſecours ſuffiſans. Combien Démoſthène avoit d'influence. Les Athéniens étoient devenus incapables de grandes choſes. Le théâtre abſorboit les fonds de la guerre. Politique imprudente de Démoſthène. Guerre *ſacrée* contre les Phocéens. Le conſeil des Amphyctions les condamne comme ſacrilèges. Fureur des deux partis.

Philippe ſe déclare, & trompe les Athéniens. Il finit la guerre ſacrée. Il eſt admis au nombre des Amphyctions. Ancienne guerre *ſacrée*.

CHAPITRE II.

Fin du règne de Philippe de Macédoine, 37

PHILIPPE forme de nouvelles entrepriſes. Les *Philippiques* de Démoſthène réveillent les Athéniens. Philippe reproche aux Athéniens d'avoir imploré le ſecours des Perſes. Démoſthène fait prendre les armes. Phocion eſt nommé général. Portrait de ce grand homme. Sa politique préférable à celle de Démoſthène. Nouvelle guerre de religion en Phocide. Démoſthène fait conclure une alliance avec les Thébains contre Philippe. Phocion l'en blâme avec raiſon. Bataille de Chéronée, gagnée par Philippe. Bataillon *ſacré*. Ce prince uſe de la victoire avec modération. Procès de Démoſthène & d'Eſchine. Juſtification de Démoſthène ſur la dernière guerre. Philippe entreprend la guerre contre les Perſes. On conſulte l'oracle. Il meurt aſſaſſiné. Joie indécente de Démoſthène & des Athéniens. Vices de Philippe mêlés de grandes qualités. Ses ſoins pour l'éducation d'Alexandre. Sa lettre à Ariſtote. Avis à ſon fils. Querelle ſingulière qu'il avoit eue avec lui. Son amour pour la vérité. Sa modération. Sa juſtice. Mépris injuſte que Démoſthène témoignoit pour lui.

CHAPITRE III.

RÈGNE d'Alexandre, juſqu'à la bataille d'Arbelles, 50

JEUNESSE d'Alexandre, préſage de grandes choſes. Sa paſſion pour la gloire. Son entretien avec des ambaſſadeurs de Perſe. Son ambition. On le mépriſe, & il ſe rend redoutable. Il détruit Thèbes. Courage d'une femme de Thèbes. Il pardonne à Athènes. Il ſe fait déclarer généraliſſime contre les Perſes. Il viſite Diogène. Préparatifs de l'expédition de Perſe. Témérité de cette entrepriſe. Etat de l'empire de Perſe. Ochus, tyran aſſaſſiné. Darius Codoman. Alexandre en Aſie. Sages conſeils de Memnon, qui ne ſont point ſuivis par les Perſes. Alexandre prend Tarſe. Sa maladie & ſa force d'ame. Imprudence de Darius. Bataille d'Iſſus. Obſervations ſur les hiſtoriens d'Alexandre. Quinte-Curce peu croyable. Arrien plus judicieux. Aventure d'Abdolonyme, probablement fabuleuſe. Tréſors de Darius, pris à Damas. Alexandre marche vers Tyr, au lieu de pourſuivre Darius. Siège & priſe de Tyr. Récit de Josèphe ſur le voyage d'Alexandre à Jéruſalem. Priſe de Gaza. Alexandre en Egypte. Il va au temple de Jupiter Ammon. Alexandrie, bâtie par ſon ordre.

CHAPITRE IV.

BATAILLE d'Arbelles. --- Fin du règne d'Alexandre. --- Mort de ce prince, 65

ALEXANDRE rejète les offres de Darius. Bataille d'Arbelles. Mort de Darius. Qualités de ce prince. Les Macédoniens corrompus par leurs conquêtes. Excès d'Alexandre. Conſpiration dans le camp. Mort de Parménion & de ſon fils. Nouveaux exploits. Fable des Amazones. Meurtre de Clitus. Calliſthène puni pour avoir dit la vérité. Ambition exceſſive d'Alexandre Il veut conquérir l'Inde. Diſcours de Taxile. Porus vaincu. Alexandre, obligé de revenir, viſite l'Océan. Réflexions ſur ſes conquêtes. Ce qu'il fit en Perſe à ſon retour. Sa mort. Faux bruits de poiſon. Foibleſſe ſuperſtitieuſe. Les paſſions avoient corrompu Alexandre. Eloge de ce prince, par Monteſquieu. Il mérite plus de blâme que d'éloges. Il fit plus de mal que de bien. Leçon qu'il reçut des Brachmanes. Projet de tailler en ſtatue le mont Athos.

CHAPITRE V.

TROUBLES à Athènes. -- Fin de Démoſthène & de Phocion. --- Démétrius de Phalère, 80

LIGUE du Péloponnèſe contre les Macédoniens. Harpale veut corrompre les Athéniens. Phocion incorruptible. Démoſthène corrompu. Conduite folle des Athéniens après la mort d'Alexandre. Phocion ne peut les détourner de la guerre. Antipater les ſubjugue. Mort de Démoſthène. La précipitation funeſte aux Grecs. Diviſions entre les capitaines d'Alexandre. Perdiccas, régent ; enſuite Antipater. Polyſperchon, nouveau régent, s'efforce de gagner les Grecs. Phocion injuſtement accuſé. Sa mort. Traits de probité de Phocion. Caſſandre impoſe la loi aux Athéniens. Sage gouvernement de Démétrius de Phalère. Son attention à réformer les mœurs. Démétrius Poliorcète rétablit la démocratie à Athènes. Démétrius de Phalère eſt traité indignement. Sa retraite. Baſſeſſe des Athéniens.

CHAPITRE VI.

GUERRES entre les capitaines d'Alexandre. --- Partage de ſon empire. --- Irruption des Gaulois, 90

GUERRES entre les capitaines d'Alexandre. Toute ſa famille exterminée par des meurtres. Bataille d'Ipſus. Partage entre Ptolémée, Caſſandre, Lyſimaque & Séleucus. Conduite des Athéniens à l'égard de Poliorcète. Il uſurpe la Macédoine ; il eſt détrôné. Fameux ſiège de Rhodes. Le peintre Protogène. Ptolémée fait fleurir l'Egypte. Académie & bibliothèque d'Alexandrie. Tour de Pharos. Ptolémée abdique la couronne en faveur de ſon fils. Le nouveau roi fait mourir Démétrius de Phalère. Fin tragique de Lyſimaque & de Séleucus. Céraunus uſurpe leurs couronnes. Antigone Gonatas. Irruption des Gaulois. Brennus veut piller le temple de Delphes. Défaite des Gaulois, chargée de merveilleux. Gaulois établis en Aſie.

CHAPITRE VII.

LIGUE des Achéens. -- Aratus. Agis. Cléomène. --- La Grèce ſubjuguée par les Romains, 98

ANCIENNE ligue des Achéens, rompue ſous les rois de Macédoine. Aratus relève la ligue. Caractère d'Aratus. Il veut chaſſer les Macédoniens de la citadelle de Corinthe. Sa généroſité héroïque. Il réuſſit dans ſon entrepriſe. Argos n'entre point dans la ligue. Le tyran de Mégalopolis ſe dépoſe volontairement. Sparte corrompue par l'avarice. Agis entreprend de rétablir les lois de Lycurgue. Impoſſibilité de cette réforme. On abolit les dettes, mais le partage des terres ne ſe fait point. Tout change en l'abſence d'Agis. Il eſt condamné à mort & exécuté. Cléomène ſuit le projet d'Agis. Il fait la guerre aux Achéens. Violences de Cléomène. Partage des terres. Anciens uſages rétablis. Cléomène veut dominer ſur les Achéens. Aratus appelle les Macédoniens dans le Péloponnèſe. Cléomène vaincu à Sélaſie. Action hardie de Philopémen. Cléomène ſe retire en Egypte, ſe conſervant pour la patrie. Il excite les Egyptiens à la révolte. Sa mort. Sparte tombe dans l'oubli. Philippe, roi de Macédoine, fait empoiſonner Aratus. Philopémen ſoutient la ligue. Priſe de Corinthe par Mummius. La Grèce, ſubjuguée par les Romains, exerce ſur eux l'empire des lettres. Il faut étudier ce qui intéreſſe l'eſprit humain.

RÉFLEXIONS

Sur les Arts, la Littérature & les Sciences des Grècs.

CHAPITRE PREMIER.

Les Arts de la Grèce, 114

§. I.

AGRICULTURE. COMMERCE. NAVIGATION.

AVANTAGES de l'agriculture. Prix des denrées. Commerce des Athéniens. Si les richeſſes font le bonheur d'un état. Commerce d'Alexandrie. Canal de communication avec la mer Rouge. Marine & navigation.

§. II.

ARCHITECTURE. SCULPTURE. PEINTURE. MUSIQUE.

Architecture. Les trois ordres grecs, les plus parfaits. Loi d'Ephèſe pour les architectes. La ſculpture perfectionnée par Phidias. Autres ſculpteurs célèbres.

Lyſippe. Praxitèle. Peinture en Grèce. Merveilles plus que douteuſes. Différentes eſpèces de peinture. Peintres célèbres. Polygnote. Apollodore. Zeuxis. Parrhaſius. Pamphile. Timanthe. Apelle. Protogène. Récompenſes des artiſtes, portées à l'excès. Corruption qui en réſulte. Importance attachée à la muſique. Son utilité réelle. Muſique ancienne.

§. III.

ART MILITAIRE.

Art militaire. Citoyens ſoldats. Paye des troupes. Armes des Grecs. Infanterie & cavalerie. Art des ſièges. Machines. Moyens d'exciter le courage.

CHAPITRE II.

LES Belles-Lettres, 131

§. I.

POÉSIE.

AVANTAGES des Grecs pour la littérature. Leur langue. Origine & objets de la poéſie. Tragédie. Son utilité. Comédie ancienne, moyenne & nouvelle. Licence accordée à Ariſtophane. Vraie comédie. Les modernes, ſupérieurs dans l'art dramatique. Fureur des Athéniens pour le théâtre. Autres genres de poéſie.

§. II.

HISTOIRE.

L'hiſtoire très-ancienne chez les Grecs. Hérodote. Son exemple anime Thucydide. Thucydide. Mauvaiſe critique de Denys d'Halicarnaſſe. Xénophon & Ctéſias. Polybe. Denys d'Halicarnaſſe. Diodore de Sicile. Plutarque.

§. III.

ÉLOQUENCE.

Éloquence à Athènes. Démoſthène. Ses travaux. Iſocrate, orateur médiocre. Sophiſtes rhéteurs.

CHAPITRE III.

LES Sciences, . 145

§. I.

PHILOSOPHIE.

COMMENT les eſprits ſe tournent aux ſciences. Objets des premiers philoſophes. Sectes ionique & italique. Pythagore, réformateur des mœurs. Ses travaux en Italie. A quoi il vouloit qu'on fît la guerre. Manière dont il formoit ſes diſciples. Sa doctrine ſur la divinité. Métempſycoſe. Ses diſciples légiſlateurs. Thalès

& Anaxagore. Anaxagore perſécuté. Socrate. Platon. Abus des nombres. Ariſtote. Arcéſilas & Carnéade. Antiſthène, chef des cyniques. Diogène, ſon diſciple. Cratès & Hipparchia. Zénon & les ſtoïciens. Leur ſyſtême ſur dieu. Sur la vertu. Le ſage des ſtoïciens. Jugement ſur le ſtoïciſme. Démocrite. Epicure & ſes diſciples. Ce qu'il entendoit par la volupté. Sa conduite ſage. Secte éléatique. Pyrrhoniſme. Athéiſme. Protagoras & Diagoras. Accuſations d'impiété contre les philoſophes. La philoſophie ſpéculative des Grecs eſt la ſource des erreurs & des diſputes.

§. II.

GÉOMÉTRIE. ASTRONOMIE. GÉOGRAPHIE.

Géométrie. Archimède. Aſtronomie. Thalès. Anaximandre. Méton. Eudoxe & Pythéas. Jugemens précipités contre des faits naturels. Obſervations aſtronomiques. Géographie. Supériorité des modernes. Découvertes modernes attribuées aux anciens.

§. III.

MÉDECINE.

Médecine. Hérodique. Hippocrate. Sectes dans la médecine. Botanique, chimie, anatomie, &c.

§. IV.

§. IV.

SCIENCE ÉCONOMIQUE.

Science économique, fort négligée. Economique de Xénophon. Son traité des Revenus. Attirer les étrangers. Faciliter le commerce. Abondance de l'or & de l'argent. Exploitation des mines. La théorie des finances, plus néceſſaire aujourd'hui. La marine coûtoit peu aux Athéniens. Loi de Solon. Autre loi par Démoſthène.

HISTOIRE ANCIENNE.

TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE ROMAINE.

OBSERVATIONS

PRÉLIMINAIRES.

PLAN de cette hiſtoire. L'hiſtoire des premiers ſiècles de Rome, fort incertaine. Malgré cette incertitude, il y a des traditions dignes de foi. Date de la fondation de Rome.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

FONDATION DE ROME.

LES ROIS.

ROMULUS, 181

ROMULUS, chef de brigands, fondateur de Rome. Politique de Romulus, & idée de ſa monarchie. Diviſion du peuple en trois tribus. Etabliſſement du ſénat. Les trois pouvoirs. Romulus s'étoit réſervé adroitement beaucoup d'autorité. Chevaliers romains. Patrons & cliens, établiſſement admirable. Lois barbares en faveur des maris & des pères. Deux objets de Romulus; c'eſt d'avoir des hommes & des terres. Les premières guerres des Romains, peu dignes de détails. Tatius, roi des Sabins, collègue de Romulus. Romulus aſſaſſiné par les ſénateurs.

NUMA, 189

NUMA POMPILIUS, élu roi. Il entretient la paix pour former la nation. Influence réciproque des lois & des mœurs. Il s'attache à la religion. Inſtitutions religieuſes. Première religion de Rome, vraiſemblablement celtique. Etabliſſement des veſtales. Les féciales. La guerre revêtue de couleurs de religion. Numa inſpire le goût de l'agriculture. Corps de métiers

établis pour unir les Romains & les Sabins. Nouveau calendrier. Loi qui permettoit aux maris de prêter leurs femmes. Mort de Numa. Ses livres sur la religion furent brûlés par le sénat, long-temps après.

TULLUS HOSTILIUS, 195

TULLUS HOSTILIUS. Guerre avec les Albains. Horaces & Curiaces. TiteLive digne de critique. Albe détruite. Mort de Tullus.

ANCUS MARTIUS, 197

ANCUS MARTIUS. Guerre déclarée aux Latins. Formule du féciale. Ouvrages utiles d'Ancus. Port d'Ostie ; salines, &c.

TARQUIN L'ANCIEN, 199

TARQUIN L'ANCIEN brigue & obtient la royauté. Il augmente le sénat & bâtit un cirque. Le nombre des citoyens augmenté par les victoires. Triomphe établi. Constructions de Tarquin. Fable de l'augur Névius. Superstitions d'Etrurie & de Grèce, introduites par Tarquin. Il est assassiné par les fils d'Ancus Martius.

SERVIUS TULLIUS, 204

SERVIUS TULLIUS s'empare du trône, & gagne le peuple. Nouvelles guerres. Servius entreprend d'utiles innovations. Deux abus à réformer; les tributs égaux par tête, & la ſupériorité du petit peuple dans les comices. On donne pouvoir au roi d'exécuter ſon plan de réforme. Tribus de la ville & de la campagne. Cela facilite le cens. Les citoyens diviſés en ſix claſſes; les claſſes en centuries. La première claſſe dominoit dans les comices. La dernière claſſe exclue de la milice. Cens, luſtre. Adouciſſement au ſort des eſclaves. Affranchis admis au nombre des citoyens. Servius calme l'animoſité des Sabins & des Latins. Traité en langue latine & en caractères grecs. Aſſaſſinat de Servius.

TARQUIN LE SUPERBE, 212

TARQUIN LE SUPERBE. Sa tyrannie. Comment il ſubjugue les Gabiens. Ses victoires augmentent ſon pouvoir. Livres ſibyllins, utiles pour maîtriſer le peuple. Capitole bâti. Fable qui ſert à élever le courage des Romains. Lucrèce violée par le fils de Tarquin. Brutus fait proſcrire la royauté. Rome doit beaucoup à ſes rois. Les hiſtoriens ſuſpects d'exagération. Doutes ſur l'hiſtoire de ces rois.

SECONDE ÉPOQUE.

LES CONSULS AU LIEU DE ROIS.

LE PEUPLE OPPRIMÉ PAR LE SÉNAT. 218

DEUX conſuls ſubſtitués aux rois par le ſénat. Le nom de roi attaché à un ſacerdoce. Enthouſiaſme de la liberté. Brutus condamne à mort ſes deux fils. Collatin abdique le conſulat, & Brutus meurt dans une bataille. Conduite de Publicola en faveur du peuple. Porſéna aſſiège Rome. Traits d'Horatius Coclès & de Mucius Scévola. Porſéna fait la paix. Clélie. Mort de Publicola. Le peuple vexé par les patriciens. Dureté des créanciers. Murmures des pauvres. On propoſe l'abolition des dettes; Appius Claudius s'y oppoſe. Le peuple refuſe de prendre les armes. On le trompe en propoſant la dictature. Création d'un dictateur. La dictature fut très-utile. Le dictateur Lartius réprime la ſédition. Dénombrement des citoyens. Bataille de Régille, qui aſſure l'établiſſement de la république. Les Latins ſont entièrement ſoumis. Mort de Tarquin. Les patriciens recommencent leurs vexations. Sédition du peuple. Sage conduite du conſul Servilius pour calmer le peuple. Le ſénat lui refuſe le triomphe; il ſe le décerne lui-même. Dureté inflexible du ſénat, ſuivie d'une révolte. Le dictateur Valérius s'efforce en vain de fléchir le ſénat. Les ſoldats retenus malgré eux par le ſerment. Ils éludent le ſerment & ſe retirent ſur le mont Sacré. Déſertion du peuple. Sa modération étonnante. Députation du ſénat au peuple.

TROISIÈME ÉPOQUE.

TRIBUNS DU PEUPLE.

LE PEUPLE ACQUIERT DE L'AUTORITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS la création des Tribuns du peuple, jusqu'à l'exil de Coriolan, 234

LES députés du ſénat ſont bien reçus par le peuple. Apologue des membres & de l'eſtomac. Junius Brutus engage le peuple à demander des magiſtrats plébéiens. Création des tribuns du peuple. Leur perſonne ſacrée. Leur pouvoir ſans marques de dignité. Ediles. Priſe de Corioles, capitale des Volſques. Le peuple fait la dépenſe des funérailles de Ménénius Agrippa. Emeute populaire au ſujet de la famine. Les tribuns échauffent le peuple. Les tribuns irrités de ce que les conſuls les empêchent de haranguer le peuple. Plébiſcite qui permet aux tribuns d'aſſembler le peuple, & qui défend de les contredire. Les tribuns empreſſés à étendre les droits du peuple. Mauvais conſeil de Coriolan contre le peuple. Coriolan brave le peuple & les tribuns. Un tribun le cite au jugement du peuple. Le ſénat conſent que Coriolan ſoit jugé. Les tribuns obtiennent les comices par tribus. Coriolan eſt banni.

CHAPITRE II.

DEPUIS l'exil de Coriolan, juſqu'à l'établiſſement du décemvirat, 245

CORIOLAN ſe venge de l'injuſtice, en combattant pour les Volſques. On lui envoie des députés. Il eſt déſarmé par ſa mère. Sa mort. Combien les Grecs étoient alors ſupérieurs aux Romains. Loi agraire du conſul Caſſius. Il eſt puni de mort, comme ayant aſpiré à la tyrannie. Le peuple mécontent. Le ſénat l'occupe par la guerre. Famille des Fabius. Les diſſenſions continuent. Sévérité du ſénat. Voléron appelle au peuple. Le tribun Voléron veut faire paſſer l'élection des tribuns aux comices par tribus. Grande querelle au ſujet de ſa loi, qui paſſe enfin. L'armée d'Appius ſe laiſſe vaincre par haine pour ce conſul. Appius accuſé par les tribuns. Sa fermeté. Continuation des troubles. Amour de la patrie. Rome manquoit de lois. Loi *Terentia* pour faire publier un code, & pour diminuer le pouvoir des conſuls. Diſputes violentes à ce ſujet. Céſon accuſé par les tribuns. Le capitole pris par un Sabin, & délivré. Cincinnatus eſt tiré de la charrue pour être conſul & enſuite dictateur. Amour de la pauvreté, & diſcipline militaire. Les tribuns empêchent le peuple de s'enrôler. Cincinnatus fait augmenter leur nombre pour les diviſer. Le ſénat conſent à la loi Térentia. Création des décemvirs.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

LES DÉCEMVIRS ET LES DOUZE TABLES.

VARIATIONS PERPÉTUELLES DANS LA RÉPUBLIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS la création des Décemvirs, juſqu'à l'établiſſement de la cenſure, 258

LES décemvirs commencent avec ſageſſe. Lois des douze tables, approuvées par le peuple. Eloge qu'en fait Cicéron. Quelques-unes de ces lois étoient cruelles. Lois concernant les voleurs. Sur les ſucceſſions & les teſtamens. Les procès jugés d'abord. Les décemvirs deviennent des tyrans. Dentatus aſſaſſiné par ordre des décemvirs. Attentat d'Appius contre Virginie. Virginius tue ſa fille pour ſauver ſon honneur. Abolition du décemvirat. Nouvelles lois à l'avantage du peuple. Les décemvirs punis. Les tribuns veulent ſe maintenir en charge. Injuſtice du ſénat envers des conſuls populaires. Injuſtice du peuple, qui s'adjuge un territoire pour lequel il étoit arbitre. Nouvelles diſſenſions. Liberté des mariages entre les patriciens & les plébéïens. Trois tribuns militaires, au lieu de conſuls. Le conſulat rétabli. Inſtabilité dans l'état.

CHAPITRE II.

DEPUIS l'établiſſement de la cenſure, juſqu'à l'exil de Camille, 271

ÉTABLISSEMENT des cenſeurs. Combien leur autorité augmenta. Durée de la cenſure. Injuſtice des cenſeurs à l'égard d'Emilius. Variations & troubles dans le gouvernement. Victoire de Mamercus. Général tué par ſes ſoldats. On donne une paye aux troupes d'infanterie. Les tribuns s'y oppoſent en vain. Avantages de cette inſtitution. Fameux ſiège de Véïes. Plaintes injuſtes des tribuns contre les généraux. Camille prend Véïes après un ſiège de dix ans. Propoſition d'y établir la moitié des citoyens. Priſe de Falérics par le même général. Camille accuſé par un tribun. Vœu qu'il avoit fait. Réflexion de Rollin ſur ce vœu. Il s'exile volontairement. Les grands hommes perſécutés dans les anciennes républiques.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

ROME PRISE PAR LES GAULOIS.

PROGRÈS DES ROMAINS EN ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

IRRUPTION des Gaulois en Italie. — Prise de Rome. — Lois de Licinius, &c. 281

IRRUPTION des Gaulois en Italie. Clusium implore le secours des Romains. Les ambassadeurs de Rome violent le droit des gens. Brennus demande en vain satisfaction. Bataille d'Allia, suivie de la prise de Rome. Dévouement des vieux sénateurs. Camille rappelé & nommé dictateur. Le capitole sauvé par Manlius. Fable des oies. Circonstances peu vraisemblables de la délivrance de Rome. Récit contradictoire de Polybe. La ville rebâtie sans art. Manlius accusé d'aspirer à la tyrannie. Il est puni de mort. Trait semblable de Mélius, arrivé auparavant. On peut soupçonner le sénat d'injustice dans ces accusations. La vanité d'une femme occasionne de grandes affaires. Lois de Licinius contre les intérêts du sénat. Les tribuns opposés entre eux. Anarchie de cinq ans. Licinius & Sextius échauffent le peuple contre le sénat. Camille dictateur pour la cinquième fois. Il défait les Gaulois. Le dictateur insulté à Rome, parce qu'on avoit rendu la dictature trop commune. On accorde le consulat aux plébéiens & l'on fixe les possessions à cinq cents arpens.

CHAPITRE II.

LES plébéïens admis au conſulat. — Établiſſement de la préture & de l'édilité curule. — Affaires des Campaniens & des Latins, &c. 293

CONSUL plébéïen. Création de la préture & de l'édilité curule. Nobleſſe attachée aux magiſtratures curules. Jeux ſcéniques, *lectiſternium*, établis par la ſuperſtition. Dictateur pour enfoncer le clou ſacré. Trait du jeune Manlius, pour ſauver ſon père accuſé. Traits merveilleux qui ne méritent pas d'être racontés. Conſul plébéïen vaincu par les ennemis. Licinius viole ſa propre loi des cinq cents arpens. Cette loi devoit être éludée par l'avarice. Réduction de l'intérêt. On s'efforce d'enlever le conſulat aux plébéïens; ils obtiennent encore la cenſure. Les Campaniens ſe donnent aux Romains, pour obtenir leur ſecours contre les Samnites. Les troupes ſe corrompent à Capoue. Révolte des Campaniens & des Latins. Dévouement de Décius. Sévérité de Manlius envers ſon fils. Le droit de cité accordé aux Latins. On punit les plus coupables. Parole hardie d'un Privernate. Les Romains l'admirent, & pardonnent aux rebelles. Prétendue conſpiration de femmes contre leurs maris. Loi qui défend d'empriſonner les débiteurs.

CHAPITRE III.

GUERRE des Samnites. — Cenſure d'Appius. — Plébéïens admis au ſacerdoce, 303

PAPIRIUS veut punir Fabius pour avoir vaincu contre ſes ordres. Les Romains déshonorés aux Fourches-

Caudines par les Samnites. Artifice du conſul Poſtumius pour renouveler la guerre. Les Romains ſe vengent. Curius Dentatus incorruptible. Traité d'alliance avec les Samnites. Autres peuples d'Italie vaincus. Cenſure d'Appius. Fils d'affranchis dans le ſénat. Petit peuple dans toutes les tribus. Fabius réduit la populace aux quatre tribus de la ville. Les plébéïens admis au ſacerdoce. Les faſtes & les formules publiés par Flavius en haine des nobles.

SIXIÈME ÉPOQUE.

GUERRE AVEC PYRRHUS,

SUIVIE DE LA GUERRE PUNIQUE,

LES ROMAINS DEVIENNENT REDOUTABLES HORS DE L'ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

GUERRE des Tarentins avec les Romains. — Pyrrhus vaincu en Italie. — Traits particuliers, 309

LES Tarentins inſultent les Romains, & appellent Pyrrhus. Ambition de ce roi d'Epire. Conſeils inutiles de Cynéas. Pyrrhus ſoumet les Tarentins à la diſcipline. Il pardonne à des inſolens. Bataille d'Héraclée, où les Romains ſont vaincus. Fabricius, envoyé au roi d'Epire, ſe fait admirer des Grecs. Cynéas négocie la paix à Rome. Les Romains exigent que Pyrrhus ſorte d'Ita-

lie. Fabricius avertit Pyrrhus de la trahiſon de ſon médecin. Pyrrhus vaincu à Bénévent. Art des campemens. Il abandonne l'Italie, & les Romains y dominent. Excès de la garniſon de Rhégio, ſévèrement punis. Sévérité de la cenſure. Cornélius Rufinus exclu du ſénat, à cauſe de ſa vaiſſelle d'argent. Pauvreté de Curius. Déſintéreſſement des ambaſſadeurs envoyés en Egypte. Première monnoie d'argent.

CHAPITRE II.

INTRODUCTION aux guerres Puniques. — République de Carthage. — Révolutions de Sicile, 319

INTRODUCTION aux guerres puniques. Gouvernement de Carthage. Magiſtrats annuels nommés *ſuffetes*. Sénat. Tribunal des cinq. Deux défauts qu'Ariſtote critique dans ce gouvernement. Réflexions ſur cet objet. Vices des Carthaginois. Sacrifices humains. Tempérance preſcrite aux magiſtrats & aux troupes. Récompenſe militaire. Puiſſance & commerce de Carthage. Voyage du navigateur Hannon. Anciens traités des Carthaginois avec les Romains. Révolutions de Sicile. Denys le Tyran, Ses qualités bonnes ou mauvaiſes. Traits remarquables de ſa vie. Denys le Jeune. Platon à ſa cour. Dion perſécuté. Nouvelles révolutions. Timoléon vient ſecourir Syracuſe. Fin de Denys. Agathocle, autre tyran de Syracuſe. Sa mort. Les Syracuſains appellent Pyrrhus contre les Carthaginois. Ils choiſiſſent pour roi Hiéron.

CHAPITRE III.

PREMIÈRE guerre Punique, & ſes ſuites, 329

LES Romains portent injuſtement la guerre en Sicile. Hiéron s'allie avec eux. Ils créent une marine formidable. Victoire navale du conſul Duilius. Autres ſuccès. Trait héroïque de Calpurnius. Régulus va en Afrique, après la victoire d'Ecnome. Régulus vaincu par Xantippe, & par ſa faute. Les Romains continuent la guerre avec ardeur. Fin héroïque de Régulus, ſelon la plupart des hiſtoriens. Bataille de Drépane, où les Romains perdent leur flotte. Ils réparent cette perte, & remportent des victoires. Traité de paix. Les Romains donnent la loi avec rigueur. La Sicile eſt déclarée province romaine. Combien les Romains avoient de ſupériorité dans la guerre. La rigueur de la diſcipline n'inſpiroit que du courage. Révolte en Sardaigne contre les Carthaginois. Les Romains s'emparent de cette île, malgré la paix. Temple de Janus fermé. Courſes des Illyriens. Rome ſe plaint, & l'Illyrie eſt ſoumiſe. Les Romains honorés en Grèce. Guerre contre les Gaulois d'Italie. La Gaule ciſalpine réduite en province, &c.

CHAPITRE IV.

SECONDE guerre Punique, juſqu'à la bataille de Cannes, 341

PROGRÈS des Carthaginois en Eſpagne, ſous Amilcar & Aſdrubal. Annibal, commandant en Eſpagne. Son caractère. Il aſſiège & prend Sagonte, alliée de Rome.

Les Romains déclarent la guerre à Carthage. Examen des motifs de la ſeconde guerre punique. Trop peu de morale en politique. Rome ſollicite en vain les Eſpagnols & les Gaulois à la ſecourir. Préparatifs d'Annibal pour la guerre d'Italie. Il paſſe les Alpes, malgré les plus grandes difficultés. La marche depuis l'Eſpagne eſt une expédition des plus mémorables. Premiers exploits d'Annibal en Italie. Bataille de la Trébie gagnée ſur Sempronius. Marche périlleuſe d'Annibal juſqu'en Etrurie Les Romains défaits à Traſimène. Sage politique du vainqueur. Fabius nommé dictateur. Sa prudence déconcerte Annibal. Il brave les mépris & les railleries. Les injuſtices font éclater ſa vertu. Il ſauve le téméraire Minucius.

CHAPITRE V.

BATAILLE de Cannes & ſuite de la guerre, juſqu'au commandement de Scipion l'Africain en Eſpagne, 354

VARRON, mauvais conſul. Émilius, ſon collègue. Bataille de Cannes, perdue par la faute de Varron. Conduite admirable du ſénat après la défaite. Efforts des Romains pour ſoutenir encore la guerre. Hannon ſoutient à Carthage qu'il faut faire la paix. Les Carthaginois ſe corrompent à Capoue. Avantages remportés par les Romains. Leurs eſclaves ſe ſignalent. Philippe, roi de Macédoine, allié d'Annibal. Marcellus aſſiège Syracuſe, qui s'étoit déclarée contre Rome. Archi-

mède la défend pendant trois ans. Elle eſt priſe par eſcalade. Les Romains reprennent Capoue, & enſuite Tarente. Mort de Marcellus.

CHAPITRE VI.

Fin de la ſeconde guerre Punique, 362

Les deux Scipions tués en Eſpagne. Le jeune Scipion y eſt envoyé, & prend Carthagène. Il ſoumet l'Eſpagne ; ſa vertu contribue beaucoup à ſes ſuccès. On le rappelle ; on le fait conſul. Aſdrubal, frère d'Annibal, avoit été vaincu en Italie. Scipion, malgré Fabius, eſt envoyé en Afrique. Maſiniſſa & Syphax. Rappel d'Annibal. Mort de Fabius Entrevue de Scipion & d'Annibal. Bataille de Zama gagnée par Scipion. Avantage que donnoit la cavalerie. Traité de paix qui finit la ſeconde guerre punique. Le traité eſt ratifié à Rome.

Fin de la Table des Matières du ſecond Volume.

36700